

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
Research Library, The Getty Research Institute

# L'ESPRIT DES

## JOURNAUX,

*FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES.



JUILLET, 1783.



TOME VII.

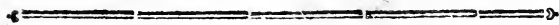
DOUZIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des  
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

Pour les Pays étrangers, à LIEGE,  
Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris , chez *Valade* , Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint-Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province , rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutor* , Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff* , Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire ; dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerström* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerte* , Libraire.

A Vienne , chez *Gräffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutor* , Imprimeur-Libraire , en Vienne-d'Isle , à Liege.





# L'ESPRIT

DES

# JOURNAUX.

---

*ACTES* du synode tenu à Toulouse au mois de novembre 1782. A Toulouse, chez Dalles ; & se trouve à Paris, chez Simon & Nyon ; imprimeur du parlement , rue Mignon. 1783.

C E n'est pas ici un livre dont le public ait à juger les idées & le style ; c'est le tableau d'une des plus heureuses opérations où les vertus d'un évêque & les talens d'un administrateur puissent se déployer. Pour nous servir d'une expression qui convient dans ce sujet , c'est un recueil de bonnes œuvres. Cette raison courageuse , qui a fait de plus grands progrès dans ce siècle , & qui s'est portée sur presque tous les objets , a produit deux grands biens , dont l'influence se manifeste tous les jours davantage : elle a hâté , par ses réclamations , d'utiles réformes , & elle a mieux fait sentir la dignité de certaines institutions.

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Nous ne craignons pas d'appliquer cette réflexion à l'état des curés. Le respect qu'on leur devoit, avoit triomphé & des tems d'ignorance & des tems d'incrédulité. Mais peut-être jamais leur ministère n'a été traité avec plus d'honneur & de justice. On a vu il y a deux ans, un éloge public décerné à un des plus respectables curés de la capitale, & prononcé par un évêque (\*). Aujourd'hui voici un autre prélat, déjà chéri & honoré dans toute la France, pour la sagesse & la bienfaisance de l'administration de son diocèse, & pour l'éloquence de ses discours apostoliques, qui vient d'étendre ses sollicitudes & son zèle sur la nombreuse portion de cette classe de citoyens qui, loin de l'opulence & de la corruption des villes, servent tous les jours la religion, l'état & l'humanité, en vivant dans une triste indigence. Il est doux d'avoir à rapprocher ces deux touchans événemens; il est doux d'avoir à annoncer l'un & l'autre à la vénération & à la reconnaissance du public.

C'est le malheur de toutes les choses qui ont subi les altérations du tems, sans recevoir jamais une réforme entière, de présenter toujours d'énormes abus. On en remarque un bien déplorable dans la constitution du clergé. Une partie considérable du clergé manque des moyens d'une subsistance décente, & cette partie est composée des plus utiles ministres de l'église. Ce désordre, toujours réprouvé par les maxi-

---

(\*) Journal de décembre 1781, pag. 134 --- 154.

mes de l'église, souvent attaqué par les plus dignes évêques, n'a subsisté, comme tant d'autres maux, que parce qu'il n'étoit pas facile de s'y opposer dans les tems où il a commencé, & qu'il est devenu bien moins aisé de le détruire, dès qu'une fois il a pu se maintenir par le poids de sa durée. Plus il a de force & de consistance, plus il importe de le combattre. Ne craignons donc pas de l'appeller, avec le sage & judicieux abbé de Fleury, non-seulement un grand malheur, mais encore un grand scandale. Représentons toujours ce qui est juste & ce qui est bon. Que les circonstances permettent ou non de l'établir, il faut toujours en remplir & la mémoire & la conscience des hommes. Si la religion, qui répand tant de consolation dans le cœur de l'homme, en lui offrant au-delà du tombeau la récompense de ses vertus, est le plus grand bienfait du créateur de l'univers; disons plus, si la religion est le meilleur appui, & peut-être le seul de la morale publique, s'il importe que les devoirs des princes & des peuples soient fondés sur ses promesses ou ses menaces; si, parmi nous, les ministres de la religion puisent dans les principes de leur état & dans les exemples qu'ils se transmettent, la nécessité & l'habitude de se regarder comme les peres des pauvres & les amis des malheureux : aux yeux du chrétien, aux yeux du politique & du philosophe, aux yeux de l'homme sensible, les hommes à qui le dépôt de la religion est confié, qui répandent dans la société ses secours & ses

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

instructions , exercent une sorte de magistrature civile & religieuse , toujours utile , toujours vénérable. Laisser ceux qui remplissent de pareils devoirs , dans le dénuement de tout ce qui seroit nécessaire à la dignité de leur mission , à la bienfaisance de leurs cœurs , les abandonner aux souffrances , aux humiliations qui suivent souvent la pauvreté , n'est-ce pas-là une grande injustice , une véritable ingratitude , une sorte d'impiété ? Sans doute il ne faut pas les enrichir ; les richesses ne sont pas bonnes aux vertus & aux talens. Mais l'indigence leur convient-elle davantage , & leur est-elle moins nuisible ? Elle a aussi pour eux ses dangers , elle les dégrade si elle ne les corrompt pas ; le mérite , comme le bonheur , n'est en sûreté que dans une douce & honorable médiocrité. Et si l'on trouvoit dans la possession de personnes du même ordre , de personnes moins utiles , ces richesses primitivement attribuées à ces ministres essentiels de la religion , & des richesses plus que suffisantes pour faire à chacun la part qui lui convient , n'auroit-on pas une raison plus pressante & des moyens plus faciles de remettre tout dans le véritable ordre ? Voilà des vérités bien évidentes sans doute , mais qu'il ne faut pas se lasser de répéter , & surtout qu'il seroit lâche de dissimuler dans un tems où le clergé , dans ses assemblées , & le souverain , dans ses loix , ont déjà annoncé des vues & des plans pour procurer à tous les curés & vicaires du royaume un sort digne de leur ministère.

Mais parce que la réforme entière d'un grand abus , parce que l'accomplissement d'un grand bien n'appartiennent qu'au législateur suprême , & ne peuvent même être opérés par celui-ci qu'avec beaucoup de précautions & dans des époques bien choisies , faudra-t-il qu'on attende dans un repos stérile , dans un froid silence cet heureux événement , qu'on se contente de gémir sur des maux qu'on pourroit déjà corriger , au moins soulager ? C'est-là le prétexte des gens indifférens au bien , l'excuse de ceux qui ne s'en occupent pas , le vœu secret & la doctrine publique de ceux qui le redoutent. Loin de tout homme , que ses qualités personnelles & son rang appellent à rendre des services à sa patrie , cette triste & vile sagesse. Qu'il ne perde jamais une occasion de faire une chose bonne & utile ; un législateur ne doit pas s'en tenir à de petites réformes , un administrateur n'en doit négliger aucune. Si l'administrateur ne trouve pas assez de puissance dans la place qu'il remplit , qu'il l'accroisse de cette autorité personnelle , la plus noble récompense du mérite , & la plus grande force de l'homme public. Heureux celui qui fait persuader le bien qu'il médite , qui ne commande pas , qui n'exige rien , qui obtient tout ! Il est béni , non-seulement par ceux qui reçoivent des secours , mais encore par ceux qui font des sacrifices ; ils le remercient du bonheur & de la gloire qu'ils ont trouvé à bien faire. Et ce noble & flatteur empire qu'il a exercé sur les esprits & les cœurs , il peut en jouir dans sa

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

conscience, comme d'une partie de ses vertus & de ses bienfaits.

On voit rarement un aussi bel exemple d'un grand bien opéré par de si heureux moyens, que dans l'ouvrage que nous annonçons. Entrons dans l'examen de ses différentes parties.

M. l'archevêque de Toulouse a considéré que les curés à portion congrue avoient besoin de deux especes de secours. D'une part, la congrue établie par la loi de 1768, pour les curés & les vicaires, est trop insuffisante pour cette subsistance douce & décente qu'ils doivent trouver dans leurs fonctions. D'un autre côté, au tems de leur vieillesse, ne pouvant pas retenir une pension sur leurs modiques bénéfices, en en faisant la démission, ils sont réduits ou à la plus entière indigence, dans le moment des plus grands besoins, ou à continuer un service & des travaux qui exigent des forces qui les ont abandonnés.

Voilà les deux principaux objets que M. l'archevêque a voulu faire prendre en considération à tout son clergé réuni.

On s'est d'abord occupé des retraites ou des pensions qu'il falloit assurer aux vieux curés & aux vieux vicaires. D'après un calcul qui a été fait du nombre des curés ou vicaires qui feroient dans le cas de réclamer des secours pour leur vieillesse, on a vu qu'une somme de huit à dix mille livres suffiroit à cette vue; & M. l'archevêque a proposé & fait accepter des moyens propres à se procurer ce revenu annuel.

Il eût fallu un fonds bien plus considérable , si M. l'archevêque n'eût donné l'exemple d'un sacrifice encore plus propre à remplir dignement l'objet qu'on se proposoit. Sur douze prébendes à sa nomination dans son église métropolitaine , il en a destiné quatre aux vieux curés de son diocèse. Cet exemple n'a pas été infructueux : le chapitre de Toulouse & celui de Saint-Etienne , ont aussi réservé chacun quatre des prébendes à leur nomination pour cet utile & pieux emploi. Deux des dignitaires de ces chapitres ont eu aussi la même générosité.

Il faut entendre M. l'archevêque leur exprimer ses sentimens à cet égard : » Nous n'avons  
 » aucun mérite dans ce sacrifice apparent , (il  
 » parle de celui des prébendes à sa nomination ) puisqu'il ne fait que ménager plus sûrement le moyen d'attirer auprès de nous  
 » des ecclésiastiques que notre devoir est de  
 » récompenser , & qui ont les titres les plus  
 » puissans sur nous , notre inclination & la  
 » reconnoissance des peuples. Mais , Messieurs ,  
 » c'est à M. l'abbé Drulhe & à M. l'abbé d'Heliot que le diocèse doit une véritable reconnoissance : comme grand-chantre , l'autre ,  
 » comme official diocésain , nomment à quatre  
 » prébendes dans l'église Saint-Etienne ; & l'amour du bien qui les distingue , l'intérêt qu'ils  
 » prennent , avec tous les bons ecclésiastiques ,  
 » au sort de ceux qui se dévouent aux fonctions du ministère , nous osons y joindre ,  
 » & nous espérons qu'ils ne nous démentiront  
 » pas , le desir d'entrer dans nos vues , les ont

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» engagés à affecter deux de ces prébendes aux  
» mêmes curés & ecclésiastiques. » Ainsi voilà  
seize prébendes dans ce diocèse appliquées au  
soulagement & à la récompense des vieux curés.

L'assemblée, sous la direction de son illustre  
chef, s'occupant ensuite de l'amélioration des  
congrues, est partie, à ce qu'il nous semble,  
d'un excellent principe, c'est qu'il ne falloit  
pas établir ici une fixation générale. Dans les  
divers cantons, un même revenu en argent  
ou en denrées peut être plus ou moins consi-  
dérable, plus ou moins suffisant. On a donc  
cru devoir régler la portion congrue dans cha-  
que canton, dans chaque paroisse, d'après l'exa-  
men des circonstances locales. Si cette manière  
d'opérer ne conviendrait pas toujours dans une  
législation générale, il faut convenir qu'elle est  
parfaitement dans l'esprit des administrations  
particulières. Il étoit une autre règle qu'il im-  
portoit d'établir ici, c'est le terme en-deçà du-  
quel la portion d'un curé ne devoit pas des-  
cendre, & au-delà duquel elle ne devoit pas  
monter. On a fixé le premier terme à sept cens  
livres pour les curés, à quatre cens liv. pour  
les vicaires, le second à mille livres pour les  
curés, cinq cens livres pour les vicaires.

D'après ces principes, il a été nommé une  
commission pour entendre séparément les curés  
& les décimateurs de chaque paroisse, & ils  
ont consenti les uns à recevoir, les autres à  
fournir la portion congrue, telle qu'elle a été  
fixée par les commissaires.

Ceux qui liront ce recueil, n'y remarque-



ront pas seulement un modele dans l'art d'amener les hommes à des sacrifices pour le bien public, ils y admireront encore le talent de diriger une grande assemblée, de maniere que son tems soit toujours heureusement ménagé, utilement employé. Rien de plus commun dans ces occasions, que de perdre les momens les plus précieux dans de frivoles discussions sur l'ordre des rangs & des préséances, que de s'éloigner de l'objet essentiel par des digressions où les esprits s'échauffent dans leurs débats, au point de ne plus vouloir souvent se rapprocher sur les choses mêmes qui obtiennent en secret leur assentiment, que d'embarrasser les travaux de maniere à les prolonger sans cesse, à n'en tirer jamais un résultat net & précis. Ici, comme tous les embarras avoient été habilement prévus, ils ont été facilement écartés. Un ordre bien conçu & bien fixé a été constamment suivi. Les délibérations, toujours préparées par de bonnes opérations préliminaires, ne portent que sur un objet général, simple à saisir & à régler. On voit toujours l'activité & la sagesse du chef de ces assemblées, qui ordonne & dispose les objets, & son autorité qui se retire. A mesure que l'on lit, on est étonné comme tout marche au but avec aisance & célérité. Nous osons dire que ce recueil n'offre pas moins un chef-d'œuvre d'administration que de bienfaisance. Le cœur se repose avec intérêt, à la fin de cette lecture, sur la tendre vénération que l'assemblée témoigne à l'illustre prélat, sur la tendre reconnois-

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

fance qu'il a éprouvée. Ces doux épanchemens convenoient bien entre des hommes qui venoient de consommer une bonne œuvre, & qui avoient mutuellement à se féliciter. Leur satisfaction commune ajoute à celle du lecteur le plaisir de les aimer eux-mêmes dans leur ouvrage.

Ces synodes ont encore cette nouvelle ressemblance avec les anciens conciles de l'église, d'avoir été employés à ranimer l'amour des vertus chrétiennes, & à tracer les saintes obligations des ministres des autels. M. l'archevêque de Toulouse a publié plusieurs mandemens & ordonnances, dont deux méritent une attention particulière.

Le premier est un code des devoirs des prêtres considérés dans toutes leurs relations. La conduite des prêtres devient bien plus délicate dans des tems d'un luxe extrême, & d'une grande irréligion. Il falloit autant de sagesse que de zèle pour en bien tracer le tableau. On ne peut s'empêcher de reconnoître qu'avec des principes & des mœurs pareils, les ministres de la religion seroient tout ensemble les plus respectables, les plus utiles & les plus heureux des hommes. On peut y remarquer aussi que la sagesse du monde n'a rien de bon qu'une piété saine & éclairée n'adopte & ne consacre.

Le second mandement est destiné à annoncer un nouveau rituel que M. l'archevêque doit bientôt donner à son diocèse. Le prélat s'adresse aux curés; il leur trace tous les bienfaits de la religion qu'ils ont à enseigner, & tous les

services pour la société qu'elle leur impose. Ces deux tableaux sont trop intéressans pour que nous ne les présentions pas ici.

» Un rituel est un code de bienveillance &  
 » de charité : il est, s'il est permis de parler  
 » ainsi, la preuve pratique & journaliere de  
 » l'amour de dieu pour les hommes, lorsqu'il  
 » leur a donné la religion sainte dont ce livre  
 » renferme les rits & les cérémonies.

» Ouvrons en effet, nos très-chers freres ;  
 » ce livre respectable, & voyons s'il est quel-  
 » qu'âge, quelque époque, quelque circonstance  
 » dans la vie humaine, où il ne nous montre  
 » la religion, les yeux ouverts sur l'homme,  
 » lui tendant une main secourable, faisant bril-  
 » ler devant lui le flambeau de la vérité &  
 » de la vertu, s'occupant avec tendresse de  
 » ses besoins, & l'enrichissant de ses bienfaits.

» A peine est-il sorti du sein maternel, qu'elle  
 » se hâte de le placer au nombre de ses en-  
 » fans ; & que, répandant sur sa tête l'eau sa-  
 » lutaire qui le régénere, elle lui rend avec  
 » la grace sanctifiante, tous ses droits aux biens  
 » dont l'avoit privé le péché de notre premier  
 » pere.

» Son ame commence-t-elle à se dégager des  
 » enveloppes de l'enfance, la religion semble  
 » épier cet heureux moment, pour diriger uti-  
 » lement les premiers rayons de sa raison nais-  
 » sante : elle l'initie à ses mysteres, elle veille  
 » sur son innocence ; & le marquant, par l'im-  
 » position des mains de ses premiers ministres,  
 » du second sceau des enfans de dieu, elle

#### 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» l'arme pour les combats qu'il doit livrer à  
» l'esprit de mensonge & à ses passions.

» Parvenu à l'âge où son ame s'essaie & se  
» mesure, pour ainsi dire, avec les charges &  
» les devoirs de la vie civile, il trouve, dans  
» le pain céleste que la religion lui présente,  
» un principe de force toujours renaissant : il  
» puise aux pieds des autels, & dans son union  
» intime avec le dieu des vertus, cette fa-  
» gesse, cette pureté de mœurs, cette confi-  
» rance qui le maintiendra dans la foi de ses  
» peres, & dans les sentiers de la justice. «

» Le ciel & le bien de l'état l'appellent-ils  
» à la société conjugale, c'est sous les yeux  
» & les auspices de la religion, c'est dans ses  
» temples, au milieu de ses saints mystères,  
» qu'il en forme les nœuds sacrés : la religion  
» les bénit & les sanctifie; elle en éloigne les  
» vues profanes & les mœurs corrompues; elle  
» y attache l'empreinte de la vertu, & le sceau  
» même de la divinité. «

» Si notre foiblesse est entraînée dans le sen-  
» tier du vice, la religion se hâte de mettre  
» sous nos yeux les suites cruelles de nos égare-  
» mens; & nous présentant d'une main le ta-  
» bleau des miséricordes du seigneur, & de l'au-  
» tre les abymes creusés par sa justice, elle  
» brise, elle purifie, elle change nos cœurs,  
» elle leur rend cette douce paix que le péché en  
» avoit banni; elle nous réconcilie avec dieu &  
» avec nous-mêmes. «

» L'homme est-il parvenu à cet âge de foi-  
» blese & d'infirmité, où le tombeau s'ouvre

» chaque jour sous ses pieds , ou bien une ma-  
 » ladie cruelle , après l'avoir enchaîné sur un  
 » lit de douleur , menace-t-elle de terminer sa  
 » triste carrière ? La religion se hâte d'adoucir  
 » ses maux , & de calmer ses alarmes ; elle le  
 » prépare , par degrés , à ce moment redouta-  
 » ble qui doit décider de son sort éternel. »

» Tandis qu'elle répand sur ses membres lan-  
 » guissans , l'onction sainte , elle fait passer dans  
 » son ame le courage de la foi , & la joie de  
 » l'espérance chrétienne ; elle le soutient , elle  
 » l'anime dans ce combat douloureux que la  
 » nature & la mort vont se livrer ; elle recueille  
 » ses derniers soupirs ; elle le porte , pour ainsi  
 » dire , entre ses mains , dans le sein d'Abra-  
 » ham , & dans la société des bienheureux ;  
 » dont elle implore pour lui la protection. »

» Voyez cette religion sainte auprès du mal-  
 » heureux qu'elle console , du foible qu'elle pro-  
 » tege , de l'ignorant qu'elle instruit , du pau-  
 » vre qu'elle soulage , de la veuve & de l'or-  
 » phelin , dont elle défend la cause ; elle péné-  
 » tre dans les réduits les plus obscurs ; elle des-  
 » cend avec la misère dans les cachots ; elle  
 » monte sur l'échafaud avec le criminel ; par-  
 » tout elle trouve le moyen de porter des se-  
 » cours & des consolations. »

» C'est la mere commune des fideles. Eh !  
 » quel est le genre de bien qu'elle ne s'efforce  
 » pas de leur procurer ! Ses solemnités offrent  
 » un repos salutaire après de longs travaux , &  
 » ce repos est employé à la priere & à l'ins-  
 » truction , Ses bénédictions appellent l'abon-

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» dance dans nos campagnes , la victoire dans  
» nos armées , des succès heureux dans toutes  
» nos entreprises ; & si des calamités publiques  
» ou particulieres , si des fléaux destructeurs  
» menacent nos fortunes & nos vies , vous la  
» verrez élever des mains suppliantes vers le  
» ciel , pour appaiser sa justice , & désarmer sa  
» vengeance. «

» La mort même n'est pas le terme de sa  
» tendresse maternelle ; elle nous suit jusqu'aux  
» pieds du souverain juge , pour nous y pro-  
» téger par ses prieres & ses sacrifices ; elle se  
» plaît à bénir & à honorer nos froides cen-  
» dres , elle les garantit des outrages des mé-  
» chans , elle les regarde comme un dépôt pré-  
» cieux que le seigneur lui confie , jusqu'au jour  
» où il lui plaira de les ranimer , & de leur  
» faire partager le bonheur destiné aux ames  
» justes. «

» C'est ainsi que le chrétien est comme sous  
» la tutelle d'une religion sainte & bienfaisante ,  
» depuis le berceau où repose son enfance , jus-  
» qu'au tombeau où la maladie & la vieillesse  
» viennent le précipiter. . . . .

» Mais que serviroit-il de rassembler dans un  
» livre le détail des fonctions sublimes & tou-  
» chantes , dont il a plu à Dieu de vous éta-  
» blir les ministres , si vous négligiez de les  
» remplir avec l'exactitude , l'attention & la fer-  
» veur qu'elles exigent ? «

» O ! nos chers coopérateurs dans le saint  
» ministère , que de puissans motifs doivent

» vous porter à vous renouveler dans l'esprit  
 » de votre vocation , à ranimer votre zele pour  
 » le salut des ames , à vous montrer les dignes  
 » repréſentans de celui qui , après avoir vécu  
 » pour ſes brebis , a donné encore ſon ſang &  
 » ſa vie pour elles ! «

» Nous pourrions vous dire que dans ce tems  
 » malheureux où la religion eſt attaquée de tou-  
 » tes parts , les bons pasteurs en ſont les vrais  
 » vengeurs par leur conduite. Et comment le  
 » menſonge & l'erreur pourroient-ils ſe ſoute-  
 » nir contre une religion dont la bienfaiſance  
 » ſeroit atteſtée à tous les inſtans , par les ac-  
 » tes de vertu & de charité que feroient ſes mi-  
 » niſtres ? «

» Nous pourrions vous dire encore , que les  
 » peuples ayant pourvu à notre entretien , par  
 » leurs dons & par leurs bienfaits , nous leur  
 » devons en échange nos ſoins & nos instruc-  
 » tions ; que le miniſtere de charité qu'ils nous  
 » demandent , eſt comme le prix de leurs tra-  
 » vaux & de leurs ſueurs ; que l'église doit les  
 » avantages temporels dont elle jouit , aux ſér-  
 » vices qu'elle a rendus , & qu'elle rend tous  
 » les jours à l'état , & que nous ne pouvons  
 » oublier , ou même négliger nos devoirs , ſans  
 » affoiblir , autant qu'il eſt en nous , le titre  
 » glorieux ſur lequel ſont fondées ſes poſſeſſions  
 » & ſes privileges. «

» Nous pourrions vous ajouter que le ſou-  
 » verain juge vous demandera compte de tout  
 » le bien que vous n'aurez pas fait , & de tout  
 » le mal que vous n'aurez pas empêché ; que

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» vous lui répondrez des gémissemens du parti-  
» vre , du scandale des petits , & de toutes les  
» injustices faites à la foiblesse & à l'innocence ;  
» qu'il ne périra pas une seule ame de votre  
» troupeau , par votre faute , dont la voix ter-  
» rible ne s'élève contre vous devant le tribu-  
» nal du tout-puissant ; & que si votre peuple  
» a été la victime de votre dureté , & même  
» de votre négligence , vous le ferez à votre  
» tour du courroux du ciel , & de ses ven-  
» geances éternelles. «

» Mais si des intérêts aussi nobles & aussi  
» saints ne vous touchoient pas , soyez du moins  
» sensibles à celui de votre bonheur & de vo-  
» tre considération. Fixés , pour la plupart ,  
» dans les campagnes , au milieu d'une multi-  
» tude d'hommes pauvres , grossiers & igno-  
» rans , loin des secours des villes & des char-  
» mes qu'elles répandent dans la société ; privés  
» même , par la sainteté de votre état , des  
» consolations que le reste des hommes trouve  
» dans le sein d'une famille , que deviendriez-  
» vous , nos très-chers freres , si votre indif-  
» férence vous rendoit étrangers au peuple qui  
» vous environne ? Un vuide affreux se feroit  
» sentir dans tous les momens de votre vie ;  
» votre demeure ne vous paroîtroit plus qu'un  
» désert sauvage , & votre condition , qu'une  
» servitude cruelle ; vous ne rempliriez que d'une  
» maniere lâche & imparfaite , des fonctions  
» saintes , mais obscures & pénibles , auxquelles  
» vos cœurs ne prendroient aucune part ; vous  
» ne verriez dans vos paroissiens que des ob-



» jets de tristesse & d'ennui ; vous redouteriez  
 » la voix importune de leurs plaintes , & le  
 » spectacle de leur misère ; vous iriez chercher  
 » loin d'eux des consolations profanes & des  
 » amusemens frivoles ; peut-être même les res-  
 » pecteriez-vous assez peu pour ne pas leur  
 » épargner la vue de vos foiblesses & de vos  
 » égaremens ; & dès-lors , plus d'amour , plus  
 » de confiance , plus de lien entre le pasteur &  
 » les ouailles : vous ne seriez pas seulement une  
 » vaine idole dans le sanctuaire , le peuple fidele  
 » vous reprocheroit encore d'être pour lui un  
 » fardeau pesant , & une pierre de scandale ; il  
 » béniroit le moment où il plairoit au seigneur  
 » de le soulager du poids de votre infidélité. »  
 » Mais à la place de cette lâche tiédeur ,  
 » mettez un zele ardent pour le salut des ames ,  
 » un amour tendre & agissant pour le trou-  
 » peau qui vous est confié , & tout change ;  
 » tout s'anime , tout prend une vie nouvelle  
 » dans vos cœurs & autour de vous. Ces hom-  
 » mes simples , au milieu desquels vous vivez ;  
 » sont vos enfans ; un tendre intérêt vous at-  
 » tache à tout ce qui leur appartient ; tous  
 » vos momens sont remplis par des occupa-  
 » tions touchantes ; vos peines mêmes ont des  
 » charmes que la froide indifférence ne peut  
 » connoître. Eh ! comment ne seriez vous pas  
 » heureux ! vous ne jetez pas un regard qui  
 » ne tombe sur des objets qui vous sont chers ;  
 » vous n'entendez pas une parole qui ne soit  
 » pour vous un éloge ou une bénédiction. Quel  
 » témoignage plus doux , plus consolant pour

## 20 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» un Pasteur , qui peut se dire à lui-même :  
» j'ai ranimé la foi , la piété , le goût des cho-  
» ses saintes dans cette paroisse : ce temple  
» étoit désert , cette chaire étoit muette , ces  
» autels peu fréquentés : la parole de dieu ,  
» que j'ai annoncée , a produit des fruits sa-  
» lutaires de pénitence : la maison du sei-  
» gneur est remplie d'adorateurs en esprit & en  
» vie , & leur ardeur pour approcher des sa-  
» cremens , est l'effet & le principe de la vé-  
» rité chrétienne qu'ils ont embrassée d'après  
» mes exemples. Ma sollicitude ne s'est pas bor-  
» née à ces soins généreux : la haine , la cu-  
» pidité , la discorde déchiroient cette famille ;  
» mes exhortations y ont ramené la paix , &  
» réuni tous les cœurs : cette jeune personne  
» alloit tomber dans les pièges que lui tendoient  
» le vice & la vanité : j'ai sauvé de cet af-  
» freux danger sa jeunesse & son innocence. Ce  
» vieillard , sans fortune & sans parens , pé-  
» rissoit de misère ; mes mains l'ont conduit  
» dans cet asyle : une maladie cruelle précé-  
» ditoit ce pere de famille dans le tombeau ;  
» mes conseils & mes secours l'ont rendu à  
» la vie. Cette maison tomboit en ruine ; mes  
» largesses & mes sollicitations l'ont rebâtie.  
» Ces champs étoient incultes ; ils me doi-  
» vent leur fécondité. Ma paroisse n'étoit qu'un  
» assemblage de pauvres & de malheureux ; mes  
» soins ont contribué à la rendre riche & flo-  
» rissante. De cette multitude d'hommes qui  
» m'entourent , il n'en est point qui ne me  
» regarde comme son pere & son bienfaiteur ;

» ma vie est pour eux un bienfait dont ils de-  
 » mandent au ciel la conservation ; & lorsque  
 » je ne serai plus , ma mémoire leur sera long-  
 » temps chere & précieuse ; elle sera pour mes  
 » successeurs une leçon vivante , dont ils n'ose-  
 » ront s'écarter : le bien que j'aurai fait se per-  
 » pétuera ainsi d'âge en âge ; les peres le rap-  
 » pelleront à leurs enfans , avec le tendre in-  
 » térêt de l'amour & de la reconnoissance : ils  
 » viendront pleurer sur mon tombeau , & leurs  
 » larmes me feront trouver grace auprès du  
 » souverain juge ».

Un homme de lettres qui s'occupe d'ouvra-  
 ges sérieux & importans , seroit indigne des ob-  
 jets qu'il traite , s'il ne cherchoit qu'à faire ad-  
 mirer son éloquence. A plus forte raison un  
 homme public , un évêque , doit-il avoir un  
 but plus pur & plus noble. Malheur à ceux  
 qui sont plus touchés de la gloire de bien dire,  
 que de la satisfaction de bien faire ! Nous de-  
 vions un autre hommage à M. de Brienne ,  
 que ces éloges que l'on donne à la beauté du  
 style. Cependant , c'est un mérite de plus dans  
 les plus graves ouvrages , & même dans les  
 loix , d'être bien écrits : il semble même qu'ils  
 acquierent par-là une plus grande convenance  
 avec leur sujet , car l'éloquence est la langue  
 naturelle des grandes pensées , & elle seule  
 peut leur donner un grand caractère & de grands  
 effets. Où trouveroit-on mieux réunies , que  
 dans les discours dont on vient de lire des fra-  
 gmens , l'onction des sentimens religieux , & la  
 justesse , l'élévation des idées morales , l'élé-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gance & l'énergie des expressions , le goût & l'éloquence ? Ce style appartient aux plus beaux jours de la littérature , comme le fonds de l'ouvrage rappelle les plus beaux temps de l'église & de la religion.

(*Mercur de France ; Journal encyclopédique ; Journal général de France*).

---

VOYAGE to the North of Europe , &c. *Voyage au Nord de l'Europe , principalement à Copenhague , Stockholm & Pétersbourg ; par M. WRAXALL , jun.* Nouvelle édition. Londres , chez les principaux libraires.

CET ouvrage est composé de vingt-quatre lettres.

Dans la première l'auteur parle de l'avantage des voyages : » C'est une satisfaction bien » flatteuse & très-raisonnable , que de pouvoir » au moins espérer d'exposer à ses amis & aux » cœurs reconnoissans des tableaux de con- » noissances utiles , & dignes de leur curio- » sité. Il faut pareillement convenir que les » voyages chez différentes nations , & l'examen » de leurs mœurs & de leurs coutumes , peu- » vent non-seulement étendre la sphere de l'es- » prit humain , & lui ôter ses préjugés , mais » encore nous procurer les plaisirs les plus » vifs & les plus sensibles , en ce qu'ils ont » pour base les deux passions les plus fortes

» qui menent à la joie, la nouveauté & l'admiration.

La lettre IIe. est datée de Copenhague ; M. Wraxall y fait la description du château de Cronembourg , bâti sur le bord du canal appelé Sund. » C'est , dit l'auteur , un beau » château ou palais gothique , bâti dans le dernier siècle par Christian IV , qui y faisoit » souvent sa résidence. C'est un édifice à quatre faces , renfermant une belle tour quarrée. Les tours qui sont aux quatre coins » sont superbes , & dans le meilleur goût de » l'architecture gothique , &c. «

La IIIe. & la IVe. lettres sont destinées à des remarques sur les principaux objets de curiosité , qui se trouvent à Copenhague.

La Ve. lettre est intéressante par les anecdotes de Struensée. L'auteur parle ensuite des spectacles danois. » Il y a ici ( à Copenhague ) dit-il , comédie danoise trois fois la semaine ; » & un opéra italien tous les samedis , au » palais du roi ; mais ni les voix , ni les danses » ne me plaisent en aucune manière. « ( C'étoit en 1774. )

Dans la Ve. lettre M. Wraxall parle du *Museum* ou cabinet de curiosités du roi. On y voit le fauteuil dont se servoit Tychobrahé , lorsqu'il faisoit ses observations astronomiques à Uranienbourg. On a beaucoup de vénération pour ce morceau antique , que l'on conserve avec le plus grand soin , comme venant d'un si grand homme. L'auteur nous apprend que la collection de tableaux du cabinet du roi est

## 24 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

très-nombreuse ; quoique la plupart des tableaux soient de peintres Flamands ou Allemands, il y a cependant des originaux du Guide, du Titien & de Raphaël.

Dans la VIe. lettre l'auteur donne la description de Roskild, sépulture des rois de Danemarck, & du palais de Frédéricshbourg.

La VIIe. lettre, datée de Jonkioping, présente des détails intéressans sur le climat & les habitans du pays.

Dans la VIIIe. lettre M. Wraxall nous apprend son arrivée à Stockholm. » J'ai eu, dit-il, différens entretiens avec les Suédois, depuis mon arrivée, sur les victoires & la mort de Charles XII. Ils sont presque tous dans la conviction qu'il n'a pas été tué d'une balle tirée des remparts de Frédéricshall, comme on l'a rapporté... M. de Voltaire a voulu prouver le contraire, & justifier l'ingénieur qui accompagnoit le roi. Je vois néanmoins que les raisons qu'il allègue sont peu concluantes, & que certaines particularités qu'il rapporte combattent son opinion. *Le roi sortit, dit-il, dans le dessein de voir les progrès qu'avoient fait ses troupes. C'étoit la nuit ; il se mit à genoux, pour mieux examiner, & appuya sa tête sur sa main. Dans cette attitude au milieu des ténèbres, une balle le frappa à la tempe ; il tomba à la renverse sur le parapet, en poussant un profond soupir, & mourut dans l'instant. Il eut cependant encore la force de porter la main à son épée, & ce fut dans ce moment qu'il expira. Megret, ingénieur,*  
» François,

» François, dit alors avec le sang-froid qui le  
 » distinguoit : La scene est jouée, allons nous  
 » en.... Les Suédois admettent ces faits, mais  
 » leurs conséquences sont tout autres. Est-il pro-  
 » bable, disent ils, qu'une balle tirée au hasard  
 » & pendant la nuit ait atteint précisément la  
 » tête du roi ? N'est il pas plus vraisemblable,  
 » au contraire, qu'un coup si bien ajusté soit  
 » parti d'un pistolet, tiré par quelqu'un qui  
 » étoit à portée ? L'attitude de Charles n'indi-  
 » quoit-elle pas le dessein de se défendre con-  
 » tre un agresseur, qui étoit auprès de lui ?  
 » Il n'auroit pas porté la main à son épée con-  
 » tre un boulet de canon. »

Dans la lettre IX M. Wraxall rappelle en  
 peu de mots l'histoire de la Suede, pour don-  
 ner une connoissance exacte de la dernière ré-  
 volution & du gouvernement actuel.

La lettre X renferme des détails piquans sur  
 les endroits que visite l'auteur. » Upsal, dit-il,  
 » étoit autrefois la résidence des rois de Suede,  
 & elle est beaucoup plus ancienne que la  
 capitale d'aujourd'hui. Elle est située dans une  
 vaste plaine. La plupart des maisons & des  
 bâtimens sont de bois ». M. Wraxall quitte  
 la Suede pour aller en Finlande.

Dans la lettre XI, datée d'Abo en Finlande,  
 l'auteur nous apprend que ce pays est plus fer-  
 me & mieux cultivé qu'il ne se l'étoit ima-  
 giné. Il va ensuite à Frédéricsham, ville forti-  
 e & une des plus fortes places du pays.

Les lettres XII, XIII & XIV, sont con-  
 acrées à la Russie. L'auteur y rapporte des

## 26. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

anecdotes & des particularités très-intéressantes.

Dans la lettre XV on voit M. Wraxall à Narva & à Riga, qu'il quitte pour aller à Rhitaw, dont il fait une légère description, dans la lettre suivante. » La ville de Rhitaw, dit-il, » n'est pas fort ancienne ; un particulier de Curlande la fonda, en 1426. Elle occupe au » moins autant de terrain que Riga ; les rues » en sont plus larges, & les maisons n'en sont » pas en aussi grand nombre. On ne peut pas » dire qu'elle-soit grande. Les habitans ne montent qu'à trois ou quatre mille. «

La lettre XVII est datée de Konisberg. » C'est » une très-grande ville, dit M. Wraxall. Je » ne la vois pas moins étendue que Copenhague. Elle renferme 50,000 habitans, sans y » comprendre 8000 soldats ; c'est un amas de » maisons & de rues sans élégance, & sans » ordre ; les édifices sont d'un mauvais goût » & vieux pour la plupart. Il y a ici une académie fondée par un des premiers ducs de » Prusse ; un professeur me montra la bibliothèque & les autres appartemens ; il n'y a » rien digne d'attention, excepté le fauf-conduit original donné par Charles V à Luther, » lorsqu'il alla à la diète de Worms en 1521. » Cette pièce est signée de la main de l'empereur, & mérite d'être conservée. Konisberg fait un commerce considérable & en » lin. «

La lettre XVIII est datée d'Elbing, ville fondée par une colonie de Lubec. L'auteur n'y



séjourne que deux jours , & la quitte pour aller à Marienbourg.

Dans la lettre XIX , M. Wraxall parle ainsi de l'ordre des chevaliers Teutoniques : » La folie  
 » & la superstition leur donnerent naissance ,  
 » dans les siècles de ténèbres. L'Europe , dans  
 » le dessein fanatique de reprendre la Terre-sainte  
 » aux Sarrazins , à qui elle appartenoit , en-  
 » voya des troupes de saints guerriers pour  
 » exécuter cette ridicule entreprise. Ils furent  
 » appelés chevaliers Templiers, chevaliers de S.  
 » Jean de Jerusalem & chevaliers Teutoniques.  
 » Ils portèrent dans ces guerres le signe de paix  
 » & de concorde , la croix , attachée sur la poi-  
 » trine ou sur les épaules. Ce fut en 1191 ,  
 » que le pape Célestin institua cette nouvelle  
 » milice pour renforcer les armées chrétiennes.  
 » Ils n'étoient qu'au nombre de quarante , &  
 » un seigneur Allemand , nommé Henri Val-  
 » pot , fut fait grand-maître. Leur courage ne  
 » les maintint pas long-tems en Palestine. Ils  
 » en furent chassés au commencement du 13e.  
 » siècle «.

L'auteur donne ensuite la description du château de Marienbourg , ainsi que de la ville.

La lettre XX est intéressante par le détail qu'elle renferme sur Dantzic. Dans la suivante M. Wraxall parcourt la Poméranie.

Dans la lettre XXII , on le voit dans le Brandebourg.

La lettre XXIII est datée de Brême. » Toute  
 » la race d'Abraham , selon l'auteur , est exclue  
 » de cette ville. Les loix défendent aux juifs

## 28 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» d'y demeurer ou d'y commercer; ou du  
» moins il y a une si forte taxe mise sur leur  
» personne (*un ducat par jour*) qu'il ne leur  
» prendra pas aisément envie d'y paroître ».

La XXIV & dernière lettre est datée de  
Hambourg. Ici finissent les voyages de M.  
Wraxall. Ses lettres sont intéressantes pour la  
partie historique & topographique des lieux qu'il  
visite. Le style est simple, & tel que le sujet le  
demande.

---

*LE GUIDE du fermier, ou instructions pour élever,  
nourrir, acheter & vendre les bêtes à cornes,  
les brebis, les moutons, les agneaux & les co-  
chons; contenant quantité de particularités né-  
cessaires à un fermier, & à toutes les personnes  
qui font valoir des biens de campagne, traduit  
de l'anglois sur la quatrième édition; 2 parties,  
nouvelle édition. Paris, chez Fournier, li-  
braire, rue du Hurepoix. In-12. de 500 pag.*

Ce livre, du petit nombre de ceux qui  
sont vraiment utiles, est dans la forme épisto-  
laire. Les lettres sont toutes datées de Lincoln,  
ville épiscopale d'Angleterre, à 105 milles de  
Londres. Elle étoit jadis environnée de forêts,  
& les rois de Mercie y ont fait quelquefois  
leur résidence. L'auteur, tout de suite & sans  
vains préliminaires, débute par l'exposition de

son plan , qui promet un ouvrage aussi intéressant que méthodique. Il annonce dans sa première lettre , qu'il dira tout ce qu'il fait sur la manière d'élever , de nourrir , d'acheter & de vendre les bêtes à cornes , les brebis , les moutons , les agneaux , les cochons ; qu'il parlera ensuite de leurs pâturages dans les différentes saisons ; qu'il indiquera leurs maladies , leurs symptômes & leurs remèdes. Et il promet un article intéressant sur le laitage , le beurre & les fromages. Dans sa seconde lettre , il recommande beaucoup au fermier d'avoir attention que les vaches soient , autant qu'il est possible , du même canton que le taureau & de la même couleur. Quand donc apporterons-nous dans les autres unions , les mêmes soins qui nous paroissent si nécessaires à la prospérité de nos bestiaux ?

La description que l'auteur Anglois fait des différentes espèces de bœufs , ne peut convenir tout-à-fait , comme il en prévient lui-même son correspondant résidant en France , aux bêtes à cornes de ce royaume ; mais les différences , que la comparaison avec les bestiaux d'Angleterre peut offrir , sont aisées à saisir.

A l'article du choix des veaux , on trouve ce passage : les veaux qui naissent quatre ou cinq jours avant le renouvellement de la lune , ne sont pas bons à élever ; il faut les vendre au boucher. Vous croirez , peut-être (ajoute-t-on) , que cette idée n'est fondée que sur quelques vaines notions de l'astrologie judiciaire : j'ai cru moi-même pendant long-tems qu'elle

n'avoit pas d'autre principe ; mais l'expérience m'en a fait une règle , dont l'effet est sûr. Fitz-Herbert a écrit que les meilleurs veaux à élever , doivent être pris parmi ceux qui étoient nés entre la Chandeleur & le mois de mai. Brandley veut que l'on choisisse ceux qui naissent dans les mois de mars & d'avril. L'expérience de tous les rems a démenti ces deux opinions ; & chez moi , & chez tous ceux qui ont donné quelque attention à cette partie essentielle de l'éducation des bêtes à cornes , les veaux qui m'ont le mieux réussi , sont ceux qui naissent depuis la S. Michel jusqu'à la Chandeleur. L'auteur en donne la raison dans la lettre quatrième

Nous ne pouvons nous refuser à transcrire les premières lignes de la lettre dixième , dont le sujet sont les maladies des bêtes à laine & leurs remèdes.

» Je passe , Monsieur , à un objet bien intéressant & bien peu connu. Que ne devez-vous point au zélé citoyen qui s'est attaché à connaître les symptômes des différentes maladies auxquelles sont assujettis les bestiaux , & à rechercher les remèdes pour les guérir ! il faudroit lui élever une statue dans chaque province : la reconnaissance feroit tomber à ses pieds tous les habitans de la campagne.

» J'ai hésité à vous faire part de l'expérience que j'ai acquise sur ce sujet intéressant ; & ce n'est qu'après avoir fait réflexion que M. Bourgelat n'a point encore publié les remèdes qui lui ont si bien réussi , que je me suis déterminé à vous satisfaire. »

Il est doux d'entendre un écrivain d'une nation rivale de la nôtre, faire ainsi l'éloge d'un de nos compatriotes; mais cette conduite ne devoit point étonner. Les sciences & les arts n'ont point de patrie; & ceux qui s'y distinguent ont droit aux hommages de toute la terre; dont ils sont les bienfaiteurs, puisque toute la terre peut profiter de leurs lumières & de leurs talens.

A la fin de l'article de la maladie de la rage communiquée à la bête à cornes par la morsure d'un chien enragé, d'une vipère, d'un aspic, d'un *anyou* (\*), on trouve cet avis important, dont on ne fait pas assez de cas dans les campagnes :

Il seroit heureux que le fermier fût averti de l'accident, aussi-tôt que l'animal auroit été mordu; car si l'on n'applique le remède sur le champ, l'animal est perdu. Il faut se garder de le tuer pour en vendre la chair : c'est un poison qui pourroit infecter de ces terribles maladies ceux qui en mangeroient. Je n'ose presque dire qu'on ne perdrait pas la chair en coupant le membre mordu de l'animal aussi-tôt qu'il auroit été mordu. Il vaut mieux le tuer & l'enterrer tout entier, bien profondément : l'auteur revient encore à ce conseil important & trop négligé, dans la lettre qui traite des

---

(\*) *Anvou*, envoie, petit reptile, dont les gens de la campagne disent qu'il n'a pas d'yeux; il se traîne très-lentement.

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

étales : il faut enterrer toutes charognes, ne fût-ce qu'un chat, pour empêcher que les animaux n'en soient infectés.

Parmi les regles que le Guide du fermier prescrit pour engraisser les bœufs, il donne celle-ci :

Que sur le terrain où paissent les bestiaux il y ait de très-bonne eau claire.

Et il ajoute :

Nos peres s'imaginoient, & il y a aussi beaucoup de contemporains qui pensent que les bestiaux aiment à boire de l'eau trouble & mal-propre. L'expérience nous apprend tous les jours que c'est une erreur. Les eaux troubles, les eaux croupies sont presque toujours corrompues, & elles produisent des maladies mortelles. Dans cette même lettre, qui est la onzieme, on trouve cette observation curieuse & singuliere :

Il est bon d'avoir, parmi les bestiaux qu'on engraisse, quelques chevaux maigres. Ils se plaisent à manger avec eux, & quelquefois à mordre la même herbe. Il semble qu'il y ait dans leur haleine réciproque une espece de sympathie qui les excite à mieux manger.

La lettre quinzieme est intéressante & mérite d'être consultée dans les détails de l'économie domestique ; elle contient plusieurs recettes pour faire différens fromages. Celui de Stilton est célèbre & passe pour le meilleur de tous les fromages, soit d'Angleterre, soit des autres pays. Voici la recette propre à faire le fromage à l'œillet, au souci, à la rose, &c.

On peut choisir la fleur dont on aime mieux l'odeur. Celle du souci n'est pas agréable : le fromage où on l'emploie est cependant fort bon. Il faut cueillir les fleurs par un tems sec ; on les pile dans un mortier, & on en exprime le jus qu'on met avec la présure dans le lait ; laissez prendre le lait, rompez doucement les grumelots, mettez-les dans l'éclisse, & pressez-les avec un poids léger.

Ce fromage se fait dans de la roile, comme le fromage à la crème, & exige les mêmes soins.

On peut varier cette espece de fromage à l'infini, par les odeurs & les saveurs différentes qu'on peut lui procurer ; mais vous concevez à merveille, Monsieur, qu'elle n'est pas propre à envoyer dans les marchés.

La lettre dix-huitieme & les suivantes traitent des moutons. Il faut bien se garder, y est-il dit, d'acheter des moutons noirs ; il y a deux raisons pour s'en défendre : la premiere est que la chair en est grossiere & de mauvais goût ; la seconde est que la laine devient rousse & de vilaine couleur, quand elle est employée. Vous en pouvez juger, ajoute l'agronome Anglois, par les robes dégoûtantes de vos capucins & de vos récolets.

Le guide du fermier porte la prévoyance sur tout. Il faut tâcher, dit-il, à la fin de la même lettre, que le berger soit doux & gai, qu'il chante ou qu'il joue de quelque instrument champêtre. Les moutons se plairont autour de lui.

## 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Dès la premiere page de la seconde partie, on trouve une observation curieuse que nous garantit l'auteur : voici une chose qui sans doute va vous paroître singuliere. Un agneau que l'on choisit pour en faire un belier doit être pris parmi ceux qui sont venus jumeaux; j'ai toujours vu que ce choix avoit un bon effet. Cependant un agneau qui vient seul est ordinairement plus fort que l'un ou l'autre des jumeaux; pourquoi ne le pas préférer, s'il est plus fort? Ne doit-il pas faire un meilleur belier? cela ne paroît pas douteux : il faut convenir pourtant que l'expérience est favorable à l'agneau jumeau.

Dans la lettre vingt-neuvieme, qui traite des cochons en général, on lit cette observation : j'ai lu dans beaucoup de livres que les cochons se plaisoient dans l'ordure & dans la mal-propreté, c'est une erreur; ils aiment, au contraire, à être tenus propres; en tout cas, il est nécessaire de les tenir ainsi pour les engraisser. Un cochon n'engraisse pas si on le renferme sous un toit étroit où il soit forcé de coucher dans sa fiente; les efforts que l'on fait pour lui faire prendre chair sont inutiles ou multipliés à un point que la perte passe le profit. Il faut donner aux cochons des étables plus spacieuses que celles qu'on leur donne ordinairement, leur faire de bonne litiere de paille, la rafraîchir souvent & nettoyer fréquemment son étable; alors il engraisse sûrement & rapidement.

Voici encore une autre observation tirée de



la lettre suivante, qui prouve combien la sociabilité est un penchant & un besoin inné en nous, puisque les oies & les cochons en ont l'instinct : un des premiers soins, Monsieur, qu'on doit avoir, lorsqu'on enferme des cochons pour les engraisser, est de les éloigner assez des autres cochons pour qu'ils n'entendent point leurs cris, ni leurs grognes. Ce seroit en vain, sans cela, que vous les accableriez de nourriture, ils s'ennuieroient, languiroient & ne prendroient point de chair. Il faut avoir la même attention pour engraisser les verrats. . . les oies qu'on enferme pour les engraisser, doivent être hors de la portée de la voix de celles du dehors. Elles n'engraisseroient pas.

L'auteur ajoute plus bas que les cochons sont malins & indociles, quand ils sont en bonne santé.

Dans les pays où il y a du gland, il n'y a pas de meilleure nourriture pour les cochons ; plus on leur en donne, plus leur chair & leur lard prennent de consistance : c'est parce que le gland est astringent. L'écorce de chêne contribue à leur faire prendre la même qualité ; les châtaignes ne sont pas moins bonnes que le gland. Mais une nourriture excellente & qu'il est facile de se procurer en abondance, pour peu que les gens de la campagne veulent entendre leurs intérêts, sont les pommes de terre ; on les cultive avec succès en Angleterre, dans quelques cantons de l'Allemagne & dans plusieurs provinces de la France ; mais en général en France il est difficile de persuader aux

### 36 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

payfans de s'adonner à cette culture. Quels avantages cependant n'en retireroient-ils pas ? Un arpent de terre légère, mêlée de trois quarts de sable, suffit pour mettre à l'abri de la disette des grains douze à quinze personnes pendant un an ; mais en supposant que les hommes ne voulussent pas s'en nourrir, cela devoit-il empêcher de les cultiver ? Je connois un pays dont le sol est assez pauvre pour ne pouvoir rapporter des grains ; les payfans cependant y sont à leur aise, ils cultivent des pommes de terre : elles leur servent d'abord de nourriture, ils nourrissent avec le reste une quantité de cochons, ils tuent une partie de ces animaux pour leur consommation & vendent le surplus à leurs voisins ; le prix qu'ils en retirent leur sert à payer les impôts & à se procurer des vêtemens. Ils sont bien habillés, bien nourris, & ne doivent rien au collecteur.

Si les payfans de France méritent encore le reproche que leur fait ici l'auteur Anglois, il faut avouer qu'ils sont bien inexcusables depuis que M. Parmentier a fait connoître les propriétés & les ressources de la pomme de terre.

Lettre trente-troisième sur la volaille. Les coqs & les poules qui ne souffrent point, vivent à-peu-près dix ans ; mais passé cinq ans, un coq ne vaut plus rien. Willoughby, dans son histoire des oiseaux, prétend qu'il y a des oies qui ont vécu soixante ans ; le pigeon vit vingt ans.

On n'est pas d'accord sur la quantité de poules qu'on peut donner au coq. Les uns pré-

tendent qu'il ne lui en faut que six ou sept, d'autres disent qu'il en peut servir douze à quatorze. Le *medium* peut servir de règle, ainsi on peut donner à chaque coq neuf ou dix poules.

On nous apprend, lettre trente-huitieme, que les anciens faisoient grand cas de la chair du paon. Marcus Aufidius Luco fut le premier chez les Romains qui en engraisa, & se fit par-là un revenu considérable; les petits (ou *paonnaux*,) sont d'un manger fin & délicat; les œufs de paon sont d'un goût délicieux. L'auteur ajoute :  
 » la chair des paons a une qualité particuliere,  
 » c'est de résister à la putréfaction. « Sans doute que le Guide du fermier n'entend pas par-là croire aux préjugés de plusieurs naturalistes anciens & crédules, qui affirment qu'un paon peut se garder un an entier sans se corrompre.

Un écrivain savant, Aldrovande, rapporte qu'on lui présenta un paon cuit depuis six ans, & dont la chair, à ce qu'il assure, quoique vermoulue, sentoit une odeur agréable de fenouil. Les anciens mettoient leur luxe à parer leur table d'un faisan apprêté avec art; mais ce mets étoit plus pour les yeux que pour s'en nourrir. La queue du paon servoit de chassemouche & d'éventail; mais revenons.

Lettre trente-neuvieme. L'éducation des faisans exige, Monsieur, bien des soins; le plaisir d'avoir cet oiseau sur votre table, ne vous paroîtra peut-être pas assez vif, pour vous exciter à prendre la peine de l'élever; ce n'est cependant qu'un jeu quand on demeure à la campagne. L'auteur, dans le reste de cette lettre

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

curieuse , & à laquelle nous renvoyons nos lecteurs , explique comment il est venu à bout de se procurer des oiseaux , qui (dit-il) semblent n'être que le partage des grands & des heureux de ce siècle.

Lettre quarante-une. On ne croit pas , en général , que l'éducation des lapins soit avantageuse ; mais je ne connois guere d'animaux dont on puisse retirer plus de profit ; tout en est bon , la chair , la peau & la fiente.

Nous transcrivons encore ici une partie du préambule intéressant de la lettre quarante-quatrième , qui contient la façon de faire de la bière soi-même ; fabrication aidée même aux particuliers. Cette liqueur seroit d'un grand secours dans tous les pays de la France , qui sont éloignés des vignobles. Les gens de la campagne n'y boivent ordinairement que de l'eau , souvent mauvaise ; ou des boissons mal-saines faites avec des prunelles , des cormes , des pommes sauvages & d'autres mauvais fruits. Chaque ménage ; en Flandre , fait la bière qu'il consomme ; il seroit facile d'en introduire la méthode dans tout le royaume , où l'on n'est pas à portée d'avoir du vin , qui d'ailleurs est souvent trop cher pour les habitans des campagnes. Je suis étonné que vos bureaux d'agriculture ne leur aient pas encore tracé des règles simples pour cela.

La lettre quarante-cinquième & dernière est la plus longue de toutes , elle occupe à elle seule plus de 50 pages : c'est que le sujet qu'elle traite a paru de la plus grande importance au

Guide du fermier. Rien de plus touchant , & malheureusement rien de plus vrai , que la peinture qu'il fait de la misère des gens de la campagne , réduits à n'avoir pas même toujours pour nourriture , un pain grossier & mal-sain ; mais en même tems , il est consolant d'apprendre qu'ils ont sous leur main une ressource abondante , & qui ne manque jamais , dans la culture de la pomme de terre : il doit être doux pour M. Parmentier de voir qu'il a prévenu les trop justes reproches qu'on nous fait à cet égard ; on nous accuse d'indifférence sur un légume qui doit couvrir indistinctement la table du pauvre & du riche. Grâce aux recherches de ce savant , qui ne s'est point borné à de vaines conjectures , à des observations plus curieuses qu'utiles ; nous savons apprécier les pommes de terre ; & bientôt la France entière , revenue de son préjugé , en fera l'objet d'une culture sérieuse.

Cet ouvrage important remplit parfaitement son titre ; il doit servir de manuel à tous ceux qui ayant le bon esprit de préférer les plaisirs & les douceurs que l'on goûte à la campagne , aux dissipations tumultueuses & vuides de la ville , se proposent de couler des jours tranquilles & purs dans leur domaine , & vivre du seul produit de leur héritage. Ce livre de première nécessité a toutes les qualités qu'on exige de ces sortes d'ouvrages ; il est clair & méthodique , concis , & ne disant que ce qu'il faut dire : ce livre à la main , on évitera bien des bevues dans l'économie domestique , & dans les détails de la vie privée ; en un mot , c'est

## 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un guide sur les pas duquel on ne peut craindre de s'égarer.

( *Journal d'agriculture , commerce , finances & arts.* )

---

*LETTRES contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773.*

Chi va lontan dalla sua patria , vede ,  
Cose da quel che già credea , lontane.....

ARIOSTO. Canto VII.

A Geneve , & se trouve à Paris , rue & hôtel Serpente ; 2 vol. in-12. , le premier de 275 pages , & le second de 276 : prix 4 liv. brochés , & 5 liv. reliés , 1783.

**L**A foule des curieux que l'Italie attire , a fait éclore une multitude de relations qui disent toutes à peu-près la même chose : l'auteur de ce nouveau journal en convient. Selon lui , on pourroit dresser une généalogie exacte de tous les voyages d'Italie qu'on a donnés au public. Par exemple , on pourroit dire de son livre , *qui étoit fils de LA LANDE , qui étoit fils de RICHARD , qui étoit fils de MISSON , &c.* l'aveu est ingénu , mais on pouvoit le faire sans se donner la liberté de parodier les livres saints. Il seroit à souhaiter que les voyageurs qui vont en Italie ou ailleurs , s'attachassent à observer la partie dans laquelle ils auroient le

plus de connoissances ; l'un examineroit les antiques , l'autre se borneroit aux ouvrages modernes , celui-ci s'attacheroit au gouvernement , celui-là au commerce & aux manufactures ; quelques-uns étudioient uniquement les mœurs & les usages , plusieurs s'occupoient de l'histoire naturelle ; chacun pourroit approfondir sa partie ; & de ces différentes descriptions , il résulteroit une instruction complète. Le gouvernement pourroit disperser ainsi dans toutes les contrées du monde connu , des savans chargés seulement de faire des observations dans un certain genre , & par-là , il amasserait les matériaux d'une excellente histoire du globe & de ses habitans.

On auroit tort de croire que le journal dont nous allons entretenir nos lecteurs , ne soit que l'écho de ceux qui l'ont précédé. Si l'auteur s'étoit contenté de décrire les palais & les églises , de faire l'énumération des statues & des tableaux , sans doute il eût été réduit à la triste nécessité de répéter ce qu'ont dit les autres , mais il a su relever ces détails usés par des anecdotes qui lui sont particulières , & par conséquent absolument neuves. Il n'oublie aucune des aventures auxquelles il a été exposé en route ; il s'engage dans un récit très-circonstancié des incommodités du voyage , des désagrémens des auberges , & certainement on ne trouvera point la même chose dans les autres voyageurs , car la plupart des aventures qu'il raconte ne sont arrivées qu'à lui.

Se sentant un beau matin les trois dispositions

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

requises par les Italiens pour voyager , c'est-à-dire , du tems , de la santé & de l'argent , il *arrha sa place* à la diligence de Lyon , & s'y emballa le 10 septembre 1773. Il se trouva dans la diligence deux Anglois. L'un alloit s'embarquer à Marseille , pour de-là passer à Smyrne , & il raisonnoit de ce voyage avec le sang-froid d'un bourgeois de Paris qui parleroit d'aller prendre la galiotte pour se rendre à *S. Cloud*. Cet Anglois , contre l'ordinaire de sa nation , étoit gai , grand parleur ; l'autre étoit sérieux & phlegmatique. Il menoit avec lui sa femme & une petite fille charmante , de sept à huit ans. Comme il avoit loué à Londres une maison qui ne devoit être vacante que dans un an , pour charmer l'ennui de l'attente , il alloit habiter une maison de campagne près de Marseille. Il faut avouer que des particularités de cette nature ont le mérite de la nouveauté.

Notre voyageur arrivé à Lyon , loue deux chaises de deux places chacune , à des voituriers Italiens , & part avec ses compagnons pour la Savoie. A Lanebourg , au pied du Mont-Cenis , on lui donne une chambre si mal en ordre , qu'il passe une partie de la soirée à raccommoder de mauvais chassis de papier que le vent s'obstinoit de renverser. Toute la nuit il fut harcelé & criblé par des légions innombrables de puces ; pour comble de malheur , le voirurier Piémontois , avare & rusé , vient lui dire qu'on ne trouve point de mulets pour monter le *Mont-Cenis* , & qu'il faut se servir de ses chevaux ; mais notre voyageur , non



moins rusé, évente la fourberie, il fait venir le syndic de l'endroit, qui donne le démenti le plus complet au voiturier, en fournissant sur le champ des mulers.

Autre accident tout-à-fait romanesque. Sur le Mont-Cenis, il est fort étonné de trouver dans une auberge une jeune françoise qui venoit du Piémont, & qui tâchoit de se rechauffer auprès d'un assez mauvais feu. L'accoutrement avec lequel elle avoit gravi la montagne, ne supposoit pas de sa part de grandes précautions contre le froid. Un pet-en-l'air d'indienne, un mantelet de taffetas noir, ainsi qu'un petit bonnet de gaze, étoient le seul rempart qu'elle opposoit à l'air vif & piquant du Mont-Cenis.

A *Novarre*, le feu prend la nuit dans la maison d'un boulanger voisin de son auberge. Le tapage des gens occupés à éteindre le feu, joint au bruit continuel des cloches & des tambours, le tient éveillé toute la nuit.

A *Bergame*, s'étant amusé à parcourir la ville, & voulant regagner le fauxbourg où il logeoit, il fut fort étonné de trouver les portes de la ville fermées & gardées par une troupe de femmes qui lui dirent qu'on ne sortoit plus. Des sentinelles de cette espece ne lui parurent pas incorruptibles, & il en eut *bon marché avec quelques pieces de monnoie*.

L'auteur s'est imposé une exactitude si scrupuleuse dans la narration des événemens particuliers qui le concernent, qu'il n'a pas même jugé à propos de faire grace au lecteur d'une

répartie de sa façon qui lui est échappée à l'arsenal de Venise, quoiqu'assurément cette répartie n'ait rien de piquant. Les Vénitiens, gens très-polis, ont habitude de répondre à toutes les questions qu'on leur fait, *per servir la*, c'est-à-dire, *à votre service*. Visitant un jour l'arsenal, comme on lui montrait un gros tas de bombes : voilà, dit-il, une terrible provision de bombes. L'homme qui le conduisoit ne manqua pas de l'apostropher sur le champ d'un *per servir la*; mais notre voyageur lui répartit, *tolga iddio d'esser costi servito*, c'est-à-dire, *dieu me préserve de recevoir un pareil service*.

Etant au théâtre de *Ferrare*, où l'on représentoit une comédie nouvelle de Goldoni, intitulée le *Marriage par concours*, il fut malheureusement accosté par un jeune François établi dans cette ville; c'étoit le parleur le plus décidé qui ait jamais existé, depuis celui qu'a si bien peint *Horace* dans sa neuvième Satyre. Ses questions n'attendoient jamais les réponses. » Je trouvai, dit l'auteur, le supplice trop fort » d'avoir les oreilles fatiguées d'un côté par le » bavardage de mon François, & de l'autre, » par le bourdonnement du souffleur qui lisoit » tout haut les vers avant que l'acteur les récitât, & j'abandonnai la partie. «

Nouvelle disgrâce : dans un village dont l'auteur a oublié le nom, quoiqu'il ait une excellente mémoire, arrivant le soir à l'auberge, il n'y trouve point de serviettes. Le camerier, pour ne pas manquer au costume, y suppléa en se mettant sur l'épaule le plus sale des mou-

choirs. » Pareille bandouliere sur la poitrine  
 » offroit un coup-d'œil capable de faire dispa-  
 » roître l'appétit du cordelier de Rabelais ; qui  
 » ne répondoit jamais que par monosyllabes  
 » aux questions qu'on lui faisoit pendant son  
 » diner. Nous priâmes très-honnêtement M. le  
 » camelier de nous traiter sans façon. »

Lorsqu'il se présenta dans la chapelle de Lo-  
 rette pour baiser la robe & l'écuelle de la Sainte-  
 Vierge, qu'on y conserve ; il étoit avec un  
 Anglois, sa femme & une jeune demoiselle ;  
 cette dernière mouroit d'envie de rire, & pour  
 s'en empêcher, tantôt elle regardoit en l'air,  
 tantôt elle se pinçoit les levres. Ce stratagème  
 lui réussit jusqu'au moment qu'elle eut le nez  
 dans l'écuelle, alors n'y pouvant plus tenir,  
 elle éclata, & sa mere qui sentit les consé-  
 quences, passa vite devant elle d'un air sérieux,  
 pour faire oublier le scandale de sa fille.

Il faut sans doute être enflammé de l'amour  
 des arts pour braver les fatigues d'un long  
 voyage, les dangers des mauvais chemins, les  
 rencontres des bandits, & sur-tout pour résis-  
 ter aux incommodités des hôtelleries, à la mal-  
 propreté des lits, & la chere détestable qu'on  
 fait ordinairement depuis *Turin* jusqu'à *Rome*.  
 Un pain d'un blanc mat qui n'est point tra-  
 vaillé, & qui n'a aucun goût, des poulets  
 étranglés au moment de l'arrivée, & bouillis à  
 la hâte dans une chopine d'eau, des bandes  
 de foye de veau nageant dans du beurre fondu,  
 des vins fades & doucereux, tels sont les mets  
 friands dont on régale les amateurs. On les

loge dans des chambres tapissées de theses ou de sonnets, dont les croisées ne ferment qu'avec des chassis de papier, souvent même avec de simples volets. Les lits sans rideaux, sont composés de trois bancs placés à la distance d'un pied les uns des autres, sur lesquels est posé un sac de bled de turquie, qui, au moindre mouvement, fait un bruit à réveiller le dormeur le plus décidé. Au-dessus est un matelas mince & jamais rebattu, rempli de bosses capables d'estropier. Le tout est surmonté d'une mauvaise couverture de serge ou de drap. Avouons qu'on achete bien cher la vue des statues & des tableaux d'Italie, & que nous avons de grandes obligations aux mortels intrépides qui vont au travers tous ces hasards chercher des connoissances, qu'ils partagent ensuite généreusement avec nous. Notre auteur est un de ceux qui mérite le plus de reconnoissance, par la multitude des désagrémens qu'il a essuyés sur la route. Nous l'avons vu dans une auberge réduit à se passer de serviettes; mais cet inconvénient n'est rien en comparaison des extrémités cruelles qui l'attendoient au sortir de *Lorette*. On peut absolument se passer de serviettes; c'est en quelque sorte un objet de luxe; mais il est un meuble d'une utilité première, d'une nécessité stricte & rigoureuse; dont la privation est accompagnée de la plus grande détresse; ce meuble, *puisque'il faut l'appeler par son nom*, est un *pot-de-chambre*.

» Ceux que l'on trouve au sortir de *Lorette* sont des vases de verre enveloppés de ro-

» seaux tressés comme des bouteilles de rof-  
 » solis , & semblables par leur forme à ces lan-  
 » ternes de papier que portent les religieuses.  
 » Pour se servir du récipient , il faut d'une  
 » main tenir le couvercle , & de l'autre , l'anse  
 » du vase ; sans quoi l'on place sur le jonc ce  
 » qui est destiné à l'intérieur , & l'on s'ap-  
 » perçoit assez à l'odeur que tous ceux qui s'en  
 » sont servi n'ont pas eu la même adresse. Je  
 » ne crois pas qu'on ait jamais pu inventer un  
 » outil aussi baroque. La première fois que  
 » nous le vîmes , nous ne pûmes jamais le de-  
 » viner , mais dès qu'une fois nous l'eûmes re-  
 » connu , l'usage nous parut si fatigant , que  
 » des précautions prises à temps nous mirent  
 » dans le cas de nous en passer ».

Les étrangers , par l'ignorance des usages  
 du pays où ils se trouvent , sont exposés à des  
 méprises désagréables. C'est ce qui arriva à  
 l'auteur étant à *Parme*. Pressé de satisfaire un  
 besoin naturel , il s'avisa d'aller se placer près  
 de l'endroit où l'Infant faisoit sa demeure. » Un  
 » soldat , dit-il , vint m'interrompre fort mal-  
 » à-propos , & exigea de moi de réparer mon  
 » manque de respect par un *paule* , ou de lui  
 » abandonner mon chapeau : j'aurois pu lui  
 » objecter que ne faisant qu'arriver à *Parme* ,  
 » il m'étoit impossible de deviner la demeure  
 » de l'Infant , sur-tout lorsqu'elle n'étoit annon-  
 » cée ni par la majesté de l'édifice , ni par au-  
 » cune inscription. Mais l'objet étoit trop mes-  
 » quin pour m'arrêter , & je payai l'amende  
 » sans discuter si elle étoit imposée avec justice ».

## 43 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Le désastreux voyageur a éprouvé bien d'autres infortunes ; nous pourrions en compter jusqu'à vingt-six : mais nous nous sommes borné aux plus importantes. Nous ne parlons pas d'une tempête qu'il essuya au sortir du port de Gênes , parce que c'est un accident sérieux. On a raison de dire que la vie est un mélange de plaisirs & de peines. Le hasard , quelquefois , lui a ménagé sur la route des momens délicieux , & des jouissances capables de faire oublier bien de mauvais diners. Telle fut entre autres l'agréable scène dont il fut témoin & auditeur dans une assez mauvaise auberge auprès de Rome. Il faut l'entendre raconter lui-même cette bonne fortune. » Qui s'imagineroit , dit il , que nous » nous amusâmes dans cette triste baraque ? » Nous venions de clorre le plus frugal repas , quand un original bas comique vint se » présenter à nous , & demanda à faire preuve » de ses talens. Ils consistoient à imiter dans » une perfection singulière le sujet de l'énigme » que propose *l'abbé dans le Mercure galant* (1). » Avec une main sous l'aisselle , il contrefaisoit ceux des dévotes , des bourgeoises , des » princesses , des vieillards , des filles-de-chambre , &c. Il n'y avoit point d'âge , d'état , » de condition qui ne fut caractérisé par un » son particulier.

---

(1) Comédie de Bourgault. Le mot de l'énigme de l'abbé est en italien *correggia* , en françois *un per*. (Note de l'Auteur).

Quelque délicat que soit cet amusement, il n'a rien de solide, ce n'est que du vent : & nous regardons comme un bonheur bien plus réel ; la rencontre que fit l'auteur d'un bon jésuite Allemand, muni d'une petite cassette remplie des meilleures liqueurs & de bon vin vieux, qu'il avoit apporté de Rome. Ce charitable religieux fit part de ses provisions à notre voyageur, qui se trouvoit alors dans la situation la plus déplorable, dans une mauvaise chambre où il n'y avoit ni portes ni fenêtres, transi de froid, & ne pouvant pas avoir de bois pour se chauffer, réduit enfin à dîner avec deux œufs d'ancienne date cuits à l'italienne sur la braise. Le jésuite Allemand, avec son vin *asciutto* (*sec*) fut alors pour lui un dieu tutélaire.

Quoiqu'assurément l'auteur n'ait pas toujours eu sujet de rire dans son voyage, il est partout fort gai dans sa relation. Tant il est doux de raconter des maux passés.

*Forsan & hæc olim meminisse juvabit.*

Mais dans l'excès de son humeur joyeuse, il ne paroît pas toujours assez réservé sur le choix des plaisanteries. Les lecteurs d'un goût sévère n'aimeront point ces comparaisons grotesques : *Saint-Jean-de-Maurienne, ville épiscopale qu'on trouve placée au milieu d'une montagne comme des dex dans le fond d'un cornet de triètrac.*

*La coupole (de la chapelle de la cathédrale de Turin) étonne par la singularité. Le marbre en est travaillé comme la calotte d'un pâté.*

Tome VII.

C

*Les cheveux (des femmes de Vérone) sont repoussés en arrière, où ils forment cinq à six petites tresses circulaires qui ressemblent à la calotte d'un abbé.*

Ils réprouveront certains tours, certaines expressions, où il y a plus d'affectation & de manière que de véritable gaieté. Sa postérité (de Calepin) est devenue comme celle d'Abraham. Littérature, morale, politique, religion, tout s'est encalépiné. Le rapprochement de Calepin & d'Abraham est peu décent.

*Tel se croit un grand Saint à Padoue, qui n'a souvent d'autre mérite que d'avoir liché les murs de la chapelle.*

Après avoir parlé du mariage de la mer avec le Doge de Venise, il ajoute : les Anglois, les François, les Hollandois, ont tant caressé la femme du Doge, que malgré les loix respectables de l'hymen, ils se sont rendus les maîtres chez lui.

Les Vénitiennes ont sur la tête un grand voile de taffetas noir..... On se doute bien de l'exercice que l'éventail fait faire au taffetas, pour donner aux passans des à comptes d'une jolie figure.

A Boulogne, les gens de qualité font placer au-dessus de la porte de leurs hôtels de larges tableaux en bois, où leurs armoiries sont peintes. La police veille à ce que ces tableaux soient solidement attachés. La tête d'un passant ne recevrait pas impunément la généalogie de toute une famille.

Dans la même ville de Boulogne, l'auteur observe qu'il n'y a point de filles publiques,



mais que la gale est fort commune. *Comme tout est compensé dans la vie*, dit-il, *la gale s'est emparée de tout le terrain qu'a respecté l'échappée du nouveau monde.*

Une cérémonie aussi lugubre que celle d'un enterrement n'est pas capable d'étouffer l'opiniâtre gaieté de l'auteur : voyez avec quelle légèreté il s'exprime au sujet du cardinal *Guglielmi*, enterré à Sainte-Marie des Dominicains de Rome : *Après une messe chantée par la musique papale, le S. Pere fit lui-même tous les encensemens, & le cardinal lesta,*

Et d'Oremus & de leçons,

Et de versets & de répons,

*Fut abandonné aux moines jusqu'à la résurrection générale.*

Il nous semble qu'on devoit parler avec plus de gravité des prières de l'église pour les morts, & des vérités terribles qu'elles rappellent.

En général, on ne laisse échapper dans ce voyage aucune occasion de rire aux dépens des moines. La dévotion souvent superstitieuse des Italiens, la multitude des reliques qu'on montre dans les églises ; les miracles que les prêtres racontent, sont pour l'auteur une source intarissable de plaisanteries : ce n'est pas un frondeur chagrin, un censeur atrabilaire comme le protestant *Misson* ; c'est un impitoyable railleur & un goguenard malin. Il seroit à souhaiter sans doute que la piété des italiens fût

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

plus solide & plus éclairée ; il y a des abus dans les pratiques dévotes qui sont usitées chez eux ; mais un homme sage , un vrai philosophe , ne doit point se permettre de plaisanter sur de pareils objets. Il doit savoir que c'est une des ruses les plus dangereuses des impies qui , sous prétexte de se moquer de la superstition , s'efforcent de jeter du ridicule sur la religion même.

On pourroit croire d'après l'exposé que nous avons fait de cet ouvrage , qu'il ne contient que des détails frivoles , & de mauvaises plaisanteries. On se tromperoit ; il offre d'excellentes observations sur les monumens anciens & modernes , d'agréables descriptions d'églises , de palais , de statues , & de tableaux , des remarques judicieuses sur les mœurs & les usages des différentes villes d'Italie , particulièrement de Boulogne , de Venise & de Rome. Et si dans chacune de ces parties l'auteur est superficiel , c'est qu'il se borne aux objets les plus intéressans ; il n'en est que plus piquant & plus léger.

On rencontre quelquefois dans ce voyage des anecdotes vraiment curieuses , telles que celle-ci : » La reine Christine , femme singulière par quelques éclairs de grandeur d'ame ; » étoit en même tems la plus farouche des » mégeres , par la violence de ses passions » qu'aucun frein n'étoit capable de retenir. Se » trouvant un jour au château S. Ange , & » voyant de loin la vigne Médicis , elle » exigea qu'on essayât devant elle jusqu'où

» pourroit porter le canon du château. Elle le  
 » fit braquer contre la vigne , & le boulet alla  
 » frapper la porte principale du palais. Comme  
 » elle étoit garnie de fer , le boulet ne la perça  
 » pas , mais la renversa avec fracas. Heureu-  
 » sement personne ne se trouva derrière la  
 » porte , & le plaisir d'une reine ne coûta pas  
 » une seconde fois la vie à un homme. Ses do-  
 » mestiques , fideles copistes de leur maîtresse ;  
 » l'imitoient dans toutes ses dissolutions , &  
 » son valet-de-chambre eut l'imprudence d'affi-  
 » cher à Rome un bal masqué pour le Ven-  
 » dredi-Saint. Par un coup marqué de la pro-  
 » vidence , il mourut le Jeudi-Saint , & cette  
 » mort fut regardée comme la punition juste-  
 » ment méritée d'un pareil scandale. L'extérieur  
 » de cette reine étoit aussi repoussant que son  
 » caractère ; avec un ton de voix rauque &  
 » dur , de la barbe au menton , & un juste-au-  
 » corps tel que celui d'un homme , elle affect-  
 »oit dans toutes ses façons une rusticité que  
 » ses actions ne prouvoient que trop être la  
 » principale base de son caractère. «

On lira avec plaisir plusieurs traits échap-  
 pés à l'humeur enjouée du pape *Benoît XIV* ,  
 celui-ci entr'autres : » Voulant un jour punir  
 » le prélat chargé du nettoisement des rues ,  
 » & qui , ainsi que les autres , s'acquittoit très-  
 » mal de son emploi , il fut l'heure à laquelle  
 » il avoit un rendez-vous dans l'une des rues  
 » de Rome la plus étroite , & le S. Pere ne  
 » manqua pas à se trouver sur son chemin. L'u-  
 » sage est alors de descendre de carrosse pour

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» recevoir à genoux la bénédiction, & le pape  
 » ne manqua pas de la lui faire attendre pen-  
 » dant une demi-heure dans un gros tas de  
 » boue. « Punition douce, mais très-politique  
 & très-efficace ; un ministre remédiera toujours  
 très-promptement aux abus dont il éprouvera  
 lui-même l'incommodité.

C'est à Ferrare que l'Arioste est enterré, que  
 Guarini donna la première représentation de  
 son *Pastor fido*, que le Tasse fut emprisonné  
 pendant sept ans, victime de la jalousie du duc  
 d'Alfonse, qu'il a cependant immortalisé. Les  
 malheurs du Tasse sont connus ; mais on ignore,  
 en général, qu'il étoit extrêmement brave. » Il  
 » eut une dispute fort vive avec un jeune-  
 » homme de ses amis, au sujet de la princesse  
 » Eléonore, sœur du duc : ils mirent l'épée à  
 » la main ; le combat étoit dans sa plus grande  
 » force, lorsque trois frères du jeune-homme  
 » survinrent, & se réunirent lâchement contre  
 » le Tasse. Celui-ci ne fut point épouvanté par  
 » le nombre, & se battit avec tant de bra-  
 » voure, qu'il sortit victorieux du combat,  
 » après en avoir blessé deux, & mis les deux  
 » autres en fuite. « On fit à ce sujet une chan-  
 son, dont le refrain finissoit par ces deux vers :

(\*) Con la penna, & con la spada  
 Nessun val quanto Torquato.

---

(\*) Personne ne vaut le Tasse, l'épée ou la plume à  
 la main.

Bologne est une des villes les plus riches en monumens ; celui de l'institut est le plus utile ; Benoît XIV l'a enrichi autant qu'il a pu ; son patriotisme s'est montré dans toutes les occasions, & les Bolonois ont droit de s'enorgueillir d'un pareil compatriote. Parmi les faillies piquantes ou gaies qui lui sont échappées , le voyageur nous dit » que M. le chevalier de » Mirabeau , capitaine de vaisseau , étant à Ci- » vitta Vecchia , demanda la permission de lui » présenter ses gardes marines. Ces jeunes gens » furent admis à l'audience du Sr. pere ; mais » après les premieres cérémonies d'étiquette , il » leur prit un rire , si fou , que le chevalier , » tout interdit , s'épuisoit en excuses auprès de » sa sainteté : *Allez , consolez-vous , monsieur le » chevalier* , lui dit Benoît XIV , *tout pape que » je suis , je ne me sens pas assez de pouvoir pour » empêcher de rire un François.* »

Parmi la quantité d'arcs-de-triomphe , de temples , de monumens de toute espece , dont on trouve encore dans Rome les restes plus ou moins dégradés , le Panthéon est celui qui a le plus résisté aux outrages du tems , aux fureurs des Barbares , à l'avidité des papes. Il y a plus de 1800 ans qu'il a été bâti par Agrippa ; chaque dieu y avoit sa statue. La beauté de son architecture le fait regarder comme un morceau précieux. Le portique l'emporte encore sur le temple. C'est à lui que nous devons le beau portail de sainte Genevieve , par M. Soufflot. » *Et dans le fond a-t-il si mal fait » de le copier , si de l'aveu de tous les connoisseurs ,*

## 56 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» *il est un chef-d'œuvre de noblesse & de simpli-*  
 » *cité ?* « Les monumens modernes qui , après  
 l'église de St. Pierre , embellissent la ville de  
 Rome , sont les fontaines qui y répandent , avec  
 abondance , une eau saine & limpide. Sixte V.  
 & Paul V , ont restauré les aqueducs romains ,  
 & conduit avec magnificence les eaux qui vien-  
 nent de plusieurs lieues dans des bassins de mar-  
 bre , d'où elles s'écoulent pour reparoître dans  
 d'autres quartiers. » Un étranger à qui on fai-  
 » soit remarquer la beauté de ces fontaines , s'i-  
 » magina qu'on en faisoit jouer les eaux pour  
 » lui : semblable à ce général des capucins ,  
 » qui , conduit à Paris , par le chemin de  
 » Versailles , prit pour son compte l'illumi-  
 » nation du quai des Thuilleries & du Ponte-  
 » Royal. «

» A Turin , ainsi que dans toute l'Italie , on  
 » se ressent encore , à bien des égards , des in-  
 » fluences des onzieme & douzieme siècles.  
 » L'ignorance & la superstition ont continué de  
 » faire des églises , des lieux d'affranchisse-  
 » ment ; de sorte que les porches sont toujours  
 » habités par des coquins qui sont sûrs d'y  
 » trouver l'impunité. Quant à la dévotion , elle  
 » est toute en démonstration. Les pénitens , af-  
 »ublés d'un grand sac , & les pénitentes en  
 » voile blanc , & l'éventail à la main , parcou-  
 » rent les rues en chantant des pseaumes d'un  
 » ton lugubre. Dans quelque endroit que l'on  
 » aille , on se heurte toujours contre quelque  
 » relique ou des images miraculeuses. On est  
 » assailli à chaque instant par des quêteurs qui

» vous harcelent, *per le anime del purgatorio...*  
 » La dévotion envers les ames ne se borne pas  
 » à quêter pour elles ; elle a fait élever des  
 » charniers dont la structure souvent est très-  
 » agréable ; telle est celle du village de Sédriano  
 » & de celui de Milan , qui est bâti en portiques avec des colonnes de granit ; les offe-  
 » mens y sont arrangés d'une manière pittoresque ; en sorte qu'on n'éprouve point , en  
 » les voyant , l'horreur qu'ils devroient naturellement inspirer. «

On trouve quelques détails sur Venise , sur la singularité de sa situation , sur l'agrément de son séjour , sur la liberté qui y regne , qui font le plus grand plaisir à lire : c'est cet amour de la liberté qui a introduit l'usage de porter le masque pendant une grande partie de l'année , & celui d'avoir des *casins* , qui sont comme les petites maisons de nos grands seigneurs ou de nos financiers ; ceux-ci favorisent le jeu que les Vénitiens aiment beaucoup ; le déguisement sert leur goût pour l'intrigue qu'ils aiment encore davantage. » Les nobles seuls ont le droit de  
 » tenir la banque dans les *Ridotti* , qui sont des  
 » salles publiques où l'on joue pendant le carnaval ; les étrangers doivent y risquer leurs  
 » sequins avec précaution ; le jeu étant regardé  
 » comme une ressource à Venise , la fortune est  
 » aidée par la pratique la plus consommée , &  
 » souvent par d'autres moyens plus simples &  
 » plus sûrs. . . . « Le voyageur a remarqué que les François paroissent fort aimés à Venise ; la vivacité de notre nation sympathise beaucoup

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

avec l'humeur naturellement folâtre des Vénitiens. » C'étoit une épidémie lorsque j'y passai, » que la fureur de *parler françois* ; on n'entend » doit de tout côté qu'un baragouinage continuel, & les *moufou* voloient à tort & à travers ; cette rage de *parler françois* avoit passé » même jusques sur les théâtres, où j'entendis » une actrice nous débiter un air *françois* que » je ne reconnus pas plus que les paroles ; les » baladins des places publiques s'en mêloient » aussi, & l'on débitoit une chanson dans laquelle on se moquoit assez bien des nouveaux *parleurs françois*. Je ne connois rien » qui fasse mieux connoître les mœurs vénitiennes que le proverbe qui suit : il leur faut, » dit-on, *la mattina una missetta, l'aposdinar una bassetta, e la sera una donnetta.* »

En suivant rapidement sa route, le nouveau voyageur ne néglige point de corriger les erreurs de ses guides. » Je ne sais où M. Delal... » a pris l'air de gaieté & de liberté qui regne » parmi les habitans de *Cezenna* ; je n'ai au » contraire rien vu qui n'indiquât la tristesse & » l'ennui. La seule chose qui m'ait frappé est » une espèce de coquetterie qui leur est particulière ; elle consiste à profiter des signes » qu'ils ont sur le visage, pour y laisser croître de longs poils qui souvent ont trois ou » quatre pouces de longueur ; ils ressemblent » assez à ces longues & frêles moustaches qu'on » voit aux Chinois sur les écrans. »

On ne fait pas un pas dans Rome sans trouver des jouissances pour la curiosité : temples,



arcs-de-triomphe, églises, palais, fontaines, ruines, tout attire l'attention; c'est un vaste monument élevé en l'honneur des arts; tout est à citer.... Notre voyageur voulut parcourir les catacombes; il voyagea pendant une heure dans ces souterrains composés » de diffé-  
 » rentes galeries qui se communiquent & se  
 » croisent, & qui sont si basses dans quelques  
 » endroits, qu'il faut s'y tenir le corps ployé.  
 » Ces caracombes sont garnies dans les parties  
 » latérales de tombeaux. On trouve dans pres-  
 » que tous des urnes lacrymatoires, des lam-  
 » pes sépulchrales, des phioles dans lesquelles  
 » on s'apperçoit qu'on a renfermé du sang....  
 » On peut distinguer facilement ceux des chré-  
 » tiens de ceux des payens par les inscrip-  
 » tions. « L'air qu'on respire dans le quartier  
 où elles sont est si mal-sain, que les religieux  
 feüllans, qui desservent l'église de Saint-Séba-  
 stien, auprès de laquelle sont placés ces souter-  
 rains, abandonnent leur maison pendant six  
 mois. Quelle doit être la nature de celui qu'on  
 respire dans des lieux où il n'est jamais renou-  
 vellé? La totalité de ces catacombes n'est pas  
 encore connue. Par le plan, on s'imagineroit  
 voir ce que la fable nous raconte du labyrin-  
 the de Crète. Les religieux assurent qu'il s'étend  
 jusqu'à dix lieues de longueur : on aime mieux  
 le croire que de le vérifier. » J'eus occasion  
 » de reconnoître combien sont fausses & dé-  
 » placées les plaisanteries des protestans & des  
 » incrédules au sujet des reliques. D'après leurs  
 » propos, on s'imagineroit qu'on prend au ha-

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» fard un corps dans ces catacombes, & qu'a-  
 » près l'avoir décoré du nom d'un martyr,  
 » on en fait sur le champ un saint *impromptu*.  
 » Cette calomnie n'a aucun fondement ; il est  
 » défendu d'enlever même la terre qui entoure  
 » les sépulchres ; les inscriptions ne suffisent  
 » même pas pour décider les personnes char-  
 » gées par le pape de les visiter ; & à moins  
 » qu'il ne se trouve une collection de preuves  
 » qui ne laissent aucun doute sur l'espèce de  
 » corps que l'on découvre, il reste en dépôt  
 » sans que personne ose y toucher. « Parmi  
 les beautés de tout genre qui font de *Saint-*  
*Pierre* la plus belle basilique du monde, on re-  
 marque deux statues qui ornent le tombeau  
 de Paul III ; l'une représente la Justice, l'autre  
 la Vérité. » Celle-ci est une grande & jo-  
 » lie femme, qui jadis étoit toute nue ; mais  
 » l'allégorie devint une réalité pour un Espa-  
 » gnol, qui la trouva si belle, qu'il imita  
 » l'exemple de *Pygmalion*. Depuis ce tems on  
 » l'a couverte d'une draperie de bronze. On  
 » l'a *levée* lorsque l'empereur vint à Rome,  
 » afin qu'il pût mieux juger de la beauté de  
 » l'ouvrage ; mais la crainte des Espagnols l'a  
 » fait remettre depuis. «

Nous ne releverons pas quelques négligences  
 de style dans ces lettres : on doit moins s'ar-  
 rêter sur ces taches légères dans une relation  
 écrite en forme de journal ; & nous sommes  
 persuadés que le public lira avec plaisir les  
 voyages de l'auteur à Naples, à Londres,  
 en Suisse & en Hollande, s'il veut bien cé-

der à l'amitié qui lui a conseillé de les publier.

(*Année littéraire ; Journal de Paris ; Mercure de France ; Journal des savans ; Affiches, annonces & avis divers.*)

---

*TRAITÉ des maladies des grains ; ouvrage dans lequel on expose la manière dont elles se forment, leurs progrès, les particularités qu'elles offrent, les différens produits qu'on en obtient par l'analyse chymique, comparée avec celle des grains sains ; leurs causes, l'influence qu'elles peuvent avoir sur la santé des hommes & sur celle des bestiaux ; le tort qu'elles font aux cultivateurs, & les moyens d'en préserver : avec figures ; par M. l'abbé TESSIER, docteur en médecine de la faculté de Paris, de l'académie royale des sciences, & de la société royale de médecine. A Paris, chez la veuve Hérissant, Imprimeur-libraire, rue Neuve Notre-Dame, & Théophile Barrois le jeune, libraire, rue du Hurepoix. 1 vol. in-8vo. broché 6 liv. ; & avec les planches enluminées, 7 liv. 16 s.*

**M**<sup>r</sup>. l'abbé Tessier, connu par plusieurs mémoires, & particulièrement par un livre (\*)

---

(\*) Ce livre se trouve chez les mêmes libraires.

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

intitulé : *Observations sur plusieurs maladies des bestiaux* (\*), dans l'ouvrage dont nous allons rendre compte, considère les grains principaux, tels que le seigle, le froment, l'orge & l'avoine, en état de santé & en état de maladie. C'est ainsi qu'il entre en matière après un court avertissement : » Les végétaux, composés de » parties solides & fluides, qui ont une action » réciproque les unes sur les autres, exercent, » comme les animaux, certaines fonctions, dont » le dérangement constitue l'état de maladie. » Car la structure admirable de leurs organes, » la manière dont ils croissent, se nourrissent » & se multiplient, les phénomènes qu'on y » découvre pendant leur durée, tout indique, » tout annonce, tout établit une analogie frappante entr'eux & les êtres animés. Ils ont » aussi des fibres & des vaisseaux, dans lesquels sont portés des sucres de diverse nature. » Le tissu de leurs feuilles est tellement fabriqué qu'on ne peut douter qu'elles ne servent » à la transpiration insensible. C'est dans les » fleurs, que s'élabore & se perfectionne une poussière destinée à reproduire les individus, » par le jeu des étamines sur les pistils. On » voit des plantes alternativement veiller & » dormir ; on en voit marquer une extrême sensibilité à l'approche des corps qui les touchent. Si elles sont privées du mouvement

---

(\*) Voyez le journal d'octobre 1782, page 65, & celui de novembre, page 91.

» progressif, par lequel les animaux se transfèrent d'un lieu dans un autre, elles en sont dédommagées par un mouvement de végétation qui leur est particulier & qui leur fait occuper un plus grand espace. Il n'est donc pas étonnant que parmi les végétaux, comme parmi les animaux, les uns, traités favorablement par la nature, suivent sans trouble le cours d'une vie plus ou moins longue, tandis que les autres, nés plus faibles & plus délicats, ou exposés au choc d'un grand nombre d'agens nuisibles, éprouvent dans leur santé des altérations, qui les détruisent & les empêchent de parvenir à un âge avancé, &c.

M. l'abbé Tefsier s'occupe d'abord du seigle, dont il développe toute la végétation, depuis la germination jusqu'à la maturité. Il insiste surtout sur les phénomènes de sa floraison, & rapporte des expériences suivies & curieuses, qu'il a faites sur l'irritabilité des parties de la fructification de cette plante. Avant M. l'abbé Tefsier, on avoit observé que les étamines de certaines plantes étoient irritables, mais personne n'avoit encore reconnu cette propriété dans les graminées, & n'avoit tenté, comme lui, des expériences, pour confirmer un fait aussi intéressant. La maladie, à laquelle le seigle est le plus sujet, est celle qu'on appelle *ergot*, à cause de la forme du grain, qui en est le produit. M. l'abbé Tefsier l'examine sous deux rapports, physiquement d'abord indépendamment de ses effets, & ensuite relativement à ses ef-

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

fets : distinction qui établit un ordre clair dans tout ce qu'il dit sur cet objet. Il a fait ses recherches principales sur l'ergot dans le pays où il est le plus abondant, c'est à-dire, en Sologne; ce qui lui a donné lieu de l'observer d'une manière plus sûre; il le décrit avec plus d'exactitude, qu'on n'avoit fait jusqu'ici : il détaille ce qui concerne sa forme, sa grosseur, sa pesanteur, les différences, &c. il a trouvé des grains composés d'ergot & de seigle, observation nouvelle, qui lui sert à expliquer la manière dont il se forme. Dans ce cas, la partie de seigle, qui est plus ou moins considérable, est la plus éloignée de l'insertion; la partie d'ergot est dans la base, à laquelle elle adhère. En outre, M. l'abbé Tessier avoit vu que c'étoit vers le côté du germe que commençoit l'altération du grain destiné à être ergot; d'où il conclut, avec réserve cependant, que cette graine monstrueuse se forme par l'accroissement du germe, contre nature, aux dépens du corps farineux. Il a analysé l'ergot & le seigle comparativement par tous les moyens que la chimie moderne fournit. MM. Model, Parmentier & Read, avoient avant lui analysé l'ergot seulement. Les procédés de M. l'abbé Tessier, qui déclare que dans ce travail il a été conduit & aidé par feu M. Bucquet, sont plus exacts, plus suivis & plus concluans. Il en résulte que l'ergot est une substance émulsive, au lieu d'être une substance farineuse, comme MM. Model & Parmentier l'avoient avancé. L'analyse de M. Read est plus conforme à celle de M. l'abbé

Tessier. L'article des causes est ordinairement un des plus difficiles : M. l'abbé Tessier rapporte les opinions adoptées sur cet objet, & les expériences particulières qu'il a imaginées pour juger chacune d'elles, & pour confirmer ses observations. Il y en a une très-frappante ; c'est celle par laquelle, en imitant en Beauce le terrain de la Sologne, & en le tenant dans le même état, où il est dans cette province, il a produit beaucoup d'ergots dans un petit espace. En Beauce ordinairement, il n'y en a presque pas.

Ce qui concerne l'ergot par rapport à ses effets étoit le point le plus important. Plusieurs savans lui avoient attribué des maladies des hommes ; d'autres avoient essayé de l'en justifier, & entr'autres MM. Model, Parmentier & Schleger. M. l'abbé Tessier a cherché à connoître la vérité, & s'est livré avec zèle & persévérance aux expériences de détail, qu'il lui a fallu faire pour y parvenir. Après avoir rapporté les diverses opinions & les motifs sur lesquels elles sont appuyées, il rend compte des expériences qu'il a faites pour juger ce grand procès. Elles sont nombreuses, exactes & accompagnées de soins & de précautions, qui en assurent les résultats. M. l'abbé Tessier les range sous trois ordres. Dans le premier, sont celles qui prouvent jusqu'à quel point l'ergot récent peut être funeste ; dans le deuxième, celles qui constatent l'extrême répugnance des animaux de tout genre & de toute espèce pour cette graine ; dans le troisième enfin, celles qui démon-

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

trent que de l'ergot *ancien*, de diverses provinces, de quelque maniere & sous quelque forme qu'il soit donné, est constamment mortel & procure la gangrene sèche. M. l'abbé Tessier compare ensuite les symptômes des maladies, qui ont fait mourir les animaux, nourris d'ergot mêlé à d'autres alimens, avec ceux qu'ont éprouvés les hommes dans les épidémies attribuées à cette graine ; ces symptômes paroissent être absolument les mêmes ; les conséquences en sont aisées à tirer ; on voit par-là que MM. Model, Parmentier & Schleger se sont trompés ; M. l'abbé Tessier fait connoître pourquoi ; c'est que ne pensant pas que l'ergot pût entrer pour beaucoup dans la nourriture des hommes, ils n'en avoient donné que très-peu aux animaux de leurs expériences. M. l'abbé Tessier ayant découvert que l'ergot est dû à deux causes combinées, dont une n'est pas au pouvoir des hommes, c'est-à-dire, à l'humidité du sol, il indique des moyens d'en diminuer la production, & propose plusieurs manieres de séparer du seigle ce qui s'y en trouve.

Le froment, dont M. l'abbé Tessier développe la végétation, comme il a développé celle du seigle, peut être attaqué par quatre maladies, savoir, la rouille, la carie, le charbon & la rachitisme. M. l'abbé Tessier ne parle pas de cette dernière, parce qu'il ne l'a jamais vue. Il se réserve à traiter en détail du charbon à l'article de l'avoine, ce dernier grain y étant le plus sujet. Il décrit la rouille, explique la maniere dont elle se forme & ses cau-



les , prouvées par des expériences , puisqu'il est parvenu à la procurer à différentes graminées ; il apprend comment on peut en rendre les effets moins considérables ; car les brouillards en étant évidemment la cause , il est impossible de la prévenir. Nous rapporterons une réflexion de l'auteur , qui nous a paru propre à éclaircir la cause d'une erreur , dans laquelle tombent les habitans de la campagne. » Ce que  
 » j'avois à dire sur la rouille , sera terminé par  
 » cette réflexion : l'opinion des habitans de la  
 » campagne sur la cause de cette maladie est  
 » celle que les physiciens ont adoptée. L'exactitude de leurs observations à cet égard ,  
 » est sans doute la source de l'erreur dans laquelle ils donnent , quand ils attribuent  
 » aux brouillards toutes les maladies des grains. »

M. Tillet , de l'académie des sciences , s'étoit spécialement occupé de la carie. M. l'abbé Teflier , qui a été au-delà dans ses recherches , rend aux travaux utiles de M. Tillet toute la justice qui leur est dûe. Nous citerons quelque chose de ce morceau , qui fait honneur aux sentimens de l'auteur , & qui est une preuve de l'idée qu'il a conçue de l'ouvrage & de la personne de M. Tillet. Après avoir fait voir que les maladies des grains étoient autrefois prises les unes pour les autres ; » M. Tillet , dit-il , parvint à débrouiller tout ce chaos , & fut fixer des noms convenables à chaque maladie , en sorte qu'il n'est pas possible de les confondre maintenant. Il résulte en outre du travail de M. Tillet , un avantage

## 63 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» bien précieux , celui de pouvoir détruire ;  
» ou plutôt prévenir une maladie de grains ,  
» qui fait un tort considérable aux récoltes.  
» Mais ce travail étoit encore susceptible d'être  
» perfectionné , comme on le verra bientôt. La  
» maladie n'avoit point été examinée sous tous  
» les points de vue , &c. &c. Au reste , c'est  
» attacher des fleurs de plus à la couronne qu'a  
» méritée M. Tillet , puisque si j'ajoute quelque  
» chose aux connoissances qu'il a répandues ,  
» c'est à lui qu'on en est redevable , son ou-  
» vrage ayant servi de base à cette partie du  
» mien. « Nous ne suivrons pas M. l'abbé Tessier dans les détails , dans lesquels il entre sur la carie. Nous dirons seulement qu'il a considéré cette maladie du froment sous deux rapports , comme il avoit considéré l'ergot , qu'il l'a décrite avec toute l'étendue , dont elle étoit susceptible , qu'il a , comme M. Tillet , reconnu que sa principale cause étoit la contagion , d'autant plus qu'il a produit des épis cariés en grand nombre , en inoculant de la poudre de grains cariés , de l'huile même , & de l'extrait de carie obtenu par distillation & évaporation ; ces dernières expériences sont ingénieusement faites & dignes d'être remarquées. M. l'abbé Tessier a donné de fortes doses de poudre de carie à des animaux , qui n'en ont pas été incommodés ; il en conclut qu'elle n'est pas dangereuse comme l'ergot. Cependant il dit qu'elle fait mal aux batteurs , mais sans suites fâcheuses. Il examine l'influence qu'elle a sur la mouture & sur la qualité du pain , & le tort qu'elle fait

aux cultivateurs en les privant quelquefois d'un quart de leurs récoltes ; enfin il indique beaucoup de moyens préservatifs, qu'il a tous éprouvés avec soin , au lieu d'un seul, que M. Tillet avoit indiqué. Il les range sous quatre classes ; il donne le calcul des prix des ingrédiens, qui entrent dans les diverses compositions , & fait voir qu'on peut dans chaque pays trouver une méthode simple & peu dispendieuse. C'est d'après la connoissance des principes chymiques de la carie, & leur maniere d'agir sur le grain, que M. l'abbé Tessier conseille différens remèdes préservatifs dont il a bien constaté l'efficacité par l'expérience. Ce n'est pas la première fois qu'une découverte conduit à une autre, & on a raison de dire que les sciences s'aident mutuellement. Tout cet article est traité par M. l'abbé Tessier avec clarté, & nous a paru de la plus grande utilité.

M. l'abbé Tessier , après avoir seulement décrit le charbon dans le froment & dans l'orge ; pour en faire connoître les particularités, parle de cette maladie dans l'avoine , avec plus d'étendue , en suivant l'ordre qu'il a établi à l'égard de l'ergot & de la carie ; c'est-à-dire , il le développe, en rapporte l'analyse chymique comparée avec celle de l'avoine saine , analyse qu'il a faite avec M. Cornette , de l'académie des sciences ; il en explique les causes, jusqu'ici inconnues ; il expose l'innocuité de la poudre charbonnée sur les animaux, qui en mangent de fortes doses ; l'influence qu'elle a sur la qualité des pailles & de l'avoine , & le tort qu'elle

fait aux cultivateurs en diminuant les récoltes autant & même plus que la carie. Car le charbon attaque le froment, l'orge & l'avoine, au lieu que la carie n'attaque que le froment. M. l'abbé Tessier insiste sur le charbon, parce qu'avant lui on s'étoit seulement contenté de le décrire. Il prouve que les moyens propres à préserver le froment de la carie, préservent aussi du charbon le froment, l'orge & l'avoine; découverte, qui n'est dûe qu'à lui, & qui est d'une très-grande importance, puisqu'elle tend à augmenter de beaucoup les récoltes.

L'ouvrage est terminé par un tableau comparé des quatre maladies dans tous les points.

Il y a sept planches dans le livre. On les trouvera ou simplement gravées, ou enluminées. Ces planches serviront à empêcher que désormais on ne confonde ces maladies, comme elles l'ont été jusqu'à présent. Le simple exposé que nous venons de faire des recherches & des découvertes de M. l'abbé Tessier, suffit pour faire sentir l'importance & l'utilité de son ouvrage. Son style a tout le mérite qu'on peut y désirer, c'est-à-dire, l'exactitude, la simplicité & la clarté les plus convenables au sujet.

L'ouvrage est revêtu de l'approbation de l'académie royale des sciences, & de celle de la société royale de médecine, dont M. l'abbé Tessier est membre. Il est à désirer que ce physicien suive, avec autant de zèle & de constance, ses observations; l'économie rurale ne pourra que gagner à ses travaux.

(*Journal des savans; Journal de Paris.*)

---

*ANNALES POÉTIQUES*, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XXIII. Petit in-12. de 273 pages, avec le portrait de Moliere. Tom. XXIV. petit in-12. de 266 pages, avec un portrait. A Paris, chez les éditeurs, rue de la Jussienne, vis à-vis le corps-de-garde; & chez Mérigot le jeune, libraire, quai des Augustins, au coin de la rue pavée, 1783.

**L**E XXIIIe. volume de cette collection contient le choix des poésies de six auteurs du siècle de Louis XIV. Le premier est S. Evremond. Sa réputation n'est pas fondée sur les vers qui lui sont échappés. Cependant, en n'en recueillant qu'un petit nombre, les éditeurs sont parvenus à composer un article agréable. Si les vers de S. Evremond ne sont pas poétiques, du moins y retrouve-t-on presque toujours l'homme d'excellent ton & de beaucoup d'esprit. Dans des *Stances à Madame de \*\**, il lui dit qu'il faudroit lui ôter sa beauté, pour qu'elle ne fût plus aimée, & il poursuit ainsi :

Encore, Iris, ne fais-je pas,  
Quand vos beautés seroient passées,  
Si je ne verrois point d'appas  
Parmi leurs traces effacées.

Mon esprit toujours enchanté  
Pourroit user de complaisance;

Et j'aimerois votre beauté

Comme on vous aime en votre absence.

*Mon esprit pourroit user de complaisance* est une expression très-prosaïque : mais l'idée des deux derniers vers est délicate & ingénieuse. Voici d'autres stances qui rappellent une charmante petite pièce de vers très-connue, & imprimée il y a peu d'années dans différens recueils. La tournure de la nouvelle pièce est infiniment plus précise : mais c'est absolument le même fond, & il y a quelques vers qui sont aussi les mêmes.

*A Madame \*\*.*

Ménagez mieux le repos de ma vie ;

Auprès de vous je n'ai pas une envie

Que je ne craigne une faveur.

Lorsque je vous trouvois si belle ,

Je m'attendois que vous seriez cruelle :

Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable :

Votre bonté fera sans doute un misérable ,

Et sans la grace des refus ,

Beaux yeux , je ne vous verrois plus.

Si le noble orgueil de vos charmes

Se payoit de mes humbles larmes ,

Je pourrois contenter vos glorieux desirs :

Tant que vous serez inhumaine ,

Je ne refuse aucune peine ,

Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs :

Si ces idées sont plaisantes , elles sont aussi trop délayées dans ces trois stances : l'expression

sion en est lâche & molle : on a donc très-bien fait de les resserrer dans un plus petit nombre de vers , elles en ressortent davantage , & elles en sont devenues plus piquantes.

Le second poëte de ce volume est *la Sabliere*. On a recueilli ses plus jolis madrigaux. Vient ensuite *Guillaume Brebeuf*, si connu par sa traduction de la *Pharsale*, où l'on trouve quelques beaux morceaux au milieu de beaucoup d'emphase & de fatras. Les éditeurs les ont insérés dans son article. Ce même Brebeuf a fait cent cinquante épigrammes sur une femme fardée. C'étoit une gageure. On nous en donne ici environ une douzaine. Les six vers suivans peignent un travers dont bien des gens aujourd'hui ne sont pas exempts :

Au milieu de la France, un fameux écrivain,  
A l'esprit si républicain,  
Que vivre sous un roi n'est pas ce qu'il demande :  
Mais bien que contre un sceptre il semble révolté ,  
S'il étoit né dans la Hollande,  
Il aimeroit la royauté.

Ceux-ci sont adressés à un mari :

Gros jaloux, fantasque vilain ,  
Crois-tu te rendre aimable aux beaux yeux de ta femme ,  
Quand la bouche écumante & la rage dans l'ame ,  
Tu lui prêches l'amour le bâton à la main ?  
Ce sont des complimens qui ne la charment guere :  
Pour gagner cette belle il faut d'autres appas ;  
Veux-tu savoir l'art de lui plaire ?  
Vas te pendre, & tu lui plairas.

Brebeuf appelle cela un *madrigal*.

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Quelques pieces de madame de la Suze, entr'autres trois ou quatre de ses langoureuses élégies, font aussi partie du nouveau volume des *Annales poétiques*. C'est cette comtesse qui abjura la religion de son mari, le protestantisme, afin, disoit la reine Christine, de ne le voir dans ce monde-ci, ni dans l'autre. On l'a soupçonnée d'avoir pour rimeurs sous ses ordres le marquis de Montplaisir & Sublini. Les élégies qu'ont réimprimé les éditeurs, sont les meilleures qui aient paru sous le nom de cette dame. On lit sur-tout avec plaisir celle qui commence ainsi : *Fiere & foible raison*, & qui a eu de la célébrité. Elle a sur les autres un grand avantage, c'est qu'elle est la plus courte. L'article de madame de la Suze finit par des *Maximes d'amour*, qui réunissent quelquefois un sentiment délicat à la justesse des idées; témoin celle que nous allons transcrire :

Quand vous serez aimé d'un objet plein d'appas,  
Qu'un honnête refus ne vous rebute pas,  
Et ne l'accusez point d'avoir l'ame inhumaine;  
Il faut pénétrer dans son cœur :  
Quelquefois un refus lui coûte tant de peine,  
Qu'il vaut bien plus qu'une faveur:

Le comte de Buffy Rabutin suit de près madame de la Suze. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit : mais il ne faisoit pas trop bien des vers. On sait qu'il a été mis à la Bastille, & ensuite exilé pour son *Histoire amoureuse des Gaules*. On a de lui des imitations de *Marial*, parmi lesquelles il s'en trouve quelques-unes



qui ne sont pas mal tournées. Nous citerons la suivante :

Damon, ce n'est pas d'aujourd'hui  
Qu'aux vivans la gloire on refuse;  
Du vivant de Virgile on méprisoit sa muse,  
Et du tems de Menandre on se moquoit de lui :  
Mes vers, pourtant, si vous m'en voulez croire,  
De vous faire estimer ne vous empressez pas;  
Je quitte ma part de la gloire,  
Qui ne vient qu'après le trépas.

On peut croire que Buffly-Rabutin a été pres-  
que pris au mot. Ce qu'il y a de mieux de  
lui dans ce choix, est une *Requête au roi de la  
part de trois prisonniers*. Ces trois prisonniers se  
disent aussi tous trois amoureux. Nous croyons,  
ajoutent-ils, que les objets de nos feux sont  
constans, que leurs cœurs sont fideles;

Nous savons même à nos dépens,  
Qu'il n'est pas trop aisé d'en faire les conquêtes;  
Nos maîtresses sont fort honnêtes :  
Mais nous sommes long-tems absens.

Pardonnez donc, grand prince, à ces pauvres amans!  
Ne vous opposez plus au cours de leurs tendresses;  
Bien que toujours remplis de tendres sentimens,  
Ils vous ont plus aimé que toutes leurs maîtresses:  
Quoique amoureux & quasi fous,  
Ils n'ont jamais voulu mourir pour leurs Sylvies,  
Et plus de cent fois en leurs vies,  
Ils ont voulu mourir pour vous.

On a placé à la fin de ce volume une no-  
tice intéressante & fort étendue sur *Moliere*. Elle  
est suivie de trois ou quatre piéces fugitives

peu considérables, parmi lesquelles se trouve un *remercement au Roi*, écrit d'un style assez prosaïque, quoique semé de traits spirituels & originaux. La gloire de Moliere est toute entiere dans ses comédies. Cet admirable auteur a laissé les anciens derriere lui dans la carrière qu'il a parcourue, & la foule des modernes n'a pu que marcher de loin sur ses traces.

Les deux principaux poètes qui reparoissent dans le XXIVe. volume, sont Mathieu Montreuil & Jean d'Hesnaud. Le premier prit l'état ecclésiastique, mais s'en tint à la tonsure, & il fit très-sagement; car il étoit d'humeur extrêmement galante. Il réussit sur-tout dans le madrigal. Ceux que les éditeurs ont choisis, prouvent que Montreuil étoit en ce genre le digne rival de la Sabliere : en voici un qui nous semble assez bien versifié. Il est adressé à l'une des nombreuses *Philis* que Montreuil paroît avoir aimées, ou du moins courtisées.

Vous n'étiez pas encore en âge d'être aimable  
 Lorsque je vous offris & mon cœur & mon tems.  
 Pourquoi tant prolonger les maux d'un misérable ?  
 Mes soins auroient touché la plus inexorable,  
 Depuis que je vous sers & que je vous attends.  
 J'abandonnois la cour & sa foule importune  
 Pour passer près de vous le reste de mes ans :  
 Hélas ! je m'apperçois que mes cheveux sont blancs,  
 Et de pas un côté je n'ai fait ma fortune.

D'Hesnaud est l'auteur du sonnet de l'*Avorton*, & d'une traduction estimée du commentement du poëme de *Lucrece*. Ces deux mor-

ceaux entrent dans son article ; on y trouve sept ou huit autres pièces peu connues. Ce sont des sonnets & quelques imitations des chœurs des tragédies de *Séneque*. Une *épître à Sapho* sur la vanité d'une gloire qu'on ne goûte qu'après sa mort, est aussi l'une des meilleures qu'il ait faites. Il seroit pourtant fâcheux que les écrivains & les artistes adoptassent la façon de penser de d'Hesnaud. L'espérance de se survivre à soi-même est un puissant ressort, & elle a produit bien des chef-d'œuvres. Si c'est une erreur, c'est celle des grands hommes en tout genre.

Les autres auteurs qui figurent dans ce nouveau volume des *Annales poétiques*, sont *Fourcroy*, *Petit*, *Jussy*, *Bardou*, le baron de C., *Louis le Laboureur*, *Maucroix*, *Montmort*, *du Trouffet*, *de St. Martin*, *Tallemand des Réaux*, *de Roubin*, le P. *le Derel*, *Gabriel Gilbert*. On ignore presque toutes les circonstances de leur vie. *Fourcroy* est auteur du charmant dialogue entre le *Passant* & la *Tourterelle*, finissant par ce vers : *Si ce n'est lui, ce sera ma douleur !* *Petit* a fait une jolie ballade assez connue dont ce vers forme le refrain : *C'est grand pitié d'être loin de sa mie*. Un sonnet du même finit par une boutade plaisante, quoique le sujet soit une *imprécation contre la mort*. On me dira, observe le poète, pourquoi s'en tourmenter, puisque c'est un mal sans remède ? Il répond :

Eh ! c'est cela, morbleu ! qui me fait enrager.

L'article des anonymes a environ une cen-

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

raîne de pages , & est composé de pieces de beaucoup de genres différens , de stances , fables , sonnets , épîtres , épigrammes , épitaphes , madrigaux. Parmi les stances , on distinguera les suivantes faites par un vieil homme que l'on en viroit à de nouvelles amours. La tournure en est agréable , & le fond très-philosophique.

Quoi ! j'irois m'exposer à faire l'agréable !

J'offrirois un vieux cœur , & d'un air pitoyable ,

Je dirois mes ennuis !

Je voudrois rappeler ce que j'eus de tendresses ,

Et j'oserois prétendre à faire des maîtresses

En l'état où je suis !

Moi qui dans mes beaux jours , vous le savez , Madame ,

Ne respirai qu'amour , dont le cœur tout de flamme

N'eut point d'autres plaisirs !

Moi qui fus mal payé de ma persévérance ,

Je voudrois m'engager après tant d'inconstance

A de nouveaux desirs !

Nous avons dans nos champs des beautés adorables ;

Il n'en est point ailleurs qui leur soient comparables ;

Je les vois chaque jour :

Jugez après cela , Madame , je vous prie ,

Si je pourrois quitter une si douce vie

Pour celle de la cour !

Pour la cour , où jamais on ne dit ce qu'on pense

Où l'on n'a de vertu que la seule apparence

Qui trompe tôt ou tard ;

Où les plus grands plaisirs sont mêlés d'amertume ;

Enfin où les meilleurs font le mal par coutume ,

Et le bien par hasard !

Ces vers sont faits il y a environ cent cin-

quante ans. Nous laissons à décider aux lecteurs si l'élégante facilité qui les caractérise n'est pas bien préférable aux finesse recherchées , à la grimaçante afféterie de beaucoup de nos poètes modernes. Ces vers à *Philis* ne font pas moins de plaisir par la demande imprévue qui les termine :

Les dieux me sont témoins par quelle violence  
Je suis enfin contraint à vous parler tout haut :  
Mais la nécessité de rompre mon silence  
Excuse ce défaut.

En l'état où je suis , on ne sauroit se taire ,  
Et quand je devrois vous déplaire ,  
Je vais vous découvrir ce que j'ai dans le sein :  
D'abord que je vous vis , j'en conçus le dessein ;  
Mais la crainte a toujours retenu mes paroles . . .  
O dieux ! je vois déjà que vous vous irritez ,  
Hélas ! ce n'est qu'un mot , hé de grace écoutez :  
Prêtez-moi quatre cens pistoles.

On rencontre dans cet article des anonymes ; plusieurs pieces qui confirment l'idée où l'on étoit déjà , que le fond de la plupart des épi-grammes de J. B. *Roussseau* n'est pas de son invention. Par exemple , celle qui finit par ces deux vers :

Guérissez-moi ma fièvre seulement ,  
Et pour ma soif , ce sera mon affaire.

est rimée ainsi par quelque vieux poète dans ces *Annales*.

Un bon vieux biberon oyant un jour traiter  
A trois grands médecins du vrai moyen d'ôter  
La fièvre d'une soif qui le rendoit tout blême :

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Messieurs, ce leur dit-il, prenez tant seulement  
Le souci de m'ôter la fièvre promptement :  
Car je me saurai bien ôter la soif moi-même.

Un autre petit conte du même auteur est encore pris d'une vieille épigramme, imprimée page 91 de ce volume : c'est celle qui finit de cette manière :

Perdons une fenêtre  
Puisqu'il le faut, mais sauvons la maison.

Il faut observer que le principal mérite des épigrammes de Rousseau est dans l'excellente tournure qu'il a su leur donner, & que les pièces qui les lui ont fournies sont très-mal écrites.

Ce volume est terminé par une notice des auteurs, dont les éditeurs n'ont pas recueilli de poésies. Les notices qui concernent l'abbé d'*Aubignac*, du *Ryer* & *Rotrou* sont curieuses, & faites avec soin.

(*Journal de Paris.*)



---

*TRAITÉ de la structure du cœur , de son action & de ses maladies ; par M. DE SÉNAC , conseiller-d'état , premier médecin du roi. Seconde édition revue & augmentée par l'auteur. A Paris , chez Méquignon l'aîné , libraire , rue des Cordeliers , 1783. 2 vol. in-12. avec figures , reliés , 24 liv.*

CET ouvrage n'est pas un de ceux dont le mérite soit douteux. Quand il parut pour la première fois , en 1749 , il eut un grand succès. Tous les médecins le lurent. On peut dire qu'il contribua pour beaucoup à la grande révolution qui s'est opérée dans la théorie de la médecine vers le milieu de ce siècle. Personne n'avoit plus de droit que M. de Sénac , par ses connoissances dans la mécanique & la géométrie , d'analyser , & de réfuter les principes des médecins , mécaniciens & géomètres ; l'étude de l'anatomie & de la physiologie unie à la pratique de son art , le mettoit d'ailleurs fort au-dessus des médecins de cette secte , qui avoient forgé leur système dans le cabinet , sans ouvrir le livre de la nature. Il est un des premiers qui ait osé combattre & détruire le goût introduit par la philosophie de Descartes , d'expliquer tout mécaniquement. M. de Sénac avoit déjà démontré combien ces explications étoient vicieuses , il les avoit attaquées dans ses essais

## 82 - L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

anatomiques , & dans quelques autres ouvrages , mais c'est dans celui-ci qu'il a réuni les preuves les plus victorieuses contre le dogme des mécaniciens.

Quoique le livre que nous annonçons semble par son titre ne devoir s'occuper que du cœur , c'est un traité fort étendu de la circulation du sang. L'auteur y considère les causes & les effets de ce phénomène , tant dans l'état de santé , que dans celui de maladie , & comme cette fonction est la source de toutes les autres , la doctrine qu'il établit répand des lumières sur toute l'économie animale. Il y pose des principes qui seront toujours certains. En analysant son sujet sous toutes les faces possibles , il s'arrête où les faits manquent , & ne remplace jamais la vérité par l'hypothèse. Quand il se permet des conjectures , il les donne pour ce qu'elles sont. On peut ajouter , qu'en mettant à contribution la géométrie , la philosophie , la physique , l'anatomie éclairée du raisonnement , il a su tellement éviter la sécheresse & l'aridité que le lecteur se trouve entraîné , sans qu'il s'en soit aperçu , dans les discussions les plus profondes & les recherches les plus savantes : par-tout il joint une critique judicieuse à des raisonnemens satisfaisans. Telle est l'idée que l'on doit se former de cet ouvrage , recommandable par le fond & par le style. Il fera du petit nombre de ceux qui survivront à toutes les révolutions de la médecine. Tous les médecins qui le liront , en prendront la même idée ; ils y puiseront un jugement solide sur la



théorie & la pratique de la médecine , une défiance sévère des hypothèses , & une connoissance bien développée non-seulement des fonctions du cœur , mais de toute l'économie animale.

La préface est un discours plein de génie , de science , de philosophie & d'éloquence , dont le but est de faire connoître l'importance du sujet , & de montrer qu'il est lié avec toute la médecine , ce qui conduit l'auteur à parler des principes de l'art en général. Il fixe les bornes de la théorie & de l'expérience , prescrit la manière dont on doit étudier l'une & l'autre , expose le caractère de la vraie science médicinale , & prouve l'abus de l'application des mathématiques à l'étude du corps animal. Il ne faut pas , dit-il , en médecine , ignorer la géométrie , mais il ne faut pas s'en servir.

On ne lui reprochera pas de parler ainsi , parce qu'il ne connoît pas cette science ; puisque la manière dont il rend compte des systèmes des physiologistes calculateurs , dans le cours de l'ouvrage , prouve qu'il a su rendre leurs calculs plus courts & plus faciles : quelquefois même il les a rectifiés. Il essaie de tracer un tableau des avantages que la médecine a tirés de la découverte de la circulation du sang. Il convient qu'il y a eu de très grands observateurs avant cette découverte , & qu'elle nous éclaire peu sur une infinité de maladies. Ensuite l'exposition des objets que présente la circulation du sang & l'action du cœur , l'influence qu'elle doit avoir , & qu'elle a sur l'économie animale , le porte à conclure que la médecine

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

demande un grand fonds de science. » Elle est  
 » facile, dit-il, aux yeux des ignorans, parce  
 » qu'ils n'en voient pas les difficultés ; contens  
 » d'eux-mêmes, ils se sont dispensés de s'in-  
 » truire dans les livres qui les auroient con-  
 » damnés ; ils dédaignent même ceux qui ont  
 » puisé des lumières dans de telles sources. Ces  
 » idées ne sont dignes que des esprits qui sont  
 » faits pour elle, c'est à dire, pour le préjugé.  
 » Malgré les murmures de l'ignorance, les mé-  
 » decins, dont l'expérience sera guidée par le  
 » savoir, seront les seuls médecins, &c. «

On ne peut refuser à ce discours un très-grand mérite, tant pour les vues qu'il présente sur la théorie & la pratique de la médecine, que pour le style.

Après cette préface vient un discours intitulé : *Introduction à l'histoire du cœur humain* : c'est l'histoire de la découverte de la circulation du sang, précédée de l'exposition des sentimens des auteurs les plus distingués qui ont écrit sur le cœur, depuis *Hippocrate* jusqu'à *Harvei*. On sent qu'un tel sujet demandoit de l'érudition, mais elle est ménagée de manière à ne point rebuter ni ennuyer. Au contraire, le lecteur suit avec plaisir ce point intéressant de l'esprit humain. Comment s'est-il fait que les hommes n'aient appris qu'au commencement du dernier siècle que leur sang circuloit ? On voit ce qui les a arrêtés, ce qui devoit les éclairer, & enfin la manière dont l'expérience a déchiré le voile, & a vaincu les réclamations des esprits prévenus & opiniâtres.

Dans la premiere édition du *Traité du cœur*, cette partie historique se trouvoit répandue dans différens chapitres, elle paroît ici plus détaillée, & est bien plus facile à saisir.

L'ouvrage est ensuite divisé en six livres. Dans la premiere édition il n'étoit divisé qu'en quatre, avec un supplément qui se trouve ici refondu dans le cours de l'ouvrage, & remis à sa place.

Le premier livre est historique; il traite de la structure du cœur, selon les auteurs d'anatomie, & contient ce qu'ils ont dit du péricarde, de la figure, de la position, du volume du cœur; leur exposition, des ventricules du cœur, des oreillettes, des orifices communs entre les oreillettes & les ventricules, des vaisseaux & des nerfs du cœur. L'auteur a rempli le même plan dans le second livre, relativement au cœur du fœtus. Les sentimens des anatomistes sur la formation du cœur du fœtus, sur sa structure, sur les passages du sang, sur la valvule d'*Eustachi*, voilà ce qui occupe le second livre.

Le troisieme est propre à l'auteur. C'est la description du péricarde, du cœur & des vaisseaux qui y tiennent, comme l'auteur les a vus. Des dissections répétées lui ont donné le droit de proposer ses idées, & il le fait avec une clarté & un détail qui ne laissent rien à désirer. Ce livre est terminé par la comparaison du cœur de l'homme avec le cœur des animaux. On ne trouve point ce morceau intéressant dans la premiere édition.

## 86 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Le premier volume consacré, comme on voit, à l'anatomie du cœur, est terminé par vingt-trois planches bien gravées, qui remettent sous les yeux tous les objets. Cette collection de planches est plus complète que celle de la première édition. M. Portal a ajouté à celle-ci six planches, & il a donné pour toutes, des explications qui retracent en abrégé & exactement les détails de l'anatomie du cœur. Ce même anatomiste a revu toute l'édition, & en a dirigé l'impression, à l'invitation de M. de Sénac, à qui sa santé ne permettoit plus de travail. L'explication des figures n'est pas bornée à la nomenclature. On y trouve un précis des objets, avec des observations qui appartiennent à M. Portal.

Le second volume comprend les trois derniers livres. Le quatrième est formé de dix chapitres, qui sont autant de dissertations savantes & profondes sur l'action du cœur. Les phénomènes de ses mouvemens dans l'état naturel, le passage du sang dans ses cavités, tant dans l'adulte que dans le fœtus, les causes éloignées & les causes immédiates de ses mouvemens, la force du cœur; tout est analysé avec une sagacité & une pénétration qui satisfont les esprits les plus difficiles.

Dans le livre cinquième, l'auteur considère le mouvement du sang dans les artères & dans les veines; les expériences & les observations l'ont convaincu qu'elle n'est point régulière, il en recherche les variétés & leurs causes, il détermine leur effet dans les divers âges, & dans

les diverses parties du corps ; il met sous les yeux les obstacles qui s'opposent à la circulation , il prouve que ces obstacles lui donnent de l'énergie dans certaines maladies ; ce qui démontre encore l'insuffisance du mécanisme ordinaire pour expliquer les loix de la circulation : il expose ces loix , il analyse les effets dérivatifs & révulsifs des saignées : il explique comment le sang , en suivant les diverses loix auxquelles il est assujetti , agit sur les artères & sur les veines : il recherche comment ce mouvement produit la chaleur animale , & il finit par considérer l'effet que produit l'action des artères sur les liqueurs , le mécanisme de la sanguification , la rougeur du sang , la formation de ses globules , & des différentes substances qu'on y découvre , enfin sa fluidité. En comparant ce livre avec la première édition , on y trouve beaucoup de corrections. Il n'y avoit que l'auteur qui pût juger qu'il en avoit besoin.

Le sixième livre est tout-à-fait consacré aux maladies du cœur , & au traitement qui leur convient. Personne ne mérite plus de confiance sur cette partie , que celui qui a développé si bien l'action de cet organe , & qui joint à une expérience consommée une érudition immense , qui réunit , comme dans un foyer , toutes les connoissances pratiques acquises jusqu'à lui : voilà l'idée que l'on doit se former de la partie pratique du *Traité du cœur*. Il suffit de dire qu'on y trouve les symptômes , les causes , les effets , le diagnostique , le pronostic & le traitement de ces terribles maladies , qui méritent d'autant plus

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

notre attention , que leur traitement est presque toujours regardé par les médecins comme d'une difficulté désespérante. S'ils méditoient bien ce dernier livre du *Traité du cœur* , ils trouveroient des traits de lumière qui les éclaireroient dans les circonstances les plus difficiles & les plus désespérées.

Les maladies du cœur conduisent enfin l'auteur à la recherche des causes de la mort , c'est-à-dire , de ce qui arrête l'action du cœur , & c'est par-là qu'il termine son ouvrage. On voit dans ce dernier chapitre que l'état de vie a des degrés infinis , & que l'action du cœur peut être suspendue , sans que la mort soit réelle.

» La pourriture est l'unique signe qui nous  
 » prouve que l'ame attachée par le créateur à  
 » notre machine , est dégagée de ses liens. Cette  
 » union & cette séparation sont des mystères ,  
 » la nature ne sauroit nous les expliquer , elle  
 » n'est qu'un concours aveugle de causes se-  
 » condes & matérielles. Si l'on a dit qu'elle est  
 » attentive , prévenante , industrieuse , qu'elle a  
 » des vues & des moyens qu'elle choisit , ce  
 » n'est qu'un langage abusif qu'elle dément ; de  
 » tels privilèges n'appartiennent qu'à cet être  
 » tout-puissant , spirituel , infini & éternel , qui  
 » la règle & qui la conduit. « Voilà la philo-  
 sophie que donne à un esprit juste une étude approfondie du corps humain.

Voici le jugement qu'en porte l'académie royale des sciences de Paris , d'après le rapport qu'en ont fait MM. Lieutaud & Laffone , l'un & l'autre successivement , premiers médecins du

roi. La matiere que traite M. de Senac, envisagée dans son nouveau travail » sous le point » de vue le plus étendu , comprend les questions les plus intéressantes , les plus essentielles , & les plus difficiles de la physique du » corps humain. Tout y est analysé , discuté , » développé par les faits seuls , par les observations , & par la plus saine critique. L'auteur » n'a même rien négligé de tout ce que l'anatomie , comparée dans un très-grand nombre » d'individus , lui a fourni d'utile & d'instructif » par rapport à son objet. Il donne un nouveau » mérite à toutes ses recherches multipliées , » en traitant à fond des principales maladies , » dont les causes tiennent essentiellement aux » vices & aux altérations des organes immédiats de la circulation du sang. «

» Le nouveau plan , beaucoup plus vaste que » le précédent , a exigé un tout autre ordre » dans la distribution de ces matieres. Cette seconde édition , comparée à la premiere , doit » donc être regardée comme un nouvel ouvrage enrichi d'un beaucoup plus grand nombre de faits , d'observations , de discussions » très-étendues , & remplies de toute l'érudition que les matieres exigent pour être plus » avantageusement présentées. Si la correction » du style , la pureté de la diction , ajoutent » beaucoup au mérite réel d'un ouvrage tel que » celui-ci , où la précision & la clarté sont si » nécessaires , on peut certifier , qu'à cet égard , » l'auteur ne laisse rien à desirer. «

(*Journal littéraire de Nancy ; Année littéraire.*)

JACOB Jonas Bjoernstaohls nachrichten von seinen auslaendischen reisen. *Relation des voyages de M. BJOERNSTAOHL, dans les pays étrangers, traduite du suédois en allemand par M. GROSKURD* : 5e. vol. contenant le journal d'une partie des voyages en Suisse, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre, qui n'ont point encore été décrits. A Leipzig & à Rostock, chez Koppe, 1782, in-8vo. de 675 pages. Avec privilege de l'électeur de Saxe.

**É**TANT arrivés à Zurich le 22 octobre 1775 ; nous logeâmes à l'Epée, d'où l'on a la plus superbe vue qu'on puisse imaginer. La ville de Zurich est plus grande que celle de Berne ; mais elle n'est pas si belle. Ses rues sont mal pavées & sans arcades : incommodité d'autant plus sensible que les loix somptuaires y défendent les carrosses, & qu'il faut que les gens riches y aillent à pied comme les pauvres. Elle contient environ onze mille habitans, & toute la république n'en a pas plus de cent cinquante mille.

Dès le même soir, nous fîmes porter chez M. Heidegger, bourguemaitre régent, habile en politique & en droit, la lettre que M. l'échevin Sinner nous avoit donnée pour lui, & nous nous y rendîmes nous-mêmes le lendemain. Nous



y vîmes sa bibliothèque, qui est considérable, ses gravures, & une tête du comte Struensée en cire. Elle paroît être dans un bassin d'étain, baignée avec les cheveux dans le sang qui coule encore ; au moment qu'il vient de l'avoir tranchée. La couleur du visage est celle de la mort. Tous les traits en sont ressemblans autant que nous pouvons nous en souvenir, pour l'avoir vu en 1768 à Paris, avec le roi de Danemarck. Cette figure a été achetée quatorze louis d'or, de gens qui avoient couru l'Allemagne, en la montrant pour de l'argent.

Le fils de M. Heidegger nous conduisit chez M. Hess, bibliothécaire de la ville, qui nous en montra la bibliothèque, composée d'environ vingt mille volumes sans les manuscrits. Nous y remarquâmes trois volumes de l'*Atlantica* de Rudbek : la *Bible*, imprimée à Stockholm en 1642, & dédiée à la reine Christine, dont Nicolas Gyldenstolpe a fait présent à cette bibliothèque en 1674 : le fameux Pseautier grec, en grand in 8vo., écrit en lettres d'or & d'argent, pareilles à celles de notre manuscrit d'Ul-fila : il est troué en plusieurs endroits à la place des lettres qui ont rongé le velin : ce qui nous fait conjecturer que le mercure uni à l'argent est corrosif : M. Hess le croit du onzième ou douzième siècle : je l'estime du septième. Il y a une dissertation de M. le chanoine Gesner sur ce manuscrit. Je feuilletai avec plaisir un recueil en 30 volumes in-4to. d'imprimés rares, publiés pendant la guerre de trente ans depuis

## 92 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

1618, jusqu'en 1648, qui ont rapport à Gustave-Adolphe, à Frédéric Ier., roi de Bohême, &c.

Nous allâmes le 24 faire visite à M. le docteur Hirzel, pour qui nous avions une lettre de M. Fellenberg, de Berne. L'après-midi du même jour, il nous mena promener à deux lieues de Zurich, à la métairie de Katzenreuth, demeure du célèbre paysan Jacob Gujer, connu en France sous la dénomination du *Socrate rustique*, & quelquefois nommé *Kliock*, qui signifie *petit Jacob*, parce qu'il avoit un frere plus grand que lui. M. Hirzel a publié en allemand, sous le titre du *Payfan philosophe*, un dialogue entre ce paysan & un autre paysan. Ce dialogue a été traduit en françois sous le titre du *Socrate rustique*, par M. Frey de Bâle, qui y a joint une lettre de M. de Mirabeau. Nous trouvâmes cet honnête homme environné de ses fils & de ses filles. Sa physionomie noble ressemble à celle de notre évêque Sérénus. Ses manieres sont raisonnables, & il s'exprime bien en un allemand altéré, suivant l'usage de son pays. Son industrie s'exerce à cultiver un grand bien que le gouvernement de Zurich lui a affermé. Il nous servit du vin rouge & du vin blanc de son crû. Jamais ses terres ne reposent. La même lui donne une année du froment, l'autre année du seigle, & les suivantes des pois, des fèves ou des navets. Il nous montra un marais qu'il avoit rendu fertile en y portant du sable & en y multipliant les canaux souterrains pour l'écoulement des eaux. Un or-

être toujours égal regne dans sa maison , & il ne permet point à ses enfans de perdre leur tems dans les compagnies, ou aux foires. Il en a cinq , deux garçons & trois filles, dont une est mariée. Nous avons observé dans ses étables qu'il ne laisse point perdre l'urine de ses bestiaux , qui se rend par des rigoles dans des réservoirs , dont on la tire pour en arroser la terre. Le duc de Bragance & le duc de Wirtemberg lui ont fait l'honneur de le visiter.

Ce fut aussi M. Hirzel qui y introduisit le duc de Wirtemberg. Le prince embrassa le paysan , en lui disant : je suis bien aise de faire connoissance avec vous, en ayant entendu dire tant de bien. Je ne le suis pas moins , répondit le paysan , de voir un prince s'abaisser jusqu'à moi. Je ne m'abaisse pas , répliqua le prince , je m'élève : vous êtes meilleur que moi. Nous sommes bons tous deux , répartit le paysan , si chacun de nous fait ce qu'il doit. Nous autres paysans , c'est à nous à travailler & à obéir : & à vous nos seigneurs , de nous ordonner & de nous apprendre ce que nous avons à faire , & si nous y manquons de nous redresser. Le prince ajouta : il est vrai , nous avons l'un & l'autres d'importans devoirs , & je desirerois remplir les miens comme vous remplissez les vôtres. Oui ! dit le paysan : nous avons un avantage au-dessus de vous ; si nous manquons ; vous êtes là pour nous corriger & nous redresser ; mais vous n'avez personne pour vous reprendre. Le prince se retira après l'avoir embrassé encore une fois , les larmes aux yeux.

## 94 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Il est donc vrai que la vertu peut élever un paysan à une renommée aussi glorieuse que celle d'un monarque sur le trône, d'un général à la tête des armées & du philosophe le plus écouté !

Les jours suivans nous avons vu le poëte Gesner, qui est en même-tems dessinateur, peintre & graveur habile; M. Gesner, professeur des langues orientales, qui a étudié sous Schultens & Fourmont, & a mis au jour les *Numismata græca* en trois volumes in-fol. avec figures; M. le chanoine Gesner son frere, qui nous montra son beau cabinet d'histoire-naturelle, dans lequel il a rassemblé entr'autres raretés, les figures superbement enluminées de quatre mille plantes, en partie gravées par lui-même, pour l'ouvrage qu'il se promet de publier sous le titre de *Tabula phytographica*, des pétrifications lunaires, &c. M. Fuesli, qui a une salle remplie de gravures & de modèles d'antiques en plâtre, & qui se propose de graver pour le public toute la collection des médailles d'Hedlinger; M. le chanoine Breitingen, professeur en théologie, connu par son édition des Septante & d'autres savans ouvrages, en même-tems bibliothécaire de la bibliothèque Caroline, placée dans la cathédrale, & tirant son nom de Charlemagne, fondateur de l'église & des prébendes, qui y a fait présent d'une bible latine in fol., qu'on conserve avec soin; M. Lavater, auteur d'un ouvrage en allemand sur la physionomie; M. Bodmer, poëte célèbre; & M. Steinbruchel, professeur de philologie,

auteur d'une traduction de Sophocle, en allemand, très-estimée.

Le jardin de botanique, situé hors de la ville, contient environ deux mille espèces de plantes, parmi lesquelles la *Rudbeckia* & la *Forfkaolia* attirerent mon attention : le cabinet de la société de physiciens, dont il y a des mémoires en allemand, sous le titre de *Mémoires de la société des scrutateurs de la nature*, nous a paru aussi mériter d'être parcouru avec sa bibliothèque & ses machines : il y en a une de la façon d'André-Mathieu Seuffart, d'Augsbourg, en 1762, qui au moyen d'une roue, fait le travail de seize différentes sortes de métiers; elle a coûté cent florins de Zurich, ou dix louis d'or.

M. Hess m'a donné une copie du catalogue des documens touchant Gustave Adolphe & ses ministres en Suisse, qui se trouvent gardés dans les archives de Zurich sous ce titre : *Note des Mémoires, Instructions, & autres pieces qui regardent les affaires du roi de Suede Gustave Adolphe, avec les cantons Suisses protestans, depuis l'an 1610 jusqu'à l'an 1632, lesquelles pieces se trouvent dans les archives du canton de Zurich*. Il y en a 27 articles, dont la plupart sont des lettres de créance & autres lettres, des harangues, des avis, des relations, &c.

Ayant quitté Zurich le 28 vers midi, nous parvîmes le soir à Schafhouse, qui en est éloigné de huit lieues, après avoir passé par les petites villes de Bulach & d'Eglisau; nous descendîmes à la Couronne, où les principales personnes des deux sexes assistoient à un concert :

nous avons des lettres de Zurich pour messieurs Peyerimhof, syndic & bibliothécaire, qui a demeuré à Copenhague, & Im Thurm de Giersberg, aussi gentilhomme, qui a voyagé; ils nous donnerent accès chez Mrs. Stock, deux freres, dont l'aîné est médecin, le cadet secrétaire-d'état, & tous deux ont étudié à Leide.

La cascade du Rhin à une demi-lieue de Schafhouse, quoique belle à voir, ne produit pas, à beaucoup près, l'impression majestueuse de celle de Tivoli, & je crois qu'elle le cede encore à la nôtre de Trollhaetra.

Le pont, tout de bois, construit sur le Rhin à Schafhouse, depuis 1758 jusqu'en 1761, par un paysan nommé Grubermann, du canton d'Appenzel, n'est appuyé que sur une ancienne pile, dans une longueur de 340 pieds de Paris, encore le paysan jugeoit-il cet appui superflu; le pont un peu élevé & courbé au milieu, est couvert & éclairé par vingt fenêtres (\*).

La bibliothèque publique de la ville, assez considérable, a aussi des manuscrits, entr'autres le Pentateuque avec le *Mégilloth*, qui a été prêté à M. Michaelis de Goertingen; une *vita sancti Columbani*, *in-folio*, du huitieme siecle; une vie de Charlemagne en allemand, *in-folio*, qui mérite d'être feuilletée; un recueil *in-folio* de lettres de Frédéric-Nausea Blancicampiani,

---

(\*) M. Andreæ, dans ses lettres sur la Suisse, a donné deux dessins de ce pont, accompagnés d'une exacte description de sa structure: voyez *Briefe aus der Schweiz nach Hannover geschrieben*: Zurich, 1776.

évêque de Vienne, & envoyé au concile de Trente, par Ferdinand, contenant des circonstances qui semblent avoir échappé à Sarpi & à Sleidan : ces lettres vont depuis le commencement de 1551 jusqu'en 1552, que Nauzea est mort, & on y a joint un supplément d'Herwagius, secrétaire de l'évêque de Constance, qui continue jusqu'à la fin du concile, & aussi la réponse de Nauzea aux *Gravamina nationis Germanicæ*. La bibliothèque de St. Jean conserve aussi des manuscrits du huitième & du neuvième siècle.

Pendant la guerre de trente ans les troupes Suédoises, aux ordres du comte de Horn, s'étant emparées de Constance & de Stein, & approchées de Schafhouse, elles ruinerent si bien le pays, qu'encore maintenant, pour exprimer une grande dévastation, il a passé en proverbe : *c'est une visite de Suédois*, & qu'on a coutume d'épouvanter les enfans, en disant : *voilà les Suédois* : on y chante aussi une chanson en allemand, dont le sens est : Les Suédois arrivés ont tout emporté, ont brisé les fenêtres, & en ont fondu le plomb en bales, avec lesquelles ils ont tué les payfans.

*On ne connoît point de loix somptuaires à Schafhouse, & chacun y vit comme il lui plaît.*

Nous en partîmes le 31, & ayant traversé la Forêt-Noire qui appartient à la maison d'Autriche, la rivière de Wutach non sans danger, & les villes de Waldshut, de Lauffenbourg & de Rheinfeld, nous entrâmes dans Basse le premier de novembre, à six heures du soir, au

moment qu'on en alloit fermer les portes; notre premier soin fut le lendemain d'aller saluer le docteur Iselin, vieillard de soixante & dix ans, pour qui nous avions une lettre du docteur Oltrocchi, bibliothécaire de la bibliothèque Ambrosienne de Milan; & M. Iselin, secrétaire-d'état, son neveu, qui nous accompagna chez M. Beck, professeur en théologie, lequel nous fit voir la bibliothèque de Frey, mort en 1759, qui l'a léguée, avec des revenus, pour l'entretien d'un professeur en théologie & en langues orientales: Frey avoit été disciple de l'abbé de Longuerue. J'y ai vu *Historia Timuris ex arabico Arabschidæ*, dont les 42 premiers chapitres sont traduits en latin par l'abbé de Longuerue même, & les 47 suivans par Frey; & une partie de la vie de Saladin, aussi traduite de l'arabe de Boheddin, par Frey; travail qu'il discontinua, quand il fut que Schultens s'en occupoit aussi.

M. Beck vint une autre fois avec nous à la bibliothèque publique, qui étoit peu éloignée de notre auberge, le Sauvage. M. Ryhiner, un des bibliothécaires, comme M. Beck, nous en fit également les honneurs; il nous y montra, parmi les livres rares, la *Methodus apodemica in eorum gratiam qui cum fructu in quocumque tandem vitæ genere peregrinari cupiunt à Theodoro Zwingero*: Basileæ, 1577, in-4to. différentes sortes de papiers de l'invention de M. Schaefer, pasteur à Ratisbonne, faits de bois, d'écorce & autres pareils ingrédiens, & une autre sorte inventée à Coire, chez les Grisons: nous y ad-



mirâmes aussi les dessins originaux qu'Holbein a composés pour l'*Eloge de la Folie* de l'édition de Froben. Erasme y est représenté fort jeune, tellement que, quand il vit lui-même ce portrait, il s'écria : *Ohe, ohe, si talis esset Erasmus, duceret uxorem* : paroles qu'on a placées au bas du dessin. Cette bibliothèque conserve une liasse de lettres originales d'Erasme, qui n'ont point encore été imprimées, & dont la plupart sont adressées à Amerbach, son imprimeur. Il y a encore, sous la bibliothèque, trois belles salles ou galeries, ornées de tableaux de Holbein. Entre les médailles nous en examinâmes une petite de Cromwel, en argent, qui est rare : sa principale face le représente à demi-corps, couronné de lauriers, & regardant en haut d'un air sombre & sérieux, avec la légende : OLIVAR. O. C. RP. ang. SCO ET HIB., &c. PRO. Les armes d'Angleterre, avec la couronne royale sont au revers, qui porte pour légende : PAX QUÆRITUR BELLO, 1658 ; on lit sur le cordon : HAS NISI PERITURUS MIHI ADIMAT NEMO. On attribue à Cromwel d'avoir donné l'exemple de charger d'une devise le cordon des monnoies, pour les rendre plus difficiles à falsifier & à rogner ; motif qui est exprimé sur le cordon même des monnoies de Suede, par ces paroles : *Manibus ne ladar avaris*, qui tiennent lieu du *Domine salvum fac regem* de celles de France.

Nous avons fait connoissance avec M. Mechel, célèbre graveur en estampes, qui en a de toute l'Europe ; avec M. Sanfon, si fameux graveur de cachets, qu'on lui en envoie à gra-

ver de Paris : il prend deux louis pour un simple, & quatre à cinq pour un à double écusson ; avec M. Haas, fondeur de caractères renommé & imprimeur : il a inventé une nouvelle presse dont le travail n'est pas si pénible que celui de la commune ; elle ressemble au balancier des monnoies : les articles *Caractere* & *Fonderie* dans l'*Encyclopédie d'Yverdun* sont de lui ; avec M. Bruckner, qui a écrit une bonne histoire du canton de Bâle ; avec M. Weiff, autrefois précepteur du prince d'Orange Starhouder, auprès duquel il a demeuré sept ans, & dont il ne sauroit assez louer les qualités du cœur, la mémoire, le goût, la vivacité & la pénétration ; avec M. Bischof, autrement Episcopus, demeurant dans la maison jadis occupée par Froben, où Erasme avoit son appartement qui subsiste encore ; avec les professeurs Daniel Bernoulli, célibataire âgé de 74 ans, & Jean Bernoulli qui a plusieurs fils, dont il y en a un à Berlin, deux à Basle & un quatrième à Strasbourg, étudiant la chymie sous le professeur Spiellmann ; avec M. le capitaine Frey, qui a traduit *le Socrate rustique*, *le Voyage de Sicile du baron Riedesel* & *le Code des loix de l'impératrice de Russie*.

Vis-à-vis de la maison de M. Mechel, il y a une manufacture de rubans où l'on voit un métier, au moyen duquel une seule personne en fait 26 pièces en même tems.

Le margrave de Bade-Dourlach, a un palais à Basle avec de spacieux jardins ornés de jets d'eau. Ce prince est bourgeois de Basle comme

ses prédécesseurs, sans quoi il n'y pourroit pas posséder de demeure. Leurs archives sont depuis long-tems gardées dans une maison voisine du palais, où elles sont plus en sûreté que dans les états du margrave, exposés aux insultes des armées en tems de guerre. Schoepflin en a tiré de grands secours pour son histoire de la maison de Bade, & son *Alsatia illustrata*.

Nous nous mîmes le 13 de novembre dans la diligence de Basle à Strasbourg, qui en est à 24 lieues. Tandis qu'on atteloit les relais à Otmarsheim, nous en vîmes l'église des chanoinesses qui fut un temple de Mars. Les portes de Strasbourg n'étoient pas encore ouvertes, quand nous nous y présentâmes le lendemain avant sept heures du matin. Y étant entrés, nous nous logeâmes au Corbeau, puis nous fîmes notre visite à M. le bibliothécaire Koch, savant disciple de Schoepflin, & occupé à composer la vie de son maître; à M. l'architecte Gambs, dont la sœur a épousé le baron Guldencrone, ministre du roi de Danemarck à Stockholm; à M. le professeur Oberlin, chez qui nous rencontrâmes M. Schloezer, professeur de Goettingen; après l'avoir été à Pétersbourg, lequel travaille à l'histoire du Nord, fait le suédois, a été en Suede, & a publié une traduction du suédois d'un mémoire sur le commerce des Phéniciens; & au baron de Sinclair, colonel du régiment Royal-Suédois, qui a élevé le jeune prince de Deux-Ponts, à qui il a dédié sa traduction des Mémoires du comte de Khevenhuller, & auteur des Institutions militaires dédiées au roi de Suede.

## 202. L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

La bibliothèque publique de Strasbourg est composée de trente mille volumes en deux divisions, parce que les douze mille de Schoepflin y sont à part. Nous y vîmes deux feuilles du Pseautier imprimé à Mayence, in-fol. en 1457, par Jean Faust & Pierre Schoeffer : c'est le premier livre imprimé qu'on ait avec l'indication de l'année, du lieu, & du nom de l'imprimeur. Nous y vîmes de plus, en 2 vol. in-fol. manuscrits, le *Dictarium testium magni consilii anno domini 1439* : c'est le procès de Jean Gutenberg, à l'occasion de son imprimerie, dont M. Schoepflin a publié une partie dans ses *Origines typographicæ*.

Le catalogue des livres de la bibliothèque de S. Jean de l'ordre de Malthe, in-fol. de 824 pages, est public, ainsi que celui de ses manuscrits, in fol. de 50 pag.

La bibliothèque du séminaire est aussi fort nombreuse & riche en livres des plus anciennes éditions.

Plusieurs savans ont des bibliothèques considérables, qu'ils nous ont volontiers ouvertes, particulièrement M. Brunk, fort en grec & financier opulent ; M. Spielmann, chymiste renommé ; M. Fleischmann. Ce dernier, vieillard plus qu'octogénaire, avoit possédé un manuscrit en dix volumes in-fol. de copies de lettres de Louis XIV, dont il a fait présent à l'impératrice de Russie. Il le tenoit de M. Boehmer, ministre du langrave de Darmstadt à Paris, lequel M. Boehmer en avoit pris aussi secrètement une copie pour lui-même, en le copiant.

pour le comte de Hoim , ambassadeur de Pologne , à qui il avoit été communiqué par les héritiers de M. Portail , premier - président au parlement de Paris , gendre de Rose , secrétaire de Louis XIV. Jamais ce monarque n'écrivoit mieux , que quand Rose conduisoit la plume. Ces lettres sont des chef-d'œuvres. Le comte de Hoim , les ayant lues chez les héritiers de Portail , tâcha de les imiter dans les siennes à Auguste , roi de Pologne , qui s'étant apperçu d'un grand changement dans la maniere d'écrire de son ministre , lui en demanda la raison ; sur quoi le comte avoua ingénument son larcin , & fit tirer copie de ces lettres par M. Boehmer , qui ne négligea pas l'occasion de les copier aussi pour lui. C'est la copie qui a appartenu à M. Boehmer , qui étoit passée entre les mains de M. Fleischmann ; l'autre ayant été envoyée au roi de Pologne à Dresde , où l'on croit que les originaux même de Rose , avec des notes de la propre main de Louis XIV , ont aussi été transférés. M. Gueruler , prédicateur de l'église des réformés à une lieue de Strasbourg , rapportant cette anecdote à M. Bjoernstaohl , lui a ajouté qu'ils ne sont plus en France , mais dans la bibliothèque de Dresde. On se rappelle le triste sort du comte de Hoim , qui étant tombé dans la disgrâce , s'est pendu dans sa prison.

Le dépôt des archives de Strasbourg est des plus vastes & des plus sûrs qu'il y ait en Allemagne , n'ayant point été dévasté par le feu. M. Gambs , qui en est garde , nous fit voir

## 104 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*Luchi opus genealogicum heraldicum*, manuscrit in fol. en 27 vol. Luch étoit archiviste du comte de Ribeaupierre. Cet armoirier est unique dans son espece. Les aspirans aux chapitres & les autres nobles, le consultent comme un oracle.

Le 23 novembre, nous dinâmes chez M. Beyer. Il nous rapporta que s'étant acquitté de la commission que l'hetman des Cosaques Rasmowski, qui a séjourné à Strasbourg, lui avoit donnée de proposer à Jean-Jacques Rousseau de se retirer en Ukraine, dans un château où il auroit eu toute la tranquillité & les commodités possibles, avec la liberté d'écrire ce qu'il auroit voulu, & une imprimerie à ses ordres, Rousseau avoit refusé en disant : *je crains de mourir de froid, avant d'y arriver.*

Ayant quitté Strasbourg le 14 décembre, nous passâmes le soir à Rastadt, jolie ville d'environ dix mille habitans, qui a beaucoup perdu par la mort du dernier margrave de Bade-Bade, la cour résidant à Carlsrouhe, où nous arrivâmes le 15 au matin, après avoir voyagé toute la nuit. Carlsrouhe est situé à 20 lieues de Strasbourg. Nous y logeâmes à la Croix d'or. Cette ville a été bâtie régulièrement en 1717, par le margrave Charles. Les rues tirées au cordeau, n'en sont pas encore pavées, il y a seulement un trottoir pavé pour les gens de pied le long des maisons qui sont uniformes, & n'ont que deux étages.

Nous nous rendîmes d'abord chez M. le conseiller Ring, auteur de la *Vita Schoepflini*, in-4°. Il nous fit faire connoissance avec M.

Sachs, qui a écrit en allemand l'*Histoire de Bade-Dourolach*, en suivant fidèlement Schoepflin, & il nous mena à la bibliothèque publique, placée dans le palais. Elle peut contenir 24000 vol. & 200 mss. Nous y trouvâmes le bibliothécaire M. Molter, qui nous montra des manuscrits hébraïques de la main de Reuchlin, un recueil de lettres du cardinal Mazarin, pendant les années 1647, 1648, 49, 50 & 51, ms. en quatre volumes in-4°. un ouvrage du margrave George Frédéric, sur la guerre, dédié à ses enfans en 1617, & écrit la plupart de sa propre main.

Nous eûmes l'honneur d'être présentés au margrave, à la princesse son épouse, au prince héréditaire & aux deux princes ses freres. Le margrave est un prince philosophe ennemi du faste. Il ne veut pas que les tambours battent quand il passe; la garde se met simplement sous les armes. Ses connoissances sont fort étendues en tout genre: il a voyagé en France, en Angleterre & en Italie. La princesse, aussi remplie d'esprit & d'érudition; aime les arts & les antiquités, & possède une belle collection de tableaux, mais qui ne sont point encore rangés en ordre. Elle peint elle-même, & a fait le portrait de son époux; elle entend le latin & le grec, & fait la botanique comme un professeur. Sa bibliothèque, particulière d'histoire naturelle seulement, vaut plus de 30000 florins. Le baron Rudbeck dîna à la table du prince, & moi à celle du maréchal de cour, qui étoit dressée dans le même appartement. Après-dîné

## 106 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nous passâmes dans un autre pour prendre le café. Le prince m'entretint long-tems gracieusement. Le soir il y eut concert & on joua aux cartes ; mais le prince ne joue jamais.

En faisant une promenade à Dourlach, résidence du prince Charles-Auguste, qui n'est qu'à une lieue de Carlsrouhe , nous appercevions de tous côtés les débris des murailles renversées par les François dans la guerre de 1689 ; nous n'eûmes pas la mortification d'entendre dire comme par-tout en Suabe , dans la Forêt-Noire, l'Alsace & la Lorraine , que c'étoient des monumens du passage des Suédois. Il y a à Dourlach , une manufacture de fayence considérable.

Le jour de Noël, nous fûmes témoins de la piété de la cour. Le margrave , son épouse , leurs deux aînés & le prince Christophe , communierent tous dans la chapelle , après y avoir été à confesse la veille.

Tous les mercredis , le margrave donne audience au moindre de ses sujets qui s'y présente. Il y en vient de soixante lieues. Dans son voyage au Haut-Margraviat , entre Rastadt & Basle , il entroit chez tous les payfans. Il y a quelque tems qu'étant allé à Dourlach seul à pied , & revenant de même , il entra en conversation avec un payfan , qui marcha long-tems avec lui couvert , ne le reconnoissant point d'abord ; mais l'ayant reconnu ensuite , il ne vouloit plus accompagner le prince plus long-tems le chapeau sur la tête. Le prince l'y obligea , en lui disant qu'un enfant pouvoit



marcher couvert à côté de son pere, & qu'il étoit le pere de son peuple. Il a fourni à un paysan de Linkenheim, nommé Lange, la plupart de ce qu'il a fallu à cet homme intelligent & laborieux, pour défricher quatre cents soixante & dix arpens de marais, dont 320 ont été changés en bonnes prairies, & les 150 autres en terre labourable. Il a fondé une école gratuite de dessin, qui lui coûte environ 300 florins ou 750 livres de France par an, non pour former des peintres, mais pour préparer les jeunes gens aux arts & aux métiers. L'heure des leçons données par M. Melling, y est depuis cinq heures du soir jusqu'à six. Les *Ephémérides du citoyen* de l'année 1772, contiennent un ouvrage du prince, que M. Dupont a encore publié plus récemment. C'est l'*Abrégé des principes de l'économie politique, par son altesse sérénissime monseigneur le margrave régnant de Baden*, Basle, 1773, in-8vo. Son altesse m'en a fait présent elle-même d'un exemplaire, après avoir eu la modestie d'effacer son nom sur le titre. La princesse m'a aussi donné en Mss. le plan de son superbe ouvrage, *Icones omnium specierum plantarum Linnei equitis*.

Je dois à l'attention de M. Bouginée, savant professeur en grec, la traduction en françois d'un ancien manuscrit, *De tribus importoribus*, & un manuscrit intitulé, *La vie & l'esprit de monseigneur Benoit de Spinoza*.

M. Muller, intendant des jardins du prince, nous y a fait voir mille raretés, comme un camphrier le plus grand qu'il y ait en Allema-

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gne , le cannellier bâtard , qu'il dit vénéneux ; la magnolia , &c.

Le vingt janvier , on célébra à la cour le mariage du prince héréditaire Charles - Louis , avec la princesse Amélie de Hesse-Darmstadt sa cousine.

Pour me conformer au desir de madame la margrave , je lui ai fourni la note suivante touchant Catherine Alexiewna , impératrice de Russie.

*Catherine Alexiewna naquit en Suede l'an 1682 ; dans la Westrogothie , au fief Germunderyd , dans la paroisse de Toarp , du territoire d'As , non loin de la ville d'Ulricathamm. Son pere , Jean Rabe , étoit alors quartier-maître du régiment d'Elfsborg. Ayant passé en Livonie , elle y fut gouvernante des filles du curé Gluck , se maria à un caporal , & fut connue de Menzikoff & de Pierre-le-Grand , après différentes vicissitudes de la fortune. En 1712 , elle devint l'épouse de ce monarque , après la mort duquel elle fut impératrice & autocratrice de toutes les Russies en 1725. [ Voyez l'Histoire de Charles XII , en suédois , in-8vo. pag. 355 ; la Géographie de Tuneld , édition de Stockholm 1762 , pag. 260 , & les Mémoires sur la famille de Rudenskjoeld , par M. Hulphers , in-4to. ] Je fais d'une dame de sa cour , que l'impératrice Catherine , étant élevée au trône , a reçu chez elle en qualité de dames de cour , les deux filles de M. Gluck , qui la servirent aussi fidèlement qu'elle les avoit servies autrefois ; & que son mari le caporal étant venu à Pétersbourg pour voir une souveraine jadis son épouse , elle lui fit donner une somme d'argent*

*avec laquelle il se retira à Riga, où il vivoit de ses rentes.*

*J'ai dressé cette note pour revendiquer à la Suede une personne si remarquable que les historiens Allemands, François, Anglois & Italiens, font venir de la Livonie : à Carlscrouhe, le 2 février 1774.*

Au premier rang des personnes lettrées de Carlscrouhe, on doit placer les demoiselles Geisfau, qui se distinguent par de rares & utiles connoissances.

Nous prîmes congé avec beaucoup de regret de la charmante cour de Bade, le domicile de l'humanité & de la sagesse, & faite pour s'attacher les cœurs sensibles & pour être admirée.

Le 23 de février, nous nous mîmes de nouveau en route, & nous gagnâmes Heidelberg, ayant passé à Bruchsal.

Heidelberg étoit autrefois la résidence des électeurs Palatins, qui l'ont abandonnée en 1720, à cause de l'opiniâtreté de ses habitans réformés à ne vouloir pas céder la totalité de la principale église aux catholiques qui n'en possédoient que le chœur. La ville est bien déchue, & ne se soutient guere qu'à la faveur de quelques manufactures auxquelles l'électeur a part, parce qu'il avance les fonds. La plus florissante est celle de bas de soie, dont il y a seize métiers, & on en doit augmenter le nombre. La soie vient dans le pays. Les réformés n'ont que quatre professeurs dans l'université, savoir, deux en théologie & deux en droit. Tout le reste des chaires est occupé par des catholiques.

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous n'avons mis que deux heures pour aller d'Heidelberg à Mannheim , le 27 de février. M. Mayer , astronome de la cour que nous allâmes voir , se réjouit de pouvoir rendre à des Suédois les polirettes qu'il avoit reçues en Suede. Nous fîmes aussi visite à M. Lamey , bibliothécaire & secrétaire-perpétuel de l'académie , qui nous fit voir un recueil de mss. en 73 vol. in-fol. que par ses soins l'électeur Palatin avoit achetés 1200 florins des héritiers des Camerarius auxquels ils avoient appartenu. Ces mss. consistent en lettres de rois , princes , papes , ambassadeurs , ministres & savans , jusqu'en 1656 , qui peuvent répandre un grand jour sur l'histoire. Nous remarquâmes aussi un livre si rare en françois qu'aucun catalogue ne l'indique ; il est intitulé : *Apologies isquels se découvrent les abuz , folies , superstitions , idolâtries & impiétés de la synagoge-du pape , & spécialement des prêtres & des moines d'icelui , trad. d'italien : chez Jean Gerard 1553 : à Geneve , qui a pour auteur Ochini , général des capucins. Debure , dans sa Bibliographie instructive , ne fait mention que de l'original italien & de la version allemande. Le suivant n'est encore indiqué dans aucun catalogue : l'Histoire des rois non catholiques sur un royaume christianisé par Alain de Laval , sieur de Vaudoré ( Ligueur ) ; à Lyon par Pierre Rouf , 1592 , in-8vo. de 208 pag. sans compter la table. Le savant ex jésuite Desbillons se fait quelquefois un plaisir de nettoyer les vieux livres de leur poussière : il n'y emploie que de l'eau pure. Cet exercice les ressuscite.*

L'académie de Mannheim qui a M. Stengel son directeur pour Mecene auprès de S. A. E. qui l'a fondée & dotée , a tenu sa premiere assemblée le 27 octobre 1763. On y distribue comme à Paris des jetons d'argent du prix de 50 kreutzers , & l'électeur lui a assuré une pension de six mille florins , qui équivalent à quinze mille livres de France , pour en faire des honoraires aux academiciens avec certaines proportions : ainsi M. Lamey en reçoit annuellement mille florins à titre de secrétaire perpétuel , & 500 comme garde du cabinet d'antiques , sans compter le logement , le bois & la lumiere. La bibliotheque de 50000 vol. , les galleries de tableaux , les cabinets de médailles , les salons de statues sont l'ouvrage de l'électeur ; il aime à lire sur-tout les anciens auteurs , dont il dit judicieusement qu'on trouve tout chez eux , excepté l'histoire moderne : il nous accueillit avec distinction , & nous fit présent d'une suite complete des médailles des électeurs Palatins.

Il m'est tombé entre les mains à Mannheim , pour la premiere fois , une traduction de la *Héniade* en vers latins , imprimée à Deux-Ponts. Elle est de M. de Caulx , né en Normandie , qui s'est retiré à Mannheim depuis environ quinze ans , après avoir été recteur de l'université de Nantes. Il a aussi composé des *Odes héroïques & morales* estimables , qui ont été imprimées à Mannheim en 1768.

Entre les artistes qui font honneur à Mannheim , on doit nommer M. Fratrel , qui entend

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

la peinture en cire. Il m'a fait présent de son livre intitulé : *La cire alliée avec l'huile, ou la peinture à l'huile-cire trouvée à Mannheim, par M. Charles, baron de Taubenheim, expérimentée, décrite & dédiée à l'électeur par le sieur Joseph Fratrel, avocat au parlement, ci-devant peintre du roi Stanislas : à Mannheim, 1770, in-8vo.* Cette peinture a un coloris bien plus vif que celle à l'huile simplement.

Nous ne nous arrêterons point à des descriptions des jardins de Schwetzingen, & d'une infinité d'autres curiosités, parce qu'on les peut lire dans les *Etrennes palatines* & ailleurs ; mais nous ne saurions nous empêcher de dire qu'étant entrés dans le temple d'Apollon, un des principaux ornemens de ces jardins, la statue du dieu qui tient sa lyre de la main droite & joue de la gauche, nous a paru singulièrement contraster avec le bel Apollon du Belvedere de Rome. L'entretien de ces jardins coûte par an trente mille florins à l'électeur.

Quelque peine que nous ayons eue à nous séparer du savant & aimable M. Lamey, il falloit continuer notre voyage : c'est pourquoi le 1er. d'avril nous nous embarquâmes dans le coche d'eau, qui descend le Neckar & joint le Rhin pour se rendre à Worms, éloigné de quatre lieues de Mannheim. C'est une ville pauvre, déserte & mal bâtie. Des ruines & des églises encore découvertes attestent la visite des François en 1689. Le même aspect terrible nous a frappés le lendemain à Oppenheim, où il n'y a que la nef de la principale église qui soit

réparée , le chœur étant encore découvert. Nous avons été rendre notre hommage à l'obélisque érigé à la mémoire de Gustave Adolphe , dans un bois sur le territoire de Darmstadt à une demi-lieue d'Ersfelden. La cour de Suede envoie de l'argent à Darmstadt pour l'entretenir. On en trouve la description dans le *Rheinische Antiquarius* , & dans Mérian.

Le 4 d'avril nous fîmes les quatre lieues d'Oppenheim à Mayence ; M. Isenbiehl , professeur des langues orientales dans l'université , & disciple de M. Michaelis , y reçut le premier notre visite , le baron de Benzel , premier ministre de l'électeur , étant dans ses terres. Nous allâmes avec lui voir la bibliothèque du baron de Dalberg , bien garnie d'anciens livres & de mss. Ce seigneur a une généalogie qui commence au tems de J. C. : au reste il est incontestablement le premier baron de l'empire d'Allemagne.

On trouve dans la chartreuse des livres des premiers tems de l'imprimerie. Le *Psalterium Davidis per Joannem Faust civem Moguntinum & Petrum Schoifer de Gernsheim clericum anno dom. 1459, XXIX die mensis Augusti*, in-fol. en très-gros caractères & avec des notes de plain-chant , mérite une attention d'autant plus particulière , qu'il y en a trois exemplaires en parchemin qui servent tous les jours au chœur. Un Hollandois en a voulu acheter un , & a offert de le couvrir de ducats. Ce pseautier est si rare qu'à Strasbourg on en conserve deux feuilles seulement dans la bibliothèque comme une rareté singulière.

## 114 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Il est merveilleux combien l'éducation a fait de progrès à Mayence en peu de tems depuis l'abolition des jésuites. Le baron de Benzel assiste lui-même presque tous les jours aux examens des élèves pour y exciter l'émulation. Nous y avons aussi assisté, & nous en sommes sortis pleinement satisfaits des questions & des réponses. L'électeur a aussi établi un séminaire de maîtres d'écoles pour les villes & les villages.

Le 8 avril, le coche d'eau nous porta de Mayence à Francfort-sur-le-Mein. Nous remîmes au baron de Benzel, ministre de l'électeur de Mayence vers les cercles du Haut & du Bas-Rhin, la lettre dont M. son fils nous avoit pourvus à Mannheim. C'est le frere du premier-ministre & du grand-doyen. Il occupe à Francfort le palais de l'électeur de Mayence, qu'on nomme la Compostelle. L'ancien proverbe est encore véritable, qu'à Francfort, les luthériens ont le gouvernement, les catholiques les églises, & les réformés l'argent. Cependant le commerce des derniers est déchu. La maison de Bolongaro & Crevenna, qui professe la religion catholique-romaine, passe pour extraordinairement riche, & a un comptoir considérable à Amsterdam.

Nous ne dirons presque rien de la bibliothèque de la ville, ouverte le mercredi & le samedi au soir seulement, parce qu'on en a le catalogue imprimé en 1728, in-4to. Un recueil de 115 vol. in-4to. de pieces imprimées, qui ont rapport à la guerre de trente ans, doit être fort intéressant pour l'histoire de Suede,



ainsi que le 116e. volume qui consiste en mss. Il avoit été formé par le bourguemaitre Zum-Jungen , & n'a coûté à la ville que quatre mille florins , quoique le cardinal Mazarin en eût offert seize mille de la bibliothèque de Zum-Jungen , pour avoir ce recueil.

D'autres voyageurs ont assez parlé de l'hôtel-de-ville. Sa grande salle est ornée de quarante-trois portraits de tous les empereurs, depuis Conrad Ier. , qui a régné en 912 , jusqu'à Joseph II. Charles VI regardoit comme un mauvais augure d'y avoir été mis le dernier de sa ligne. Cependant on a encore trouvé place pour les deux suivans , mais il n'y en a plus , à moins qu'on n'ôte l'horloge ou qu'on ne fasse les tableaux plus petits.

Nous avons fait visite à M. Goethe, docteur en droit ; au baron de Rossou , résident de l'électeur Palatin & du margrave de Bade , qui a plusieurs fois remporté le prix de l'académie des inscriptions de Paris ; à M. Gogel , banquier , possesseur d'un cabinet de tableaux de peinture , & de livres rares , que le roi de Suede , Gustave III , & le duc d'Ostrogothie son frere , ont vu en allant à Paris ; à M. Megerlin , qui a traduit l'Alcoran en allemand ; à M. Paradis , qui faisoit à Francfort le *Journal historique*.

Nous étant embarqués le 16 avril sur le Mein ; nous arrivâmes le soir à Hanau. M. le chancelier Homberg Zu Vach nous promit de nous annoncer à la cour , & nous y fûmes présentés au prince héréditaire de Hesse-Cassel , Guil-

## 116 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

laume, comte régent de Hannau, & à la princesse Guilhelmine-Caroline de Danemarck son épouse, par le baron de Gall, maréchal de cour. Nous eûmes l'honneur de dîner à la propre table du prince ce jour-là, & tant que nous en avons pu profiter pendant notre séjour. Le roi d'Angleterre entretient à Hannau une garnison de deux bataillons Hanovriens comme garant du traité de la cession du comté de Hanau, faite par le landgrave de Hesse-Cassel à son fils. La ville doit ses principaux embellissemens à la feue landgrave Marie, sœur du roi d'Angleterre George II, épouse du landgrave de Hesse-Cassel, & mere du prince héritaire qui se sépara de son époux, après qu'il eut embrassé la religion romaine, & se retira à Hannau avec le prince son fils, dont elle prit la tutelle. J'ai vu trois de ses oraisons funebres dont ce prince m'a fait présent, deux en allemand & une en françois, avec une vie manuscrite de la princesse, par M. Wegener, bibliothécaire du prince. Le palais de Hannau, sans avoir une grande apparence, est très-propre, & contient du logement pour trois cens personnes.

Ce prince affable nous accompagna lui-même dans sa bibliotèque particuliere, dont tous les livres sont choisis. Il dessine, grave, tourne, relève en bosse. Il nous a gratifiés de plusieurs ouvrages de sa façon dans ces différens arts, & il nous a permis de voir des manuscrits de sa propre main, tels qu'une histoire d'Allemagne continuée jusqu'à Sigismond, en 1470, des gé-

néalogies des landgraves de Hesse-Cassel & des comtes de Hanau , des cartes géographiques des pays de Hanau & de Cassel , qui sont très-exactes ; il nous montra encore des machines de guerre , comme le belier , la catapulte & la baliste , qu'il avoit faites lui-même d'après les descriptions & les dessins de Polybe & de Follard. Il travaille maintenant à l'histoire de Hanau. Un moment de la journée , il ne le perd pas. Quand il s'amuse à tourner , il se fait lire par M. Wegener. A six heures du matin , il va à la parade , & le reste de la matinée il le passe à sa bibliothèque. Le tems & la durée des repas sont réglés. Depuis environ un an , il a établi une école de dessin , qui a pour professeur M. Gallien , de Paris.

M. l'abbé Saffoy , avec qui nous étions venus de Francfort à Hanau , nous ayant invités à faire quelques excursions dans le voisinage , nous allâmes une fois avec lui à Dettingen , célèbre par la victoire que le roi d'Angleterre en personne y a remportée en 1743 ; à l'abbaye de Seligenstadt , où reposent dans le même tombeau , Eginhard & Emma ; à Rittergute , offrir nos hommages au prince Louis de Wirtemberg , qui y réside en solitaire , & vit éloigné du grand monde comme le spectateur des tourbillons. Sa conversation (du prince) fut très-animée contre Voltaire , Rousseau , Helvétius & leurs disciples. Une autre fois nous suivîmes la cour de Hanau à son château de plaisance de Babenhausen , petite ville luthérienne , d'où l'on apperçoit Catzenellenbogen

dans l'éloignement, & avec une lunette d'approche le château de Zwingenberg, dans le Palatinat, où l'électeur fait garder les prisonniers d'état. On montre dans le château de Babenhäusen, la chambre & le lit où Luther a couché, que le comte Philippe de Hanau a fait réparer & orner de sculptures en 1591. Le chancelier Homberg nous mena aussi voir un jour (le 5 mai) le comte d'Isenbourg au château de Selbold, à quatre lieues de Hanau. Il a été bâti aux dépens des Suédois, nous dit en riant, le comte autrefois grand-chambellan du roi Frédéric, qui le combla de présens. Un autre jour, M. Jaffoy nous conduisit au château de Ronnebourg, sur une hauteur : il est habité par des inspirés & des rebatissans, qui y ont des manufactures de bas de laine : assiégé par les Suédois dans la guerre de trente ans, il ne fut point pris. De Ronnebourg nous allâmes voir Hernhag, superbe village bâti par les Freres-Unis, sous la direction du comte de Zinzendorf, dont ils ont été chassés au nombre de quatre mille, par une politique mal-entendue. Ils ont vendu leur terrain & leurs maisons à M. Agricola, ministre réformé, qui demeure dans la maison qu'avoit occupé le comte de Zinzendorf, qui est plutôt un palais, ainsi que vingt-deux autres inhabitées, qui tombent déjà en ruine & font déplorer la proscription d'hommes aussi industrieux, condamnés à l'exil sans délit, par les artifices du ministre Bauer.

Il y a à Hanau des manufactures de velours qui valent ceux de Gênes.

Le 26 mai nous quittâmes Hanau , pénétrés de reconnoissance , & nous descendîmes le Mein pour retourner à Francfort. Pendant ce second séjour , nous y passâmes une partie du tems dans la bibliotheque de la ville , à compulser les Mss. de Ludolf , sur-tout sa correspondance avec Leibnitz : nous y examinâmes aussi les caracteres éthiopiens , donnés par Ludolf en assez grand nombre , pour imprimer tout un livre en cette langue ; nous visitâmes également la précieuse bibliotheque particuliere de M. le bibliothécaire Lichtenstein , celle délaissée par le feu docteur Senkenberg , dont M. Reichard a l'inspection , le riche cabinet de M. Ehrenrich , la curieuse bibliotheque de M. le recteur Purmann , & le magasin du libraire Varrentrapp , très-bien fourni : il offre pour cinquante ducats un dictionnaire arabe de Golius , avec des corrections & des notes marginales de la main de l'auteur ; ce dictionnaire a appartenu à Uffenbach , qui le tenoit d'un ancien libraire de Leide , qui l'avoit acheté à la vente de Golius. M. Varrentrapp , qui a demeuré à Paris , chez M. Briasson , m'a raconté au sujet de la grammaire chinoise de Fourmont , que Briasson , voyant qu'il n'en débitoit point un assez grand nombre d'exemplaires , en avoit envoyé trois cents à la maculature , & c'est M. Varrentrapp , lui-même , qui fut chargé de l'exécution de cet ordre barbare à l'égard d'un livre recherché dans toute l'Europe.

Nous sommes aussi retournés par eau le 2 juin , de Francfort à Mayence ; en passant à Hoechst ,

nous nous arrêtàmes quelques momens à la manufacture de porcelaine, l'unique du pays. Enfin nous vîmes le chancelier de Benzel, & la bibliothèque dans laquelle on compte environ trois mille manuscrits, & beaucoup d'anciennes éditions. Si cette bibliothèque étoit examinée par un savant critique, il y pourroit faire d'importantes découvertes : il se garde dans les archives de l'empire à Mayence, un original de la bulle d'or, plus beau & mieux écrit que celui de Francfort, & des originaux du traité de Westphalie, dont un est signé de Christine.

Le 7 juin, nous fîmes une promenade à Wisbade, dont l'eau des bains est si chaude, qu'on n'y sauroit tenir le doigt; il y a des bains en sept endroits différens : celui de la Rose est le plus propre. De Wisbade nous gagnâmes Biberach, résidence ordinaire du prince de Nassau-Usingen; delà on découvre parfaitement la ville de Mayence. Le baron de Dungern, maréchal de cour très-instruit, qui est lui-même le précepteur de ses propres enfans, nous présenta à la cour : le prince régnant, Charles, qui y vit comme un bon pere au milieu de ses enfans, s'habille bourgeoisement, & va sans épée; il est veuf, & peut avoir soixante & deux ans : le prince Guillaume, son fils & son héritier, est fort bien élevé; toute la puissance militaire de l'état consiste en 150 hommes.

Le 8 juin, en l'absence du Juif Zacharias Lob Bamberger, son épouse nous fit voir son cabinet à Mayence; une tête de Gustave-Adolphe, de grandeur naturelle en cuivre, nous y frappa :

frappa : quoiqu'elle soit très-belle , il est prêt de la céder pour dix ducats.

L'électeur de Mayence mourut d'apoplexie subitement le 11 de juin. Aussi-tôt le chapitre prit en main le gouvernement , suivant l'usage , avec une autorité illimitée , quoique suivant le droit il ne soit que conservateur ; cependant il porte quelquefois la prévoyance jusqu'à contraindre le nouvel électeur de jurer une capitulation , par laquelle il s'engage à ne rien changer de ce qui a été réglé par le chapitre , pendant l'interregne : la commission d'éducation a été supprimée , plusieurs des plus habiles professeurs sont suspendus ; entr'autres M. Isenbiehl trop savant pour ce pays ; l'ex-jésuite Goldhagen remplace M. Haerdt dans le rectorat du college d'éducation ; & les meilleurs établissemens du feu électeur sont menacés de leur ruine.

Le 20 juin , nous partîmes de Mayence sur un yacht de Cologne : il est très-agréable de descendre le Rhin en cette saison ; les plus charmantes perspectives y charment les yeux ; de beaux vignobles couvrent les côteaux du Rhingau & des environs de Rudesham & de Bacharach (Baahara). Nous arrivâmes à Coblentz le lendemain à cinq heures du soir ; c'est un désert , quand la cour n'y est pas , comme à présent qu'elle se tient à Augsbourg. Nous nous hâtâmes de passer le Rhin pour aller à Ehrenbreisten , qui est de l'autre côté , saluer une dame incomparable , l'ornement de son sexe , madame de la Roche , auteur des *Mémoires de madame de Sternheim* , épouse de M. de la Roche ,

## 122 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

conseiller intime de l'électeur de Treves , & son ministre à la cour de Vienne.

Le 2 juillet , nous rendîmes visite au baron de Spangenberg , vieillard de soixante & dix-huit ans , dont la conversation nous intéressa beaucoup ; il s'entretint avec nous des *Gravamina nationis Germanicæ* présentés à Charles V , qui donnerent occasion à la réforme , & des *Concordata* dressés à Aschaffembourg dès 1361 ; sujet discuté dans le livre de Febronius , & sur lequel on trouve d'importantes lumières dans les *Concordata nationis Germanicæ integra , variis additamentis illustrata Moguntix ou Francofurti & Lipsiæ* , in-8°. L'église Germanique a , sans contredit , les mêmes libertés que l'église de France ; les libertés germaniques sont fondées sur ces *Concordata* , & le redressement des *Gravamina*.

Accompagnés des barons de Kerpen , pere & fils , nous avons jetté un coup-d'œil sur la bibliothèque & les archives qui appartiennent au directoire de la noblesse immédiate de l'Empire au cercle du Rhin ; cette bibliothèque déposée à Coblentz , dans un aile du couvent des dominicains , renferme une collection curieuse de livres de politique & de diplomatique , & particulièrement un livre rare opposé en 1751 & 1752 au duc de Wirtemberg , qui menaçoit les prérogatives de cette noblesse immédiate : ce livre est intitulé , *Vertheidigte Freyheit und Ohnmittelbarkeit des heiligen rœmischen Reichs Ritterschafft in Franken , Schwaben und am Rhein* : Défense de la liberté & de l'immédiateté de la noblesse de Franconie , de Suabe & du Rhin : elle con-



liste en deux gros volumes *in-folio*, qui ne se vendent point, mais dont on a fait des présens : ils ont été imprimés à Schweinfurt, en Suabe, quoiqu'ils ne portent point avec eux le nom du lieu de l'impression, qui a coûté cent mille florins. Il n'y a point de pareille noblesse en Saxe, ni dans les états d'Allemagne, de l'empereur & du roi de Prusse.

Le même jour 2 juillet au soir, nous sommes descendus de Coblenz à Neuwied dans une barque.

Neuwied est une jolie ville à trois lieues de Coblenz. La religion réformée y est la dominante : celle de la cour est la seule dont les églises ayent des cloches ; mais les autres religions y sont souffertes. Le commerce y est libre & exempt d'impôts. Les fabriques y florissent & y sont nombreuses, sur-tout celles des Herrnhouthers qui y occupent un quartier séparé.

Nous fûmes introduits à la cour le 3 juillet. La comtesse ne pouvoit assez louer les Herrnhouters, dont elle disoit que depuis dix-huit ans qu'ils s'étoient établis dans le pays, ils n'y avoient pas donné le moindre sujet de reproche, quelques bruits qu'on eût semé d'eux. Nous avons assisté dans leur église à un sermon fort touchant, prononcé en françois par M. Rieffel leur prédicateur, Suisse de nation. Dans leur cimetiére qu'ils réverent comme un lieu saint, les sépultures sont disposées comme à Herrnhag, les hommes à droite & les femmes à gauche en entrant. Il y en a plusieurs de

## 124 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Suédois. Toutes les épitaphes y sont en françois ; parce que cette communauté a été une colonie françoise dans son origine , quoique maintenant elle soit composée de toute sorte de nations. Leur maison commune , qui a trois étages , ressemble à un monastere qui seroit habitée par des hommes laborieux. Au lieu de moines oiseux vous y trouvez des tailleurs , des cordonniers , des sculpteurs , des horlogers , des tabletiers , qui ont la réputation de faire de bons ouvrages. Toutes les mains sont en mouvement. Il y a environ soixante & dix personnes dans cet espece de couvent d'hommes qui ont tous leur chambre particuliere. Quand quelqu'un d'eux se marie , il sort de la maison commune & va demeurer dans une maison particuliere au quartier des Herrnhouthers. Il y regne par-tout le meilleur ordre & la propreté.

Dans la maison commune des sœurs qui n'a que deux étages , elles y vivent comme des religieuses , s'y occupant utilement à faire des gands de soie , à coudre , à tricoter , &c. Les jeunes filles y sont surveillées , proprement vêtues & coëffées avec uniformité en bonnets blancs , avec des rubans rouges qu'elles nouent sous le menton : seulement les plus jeunes portent des rubans couleur de rose , & les veuves de blancs.

Ces deux sexes ont chacun leurs écoles particulieres , où les filles apprennent la langue françoise & la musique. Il y a trois classes pour les garçons , & on leur apprend aussi le

François. Il est impossible de voir ces établissemens sans en être édifié.

Nous avons rencontré dans la communauté des Herrnhouters un ébéniste Suédois, appelé Jacob Wik, qui a son pere marchand à Stockholm. Le libraire Becklind, Suédois d'origine, est aussi de leur confraternité. Il avoit chez lui la *Vie du comte de Zinzendorf*, par M. Spangenberg leur évêque, résidant à Barby, frere du baron dont nous avons parlé, en cinq volumes petit in-8vo. qui doivent être portés jusqu'à huit.

Le 4 juillet nous visitâmes la manufacture de chapeaux & celle de porcelaine, dont la matiere ou argille se tire des environs de la ville. La porcelaine de Neuwied n'est pas transparente; mais elle est plus propre, plus fine & plus forte que la fayance. On peut la frapper avec le marteau qui laisse la marque du coup sans qu'elle éclate. Elle ressemble à la porcelaine d'Angleterre. Ces deux manufactures travaillent pour le compte de la cour sous la direction du sieur Bar, Suisse.

Il paroît qu'en permettant indéfiniment la liberté de religion, le comte de Neuwied a saisi le vrai moyen de peupler ses états. Les réformés, les luthériens, les herrnhouters, les inspirés, les anabaptistes, les catholiques, les juifs y sont les sept cultes principaux. M. Kinzing, fameux horloger, est memnonite. M. Stradel, joaillier, qui est du nombre des inspirés, nous a dit qu'ils étoient environ vingt personnes de sa religion, qui ont tous la permission de prêcher. Ils ont des livres imprimés, nom-

mément de M. Rock , à la mort duquel l'inspiration a cessé. M. Nogel, leur visiteur général, & maintenant leur chef, que j'ai entendu en chaire, s'énonce bien ; il alléguoit continuellement l'écriture que ses auditeurs cherchoient dans leurs bibles, & dont ils répétoient les paroles à haute voix. Ils parlent beaucoup du sauveur qu'ils se représentent plus comme législateur que comme victime pour les péchés du monde. Il n'y a chez eux ni communion, ni baptême, & ils expliquent tout mystiquement : on peut les regarder comme une sorte de quakers. Ils diffèrent des anabaptistes ou rebaptisans, qui se laissent baptiser à l'âge de maturité, quand ils sont capables de répondre eux-mêmes.

Le 7 de juillet nous allâmes voir le château de Frederichstein, bâti par le pere du comte régnant. Toute agréable que soit sa situation, ce n'est rien en comparaison de celle du château de plaisance de Ruheberg ou Montrepos à deux lieues de Neuwied, que nous avons vu depuis. Rien n'a été négligé pour faire de Montrepos un séjour charmant au suprême degré. Si la nature y a fait les avances, l'art n'a rien épargné pour donner de l'ordre à ses beautés. Tout y est d'un goût simple & exquis, & ravit l'œil & le cœur. C'est principalement à la comtesse épouse du comte régnant qu'on doit la disposition enchanteresse de ces lieux, qui ont fait sur nous une impression plus délicieuse qu'aucun que nous ayons vu dans nos voyages.

Le 8 nous fîmes une promenade à Nieder-

biber, village éloigné d'une lieue de Neuwied, à la place duquel il doit y avoir eu autrefois une grande ville appelée Weiffenhall qui s'étendait jusqu'au Rhin. C'est dans l'église de ce village qu'on voit le tombeau d'Hermann, comte de Wied, élevé au siège de Cologne en 1515, excommunié & déposé par le pape en 1546, après qu'il eut embrassé la réforme, & mort en 1552.

Le pays de Wied est rempli de mines de fer, de fonderies & de forges d'un grand revenu. Les minés de cuivre qui contenoient aussi de l'or en petite quantité, ne s'exploient plus, parce qu'elles ne donnent pas maintenant assez de profit. Indépendamment de la ville qui peut contenir trois ou quatre mille habitants, le comté contient encore quatorze à quinze cents familles. Un esprit général de travail, d'industrie & d'émulation s'est emparé de cet état. L'exemption de toute gêne en matière de religion l'a fait naître. On y souffre pour ainsi dire tout ce que dieu souffre.

Nous avons été voir aux environs une briqueterie où l'on fabrique des boulets de terre cuite, qui servent dans les combats de mer à mettre en pieces les voiles des vaisseaux ennemis, parce qu'ils se brisent en mille morceaux en sortant du canon. Une double cuire leur donne la dureté de la pierre. Ils sont de l'invention du docteur Leygh, médecin.

Les vents contraires nous retinrent sur le Rhin neuf heures, au lieu de quatre qu'on met ordinairement à descendre par eau, de Wied à

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Bonn. Nous y arrivâmes le 22 juillet avec une lettre de recommandation du baron de Kerpen, de Coblentz, au marquis Trotti, chambellan, qui voulut bien nous accompagner à Poppelsdorf, château joint à celui de la ville par trois belles allées. Nous vîmes la grotte faite en six ans, par M. la Potterie seul. Il fait la composition d'un enduit, propre à garantir des vers, les navires & les édifices, & cependant ses talens ne l'ont pas enrichi. Le cabinet du château électoral dans la ville, est rempli entr'autres choses d'un grand nombre d'oiseaux séchés de tout pays, & de machines de l'invention de M. le Fevre, que l'électeur a fait voyager à ses dépens, pour augmenter ses connoissances. Nous remarquâmes dans une salle le portrait de l'électeur Clément Auguste, frere de l'empereur Charles VII, en habit militaire, avec la cuirasse, le casque & l'épée, tel qu'il étoit, quoiqu'archevêque, dans l'exercice de sa dignité de grand-maître de l'ordre Teutonique. Le baron Sind, premier écuyer, me fit présent de son *Art du manège pris dans ses vrais principes, suivi d'une nouvelle méthode pour l'embouchure des chevaux & d'une connoissance abrégée des principales maladies* : à Vienne, avec fig. in-8vo. ouvrage dont les connoisseurs font cas, & qui a mérité à l'auteur une lettre de remerciement de la propre main du roi de Suede, pour l'exemplaire qu'il lui en avoit envoyé. Les cabinets & bibliothèques du président baron de Gymnich, du général Kleist, & de Mrs. Altslaedten, freres, attirerent notre atten-

tion, & sur-tout la vaste & curieuse bibliothèque du baron de Belderbusch, premier ministre.

Le 2, nous continuâmes notre voyage vers Cologne, grande ville en forme de demi-cercle, qui a le Rhin pour son diamètre. Nous y cherchâmes le baron de Hupsch, qui y possède un cabinet des plus curieux par le grand nombre d'antiques, de médailles, de manuscrits & de toute sorte de raretés qu'il y a rassemblées avec des peines infinies. Ce seigneur n'étoit point chez lui. A son défaut, sa servante nous y conduisit, & en nous en expliquant les détails, elle déploya une familiarité avec ces trésors d'érudition & des lumières qui nous causèrent de la surprise. M. Alster, vicaire de S. André, très-verlé dans l'histoire de Cologne, nous a montré un recueil unique en Allemagne, pour son ensemble : c'est la réunion dans un volume in-fol. de toutes les pièces fugitives & petits écrits imprimés à Cologne, pour & contre l'électeur Hermann de Wied, qui voulut introduire la doctrine des protestans.

Le 6 août, le bourguemaître Mulheim nous ouvrit le cabinet de raretés de la ville, où nous admirâmes cent cinquante volumes in-fol. de grand format, contenant des estampes de toutes les écoles, trente volumes de dessins originaux de différens maîtres & académies, & dix volumes de pièces de Carlo Maratti.

Le 7, nous fûmes reçus dans l'atelier de l'abbé Hardy, habile dans l'art de faire des figures de cire ressemblantes, & de préparer

### 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des microscopes meilleurs que les ordinaires.

Un autre jour nous fûmes plus heureux que n'avoir été Heinfius, à qui l'accès de la bibliothèque du chapitre de la cathédrale fut interdit : ce qui eut des suites désagréables pour ce chapitre, comme on le peut voir dans une lettre de Heinfius, insérée au *Sylloge epistolarum virorum illustrium collectarum* à Petro Burmanno, in-4to. Par l'entremise du comte d'Oettingen, nous obtînmes du chapitre la permission d'y entrer, accompagnés de plusieurs trésoriers. Il n'y a que des Mss. au nombre de 208, dont on a sujet d'espérer que M. de Hillesheim publiera un catalogue moins maigre que celui du pere Hartzheim. Presque tous viennent de la bibliothèque de Charlemagne qui les a légués.

Comme on nous avertit que le docteur Pranghe, ancien secrétaire du baron de Neuhof, roi de Corse, demeurait à Cologne, nous eûmes envie de le voir, & notre curiosité fut agréablement satisfaite. Nous vîmes encore la bibliothèque du college, celle des freres mineurs, celle des bénédictins, celle des brigittins, celle des chartreux, celle de M. Hillesheim, trésorier & professeur en droit, chez M. Merle sa collection complete de monnoies de Cologne, dans l'église de St. Pierre le Christ, peint la tête en bas, chef-d'œuvre de Rubens, & au trésor des dominicains la châsse d'Albert-le-Grand.

Le 16 août, nous partîmes de Cologne pour nous rendre le même jour à Dusseldorf. M. Brulliot, peintre François, nous en fit voir la



galerie de peintures , dans laquelle on trouve 358 tableaux originaux en cinq différentes salles , dont la plus grande est remplie de ceux de Rubens. Marie Anne-Louise de Médicis , épouse de l'électeur Palatin Jean Guillaume , inspira au prince son époux , le goût des beaux-arts. Ainsi ce n'est pas seulement en Italie que la maison de Médicis les a introduits , elle les a amenés avec elle au-delà du Rhin , à Dusseldorf & à Bensberg , château à deux lieues de Cologne , comme ils avoient accompagné Marie de Médicis en France. M. Krahe , directeur de l'académie de peinture & de sculpture , nous montra avec beaucoup de complaisance ce nouvel établissement. Il fait parfaitement rajeunir les vieux tableaux , & il possède avec M. Bulliot l'art de les transporter sur une autre toile. Il y a à Dusseldorf 1300 luthériens qui y ont une église , comme aussi les calvinistes.

Le 19 d'août , suivant le chemin de Duisbourg , nous traversâmes un bois non loin de Kaiserswerth , dans lequel on rencontre beaucoup de chevaux sauvages. La bibliothèque de l'université de Duisbourg , où nous fûmes conduits par M. Melchior , professeur & bibliothécaire , n'offrit rien de rare à notre curiosité : nous nous appercevions que la langue allemande s'approchoit de la hollandoise en ce pays , & qu'on disoit *wat* pour *was* , *grot* pour *gros*. De Duisbourg nous gagnâmes Wesel , & de Wesel Xanten , où nous nous imaginions trouver M. Paw , chanoine catholique , auteur des *Recherches sur les Américains* , & aussi sur les

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Chinois & les Egyptiens. Il étoit allé à Cleves , où nous arrivâmes bientôt nous-mêmes.

Cleves , dans une jolie situation , peut avoir cinq mille habitans , il n'y a ni garnison ni garde. Nous y vîmes d'abord la bibliotheque choisie de M. Maas , co-recteur de l'école réformée , savant homme , qui a traduit en allemand la description de la Palestine , écrite en hollandois , par M. Bachienes de Maestricht , & nous eûmes le plaisir de passer une partie du tems avec un François , des plus beaux-esprits qu'il y ait , & de la plus agréable société , M. Manzoni , auteur du *Courier du Bas-Rhin* , dans lequel il s'amuse souvent à turlupiner l'exjésuite Jaurin-villiers , gazettier de Cologne.

( Pour être achevé. )



---

*LETTRE adressée à l'abbé RAYNAL, sur les affaires de l'Amérique septentrionale, où l'on relève les erreurs dans lesquelles cet auteur est tombé en rendant compte de la révolution de l'Amérique ; traduite de l'anglois de M. THOMAS PAYNE, maître-ès-arts de l'université de Pensilvanie, auteur du Pamphlet intitulé : Le sens commun, & autres ouvrages. A Philadelphie ; & se trouve à Paris, chez Knapen & fils, imprimeur-libraire, pont S. Michel, in-8°. de 124 pages. 1783. Prix, 1. liv. 10 sols.*

CET ouvrage ne peut qu'être recherché avec empressement, & lu avec intérêt dans les circonstances présentes. La réputation de l'auteur de l'*Histoire philosophique & politique de l'établissement & du commerce des Européens dans les deux Indes*, & de celui du *Sens commun*, l'une des meilleures productions qui aient paru pendant la guerre, sur les causes qui l'avoient allumée, & sur les prétentions des deux partis, est faite pour piquer la curiosité générale, sur-tout lorsqu'ils se montrent en opposition l'un à l'autre. L'amour de la justice & de la vérité, le sentiment intime d'avoir pour lui la raison, ont fait prendre la plume à M. Payne. Comme citoyen de la nouvelle république des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, il a cru

devoir s'élever contre de fausses notions données sur le peuple auquel il appartient, par un homme célèbre qui s'y est pris sans doute trop tôt pour tracer l'histoire d'une des plus grandes & des plus importantes révolutions arrivées dans le monde. Nous ne sommes pas encore à la distance nécessaire pour saisir, sans crainte de se tromper, les caractères des personnes qui ont agi, & les circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. La plupart des mémoires fournis par l'Europe & par l'Amérique respirent l'esprit de parti. Les relations mêmes des faits sont ordinairement par-tout, moins leur histoire véritable, qu'un tableau chargé de couleurs qui les défigurent, qui les présentent tels qu'on a intérêt de les envisager, ou tels qu'on veut qu'ils soient offerts au public. Les témoins des événemens peuvent donc être souvent induits en erreur sans pouvoir s'en défendre. C'est au tems seul à dissiper les ténèbres, à écarter les voiles qui masquent la vérité; en se pressant trop, on va au hasard, & on s'expose, comme l'a fait M. l'abbé Raynal, à exalter fréquemment sans raison & à blâmer sans cause, à célébrer des choses qui ne devoient pas l'être, & à se taire sur celles qui méritoient de justes éloges, à changer souvent de dispositions sur les faits & sur les personnes, & à n'en peindre presque aucuns de traits fixes & marqués.

Ces observations, qui trouvent naturellement ici leur place, peuvent servir d'avis à tous ceux qui préparent aujourd'hui une his-

toire de la révolution d'Amérique. Ils se multiplieront sans doute ; plusieurs l'ont déjà commencée ; d'autres en annoncent encore : ils ne trouveront pas mauvais qu'on les invite à réfléchir sur l'exemple de M. l'abbé Raynal , à suspendre leurs travaux , à songer que c'est rarement à l'époque des événemens qu'il est possible de les bien décrire ; & si , malgré cela , ils croient pouvoir continuer , à lire la lettre de M. Payne.

Son objet est de prouver que l'historien François s'est trompé dès le fondement de son ouvrage , en comprenant mal & en établissant mal les causes qui produisirent la rupture entre l'Angleterre & les colonies.

» De toutes les causes énergiques qui produisirent tant de révolutions sur le globe ,  
 » dit M. l'abbé Raynal , aucune n'existoit dans  
 » le nord de l'Amérique. Ni la religion ni les  
 » loix n'y avoient été outragées. Le sang des  
 » martyrs ou des citoyens n'y avoit pas ruisselé sur les échafauds. On n'y avoit pas insulté aux mœurs. Les manières , les usages ,  
 » aucuns des objets chers aux peuples n'y avoient été livrés au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'y avoit arraché aucun habitant  
 » du sein de sa famille ou de ses amis , pour le traîner dans les horreurs d'un cachot. L'ordre public n'y avoit pas été interverti. Les principes de l'administration n'y avoient pas  
 » été changés , & les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes.  
 » Tout se réduisoit à savoir si la métropole

### 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» avoit ou n'avoit pas le droit de mettre di-  
» rectement ou indirectement un léger impôt  
» sur les colonies ».

Ce paragraphe , qui éblouit d'abord , ne paroît plus , lorsqu'on l'examine de près , qu'une déclamation oratoire. M. l'abbé Raynal ou a été bien mal informé , ou n'a pas jugé à propos de dire ce qui étoit & de distinguer les tems. En 1763 , aucune de ces causes n'existoit en effet en Amérique ; mais quelques-unes malheureusement existèrent avant l'année 1766 , & l'auteur paroît avoir bien mal vu son sujet , ou consulté peu sa logique , en ne faisant pas lui-même cette observation. Il convient que l'acte du timbre en 1764 étoit une *usurpation des droits les plus sacrés & les plus précieux des Américains* ; c'est donc assurément avouer que la plus énergique de toutes les causes eut lieu en Amérique 12 ans avant la déclaration de l'indépendance , & 10 ans avant le commencement des hostilités. Cet acte fut révoqué à la vérité , deux ans après qu'il eut été passé ; mais il ne tarda point à être suivi d'un autre d'une bien plus grande importance , & susceptible de conséquences bien plus dangereuses : ce fut l'acte déclaratoire qui attribuoit au parlement d'Angleterre le *droit de lier l'Amérique dans tous les cas quelconques*. Si l'acte du timbre étoit , de l'aveu de M. l'abbé Raynal , une usurpation des droits les plus précieux & les plus sacrés des Américains , l'acte déclaratoire ne leur en laissoit plus aucun. Il contenoit les *semences* toutes développées du gouvernement

le plus despotique qui fut jamais exercé dans le monde ; il ébranloit dans leurs fondemens les chartes primitives de la couronne d'Angleterre, sur la foi desquelles les émigrans de l'ancien monde passèrent dans le nouveau. Au mépris de la nature de ces chartes qui, étant celles d'un traité, supposoient un concours, il les soumettoit entièrement au caprice d'une des parties qui, sans consulter l'autre, pouvoit les altérer ou les anéantir à son gré. Il n'y a point, ajoute M. Payne, d'acte de despotisme auquel cette loi ne pût s'étendre. Si dans les applications particulières, on eût pu être forcé quelquefois de s'accommoder aux mœurs & aux habitudes locales, le principe fondamental n'en légitimoit pas moins toute espèce de tyrannie. Les loix demandent obéissance ; celle-ci demandoit servitude ; & sous son influence, la condition d'un Américain n'eût plus été celle d'un sujet ; elle eût été celle d'un esclave. La tyrannie s'est souvent établie sans les loix, quelquefois même en dépit des loix ; mais l'histoire du monde ne fourniroit pas un autre exemple des efforts qu'elle a faits pour s'établir par leur secours.

M. l'abbé Raynal a donc eu tort de dire que les principes de l'administration n'avoient point changé, & que les maximes du gouvernement y étoient toujours restées les mêmes. Il ne s'est pas moins trompé, lorsqu'il a dit que tout se réduisoit à savoir si l'on mettroit un impôt léger sur les colonies ; cette erreur ne lui est point particulière : il l'a puisée dans les papiers pu-

### 133 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

blics , où elle a été répétée jusqu'au dégoût par ceux qui écrivent au jour le jour , sans remonter jamais au passé , & par ceux qui étoient intéressés à jeter des nuages sur la véritable origine de la guerre , en ajoutant un chapitre au gros livre des grands événemens par les petites causes. Ils ont induit M. l'abbé Raynal en erreur : il a confondu , d'après eux , la cause de la guerre avec la première occasion des hostilités. L'acte du thé ne révolta qu'à cause de ses conséquences. Ce n'étoit en effet qu'une expérience hasardée , pour servir ensuite de prétexte à la pratique illimitée de la loi déclaratoire , qui se présentoit ici comme déguisée sous la formule plus usitée de la suprématie universelle du parlement. La soumission à l'acte du thé entraînoit la reconnaissance de l'acte déclaratoire.

Ce développement des véritables causes de la guerre jette un nouveau jour sur l'histoire de la grande révolution qui en a été la suite ; c'est à la philosophie à les suivre & à les détailler : rien en effet ne diffère plus entr'eux que les ressorts qui ont mu les Américains dans cette circonstance importante , & ceux qui ont changé par-tout ailleurs les formes du gouvernement. On voit un peuple fier , connoissant la nature & le prix de la liberté , la dignité de l'homme , qui n'a agi qu'en conséquence de son attachement à ses principes. Il n'avoit aucune famille particulière à abattre ou à élever ; des inimitiés personnelles ne déshonorèrent pas la noblesse de sa cause. Il s'éleva d'un commun accord , ne brisant sa chaîne que par degrés ,



& comme proportionnant ses efforts au redoublement d'injustice & d'inflexibilité qu'il éprouvoit de la part de l'Angleterre. Peu s'en fallut même que cette modération ne lui devînt funeste , & que la déclaration de son indépendance ne fût un acte tardif & sans effet. Si cette démarche n'eût pas été faite au tems où elle le fut , je ne vois pas , dit M. Payne , que dans le cours des affaires qui suivirent , on eût pu trouver le moment de la placer avec le même succès , ou même avec la moindre apparence de succès. Elle eut heureusement lieu avant les revers de fortune que les Américains devoient éprouver , avant les opérations de la funeste campagne de 1776. Leur honneur , leur intérêt , tout leur faisoit une loi de la soutenir ; & cette vigueur de sentiment & de pensée que la liberté seule peut donner à ceux qui ne la voient encore que dans l'éloignement , ranima leur confiance. Ils envisagerent dans l'avenir des scènes de bonheur & des jours de repos , & l'espoir d'établir leur nouveau système adoucit pour eux les peines & les difficultés de la guerre.

L'auteur est persuadé que , dans l'origine , le cabinet anglois étoit fermement décidé à se brouiller avec l'Amérique. Il ne doutoit pas du succès de ses prétentions , s'il pouvoit une fois le faire dépendre des suites d'une bataille. Il se flattoit d'obtenir , par la conquête , ce qu'il ne pouvoit se promettre de la négociation , & ce qu'il ne pouvoit même proposer avec décence.

» Les chartes & les constitutions fondamentales des colonies offensoient les ministres An-

» glois ; ils voyoient avec peine les progrès de  
 » nos richesses & de notre population , qu'ils  
 » regardoient comme des moyens naturels d'in-  
 » dépendance ; ils crurent qu'après nous avoir  
 » mis sous le joug , ils ne pouvoient nous y  
 » retenir qu'en nous accablant. Une conquête  
 » les rendoit seigneurs & fermiers , & les met-  
 » toit à la fois en possession du fond & de la  
 » rente ; une victoire pouvoit faire cesser tous  
 » les troubles du gouvernement , & mettre fin  
 » aux remontrances & aux débats. L'acte du  
 » timbre leur avoit appris à engager la querelle  
 » avec avantage ; ils n'avoient qu'à renouvel-  
 » la scène , & donner la première impuls-  
 » ion. Ils espérèrent une révolte ; ils l'excitèrent ;  
 » ils s'attendoient à la déclaration d'indépen-  
 » dance : leur espoir ne fut pas trompé ; mais  
 » sur-tout ils se promettoient une victoire , &  
 » ils ne rencontrèrent que la honte d'une dé-  
 » faite. «

Si M. l'abbé Raynal s'est trompé sur la cause  
 de la guerre , & si , sur tous les points qui mé-  
 ritoient d'être discutés , il a négligé de faire des  
 recherches , & consulté uniquement son imagi-  
 nation , il n'a pas fait moins de fautes dans le  
 récit des faits. Un seul paragraphe renferme tout  
 ce qu'il dit des actions de Trenton & de Prin-  
 ceton , en décembre 1776. Il donne en trois  
 pages les opérations militaires des deux armées ,  
 depuis que le général Howe fut arrivé d'Halifax  
 à New-Yorck , & qu'il eut reçu les renforts  
 que le lord Howe lui amena d'Europe , & ce  
 récit est rempli d'erreurs & d'omissions. A peine

indique-t-il l'action de Long-Island; il se tait entièrement sur les opérations des Plaines-Blanches, sur l'attaque & la prise du fort Washington, défendu par 2500 hommes, sur l'évacuation du fort Lée, en conséquence de cette perte, & qui méritoit au moins d'être rapportée, puisque ces malheurs causerent en partie la retraite vers la Delaware à travers les Jerseys, à une distance d'environ 90 milles. M. Payne se borne à rectifier ici quelques faits mal connus en Europe, & à en détailler quelques autres qui font le plus grand honneur à la conduite & aux talens du général Washington, qui mérite à juste titre d'être placé à côté des plus grands capitaines.

Les méprises de M. l'abbé Raynal sur le papier-monnoie, & la dette de l'Amérique, demandent quelques détails. Il y avoit, dit-il, dans le public, au 13 septembre 1769, pour 35,544,155 livres sterl. de papier-monnoie; l'état devoit d'ailleurs 8,385,356 liv. sterl., sans compter les dettes particulières à chaque province. C'est s'exprimer comme si les Etats-Unis avoient en effet contracté une dette de plus de 40 millions sterl. Un peu d'attention à l'usage du papier-monnoie fixera les idées sur ce sujet; on n'en a jamais eu de bien nettes en Europe. Ce papier fut d'abord répandu par le congrès sous le nom de dollars; il ne conserva pas toujours la même valeur. Ceux qui circulèrent la première année, étoient égaux à l'or & à l'argent, ils baissèrent la seconde année, & plus encore la troisième; ainsi de suite

## 142 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pendant 5 ans , au bout desquels il n'y en avoit pas de répandus dans le public pour plus de 10 ou 12 millions sterl. Il auroit fallu lever cette somme en taxes pour soutenir les frais de la guerre pendant 5 ans. Tant que les papiers circulèrent , supportant annuellement une réduction qui les anéantit par degrés , on ne mit aucune taxe importante ; l'événement fut le même pour le public ; la réduction tint lieu d'impôt ; le peuple devoit fournir 10 ou 12 millions ; pourvu qu'il ne payât pas deux fois , le choix entre les manieres de contribuer devoit lui être à-peu-près indifférent.

» Cette dette dont parle M. l'abbé Raynal  
» n'existe donc point réellement , puisqu'elle se  
» trouve payée par les sacrifices des particu-  
» liers qui consentirent à supporter sur les papiers  
» qui circuloient entr'eux , une réduction à-peu-  
» près égale au montant des frais de la guerre  
» pendant 5 ans. «

Aujourd'hui le papier-monnoie n'étant plus employé , il n'y aura plus de réduction. L'or & l'argent vont redevenir le moyen d'échange ; on établira des impôts ; ils seront moins onéreux que l'effet des réductions , parce que la répartition sera plus juste , & proportionnée aux moyens de chaque contribuable. On n'avoit pas prévu d'abord en effet , que la dette contractée par le moyen du papier-monnoie , s'éteindroit ainsi d'elle-même ; mais les choses étant parvenues à ce point par le consentement volontaire de tous , elle s'est trouvée acquittée par ceux qui devoient réellement , & il n'y a peut-

être jamais eu d'acte aussi universellement national que celui-ci. Le gouvernement n'y a point eu de part; chacun a consenti librement à déprécier ses papiers, & tel a été l'effet qu'a produit le haussement de la valeur nominale des denrées; mais dans le fond, chaque Américain supportant, par cette réduction, une perte égale à la somme qu'il auroit dû fournir par l'extinction de la dette, on doit tenir compte de cette perte, qu'il faut considérer comme représentant la portion de taxe de chacun dans le tems où la taxe n'étoit pas encore établie. Ce seroit donc une grande injustice d'imposer le peuple après la guerre, pour le paiement d'une chose qu'il a déjà payée; ce seroit valider dans les mains d'autrui des papiers qui perdirent toute valeur dans les siennes.

» Le papier-monnoie fut répandu comme  
 » un moyen de soutenir la guerre; il a rendu  
 » ce service tant qu'il a circulé, sans être d'ail-  
 » leurs essentiellement à charge au public; mais  
 » imaginer, comme quelques-uns l'ont fait,  
 » qu'à la fin de la guerre, il doit se transfor-  
 » mer en or ou en argent, c'est supposer qu'au-  
 » lieu de nous causer les dépenses ordinaires,  
 » cette même guerre a dû nous rapporter 200  
 » millions de dollars. «

L'auteur suit après cela M. l'abbé Raynal dans le compte qu'il rend de la situation de l'Amérique pendant l'hiver de 1777 & le printemps suivant. Il termine ses observations par le traité avec la France, qu'il regarde comme la seule cause qui empêcha le rapprochement des

colonies & de la métropole, lorsque celle-ci proposa à celles-là des conditions qui en furent rejetées avec hauteur. Le traité d'amitié & de commerce entre la France & les Etats-Unis fut bien signé le 6 février 1778; mais il ne put produire aucun effet sur les Américains avant qu'ils en fussent instruits; ils n'en eurent connoissance que le 2 mai de la même année, c'est-à-dire, onze jours après que le congrès eut rejeté les propositions de l'Angleterre, arrivées le 21 avril à Yorck-Town, où il étoit assemblé.

» Dans le tems où ces choses se passaient ;  
 » dit M. Payne, j'étois secrétaire du congrès  
 » au département des affaires étrangères. Toutes les lettres politiques des commissaires  
 » Américains étoient déposées entre mes mains ;  
 » toutes les dépêches officielles s'écrivoient dans  
 » mes bureaux ; & je puis assurer que lorsque les propositions de l'Angleterre furent  
 » refusées, le congrès étoit si loin d'être informé de la signature du traité, qu'il y avoit  
 » plus d'un an qu'il n'avoit reçu une seule  
 » ligne d'information sur quelque sujet que ce fût, de la part des commissaires qu'il avoit  
 » à Paris. Il y a apparence que ce contre-tems  
 » avoit été causé par la perte du port de Philadelphie, & de la navigation de la Delaware, mais sur-tout par le danger des mers,  
 » couvertes en ce tems-là de corsaires anglois. «

Nous sommes forcés, pour plusieurs détails très-curieux, & sur-tout pour la réponse énergique du congrès aux commissaires britanniques ;

ques, de renvoyer à l'ouvrage même ; mais nous citerons la réponse de l'auteur à M. l'abbé Raynal, qui prétend qu'en jettant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend la liberté, la philosophie voit trop que le bonheur de l'humanité n'y a point de part.

» Il importe peu, dit M. Payne, de savoir  
 » dans quelle disposition d'esprit & d'humeur  
 » se trouvoit M. l'abbé Raynal en écrivant cette  
 » réflexion. Si le sentiment qu'elle exprime est  
 » juste, il n'a pas besoin d'apologie ; s'il est  
 » faux, il ne peut être excusé, & présenté  
 » comme une opinion de philosophie, il doit  
 » être examiné sans égard pour l'auteur. «

» C'est peut-être moins sur les motifs que  
 » put avoir cette alliance que sur ses suites,  
 » que la philosophie doit s'exercer ; ce sont  
 » celles-ci qui conduisent nécessairement à ceux-  
 » là. Le bonheur de l'Amérique tenoit à son  
 » indépendance ; il ne se bornoit pas à la gé-  
 » nération actuelle ; il embrassoit celle qui naît  
 » & celles qui vont suivre. M. l'abbé Raynal  
 » se trompe donc par rapport à cette partie du  
 » monde. La France, de son côté, n'étoit pas  
 » dans la nécessité de se chercher des amis ;  
 » c'est la plus forte preuve qu'en s'unissant  
 » aux Américains, elle ne put être déterminée  
 » que par de bons motifs, c'est à dire, par le  
 » desir de procurer quelque bien, puisqu'il n'y  
 » a point de motifs sans cette condition. Elle  
 » voyoit pour elle-même une foule de conve-  
 » nances dignes de son attention. En s'unissant

» avec une nation malheureuse, elle s'affuroit  
 » un allié fidele; & diminuant par-là la puis-  
 » sance d'un ennemi qu'elle ne cherchoit alors  
 » ni à humilier ni à détruire, elle trouvoit  
 » ainsi le rare avantage de profiter sans nuire.  
 » La réflexion de M. l'abbé Raynal ne s'ac-  
 » corde ni avec le cours naturel de l'esprit,  
 » ni avec l'influence qu'il a coutume d'avoir  
 » sur notre conduite. «

L'objet sur lequel insiste principalement l'écrivain Américain, c'est la réfutation de l'argument si souvent répété, que séparée de l'Angleterre, l'Amérique sera toujours Angloise; qu'elle tient à cette nation par des liens trop anciens & trop multipliés pour pouvoir les rompre; que la paix va les renouer. Il n'y eut jamais, répond-il, deux événemens plus heureusement combinés pour la destruction des préjugés qui découlent de l'uniformité des mœurs, de la religion, du langage, de l'esprit même, que la révolution de l'Amérique & son alliance avec la France. Si cette séparation s'étoit faite paisiblement, elle n'eût produit aucun changement essentiel dans les sentimens; les mêmes notions, les mêmes préventions qui gouvernoient auparavant les deux peuples, les gouverneroient encore. Toujours esclaves de l'erreur & de l'éducation, l'on continueroit à parcourir servilement le cercle étroit des idées populaires; mais les moyens qui ont préparé la révolution, ont, pour ainsi dire, épuré les ames, & détruit jusques dans leurs racines les préjugés qui les égaroient.



Quelle alliance fut jamais établie sur des fondemens plus vastes que celle qui réunit l'Amérique à la France ? Ces deux pays n'avoient été ennemis qu'à cause de l'Angleterre ; il n'y avoit originairement entr'eux aucun sujet de querelle , si l'on en excepte les intérêts de cette dernière , pour la défense desquels l'Amérique avoit pris les armes contre la France. Une longue suite d'injustices & de mauvais traitemens , la rupture totale causée par le commencement des hostilités à Lexington le 19 avril 1775 , ont produit une nouvelle façon de penser. A mesure que les cœurs se sont fermés à l'Angleterre , ils se sont ouverts au reste du monde.

» L'expérience a démontré que c'est non-seu-  
 » lement une chose impraticable de conquérir  
 » l'Amérique , mais qu'il seroit encore plus  
 » difficile de soumettre son génie , & de la ra-  
 » mener à son ancienne façon de penser. De-  
 » puis le commencement de la guerre , c'est-à-  
 » dire , depuis environ huit ans , des milliers de  
 » nos jeunes gens sont devenus hommes ; ces  
 » nouveaux citoyens ne connoissent rien de  
 » l'Angleterre que son inimitié barbare ; ils  
 » jugent de l'indépendance de l'Amérique com-  
 » me un Anglois juge du gouvernement d'An-  
 » gleterre ; ils la regardent comme la base de  
 » la constitution naturelle & primitive du pays.  
 » D'un autre côté , des milliers de vieillards  
 » imbus des préjugés anglois ont déjà quitté ou  
 » quittent tous les jours les affaires & la vie.  
 » La succession naturelle des générations di-  
 » minue chaque jour les avantages des An-

» glois. Le tems & la mort , ces implacables  
 » ennemis , les combattent fans relâche ; & les  
 » relevés des morts dans toutes les parties de  
 » l'Amérique font les thermometres les plus  
 » sûrs du déclin de leur puissance. Dès leurs  
 » berceaux , au milieu de leurs jeux , nos en-  
 » fans s'accoutument à les entendre nommer  
 » & à les nommer ennemis ; une tradition  
 » fidelle leur transmet l'histoire de nos mise-  
 » res ; ils ne voient autour d'eux que des mai-  
 » sons brûlées , des campagnes ruinées ; on ne  
 » les entretient que de leurs peres , de leurs  
 » oncles , de leurs parens massacrés ; & la pre-  
 » miere leçon de leur premiere enfance se  
 » trouve dans ces cruelles paroles : *Tous ces*  
 » *maux furent l'ouvrage des Anglois.* »

M. Payne , après avoir tracé un tableau de l'administration angloise qui a commencé & soutenu la guerre , fait celui des ministres qui l'ont remplacée , & ses portraits sont quelque-fois séveres. Il termine sa lettre par un *post-scriptum* dans lequel , à l'occasion des bruits d'une pacification générale & prochaine qui commençoient à se répandre en Amérique , il examine , en passant , ce que l'Angleterre voudra obtenir ; il ne doute pas qu'elle ne se ménage quelque poste , tel que le Canada ou Halifax , & il fonde cette conjecture sur la connoissance d'un vice de politique qui , dans le choix des moyens , l'a toujours portée à se décider pour ceux dont l'effet naturel est d'être contraire aux intérêts & à l'attente de ceux qui choisissent. Le Canada se peuplera , & alors

il ne tardera pas à secouer le joug ; s'il ne se peuple pas , il ne mérite ni les frais , ni les peines de l'entretien & de la conservation. Quant à Halifax , la guerre étant finie & les Etats-Unis indépendans , cette place est inutile ; un port dont on n'avoit besoin que pour le maintien du pouvoir , n'est qu'un objet de dépense quand ce pouvoir n'existe plus. Il en est de lui comme de Gibraltar : un poste dont on n'a pas besoin en tems de paix , & qui est inutile en tems de guerre , ne mérite pas d'être conservé. M. Payne conseille à l'Angleterre de profiter de l'occasion de se débarrasser elle-même de ces établissemens , pour s'épargner des frais & pour éviter à l'avenir des démêlés & des brouilleries. A présent que le traité est conclu , nous savons que la Grande-Bretagne n'a pas suivi ce conseil : on ne devoit pas s'y attendre.

M. Payne mérite des éloges pour la justesse de ses critiques , qui nous ont paru solides ; mais il en mérite encore plus , pour sa modération. On aime à voir cet homme respectable , conserver sans cesse la dignité de la vertu , & combattre un adversaire , assurément moins circonspect , avec cette modestie qui n'accompagne pas toujours les talens.

La traduction est aussi élégante que fidelle , c'est l'ouvrage d'un jeune homme dont le style paroît déjà formé , & qui annonce par ce coup d'essai , qu'il méritera un jour d'être traduit.

Ceux qui ont dans leur bibliothèque l'ouvrage de M. l'abbé Raynal , ne peuvent aussi se dispenser d'acquérir cette réfutation , que

150 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

M. Knapen a eu soin d'imprimer dans le même format.

( *Journal encyclopédique ; Année littéraire ;  
Journal de Monsieur.* )

---

*MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois. Lettre K k. Livres d'histoire & de géographie, imprimés en françois au XVIe. siècle. A Paris, chez Moutard, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny. In-8vo. de 390 pages. 1783.*

C E nouveau volume des intéressans *Mélanges*, contient les premiers articles du *Tableau* du monde connu au XVIe. siècle, & ce tableau est tracé d'après les cosmographies ou descriptions de l'univers écrites en françois à cette époque. Il commence, suivant l'ordre que s'est prescrit l'auteur, par la description géographique des isles Britanniques. Il est impossible de donner une idée de toutes les anecdotes que renferme ce volume ; nous nous contenterons d'en détacher quelques-unes, en suivant la marche de l'auteur. On a déjà écrit & on écrira encore beaucoup de voyages en Angleterre, avant de nous donner, sur ces pays, des détails aussi amusans & aussi instructifs que ceux qu'on lira dans ce volume.

M. le marquis de P \* \*. commence par donner des connoissances générales sur le climat,

les habitans, les productions, la division de l'Angleterre proprement dite.

Le portrait que nos anciens cosmographes nous ont laissé des Anglois de leur tems, seroit encore, à bien des égards, celui des Anglois d'aujourd'hui. » Ils conviennent en général que les hommes sont communément bien faits, qu'ils ont le teint blanc & les cheveux blonds; que les femmes ont la peau fort belle, qu'elles sont blondes, les yeux bleus, la taille fine & droite, quoiqu'elles aient la gorge avancée. Il en résulte que c'est une beauté rare chez les Anglois d'avoir les yeux & les cheveux noirs. Le tempérament des hommes a été de tout tems flegmatique; ils pensent & réfléchissent profondément: mais ils sont sujets à adopter des préventions tristes & fâcheuses: ils sont tous braves à la guerre; les gens de qualité sont courageux par réflexion & par indifférence pour la vie, & les soldats par une espèce de férocity naturelle qu'augmente l'usage des liqueurs fortes. Les gentilshommes étoient déjà communément instruits au seizième siècle; ils avoient les manières nobles & recevoient avec affabilité, quoiqu'au premier abord ils eussent l'air froid & fier, tandis que le peuple étoit dur, grossier & même cruel envers ceux qui voyageoient dans leur pays. Les Anglois aiment les nouveautés & même les révolutions; ils conçoivent aisément de l'enthousiasme pour les opinions, & même pour les personnes: mais cet accès d'effervescence

» passe rapidement. Ils ont de grandes disposi-  
 » tions pour le commerce & pour certaines  
 » sciences, mais beaucoup moins pour la poé-  
 » sie & les arts agréables. Les femmes sont na-  
 » turellement sages & bonnes ménagères; la  
 » coquetterie n'entre pour rien dans leur ca-  
 » ractère national; quoiqu'il y ait bien des  
 » exemples contraires. Les hommes sont grands  
 » mangeurs de bœuf à moitié cru & sans  
 » pain, &c. «

De tout tems, on a fait l'éloge des pâtu-  
 rages de ce pays; ils sont si favorables aux  
 moutons, que leur laine est, suivant les plus  
 anciens auteurs, la meilleure du monde. Aussi  
 le commerce de la laine & des draps en An-  
 gleterre étoit-il si considérable, il y a deux  
 cents ans, que l'on n'hésitoit point à dire que  
 c'étoit une vraie *mine d'or* pour ce royaume.  
 L'Espagne doit la beauté & la réputation de ses  
 laines à celles d'Angleterre; car ce fut au mi-  
 lieu du 14<sup>e</sup>. siècle qu'Edouard III envoya des  
 moutons à Alphonse II, roi de Castille. C'est  
 relativement à cet avantage que l'on a pris de  
 si grands soins pour détruire les loups en An-  
 gleterre. On en est venu à bout, & il s'est  
 même établi à ce sujet une opinion, c'est que,  
 si on y en transportoit, ils y mourroient sur  
 le champ; cependant il s'en trouve beaucoup en  
 Ecoffe & en Irlande. On ne voit non plus en  
 Angleterre ni sangliers, ni ours, ni aucune  
 bête féroce, que le renard; aussi c'est la seule  
 chasse par force à laquelle les Anglois s'atta-  
 chent.

Quant aux poissons, il y en a beaucoup, de très-beaux & d'excellens à manger, dans les rivières qui arrosent l'Angleterre. Nos cosmographes disent que, pour preuve de cette abondance, lorsque les pêcheurs les portent aux marchés, ils les montrent aux chalans, & qu'il est permis à ceux-ci de leur ouvrir le ventre pour voir s'il sont bien gras; qu'en cas qu'ils ne le soient pas assez, on les rend aux vendeurs, qui les rejettent dans l'eau, & que ces animaux non-seulement ne meurent point de ces blessures, mais qu'ils en guérissent aisément, sur-tout s'ils peuvent trouver des tanches contre lesquelles ils se frottent. Cette observation d'histoire-naturelle est très-vraie, dit M. de P\*\*.; & c'est d'après l'expérience que les Anglois en ont, que, dans certaines provinces, ils sont en usage de faire, sur-tout aux carpes, une opération pareille à celle que l'on fait aux jeunes coqs pour les engraisser: la plaie n'est ni mortelle, ni difficile à panser, l'eau seule la guérit, & l'animal engraisse & devient d'un goût excellent. Mais c'est dans des étangs bien fermés qu'il faut faire cette opération; car si c'étoit dans une rivière qui eût un long cours, l'animal opéré ne resteroit pas dans un canton où il auroit été si mal-traité.

Il y a deux ou trois jours de fêtes dans l'année, dit M. de P\*\*., en parlant des mœurs & usages des Anglois, où il est depuis longtemps d'usage que les peuples de différentes provinces des îles Britanniques se régalent en-

tr'eux , & portent à leur coëffure & à leurs habits des marques particulieres avec lesquelles ils se promènent toute la journée , & se font reconnoître. Le jour de *S. David* , premier de mai , tous les Gallois mettent à leurs bonnets ou chapeaux une gouffe d'ail verte. On prétend que c'est en mémoire d'une bataille qu'ils gagnèrent , & dans laquelle ils avoient pris ce signal pour se reconnoître. De même , le 30 novembre , jour de *S. André* , les Ecoffois portent à leurs chapeaux une cocarde en croix de *St. André* , de couleur bleue ; & le jour de *Saint Patrice* , le 17 mars , les Irlandois portent à leurs boutonnieres de gros bouquets.

Les auteurs du 16e. siècle disent que les Anglois distinguent deux noblesses , & qu'ils font beaucoup plus de cas de la premiere , qu'on appelle *Nobility* , que de la seconde , qu'on désigne par le mot *Gentry*. La premiere renferme les familles qui ont été honorées de la pairie ; la seconde est composée des chevaliers & descendans de ceux qui ont été créés chevaliers par les rois d'Angleterre , ou même des simples écuyers. Mais il faut remarquer qu'en Angleterre on donne ce dernier titre à tous ceux qui ont un revenu honnête , qui vivent noblement & sont susceptibles d'être élus membres de la chambre des communes. M. le marquis de P\*\* indique , d'après les cosmographes , qu'il a sous les yeux , les plus anciennes familles illustrées par la pairie dont ils parlent , & qui subsistent encore. La noblesse françoise , dit il , & sur tout celle de Normandie ,



verra avec plaisir dans cette liste, des noms qui lui sont familiers.

Le premier nom qui se présente dans cette liste est celui des *Howard*, qui font remonter leur origine jusqu'au tems de *Guillaume-le-Conquérant*, mais dont l'illustration en Angleterre ne date que du 14<sup>e</sup>. siècle. Les ducs de Norfolk, les comtes de Suffolk, les comtes de Carlisle, ainsi que les comtes d'Effingham, sont de cette maison. — La maison de *Seymour* est originaire de Normandie; son vrai nom est *Saint-Maur*, qui, prononcé à l'angloise, fait *Seymour*. Les seigneurs de cette maison n'ont été élevés aux honneurs de la pairie que sous le regne de Henri VIII, qui épousa *Jeanne Seymour*, après avoir fait trancher la tête à Anne de Boulen. Le frere de Jeanne fut créé duc de *Somerset*, & ce titre est resté dans sa maison, de laquelle sont encore issus les comtes de Hertford, d'une branche qui a été substituée aux nom & armes de *Conway*. — Il y a une autre grande maison en Angleterre, dont le nom est *Somerset*, & qui possède le titre de duc de *Beaufort*. Ces seigneurs descendent de *Jean de Gand*, quatrième fils du roi Edouard III, qui fut duc de Lancastre, & forma la branche des rois d'Angleterre qui eut de si grandes guerres avec celle d'Yorck. — La maison de *Pawlet*, qui fut élevée à la pairie sous Henri VIII, fait remonter son origine jusqu'au 13<sup>e</sup>. siècle. On prétend qu'alors un seigneur de Picardie passa en Angleterre & obtint la seigneurie de *Pawlet*. Guillaume Pawlet fut fait mar-

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quis de *Winchester* (\*) par Henri VIII, & ce ne fut que sous le regne de *Guillaume*, en 1689, que Charles, marquis de *Winchester*, fut créé duc de *Bolton*. Il y a une autre branche de cette maison élevée à la pairie, sous le titre de comte de *Powlet* ou *Pawlet*. — La maison de *Ruffel*, dont est le duc de *Betford* d'aujourd'hui, est originaire de Normandie, vint en Angleterre à la suite de *Guillaume-le-Conquérant*, fut élevée à la Pairie sous Henri VIII, en la personne de *Jean Ruffel*, lequel fut créé comte de *Betford* par Edouard VI. Un de ses descendants a été élevé au rang de duc en 1700. — La maison de *Spencer* ou *Despencer*, est encore venue en Angleterre avec *Guillaume*, qui avoit entre ses officiers un nommé *Robert*, appelé le *Dépensier*, du nom de son office. Cette famille a successivement porté differens titres de pairie; en 1643, celui de comte de *Sunderland*, & il y a environ 50 ans que le lord Charles *Spencer* a hérité du titre de duc de *Malborough*; un de ses cadets porte le titre de comte de *Spencer*. D'ailleurs les *Spencer* sont reconnus pour les pre-

---

(\*) Ce *Guillaume Pawlet* étoit un homme très-éclairé & de beaucoup de génie, qui se conserva dans la plus haute faveur sous les trois regnes les plus agités, & vécut assez vieux pour voir cent onze personnes issues de lui. Un de ses descendants fut *Jean Pawlet* qui se distingua sur-tout par son attachement pour Charles I, pour la défense duquel il leva 1500 hommes à ses dépens, & mourut, les armes à la main, sur la brèche de la forteresse de *Basin*, âgé de plus de 80 ans.

miers & les plus anciens barons du Royaume. — Quoique la famille de *Pierre-Pont* n'ait été honorée de la pairie qu'au 17<sup>e</sup>. siècle, elle étoit déjà très-illustrée au 16<sup>e</sup>. Elle est aussi venue de Normandie avec Guillaume. *Robert Pierre-Pont* fut fait comte de *Kingston* par Charles I, & son arriere-petit fils a été élevé, au commencement de ce siècle, à la dignité de duc. — Les *Montague* ou *Montaigu*, également originaires de Normandie, ont été élevés, dès le 14<sup>e</sup>. siècle, à la dignité de comte de *Salisbury*. Cette branche est éteinte, mais d'une autre branche de la même maison, sont venus les comtes de *Manchester*, actuellement ducs, les comtes de *Sandwich*, ceux de *Cardigan* & d'*Halifax*. — Les *Sackville*, aussi originaires Normands, ont été faits pairs sous le regne d'Elizabeth, d'abord comtes de *Dorset*, & puis ducs. — Rien n'est si brillant que la généalogie de la maison de *Percy*, de laquelle descendoient les derniers comtes de *Northumberland*, dont le titre a ensuite passé par femmes dans la maison de *Seymour*, & même ensuite dans une autre, avec obligation de prendre le nom de *Percy*. Les anciens & véritables *Percy* prétendoient descendre d'un maire du palais du roi Clotaire, qui vivoit au 7<sup>e</sup>. siècle. La postérité de ce maire fut séparée en plusieurs branches, de l'une desquelles sont issus *Charles-Martel*, *Pepin* & *Charlemagne*; de l'autre les ducs de *Brabant*, auxquels les *Percy* rapportent leur origine; car un cadet de ces ducs épousa l'héritière des *Percy* de Normandie, qui

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

possédoient une terre qui s'appelloit Villedieu, près Saint-Lô. Ils passèrent en Angleterre, comme tant d'autres, avec Guillaume-le Conquérant. — La maison de *Grey*, descendant d'un sénéchal de *Robert*, duc de Normandie, ne fut élevée aux honneurs de la pairie qu'au milieu du 15<sup>e</sup>. siècle, sous le titre de comte de *Kent*, & ensuite marquis. Une branche cadette de cette maison subsiste encore dans les comtes de *Stramfort*; elle étoit séparée de la première dès le 15<sup>e</sup>. siècle. C'est de cette branche dont étoit l'illustre & malheureuse *Jeanne Grey*. — Les *Talbots* sont encore d'origine Normande. Ils furent élevés au rang de pairs dès 1330, & comte de *Shrewsbury* depuis 1440. Une autre branche porte le nom de comtes de *Talbot*. — Les *Stanley*, d'origine angloise, furent faits comtes de *Derby* au 15<sup>e</sup>. siècle; ils possèdent encore ce titre & la seigneurie de l'isle de *Man*, qui n'est point une pairie, mais une espèce de franc aîeu, autrefois indépendant de l'Angleterre. —

Les *Hastings*, aussi anciens, furent faits comtes de *Pembroke*, dès le 14<sup>e</sup>. siècle, & s'éteignirent presque aussi tôt. Au 16<sup>e</sup>. siècle, une autre branche fut élevée à la pairie sous le titre de comte de *Huntington*. — Les comtes de *Pembroke*, du nom de *Herbert*, ont obtenu ce titre sous Edouard VI; les comtes de *Powis* sont leurs cadets. — Les *Clinton* descendent d'un chevalier Normand venu en Angleterre avec Guillaume. Ils sont pairs depuis le 14<sup>e</sup>. siècle. Au 16<sup>e</sup>, Edouard, lord *Clinton*, fut

fait comte de *Lincoln*, & ce titre est resté à sa postérité. — Le nom des comtes de *Salisbury* & de ceux d'*Exeter* d'aujourd'hui, est *Cecil*; ils descendent d'un fameux ministre & grand-trésorier de la reine Elizabeth, qui fut élevé à la pairie en 1570. — Les comtes de *Danbigh* n'ont été faits pairs qu'au 17<sup>e</sup>. siècle, mais ils se disent descendus de la maison de *Hapsbourg*, tige de celle d'Autriche. Leur nom est *Fielding*. — La famille des comtes de *Berkeley* prétend faire remonter son origine jusqu'à un prince Danois nommé *Harding*, chassé d'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant. Ses descendans ont joint, dès le 13<sup>e</sup>. siècle, le nom de *Berckley* à celui de *Fitz-Harding*; au 15<sup>e</sup>. siècle, ils furent élevés au rang de pairs d'Angleterre, mais leur titre s'étant éteint, il a été recréé pour la même famille au 17<sup>e</sup>. — La famille d'*Arcey*, dont est le comte de *Holderness*, originaire Normande, déjà très-connue au 16<sup>e</sup>. siècle, a été élevée à la pairie dans le siècle suivant. — La famille de *Villiers*, qui subsiste encore dans les comtes de *Jersey*, & dont étoit le fameux duc de Buckingham, prétend avoir une origine commune avec les *Villiers de l'Isle-Adam* de France. — Le nom des comtes d'*Oxford* & de *Mortimer* est *Harley*. Cette famille, élevée à la pairie au commencement de ce siècle, & prétendant s'être établie en Angleterre dès le 11<sup>e</sup>, s'est fait honneur d'avoir une origine commune avec les *Harlay* de France, qui ont été illustrés, mais particulièrement dans la magistrature. —

Le nom du comte d'*Uxbridge* est *Paget*. Il descend d'un secrétaire d'état du roi Henri VIII. — Le comte de *Granville* est de l'ancienne famille des *Carteret*, qui subsiste peut-être encore en Normandie dans le Cotentin. M. le marquis de P. \*\* observe que le titre de *Granville*, qui est le nom d'une ville de Normandie, a été donné aux *Carteret* d'Angleterre, en mémoire de leur origine, car il n'y a point en Angleterre de ville de ce nom. — La maison des *Berty* est si ancienne, que l'on prétend qu'elle existoit au 10e. siècle. Elle n'a été élevée à la pairie qu'au 15e, & après avoir porté différents titres, *Robert Berty* a été fait, en 1715, duc d'*Ancafter*, & grand-chambellan héréditaire du royaume. — Il y a à présent en Angleterre des comtes de *Fitz Williams* qui font remonter leur origine jusqu'au roi *Edouard-le-Confesseur*. Ils ont été faits pairs sous le titre de comtes de *Southampton*, & ce titre s'étant éteint dans une branche de leur maison, une autre a été rappelée à la pairie sous celui de comtes de *Fitz-Williams*. — La maison des comtes d'*Harcourt* est une de celles dont la filiation, tirée des seigneurs Normands, est la plus incontestable. Cependant elle n'a été élevée à la pairie qu'au commencement de ce siècle. — Les vicomtes d'*Herefort* sont de la famille d'*Evreux*, originaire de Normandie, & venue à la suite de Guillaume-le-Conquérant. Ils ont été élevés à la pairie, dès la fin du 14e. siècle, & faits vicomtes en 1549. Le fameux comte d'*Essex* étoit de cette famille. Il avoit un

fils qui succéda au comté d'Essex, & mourut  
 sans enfans. — Les vicomtes de *Courtenai* pré-  
 tendent être de l'ancienne maison de *Courtenai*.  
 Ils furent très-anciennement élevés à la dignité  
 de comte de *Devonshire*, & leur branche aînée  
 a conservé ce titre jusqu'au milieu du 16e.  
 siècle ; alors elle s'est éteinte : mais une branche  
 cadette subsiste, & c'est d'elle que descendent  
 les vicomtes de *Courtenai* d'aujourd'hui. — Il  
 reste encore en Angleterre un rejetton de l'an-  
 cienne maison des *Néville*, originaire de Nor-  
 mandie, revêtu, depuis le 14e. siècle des plus  
 beaux titres de pairie d'Angleterre. De tout cela  
 il ne leur reste que la baronnie d'*Abergavenny*,  
 la première ou seconde du royaume en ancien-  
 neté. — La baronnie d'*Audley* est la troisième ;  
 elle est possédée par la famille des *Touquet*, ori-  
 ginaire de Normandie. — Les lords barons de  
*Stourton* sont d'une famille originaire angloise,  
 mais puissante avant même la conquête des  
 Normands. Le lord *Stourton* fut élevé à la di-  
 gnité de pair & baron du royaume en 1447,  
 sous le règne d'Henri VI, & depuis ce temps,  
 cette dignité est toujours restée dans sa fa-  
 mille. —

Telles sont les principales maisons d'An-  
 gleterre, connues de nos cosmographes au  
 16e. siècle, qui subsistent encore dans la cham-  
 bre haute du parlement britannique ; tel est le  
 précis des détails que M. le marquis de P. \*\*  
 donne sur chacune de ces familles. Ce récit  
 pourra paroître sec à quelques-uns des lecteurs :  
 mais nous pensons, que d'autres en sentiront

l'utilité. D'abord il étoit intéressant de faire connoître les familles illustres d'Angleterre qui tiennent à la France par leur origine, & cette connoissance n'est pas familiere au plus grand nombre des lecteurs. Ensuite la guerre qui vient d'être heureusement terminée, nous ayant fourni l'occasion de lire une foule de noms illustres dans les listes du ministère, du parlement & des armées, il doit nous être agréable de retrouver les détails historiques qui les concernent. D'ailleurs, on fait en général si peu de choses en France sur la noblesse angloise, il est si aisé de confondre les anciens nobles avec ceux qui ne rendent que depuis peu service à la patrie, qu'il est toujours instructif & curieux d'avoir quelques lumieres sur cet objet. On n'ignore pas en effet, qu'on distingue les lords par leurs titres; que ces titres n'ont souvent rien de commun avec les noms de leurs familles. Ils en changent par de nouvelles créations qui leur donnent de nouveaux rangs. Les enfans, du vivant de leurs peres, portent des titres différens; les cadets en ont encore d'autres; & lors-même qu'ils portent le nom de leur famille, l'obscurité subsiste encore, car il y a des noms que les uns portent comme titres de dignité, & les autres comme noms de famille. Par exemple, le nom du duc de Somerset est *Seymour*, & celui du duc de Beaufort, *Sommerfet*. Le nom de *Montaigu* est celui d'une maison illustre qui possède plusieurs titres de pairies, & il y a un lord vicomte Montaigu de la famille des *Browne*. Il y a plusieurs



familles de lords dont le nom est *Arundel*, & c'est aussi un nom de pairie possédée par le duc de Norfolk.

M. le marquis de P. \*\* donne la cause historique de cet arrangement bizarre en apparence. Il s'étend ensuite sur les différents titres, dignités & ordres de chevalerie d'Angleterre, sur le parlement, l'administration, les revenus publics, les chambres de justice, le droit, &c. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir le suivre dans toutes ses parties ; mais nous invitons à recourir à l'ouvrage même ; nous ne croyons pas qu'on ait donné quelque chose de plus court & de plus satisfaisant sur des matières aussi intéressantes pour nous. L'on applaudira également à la description circonstanciée des différentes provinces de l'Angleterre, que M. de P. \*\* a su rendre très-agréable par la quantité d'anecdotes dont il l'a entremêlée. Nous ne pouvons mieux donner une idée du plaisir qu'elle nous a fait qu'en en détachant quelques remarques & quelques anecdotes, dont la plupart sont très-peu connues.

» Le fils aîné du roi ou de la reine d'Angle-  
 » terre est toujours prince de *Galles*, mais non  
 » pas en naissant ; il n'est alors que duc de  
 » *Cornouailles* & comte de *Chester* ; ce n'est qu'à  
 » un certain âge que le roi l'investit de la prin-  
 » cipauté de *Galles*, avec des cérémonies qui  
 » consistent à lui mettre sur la tête une cou-  
 » ronne que l'on appelle *Cap State*, bonnet  
 » d'état, une verge d'or à la main, & un an-  
 »neau au doigt. La couronne que le prince de

» Galles porte sur ses armes , est particuliere ;  
 » elle est ornée de plumes d'autruche ou de  
 » paon , & il porte pour devise ces deux mots  
 » gallois ou ancien breton , *ich dien* , c'est à-  
 » dire , *le voici* : ce sont les mots dont se servit  
 » le roi Edouard , en présentant son fils aux  
 » Gallois , qui lui demandoient un prince. »

Le pilori est une punition très-usitée ( en Angleterre ) pour les faussaires , compositeurs de libelles diffamatoires , &c. Un supplice fort singulier , qu'on inflige aux femmes querelleuses , & qui troublent la tranquillité de leur voisinage , est de les faire asseoir dans une chaise appelée *cuckinstool* , & de les plonger par trois fois dans une eau profonde , d'où on les retire promptement , car on ne veut que les corriger.

Dans le Woodland , partie du comté de Warwick , est la ville de Coventry , belle , grande , agréablement située , & aussi commerçante qu'elle peut l'être , n'étant pas sur une rivière , & se trouvant éloignée de la mer. Il y a de belles manufactures de draps. C'est dans cette ville que l'on célèbre tous les ans une fête populaire qui rappelle une aventure fort extraordinaire. Au onzième siècle , l'an 1059 , les habitans de Coventry s'étant révoltés contre *Léofrit* , leur seigneur , il résolut de les punir avec la plus grande rigueur ; mais ils prièrent la comtesse *Godiva* , son épouse , qui étoit belle , & qu'il aimoit beaucoup , d'intercéder pour eux ; elle s'y employa volontiers , & fit long-tems des efforts sans pouvoir réussir. Enfin le comte croyant s'en débarrasser , dit que , si

elle vouloit traverser la ville toute nue sur un cheval , il lui accorderoit ce qu'elle demandoit. Elle y consentit , sachant bien apparemment comment se tirer d'affaire : en effet , elle fit ordonner à tous les habitans , sous peine de la vie , de se retirer dans leurs maisons , & de ne point regarder dans la rue à l'heure à laquelle elle passeroit. Elle remplit la condition qui lui étoit imposée , étant d'ailleurs presque entièrement enveloppée dans ses cheveux , qui étoient très-beaux & très-longs. Un seul homme , c'étoit un boulanger , fut assez imprudent pour violer la défense : dans la même journée , elle le fit pendre à sa fenêtre , & les autres habitans eurent leur grace. Pendant la fête dont je viens de parler , continue M. de P\* \*, le peuple promene en cérémonie la statue de la bonne comtesse , en la comblant de bénédictions , & tire par les pieds l'effigie du boulanger , pendue à la fenêtre d'une maison que l'on suppose avoir été la sienne.

Il y a une faculté dans l'université d'Oxford , que l'on ne connoît dans aucune des autres universités du monde ; c'est celle de la musique. On y est reçu bachelier & docteur ; mais je crois qu'il ne faut pas être maître-ès-arts pour cela , ni étudier onze ans ( comme pour les autres : ) une autre particularité , c'est que , tandis que tous les membres de l'université portent des robes noires , ceux de musique en ont de peintes & brochées à fleurs.

Le pays des environs de Glocester est si favorable à la culture des fruits , que les pom-

mes & les poires y viennent sans être greffées ; se conservent tout l'hiver sans se pourrir ni se rider , & font du cidre délicieux. Nos anciens cosmographes prétendent qu'il y avoit autrefois des vignes dans ce canton , & que le vin en étoit très-bon & très-doux. C'est le seul de l'Angleterre où l'on en ait cultivé : il paroît que l'on a abandonné cette culture.

L'hôtel-de-ville de Winchester est beau , & contient une salle immense , dans laquelle se tiennent les assises , & se font les élections. On y montre une grande vieille table ronde , que l'on prétend être celle du roi *Artus*. Le château , bâti dès le tems des Saxons , & qui passoit pour très-fort , nous rappelle une anecdote du 12<sup>e</sup>. siècle , vraiment singulière. L'impératrice-douairière *Mahaut* ou *Mathilde* disputoit le royaume d'Angleterre à *Etienne de Blois* , son neveu. Celui-ci s'étoit enfermé dans Winchester ; Mahaut l'assiégeoit , mais ne pouvoit venir à bout de s'emparer du château , par lequel il falloit passer pour entrer dans la ville. Enfin elle s'avisa d'une ruse de guerre ; ce fut de faire courir le bruit de sa mort , & de faire demander à Etienne un libre passage , pour que son corps fût transporté dans la cathédrale de Winchester. Etienne y consentit. Elle entra dans le château avec un cortège en apparence très-funéraire , mais composé de braves gens qui s'emparèrent du château & de la ville , & firent Etienne prisonnier. Quelque tems après , il fut délivré ; il conserva la couronne , & ce ne fut qu'après sa mort qu'*Henri Plantagenet* , fils de

Mahaut , monta sur le trône d'Angleterre.

Le comté de Kent a été la premiere province dans laquelle les Romains se soient établis , & la premiere qui ait embrassé le christianisme. Elle a formé le premier royaume de l'heptarchie , & c'est par-là que les Saxons , & ensuite les Normands ont commencé leurs conquêtes ; aussi lui ont-ils accordé de grands privilèges , & confirmé ceux dont elle jouissoit déjà. Ils consistent dans une espece de coutume , d'après laquelle , 1°. les hoirs mâles partagent également les fonds de terre ; 2°. tout fils de famille est réputé majeur à l'âge de quinze ans , & peut alors vendre & disposer de son bien ; 3°. quelque crime qu'ait commis un homme de cette province , son bien n'est jamais confisqué , & ses enfans en héritent.

Ce fut *Anne de Luxembourg* , fille de l'empereur Charles IV , & femme de Richard II , qui mit les dames Angloises dans le goût de monter à cheval , en leur apprenant à s'y tenir de côté , & en imaginant les selles de femmes ; ce qui leva tous les scrupules qu'elles se faisoient de monter à cheval comme les hommes.

» La monnoie d'or en Angleterre s'appelle  
 » *guinée* , parce que les premieres ont été frappées avec de l'or apporté de l'Afrique par  
 » les commerçans Anglois. La livre *sterling* n'est  
 » à présent en Angleterre qu'une monnoie  
 » idéale , comme nos pistoles en France : mais  
 » cette expression tire son origine d'une monnoie réelle qui existoit en Ecosse avant l'union des deux couronnes , & qui s'appelloit

» ainsi parce qu'elle étoit frappée dans le châ-  
 » teau de Sterling , à dix lieues d'Edimbourg. «

L'auteur en nous donnant la description des provinces d'Angleterre , telles qu'elles étoient au 16e. siècle , ne manque pas de nous retracer les usages de ce tems. On y remarque , comme dans toutes les histoires des peuples modernes , des restes de coutumes bizarres , & même ridicules. Par exemple , la petite terre d'Hemingston , dans la province de Suffolck , fut autrefois donnée en fief par un roi d'Angleterre à un nommé *Baudoin* , & » le feudataire devoit » tous les ans , au jour de Noël , se présenter » au roi d'Angleterre , *faire un saut , se donner » un soufflet , & faire un pet* , en signe d'hommage & de respect. «

Un autre trait d'*Edgard* , roi Saxon , rappelle ce souverain d'Égypte , qui faisoit traîner son char par des rois vaincus. Cet *Edgard* étant à Chester , fit une promenade assez semblable sur la rivière de Dée , qui traverse cette ville. » Il » s'embarqua devant l'église de St. Jean , dans » un magnifique bateau , & se fit conduire dans » un palais qu'il avoit hors de la ville , ayant » avec lui six rois Bretons , & deux Écossais , » ses vassaux , qui ramoient , tandis qu'il tenoit » le gouvernail en qualité de souverain. «

La description de la ville de Londres dans les siècles dont parle l'auteur , est très-curieuse , & à la suite il fait mention du fameux incendie de 1666 , événement funeste dans le tems , mais auquel Londres doit sa plus grande beauté actuelle. » Le feu prit chez un boulanger ; il  
 » dura

» dura pendant quatre jours & quatre nuits,  
 » porté sur la ville par un vent qui ne cessa  
 » pas ; & le peu d'instrumens que l'on connois-  
 » soit alors propres à éteindre les incendies ,  
 » ne pouvant suffire à arrêter la fureur de  
 » celui-là , il consuma plus des trois quarts de  
 » l'intérieur de la ville , passa par-dessus les mu-  
 » railles qui étoient déjà en mauvais état &  
 » presque abandonnées , & brûla encore un  
 » grand nombre de maisons dans les fauxbourgs.  
 » Enfin , la cathédrale , quatre-vingt-neuf égli-  
 » ses paroissiales , l'hôtel-de ville & près de  
 » quatorze mille édifices publics ou particu-  
 » liers furent réduits en cendre. La perte fut  
 » estimée à plus de douze millions de livres  
 » sterling , qui , suivant le taux de l'argent  
 » de ce tems-là , feroient aujourd'hui au moins  
 » deux cens millions de notre monnoie. Tout  
 » cela est oublié , & aujourd'hui Londres est  
 » mieux percée , mieux bâtie & plus grande. «

La fin du volume est occupée par la description de l'Ecosse & de l'Irlande.

Il est facile de s'appercevoir que l'illustre auteur de cet ouvrage ne néglige rien pour lui donner sans cesse de nouveaux degrés d'agrémens & d'utilité. Non - content de communiquer ses richesses littéraires à ceux qui sont en état d'en faire usage , il les met encore à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs , en leur en présentant , pour ainsi dire , la quintessence dans ces *Mélanges* , qui continuent d'être rédigés avec beaucoup de méthode & de discernement , & qui doivent être regardés comme

## 170 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

un précieux dépôt de l'histoire de toutes les connoissances humaines, jusqu'au dix-septieme siecle.

( *Journal de littérature, des sciences & des arts ; Journal de Paris.* )

---

HISTORY of the reign of Philip the third, &c.

*Histoire du regne de PHILIPPE III, roi d'Espagne ; par ROBERT WATSON, &c. In-4to.*  
1783. A Londres , chez Robinson.

**I**L y a environ six ans, que M. Watson donna une *Histoire du regne de Philippe second* (\*), époque à jamais mémorable dans les annales d'Espagne, pour le caractère odieux du monarque. L'ouvrage comprenant l'origine & une grande partie de la guerre entre Philippe & les Pays-Bas, on peut le regarder comme une histoire de la révolte de ces provinces. M. Watson, dans le dessein de compléter l'histoire de cette fameuse guerre, se proposoit de poursuivre son ouvrage jusqu'à la fin du regne du roi d'Espagne, successeur de Philippe II; mais malheureusement la mort l'a empêché de terminer l'ouvrage, qu'il avoit commencé. Des six livres qui composent ce volume, il n'y a que les quatre premiers de sa composition. Les deux autres sont d'une main étrangere.

---

(\*) *Journal de décembre 1778, pag. 3 ---21.*



L'auteur commence par tracer le caractère de Philippe II, qui, à son avènement à la couronne, étoit dans la vingt-unième année de son âge.

» C'étoit, dit-il, un prince d'un caractère ex-  
 » trêmement opposé à celui du feu roi, quoi-  
 » qu'on eût pris beaucoup de peine pour lui  
 » donner les mêmes mœurs. Les instructions re-  
 » mises aux personnes chargées du soin de son  
 » éducation, font voir que le principal but de  
 » l'attention de son pere étoit de lui inspirer  
 » la superstition & la bigoterie, qui le carac-  
 » térisoient lui même; & les moyens qu'on  
 » employa pour y réussir, eurent le succès qu'on  
 » desiroit. Mais le monarque ne fut pas aussi  
 » heureux dans les efforts qu'il fit pour sur-  
 » monter l'aversion que son fils, naturellement  
 » indolent, témoignoit dès son bas-âge pour  
 » presque toute espece d'exercices, qui deman-  
 » dent de l'activité.

» Philippe connoissoit parfaitement cette par-  
 » tie du caractère du jeune prince; il prévint  
 » avec beaucoup d'inquiétude les malheureuses  
 » suites, qui sembloient menacer le regne de  
 » son fils. Afin de l'habituer au gouvernement  
 » des affaires publiques, il forma un conseil de  
 » ses ministres les plus habiles & les plus ex-  
 » périmentés, qui trois fois par semaine trai-  
 » toient, en présence du prince, de diverses  
 » matieres importantes, relativement à l'admi-  
 » nistration du royaume; le prince étoit chargé  
 » de présider à ce conseil, & de faire au roi  
 » le rapport de l'avis du plus grand nombre.

» Mais ni cet expédient, ni tout autre que  
 » put inventer Loaisa, sage précepteur du prince,  
 » n'eut l'effet qu'on en attendoit. L'inaction &  
 » l'indolence furent toujours les marques les  
 » plus distinctives de son caractère. C'est ce  
 » qui fit craindre de bonne heure & avec fon-  
 » dement au roi, que son fils, manquant de  
 » capacité & de volonté pour prendre les rê-  
 » nes du gouvernement, ne les remît entre  
 » les mains du marquis de Denia ou de quel-  
 » que autre favori : le dernier avis que Phi-  
 » lippe donna à son fils avant de mourir, fut  
 » de gouverner son royaume par lui-même. Il  
 » lui dit pareillement d'employer, pour les  
 » principaux conseillers don Christophe de Mou-  
 » ra, marquis de Castel-Rodrigo, & don Jean  
 » Idiaguez, dont l'expérience, la fidélité & les  
 » talens pouvoient lui être d'un grand secours,  
 » sur-tout au commencement de son règne.

» Le caractère doux & facile du prince, fit  
 » qu'il se montra jusqu'alors extrêmement sou-  
 » mis aux volontés de son père; mais sentant  
 » son incapacité, & poussé par son indolence,  
 » à son avènement au trône, il négligea les  
 » conseils qui lui avoient été donnés, & ré-  
 » solu d'éviter l'embarras de recourir à chaque  
 » instant à différens conseillers, il remit pour  
 » cet effet toute l'administration des affaires à  
 » son favori le marquis de Denia. »

M. Watson nous apprend, d'après l'autorité  
 de Malvezzi, que Philippe avoit coutume de  
 dire au sujet de son fils : » *Que era mas para*  
 » *ser mandado, que mandar.* Nous citons ces

paroles pour observer que l'historien Anglois n'en a point donné la traduction. M. Watfon, qui cite souvent des auteurs Espagnols, connoît, à n'en pas douter, leur langue. Il semble avoir eu la charité de croire que ses lecteurs la connoiffioient auffi bien que lui; mais l'auteur ne devoit pas faire cette fupposition. Pour nous mettre à l'abri d'un pareil reproche, nous avons jugé à propos de joindre ici la traduction de ces paroles du roi, qui fignifient *qu'il fera plus propre à obéir qu'à commander*. Le paffage fuivant, tiré d'une note de l'ouvrage, en eft la preuve.

» Philippe II vouloit marier fon fils à une  
 » des filles de Charles, archiduc d'Autriche;  
 » ayant un jour envoyé chercher les portraits  
 » de ces princeffes, en préfence de fa fille Ifa-  
 » belle & de plufieurs de fes miniftres, il dit  
 » au jeune prince d'examiner les portraits &  
 » de choifir pour époufe la princeffe qu'il de-  
 » fireroit. Philippe, avec fa déférence & fa  
 » foumiffion ordinaire en remit le choix au roi.  
 » Le monarque lui remontra qu'il ne convenoit  
 » point de prendre un autre pour juge dans  
 » une circonftance, où il ne devoit confulter  
 » que fon goût, & fit reporter les portraits  
 » dans fon appartement, afin qu'il pût les exa-  
 » miner & fixer fon choix. *Je n'ai de choix,*  
 » répliqua le prince, *que le plaifir de votre ma-*  
 » *jefté, & je vous protefte de regarder comme pré-*  
 » *férable & comme la plus belle, la princeffe que*  
 » *votre majefté défignera.* »

M. Watfon, qui n'a point borné fes recher-

ches à un détail de faits purement historiques, trace en grand les divers moyens, qui mirent les habitans des Pays Bas en état de tenir tête pendant plusieurs années à la puissance Espagnole, & de triompher enfin de cette monarchie. Nous mettrons devant les yeux de nos lecteurs une partie des remarques de l'historien à cette occasion.

» Les habitans des Pays-Bas s'étoient depuis  
 » plusieurs siècles distingués par leur industrie  
 » & leur habileté dans les manufactures. Du  
 » tems même de la république Romaine, ils  
 » avoient donné plusieurs preuves de la supé-  
 » riorité de leur génie. L'irruption de ces bar-  
 » bares du Nord, qui détruisirent l'empire Ro-  
 » main, avoit presque éteint le flambeau des  
 » arts, aussi-bien que celui des belles-lettres  
 » & des sciences, lorsqu'il fut rallumé par les  
 » Flamands & autres peuples des Pays-Bas.  
 » Vers le milieu du dixième siècle, Beauvuin,  
 » comte de Flandres, établit trois marchés ou  
 » foires, où se rendoient un grand nombre de  
 » marchands Allemands, François & autres,  
 » pour acheter les ouvrages des manufactures,  
 » dans lesquels excelloient les Flamands. L'exem-  
 » ple de Beauvuin fut imité de ses successeurs,  
 » pendant près de trois siècles, espace durant  
 » lequel les Flamands, par leur industrie & leur  
 » commerce surpassèrent les autres nations de  
 » l'Europe. Mais les souverains, qui suivirent,  
 » pour réparer les frais occasionnés par les  
 » guerres où ils se trouverent souvent engagés  
 » avec les princes voisins, crurent nécessaires

» d'imposer différentes taxes sur les marchan-  
 » dises ; alors un grand nombre de fabricans  
 » & de commerçans, nûllement accoutumés à  
 » de pareilles impositions, se retirèrent en Hol-  
 » lande, où ils furent à la fois exempts de  
 » taxes, & beaucoup moins exposés aux cala-  
 » mités de la guerre, qu'ils avoient souvent  
 » éprouvées dans les provinces de Flandres &  
 » de Brabant, qui sont ouvertes de toutes parts.

» L'art de saler le hareng ayant été décou-  
 » vert, dans le quatorzieme siecle, par Guil-  
 » laume Bucrem, natif de Pierulem, en Flan-  
 » dres, le commerce de harengs, qui étoit de-  
 » venu une source de richesse & d'industrie  
 » pour les Pays-Bas, fut d'abord entrepris par  
 » les habitans de Sluys & Bruges. Mais il passa  
 » bientôt après en Hollande, où il s'accrut  
 » beaucoup par la situation heureuse du pays  
 » pour le transport. Les Hollandois étoient dans  
 » le même tems en possession de la pêche de  
 » la morue & de la baleine ; & tandis qu'ils  
 » exportoient une grande quantité de poisson  
 » & de marchandises, provenant des manufac-  
 » tures, ils étendoient chaque année leur com-  
 » merce dans les parties méridionales de l'Eu-  
 » rope, dans les pays voisins de la Baltique,  
 » & dans les endroits de l'Allemagne avec les-  
 » quels ils communiquoient par le Rhin & au-  
 » tres rivières, qui traversent leur territoire,  
 » avant de se jeter dans la mer. «

» Avant le milieu du seizieme siecle, les  
 » provinces de Hollande & de Zélande éprou-  
 » verent un changement considérable par le

## 176 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» furoient du grand nombre d'habitans, qu'oc-  
 » casionnerent les persécutions pour la religion,  
 » en France & en Allemagne. Charles V avoit  
 » résolu de chasser les protestans des endroits de  
 » sa domination dans les Pays-Bas, aussi-bien  
 » qu'en Allemagne. Mais il fut en partie dé-  
 » tourné de ce projet, tant par l'affection qu'il  
 » avoit pour ses sujets Flamands & Hollandois,  
 » que par la crainte des suites fatales, qui pou-  
 » voient résulter de l'exécution rigoureuse de  
 » ses édits, relativement aux manufactures & au  
 » commerce de ces peuples. «

» Les protestans François & Allemands trou-  
 » verent donc un asyle dans les Pays-Bas, &  
 » y transporterent leurs familles, leurs richel-  
 » ses & leur industrie. Le Brabant & la Flan-  
 » dre partagerent les avantages, qui en résul-  
 » terent, avec les provinces maritimes les plus  
 » septentrionales ; mais l'esprit intolérant &  
 » tyrannique du gouvernement Espagnol les  
 » empêcha de jouir long-tems de ces avanta-  
 » ges. Ceux qui embrasserent l'opinion de la  
 » religion réformée furent principalement les  
 » fabricans & les marchands ; ils furent persé-  
 » cutés sans relâche avec un fanatisme outré,  
 » & ils porterent plus que personne le fardeau  
 » des taxes onéreuses, qu'on leur imposoit. Ces  
 » traitemens iniques forcerent beaucoup de mil-  
 » liers d'entre-eux de se retirer en d'autres  
 » pays. Plusieurs passerent en Angleterre, où  
 » Elisabeth leur accorda volontiers sa protec-  
 » tion. Mais quand les provinces maritimes eurent  
 » assuré leur liberté, & que Gand, Bruges &

» Anvers , après une inutile résistance , se fu-  
 » rent de nouveau soumis au joug espagnol ,  
 » la plus grande partie des émigrans de Flan-  
 » dres se retirèrent en Hollande & en Zélande ,  
 » & se fixèrent à Midlebourg , Harlem , Leyde  
 » & Amsterdam. Dans leur nouvelle demeure  
 » ils jouirent du libre exercice de leur reli-  
 » gion , privilege qu'ils regarderent comme un  
 » dédommagement des peines , qu'ils croyoient  
 » nécessaire d'essuyer. Le pays dont ils avoient  
 » fait choix étant d'une petite étendue , le tiers  
 » des habitans n'y pouvoit trouver de quoi  
 » subsister. Mais ce même pays étant situé au  
 » centre de l'Europe , à l'embouchure de plu-  
 » sieurs rivières navigables , & la plupart des  
 » villes communiquant les unes avec les autres  
 » par ces rivières ou par des canaux , aucun  
 » endroit ne pouvoit être plus commode pour  
 » le commerce intérieur ou étranger. Tandis  
 » que leur situation les obligeoit de s'appliquer  
 » eux-mêmes au commerce par les facilités du  
 » transport , ils crurent en même tems néces-  
 » faire de l'embrasser , comme étant le seul  
 » moyen qui pût les faire subsister. «

» Ils ne négligerent aucune branche de com-  
 » merce , qui pouvoit être lucrative. Ils ne se  
 » bornerent pas comme les autres nations , à  
 » exporter leurs marchandises , ou à importer  
 » celles des autres nations ; ils commerçoient  
 » en même tems pour les autres pays , &  
 » avoient toujours plusieurs de leurs vaisseaux  
 » employés à transporter les marchandises d'une  
 » nation chez une autre. Cette espece de com-

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» merce avoit d'abord appartenu aux Anféa-  
» tiques ou villes maritimes situées sur la Bal-  
» tique. Mais la situation des Hollandois entre  
» les nations Européennes septentrionales &  
» méridionales , étoit plus commode pour le  
» transport. La nécessité où ils se trouvoient  
» d'être en activité & de travailler , leur fit  
» embrasser le commerce ; leur extrême fruga-  
» lité & leur grande économie , en les faisant  
» commercer pour de petits profits , firent qu'ils  
» enleverent le commerce à leurs compéti-  
» teurs , & le garderent entièrement pour eux-  
» mêmes.

» Entre les diverses branches de commerce  
» où les Hollandois déploierent le plus d'ac-  
» tivité & d'intelligence , une des plus confi-  
» dérables étoit de transporter , des côtes de  
» la Baltique aux différens ports d'Espagne &  
» de Portugal , une grande quantité de bled  
» & de munitions de mer ; & en retour , ils  
» recevoient , outre des fruits , du vin , & au-  
» tres productions de ces royaumes du midi ,  
» de l'or & de l'argent d'Amérique , des épi-  
» ces & autres marchandises que les Portugais  
» importoit de l'Inde ou de Lisbonne. On ne  
» peut fixer avec exactitude l'époque où com-  
» mença cette branche de commerce ; étant  
» d'une petite étendue dans l'origine , elle a  
» échappé aux recherches des historiens ; mais  
» elle devint considérable bientôt après le com-  
» mencement du seizieme siecle , & avant le  
» milieu de ce siecle elle étoit regardée com-  
» me une espece de commerce de la premiere



» importance , cette branche de commerce étoit  
 » autant nécessaire à l'Espagne & au Portugal  
 » qu'aux Provinces-Unies , & c'étoit pour cette  
 » raison qu'elle fut permise par la cour d'Es-  
 » pagne , plusieurs années après la révolte des  
 » Pays-Bas. Les Hollandois jugerent pour cet  
 » effet nécessaire d'arborer le pavillon de quel-  
 » que puissance en paix avec l'Espagne. Mais  
 » le ressentiment de Philippe contre ses sujets  
 » révoltés étant trop violent pour être con-  
 » tenu par des considérations de politique ou  
 » de prudence , les vaisseaux furent quelquefois  
 » confisqués , les commandans mis en prison  
 » & les matelots envoyés aux galeres , ou con-  
 » damnés à servir à bord des vaisseaux espa-  
 » gnols. Ce monarque vint enfin à suspecter  
 » que le commerce qu'il avoit jusqu'à présent  
 » en quelque sorte permis , étoit d'un avan-  
 » tage beaucoup plus considérable pour l'en-  
 » nemi que pour lui-même , & desirant les pri-  
 » ver de ce qu'il croyoit être une source prin-  
 » cipale de l'accroissement de leurs richesses &  
 » de leurs forces , il résolut de faire mettre à  
 » exécution un édit déjà publié , par lequel il  
 » défendoit à ses sujets d'Espagne & de Por-  
 » tugal de commercer avec les provinces ré-  
 » voltées ; les commerçans Hollandois , en con-  
 » séquence de cette résolution , furent chaque  
 » année gênés de plus en plus , jusqu'à ce que  
 » les contraintes & les vexations , qu'ils éprou-  
 » voient , les forcèrent de secouer le joug. «  
 Les négociations pour la paix entre les états  
 & la couronne d'Espagne sont rapportées par

notre auteur avec beaucoup de précision. Il a déployé d'une manière satisfaisante les motifs, qui faisoient agir les différentes parties.

La guerre entre la Grande-Bretagne & l'Amérique a souvent été comparée à celle que les Provinces-Unies eurent avec la couronne d'Espagne. Au commencement de la première de ces guerres, la comparaison étoit loin d'être juste, car les Américains ne souffrirent jamais d'oppression pour leurs libertés civiles ou religieuses; mais il faut avouer que, dans l'état avancé de ces deux disputes, la comparaison devient plus vraie, en ce que l'indépendance a été le partage des deux puissances révoltées.

» Les Hollandois, continue M. Watson, furent depuis considérés comme une nation libre & indépendante. S'étant couverts d'une gloire immortelle par le courage, qu'ils avoient montré durant la guerre, ils furent regardés comme ayant obtenu la récompense due à leur mérite, & respectés ainsi qu'admirés en tous lieux; leurs ministres dans les cours étrangères furent accueillis avec la même distinction que ceux des autres puissances; & leur alliance fut recherchée des nations qui les avoient traités de rebelles.

» D'un autre côté, la réputation de la nation Espagnole reçut une atteinte mortelle, & sa puissance ne fut plus regardée avec la même crainte qu'auparavant. Les Espagnols avoient été défaits par une poignée de leurs propres sujets, & ils ne pouvoient plus pré-

» tendre , comme il étoit naturel de le suppo-  
 » ser , à donner la loi à d'autres nations. La  
 » noblesse haute & fiere , & toute la nation  
 » furent en secret mortifiées de ce que les Hol-  
 » landois leur arracherent des privileges ; & ils  
 » attribuerent leur humiliation , moins à la dif-  
 » ficulté insurmontable de la guerre , qu'à la  
 » mauvaise administration & à la foiblesse d'une  
 » partie du gouvernement. «

L'historien trouve ensuite occasion de parler des Maures , dont l'expulsion fait une époque mémorable dans les annales d'Espagne.

» Leur exil , dit-il , de leur pays natal , qui  
 » leur causa avec raison les plus grands regrets ,  
 » & leur donna tant de sujets d'inquiétude pour  
 » l'avenir , fut bientôt suivi des plus grandes  
 » calamités. Beaucoup firent naufrage & ne pu-  
 » rent atteindre les côtes d'Afrique ; beaucoup  
 » d'autres furent massacrés sur mer avec bar-  
 » barie , par les équipages des vaisseaux qu'ils  
 » avoient fretés. Ce dernier malheur n'arriva  
 » qu'à ceux qui avoient préféré de passer sur  
 » des vaisseaux particuliers : rien dans l'histoire  
 » n'égale la cruauté inhumaine , exercée par les  
 » propriétaires & les équipages des vaisseaux ,  
 » contre ce peuple innocent , persécuté & sans  
 » défense. Les hommes furent massacrés en pré-  
 » sence de leurs femmes & de leurs enfans.  
 » Les meres & les enfans jetés vivans dans la  
 » mer ; entre les femmes , quelques-unes fu-  
 » rent , à cause de leur beauté , conservées quel-  
 » ques jours , pour satisfaire la brutalité des  
 » barbares assassins de leurs maris & de leurs

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» freres. Tels furent quelques-uns des faits hor-  
 » ribles , dont furent convaincus les cruels Espa-  
 » gnols dans leur procès , occasionné par les  
 » querelles qu'ils eurent entre eux pour le par-  
 » tage de leur proie. Telle fut, si nous en  
 » croyons un auteur contemporain , la funeste  
 » destinée d'un grand nombre de Maures. «  
 » Le sort de la plupart de ceux qui abor-  
 » derent sur les côtes d'Afrique , ne fut pas  
 » moins déplorable. Ils n'eurent pas plutôt tou-  
 » ché ce rivage stérile & inhabitable, qu'ils  
 » furent attaqués par les Bedouins Arabes,  
 » bandits féroces , qui habitent sous des tentes,  
 » & ne vivent que de la chasse ou de vols.  
 » Les Maures sans armes , embarrassés avec leurs  
 » femmes & leurs enfans , furent souvent pil-  
 » lés par ces barbares , qui tomboient sur eux  
 » par troupes , souvent au nombre de cinq ou  
 » six mille hommes ; & autant de fois que les  
 » Maures voulurent se défendre avec des pier-  
 » res & des frondes , leur seule armure , ils  
 » en passèrent beaucoup au fil de l'épée. Le  
 » plus grand nombre périt de fatigue & de faim,  
 » ainsi que de l'inclémence du tems , dont ils  
 » ne purent se défendre , dans le cours de leur  
 » triste voyage à travers les déserts d'Afrique ,  
 » pour se rendre à Mortagan , Alger & autres  
 » endroits , où ils espéroient avoir la permissi-  
 » on de fixer un établissement. Peu arriverent  
 » aux lieux ci-dessus mentionnés. De six mille ,  
 » qui partirent de Conastal , ville du voisinage  
 » d'Oran , dans l'intention d'aller à Alger , une  
 » seule personne , nommée Pedraïvi , survécut

» aux défaitsres, auxquels ils furent exposés. De  
 » cent quarante mille, qui furent alors transf-  
 » portés en Afrique, il y a lieu de croire,  
 » d'après le témoignage unanime des personnes  
 » qui étoient à même de connoître la vérité,  
 » que plus de cent mille tant hommes que fem-  
 » mes & enfans, souffrirent la mort de la  
 » maniere la plus barbare, peu de mois après  
 » leur expulsion de Valence. «

» Si l'on fait attention au sort affreux que  
 » les Espagnols firent éprouver à ces malheu-  
 » reux, c'eût été une acte de commisération de  
 » la part du roi, de commander qu'on les pas-  
 » sât au fil de l'épée, ou qu'on les fît brûler;  
 » vu que leur misere eût été de courte durée.  
 » La connoissance de ce qui étoit arrivé eût dû  
 » au moins l'empêcher d'exposer le reste de ses  
 » sujets Maures à de pareilles calamités. «

» Mais les sentimens d'humanité dans les ec-  
 » clésiastiques & dans la cour d'Espagne, fu-  
 » rent éteints par ceux de la plus grossiere su-  
 » perstition. Ils regardoient ces maux inexpré-  
 » mables, dont ils affligeoient les Maures,  
 » comme un jugement signalé de dieu contre  
 » ces malheureux, qui servoit à justifier la  
 » cruauté qu'ils avoient exercée, & à prouver  
 » que ce qu'ils avoient fait étoit agréable au  
 » ciel. Loin de sentir du remords & du chagrin  
 » de ce qui étoit arrivé, ils en triomphèrent  
 » & se confirmèrent d'avantage dans leur ré-  
 » solution de chasser indistinctement tous les  
 » Maures d'Espagne, sans penser qu'il étoit de  
 » leur devoir de leur ménager un asyle dans

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» les contrées où ils les forçoient de se retirer. «

» Mais avant d'en venir à l'expulsion des  
» Maures en Castille & autres provinces, on  
» crut nécessaire de soumettre tous ceux de  
» Valence, ci-dessus mentionnés, comme s'é-  
» tant retirés vers les montagnes de ce royaume, dans la résolution de se mettre en défense. Leur nombre montoit à près de trente mille, y compris les hommes, les femmes & les enfans. Ayant rassemblé une quantité considérable de provisions de toute espèce; tandis que le vice-roi s'occupoit à faire transporter leurs compatriotes, ils avoient commencé par se fortifier le mieux qu'ils avoient pu, & par fermer toutes les avenues par où les Espagnols pouvoient approcher. Mais outre qu'ils ignoroient entièrement l'art militaire, ils n'étoient pas suffisamment fournis d'armes & de munitions; & la folie de leur entreprise se manifesta dans la foiblesse des efforts, qu'ils firent pour repousser les attaques de l'ennemi. Le vice-roi ayant envoyé contre eux l'élite des troupes réglées, sous les ordres du commandant don Augustin Mesica, qui s'étoit beaucoup distingué dans les guerres de Flandres, un grand nombre de Maures fut forcé de se rendre, faute d'eau; Mesica avoit trouvé le moyen de les en priver; le reste fut chassé des retranchemens & mis en déroute. «

» En allant à leur poursuite, les sauvages vainqueurs ne montrèrent aucune pitié, ni

» pour les vieillards , ni pour les femmes &  
 » les enfans , quoiqu'ils se roulassent dans la  
 » poussière & implorassent leur commisération.  
 » Plus de trois mille périrent. Le nombre de  
 » ceux qui se rendirent fut de vingt-deux mille,  
 » qui furent bientôt après transportés en Afri-  
 » que , à l'exception des enfans au-dessous de  
 » sept ans , que les soldats eurent permission  
 » de vendre comme esclaves. Le roi porta un  
 » décret , par lequel il ordonnoit qu'après un  
 » certain nombre d'années , ils seroient mis en  
 » liberté ; mais comme la plupart d'entre eux  
 » furent envoyés dans des pays étrangers , il  
 » y a lieu de croire que ce décret ne fut point  
 » mis à exécution. «

» Un autre édit , que le roi publia alors ,  
 » eut plus d'effet. Outre les Maures , qui fu-  
 » rent mis à mort ou faits prisonniers , un nom-  
 » bre considérable , par méfiance des Espagnols  
 » ou par un attachement invincible pour leur  
 » pays natal , s'étoit dispersé dans les bois & sur  
 » les rochers , où ils espiroient rester incon-  
 » nus à leurs ennemis. Philippe mit à prix la  
 » tête de ces malheureux ; on envoya des sol-  
 » dats à leur poursuite , comme après des bê-  
 » tes féroces. Peu échappèrent. Quelques-uns  
 » préférèrent de se laisser mourir de froid &  
 » de misère , plutôt que de se soumettre aux  
 » Espagnols. A la fin , leur chef , qui avec sa  
 » femme & ses enfans s'étoit retiré dans les  
 » endroits les plus inaccessibles des montagnes ,  
 » fut pris & conduit à Valence , où , après  
 » avoir essuyé beaucoup d'insulte & d'outrage

## 186 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» pour avoir consenti à être élu roi des rebelles ;  
» il fut par une sentence solennelle , condamné  
» & mis à mort. «

L'expulsion des Maures finit avec ce qui est de la composition de M. Watson , qui se montre par-tout un historien judicieux & fidele. Nous examinerons dans une autre analyse, le mérite de son continuateur.

( *Critical review.* )





---

*NOUVEAU Théâtre allemand, ou Recueil des piéces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne ; par M. FRIÉDEL, professeur en survivance des pages de la grande écurie du roi. Troisième volume, in. 8°. A Paris, chez l'auteur, rue S. Honoré, au coin de la rue de Richelieu ; au cabinet de littérature allemande, où l'on peut se procurer les originaux ; chez la veuve Duchesne, rue S. Jacques ; Couturier fils, quai des Augustins ; à Versailles, chez Blaizot, rue Satory ; à Leipzig, chez Dyk ; à Berlin, chez Wever ; à Hambourg, chez Virchaux ; à Gotha, chez M. Reichard ; à Manheim, chez M. Schwan, & à Konisberg en Prusse, chez M. Friédel.*

Ce troisième volume nous a paru en total supérieur au précédent (\*). Il est impossible que toutes les piéces qui composent cette collection, méritent le même degré d'estime. Le devoir d'un traducteur consiste en deux points : bien traduire & bien choisir. Ce principe est incontestable ; mais (ceci aura peut-être l'air

---

(\*) Journal de mai, page 79.

## 188 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'un paradoxe au premier coup-d'œil) nous croyons qu'on n'est pas toujours en droit de lui reprocher l'insertion d'un ouvrage qui déplût, même d'un mauvais ouvrage, ou du moins qu'on ne doit le faire qu'après un mûr examen, parce que des considérations étrangères à l'ouvrage même, peuvent déterminer son choix. Parmi les pièces qui entrent dans un recueil par leur propre mérite, il en est qui y entrent par leur réputation ; c'est alors la nation qui a tort, & le traducteur est presque forcé d'avoir tort avec elle ; quand son jugement ne seroit pas entraîné par l'opinion nationale, son choix est alors décidé par une sorte de respect qui mérite, sinon le suffrage, au moins la tolérance des connoisseurs. Cette observation ne tend qu'à rendre le lecteur moins sévère dans ses jugemens ; elle ne dispense pas le traducteur d'être difficile dans son choix.

Le volume que nous annonçons renferme une tragédie, *Atrée & Thyeste* ; une comédie en deux actes, *le Voilà Pris ! le Voilà Pris !* & un drame en cinq, *Stella*.

On se rappelle en France que lorsque Crébillon donna son *Atrée*, on trouva le sujet trop noir, & qu'en rendant justice au mérite du drame, on en abandonna les représentations. Quelque atroce que soit cet *Atrée*, il l'est cependant bien moins que celui de M. Weisse. La 88e. fable d'Hygin lui a fourni le sujet, & il a conservé soigneusement toutes les horreurs que le poète y a accumulées. Dans les fatales divisions qui se sont élevées entre les deux fre-

res, Thyeste paroît avoir le premier tort : il a enlevé Eope, femme d'Atrée ; mais il adoroit cette Eope avant son mariage ; il en étoit aimé. La vengeance barbare que son frere prit de cette insulte, fait oublier la faute où l'amour entraîna Thyeste, pour réunir toute l'horreur sur son bourreau, qui, en feignant de se réconcilier avec lui, lui fit servir dans un festin les membres de ses deux fils qu'il avoit égorgés. Thyeste prit la fuite ; Atrée, dont la haine le poursuivoit & le cherchoit inutilement, épouse dans ses voyages une prêtresse de Diane, qu'il ramene avec lui à Mycene, & dont il a un fils qu'il appelle Egiste. Ce tyran, toujours dévoré de l'ardeur de la vengeance, appesantit le joug le plus dur sur ses sujets, qui sont les victimes du désespoir où il est de ne pouvoir trouver son frere pour l'égorger. Les dieux, qu'il méprise, ont envoyé la peste désoler ses états ; il est forcé par son peuple de faire consulter l'oracle sur les moyens d'arrêter ce fléau ; son fils Egiste a été chargé de cette mission. C'est ici que la piece commence. Egiste arrive ; l'oracle a prononcé que la peste cessera *aussi-tôt que le frere de Thyeste aura apaisé son frere avec du sang ; qu'avec le sang il lavera le sang de l'autel profané, & que l'empire ne séparera plus les deux freres.* Atrée, lorsqu'on lui rapporte cet oracle, observe avec ironie que les dieux aiment beaucoup ce qui est obscur. Cependant il l'interprete conformément à ses vœux ; & sans y croire, il est prêt à l'exécuter, parce qu'il satisfait sa haine con-

tre son frere ; mais où le trouver depuis qu'il est caché à toute la terre ? Egiste lui apprend qu'il l'a découvert , & qu'il l'a amené avec lui ; il ne lui cache point que le sort de cet infortuné l'attendrit ; qu'il n'auroit jamais songé à s'en saisir & à le livrer au redoutable Atrée , si l'intérêt d'un peuple entier ne le lui avoit prescrit.

Atrée se hâte de faire charger Thyeste de fers ; on le conduit en sa présence. La haine ne s'est jamais exprimée avec plus de fureur que dans l'entrevue des deux freres : Thyeste n'a pu oublier le festin affreux auquel il a été invité ; Atrée voit toujours en lui un rival qui lui a enlevé une femme qu'il aimoit , qui peut le précipiter encore de son trône , & avec lequel toute réconciliation est impossible ; il juge de son cœur par le sien ; l'horreur qu'il inspire à Thyeste , & que celui-ci ne cache point , ne le confirme que trop dans cette opinion. Forcé de dissimuler cependant , parce que le peuple se révolte , & que le grand-prêtre d'Apollon protege son frere , il feint de vouloir lui céder une partie de ses états , mais à condition qu'il l'assurera par les sermens les plus redoutables , de ne point abuser contre lui de la vie qu'il veut lui laisser. Thyeste refuse tout traité avec son ennemi ; il faut que le grand-prêtre d'Apollon , qui a été son ancien ami , le décide à dissimuler à son tour pour conserver ses jours ; un motif particulier le détermine ; il lui reste une fille d'Erope ; il la confia , en fuyant son frere , à ce ministre des dieux , qui

l'a mise en sûreté dans un asyle sacré. L'espoir de la revoir encore, de pleurer avec elle, l'engage à suivre Egiste quand il viendra le chercher pour le conduire au temple. C'est lui qu'Atrée a chargé de ce soin; mais le barbare a bien un autre projet; il veut qu'Egiste égorge Thyeste au lieu de l'amener, & il charge sa mere de l'exhorter à ce meurtre. La reine, inquiète pour son fils, & qui peut être la victime de sa désobéissance, ambitieuse de lui assurer le trône d'Atrée, se détermine, malgré ses répugnances secretes, son trouble & ses remords, à encourager son bras. Elle trouve dans Egiste une résistance à laquelle elle ne s'attendoit pas; en vain elle emploie toutes les suggestions de la crainte pour son fort, & de l'ambition; elle est forcée de lui déclarer un secret terrible qu'il ignore : c'est qu'il n'est point le fils d'Atrée. Pendant qu'elle étoit consacrée au service de Diane, elle tacha ses habits de sang en lui immolant une victime; étant allée dans un lieu écarté pour les laver, elle fut surprise par un scélérat qui lui fit violence, & qu'elle ne put connoître, parce qu'il s'étoit enveloppé la tête de son manteau; elle lui arracha son épée, qu'elle a conservée comme un moyen de le reconnoître. Peu de tems après cet événement, elle a épousé Atrée; elle remet le glaive à Egiste; c'est avec ce fer qu'il consent à frapper Thyeste; sa mere reste dans l'éloignement pour l'encourager par ses signes. L'infortuné Thyeste arrive : en voyant Egiste armé, il s'attend à la mort, & le presse d'exé-

cuter ses ordres; ses yeux tombent sur l'épée qu'il tient à la main; il la reconnoît pour la sienne; il est en effet l'inconnu qui a abusé de la prêtresse de Diane, Egiste est son fils; mais il doit la vie à un inceste; sa mere est la fille de Thyeste, que le grand-prêtre avoit placée dans le temple de Diane comme dans un asyle inviolable. Cette infortunée princesse se tue. L'approche d'Atrée force Thyeste à se cacher dans sa prison. Atrée, qui voit son fils, ne doute point qu'il n'ait exécuté ses ordres; au moment où il se livre à la joie, arrive le grand-prêtre, qui vient s'informer des causes du retard de Thyeste. Le tyran embarrassé, ne sachant que répondre, accuse Egypte de l'avoir assassiné; celui-ci ne se justifie qu'en poignardant Atrée, qui, en tombant contre la porte du lieu où est caché son frere, l'ouvre, & a le désespoir de le voir vivant, de lui céder le trône & de mourir à ses pieds.

Dans cette tragédie, il y a de la verve, de l'énergie, & des idées; mais trop souvent de l'exagération & de la recherche dans le style & dans les sentimens, comme lorsqu'Atrée dit à la reine : *Le souffle de Thyeste, quand même il seroit trop foible pour élever la poussiere, est un ouragan qui peut entraîner mon trône; & lorsque la reine dit dans un monologue : Toutes les horreurs funebres de la nuit, dont les aîles sont enlacées de toiles d'araignées, planent toutes noires sur ma tête.* Il faut convenir que, dans une tragédie, *les aîles enlacées de toiles d'araignées*, forment une circonstance assez déplacée, & bien contraire au goût & à la vérité. II

Il y a de la lenteur dans l'action. Quand Thyeste est retombé au pouvoir de son frere, Atrée ne fait plus ce qu'il veut. Il veut bien faire mourir Thyeste , mais il perd plusieurs actes pour chercher de quelle maniere il se vengera. Il consulte même la reine , & la prie de lui indiquer un genre de supplice. Il nous semble pourtant que l'imagination qui a conçu l'idée du repas d'Atrée , ne doit pas se trouver en défaut sur tout ce qui tient à la cruauté , & que personne ne doit savoir mieux que lui , comme on peut se venger d'un ennemi.

Scene deuxieme , acte troisieme , il veut qu'Egiste assassine Thyeste. Pourquoi plutôt Egiste qu'un autre ? L'action est plus tragique , sans doute ; mais elle n'est point motivée de la part d'Atrée , qui ne fait point qu'Egiste est fils de Thyeste. Il devrait , au contraire , en charger quelque autre bras ; car il a vu Egiste , ému de pitié , se déclarer presque ouvertement pour Thyeste ; ou plutôt Atrée , d'après son caractère atroce , doit se réserver un emploi si doux à son féroce cœur. Dans la tragédie de Crébillon , Atrée , en ordonnant à Plistene le meurtre de Thyeste , fait fort bien qu'il arme le fils contre le pere ; il a élevé Plistene sous le nom de son propre fils ; il l'a réservé pour le parricide ; & voilà une vengeance digne d'Atrée.

Voici un autre détail peu important , mais qu'il est néanmoins utile de relever. Quand Egiste va pour assassiner Thyeste dans sa prison , l'auteur nous avertit que la reine , qui l'encourage , se cache à l'entrée de la prison ; que la

*porte s'ouvre , & que l'on voit Thyeste endormi ;* mais le spectateur , qui veut tout savoir , demande à l'auteur : comment s'ouvre cette porte ? Nous avons cru être d'autant plus fondés à relever cette inadvertence , qu'un moment après , lorsqu'Egiste , reconnu pour le fils de Thyeste , vient de frapper Atrée , l'auteur nous dit qu'*Atrée , en tombant , ouvre les portes de la prison.* En vérité , voilà des portes de prison assez mal fermées. Tout cela n'est point naturel. Du tems de Thespis en Grece , & du tems des mysteres parmi nous , on n'y regardoit pas de si près ; mais aujourd'hui l'art est devenu plus difficile , & les spectateurs plus exigeans.

Au reste , cette tragédie , qui par le sujet , ne peut guere inspirer d'autre sentiment que celui de la terreur , nous a paru remplir son objet. La haine des deux freres y est exprimée avec beaucoup d'énergie. » Je suis resté seul , » dit Thyeste à son barbare frere ; dévore moi ! » tu es altéré de sang , je le vois ! oh ! si ce » pouvoit être un poison pour Atrée ! peut- » être que la peste coule dans mes veines au » lieu de sang ! ô race de Pélops , » &c. Voici une tirade bien terrible , bien digne d'Atrée ! c'est ce frere barbare qui délibere avec la reine sur la maniere dont il se vengera de Thyeste. » Thyeste ! Thyeste ! la vengeance que j'en » veux tirer me tourmente. Où commencera- » t-elle ? où finira-t-elle ? Filles des enfers , inf- » pirez-moi. Et toi , ma tendre épouse , con- » seille-moi. Tous les tourmens que ma rage » lui prépare me paroissent trop doux. Je lui



» ai déjà fait éprouver le plus horrible de ceux  
 » que j'aie pu inventer, & maintenant il ne  
 » reste que lui .... moins que rien ; un misé-  
 » rable squelette à déchirer, dix gouttes de  
 » sang à répandre, un cœur flétri qui ne sent  
 » rien ..... &c. « Ce n'est pas-là de l'em-  
 phase, de l'exagération ; ce sont des sentimens  
 terribles, mais vrais, mais dignes du personnage.

Le dialogue est souvent pressé, vif & éner-  
 gique. Quand la reine, qui ne reconôit pas  
 encore Thyeste pour le pere du fils qu'elle a  
 mis au jour, veut engager Egiste à l'assassiner  
 pour obéir à Atrée, elle lui dit : Mon fils m'a  
 toujours obéi, il m'obéira toujours.

EGISTE. Toujours. Vous m'avez donné la vie ;  
 la redemandez-vous ? j'obéis.

LA REINE. Eh ! pour te la conserver, je don-  
 nerois la mienne.

EGISTE. Que faut-il donc ? parlez, ma mere ;  
 & je veux.....

LA REINE. Jure-le donc par ce serment terri-  
 ble que les dieux même n'oseroient violer.

EGISTE. Mais pourquoi ?

LA REINE. Obéis. Jure !

EGISTE. Je le jure.

LA REINE. Il suffit. Pars ; fais mourir Thyeste.

EGISTE. Ai-je bien entendu ?

LA REINE. Tu feras mourir Thyeste.

EGISTE. Que le roi vient de m'ordonner tout-  
 à-l'heure de conduire au temple ? Lui !

LA REINE. Frappe ; le roi l'ordonne, je le  
 veux ; c'est pour le bonheur du roi, pour mon  
 bonheur & le tien.

EGISTE. Pour mon bonheur ! ô ma mere, est-

## 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ce, toi qui me parles? Peut-on obtenir le bonheur par le meurtre, par le parjure?

Comme le cœur est vivement ému, lorsqu'Egiste arrive à l'entrée de la prison de Thyeste avec la reine, qui le conduit d'une main, & qui de l'autre tient un glaive nud!

LA REINE. Le voici.... Tu trembles!.... que crains-tu?

ÉGISTE. O angoisse! donnez!

LA REINE. Prends, soutiens-le donc!

ÉGISTE. Qu'il est lourd!

LA REINE. Pour la main d'un lâche!

ÉGISTE. Oh! si c'étoit pour la patrie! vous verriez.....

LA REINE. Comme tu fuirais sans doute? Si un seul ennemi te fait ainsi trembler, que feroient donc dix mille ennemis?

ÉGISTE. Rien. Ils feroient armés.

Ce dernier trait, sans doute, est de la plus grande beauté. L'intérêt augmente lorsque la prison ouverte laisse voir Thyeste endormi, & Egiste qui s'avance vers lui le glaive à la main; tandis que la reine est cachée dans le fond.

ÉGISTE, (*tendrement après un silence de quelques minutes, pendant lequel il regarde Thyeste avec compassion.*)

Il dort! (*avec plus d'attendrissement encore*) que son sommeil est doux! hélas! il ne fait pas qu'en ce moment son assassin est si près de lui; à moins qu'un dieu ne lui dise en songe que son assassin est celui qu'il a tant aimé, celui qui lui a promis un asyle.... O trahison! terre, en-

trouve-toi ! ..... Paix ! il sourit ce bon vieillard ! chargé de fers, il sourit à la mort, tandis que moi, malheureux !... (*La reine se montre dans le fond, & elle le menace ; Egiste se retourne.*) Voyez-le donc, voyez ce respectable vieillard ! (*Elle paroît furieuse de ce qu'il diffère.*) Peut-être.... Oui sans doute, un dieu, ami des malheureux, le tient enseveli dans un si doux sommeil, pour qu'il ne sente pas l'amertume de la mort ; pour qu'il ne connoisse pas son assassin.... Egiste ! (*Il s'approche de plus près : il le regarde long-tems avec attendrissement, & l'on voit au-dessus de sa tête, le glaive qui tremble dans sa main.*)

Tous ces discours, tous ces mouvemens sont vrais & touchans. Egiste ne dit, ne fait que ce qu'il doit dire, que ce qu'il doit faire, tout le dernier acte est plein de beautés & du plus grand effet.

Nous ne nous sommes étendus sur cette tragédie que pour mettre les lecteurs en état de comparer les différentes manieres dont le même sujet a été traité en France & en Allemagne. Assurément M. Weisse a renchéri de beaucoup sur l'horreur qu'on reproche à Crébillon, qui l'avoit en effet substituée à la terreur.

La piece qui suit immédiatement *Atrée* dans ce volume, est une comédie en deux actes de M. Wezel ; elle a pour titre : *Le voilà pris, le voilà pris !* Le sujet en est romanesque ; mais il offre de l'intérêt. Quant à la maniere dont il est traité, il faut, avant de la juger, se transporter dans le pays où il a été représenté, & considérer que ce qui peut plaire à un specta-

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

teur François n'est & ne doit pas être toujours précisément ce qui produira le même effet sur un Allemand. La comédie est un tableau de la vie humaine; elle tient sur-tout aux mœurs locales; ce sont celles qu'elle peint de préférence; & il ne faut en conséquence; y chercher ni les nôtres, ni le ton qui nous est familier. Il doit y avoir des nuances qui distinguent celui de la bonne compagnie de Paris d'avec celui des sociétés, des capitales d'Allemagne ou des villes impériales.

Le baron de Spark, après avoir été très-dissipé dans sa jeunesse, a fait ce qu'on appelle une fin : il s'est marié; malheureusement il a une assez mauvaise opinion des femmes, parce qu'il en a connu de peu estimables. Persuadé qu'elles ne cherchent qu'à tromper leurs maris, il a cru assurer son repos en en prenant une très-simple, élevée à la campagne. Il s'est applaudi d'abord de cette précaution; des circonstances l'obligent à la conduire à la ville; il remarque avec douleur que le séjour en plaît beaucoup à la baronne; qu'elle a bientôt pris le ton du monde, & qu'elle montre de l'esprit & des connoissances qui ne vont pas ordinairement avec cette simplicité qu'il lui avoit cru, & qui la lui a fait préférer à toute autre. Un jour que ses affaires l'ont obligé de s'absenter, il est très-étonné de voir, à son retour dans sa maison, un M. de Torst, jeune homme qu'il croit très-dangereux, & qui passe en effet pour l'être; c'est bien pis quand il apprend que c'est la baronne elle-même qui l'a

fait venir , & qu'elle l'a retenu à souper & à coucher. Il a gagné son appartement avec beaucoup d'humeur ; il a passé la nuit à se persuader qu'il n'y a pas moins qu'une intrigue coupable entre sa femme & Torst ; il se leve dans ces dispositions , ne rêvant qu'aux moyens de surprendre l'infidelle , & de s'assurer de son déshonneur ; il imagine de monter à cheval , de dire qu'il va à la revue ; on le croira absent pour 5 ou 6 heures au moins ; il reviendra ; il trouvera peut-être les preuves d'un crime dont il ne doute plus. Il se hâte de s'habiller ; mais plus il est pressé , moins il avance ; sa jalousie ne lui a fait prendre que de vieux domestiques ; & dans ce moment , ils ne servent pas son impatience ; cela amène quelques détails plaisans ; mais ils sentent le terroir auquel ils ont été destinés : il en est de même de la visite qu'il reçoit d'un de ses anciens amis , le capitaine de Feu , dont la présence lui est d'abord fâcheuse , & à qui il finit par faire confidence de ses inquiétudes. Tout cela entraîne du tems ; & sa femme , qu'il ne vouloit point voir , a celui de finir sa toilette & de descendre. Son assurance , qui est celle de l'innocence , ne lui paroît que l'effet de la duplicité ; il lui échappe des expressions dures ; Me. de Spark les sent vivement ; elle ne tarde pas à s'apercevoir que son mari est jaloux ; cette idée l'humilie ; elle ignore quelle peut en être la cause. Quant à sa propre conduite , elle se trouve justifiée d'une manière intéressante : e'le a découvert une jeune fille de son mari , née

de ses premières amours, & qu'il abandonne. Après l'avoir secourue elle-même, elle veut la marier à un jeune homme qu'elle aime, & qui est employé dans les bureaux de M. de Torst. C'est pour exécuter ce projet qu'elle a recherché cet homme qui porte ombrage au baron ; elle l'a fait venir pour conclure ; & comme le mariage devoit se faire le lendemain, elle l'a invité à coucher chez elle. Elle se fait une fête de surprendre son mari par cet acte généreux. Les soupçons qu'elle lui voit l'engageant à s'en venger en les lui laissant pendant quelque tems. Elle fait cacher la fille de son mari dans un cabinet où elle fait qu'il entrera : il est en effet étonné d'y voir une demoiselle ; il l'est bien davantage d'apprendre en l'interrogeant, que c'est le fruit de ses amours qu'il oublioit. Instruit par la naïveté de la jeune personne qu'elle va épouser un commis de M. de Torst, il pénètre avec autant de surprise que de reconnaissance le projet de sa femme, l'objet véritable de la liaison entre elle & ce fat. Il est touché de cette conduite ; cependant il a honte de convenir qu'il a été jeune, & que Pauline est sa fille ; il veut la faire passer pour l'enfant de son frère ; mais le capitaine de Feu, par quelques imprudences, fait connoître l'histoire entière. Il reconnoît son propre fils dans le mari destiné à la fille de son ami, & il n'hésite point à l'avouer. Son exemple engage le baron à surmonter ses répugnances. Il s'empresse à renvoyer tout le monde : » Ma chère amie, lui » dit-il, je vous dois un aveu sans lequel je ne

» ferois pas digne de vous. Pouvez-vous me  
» pardonner ma faute ? «

LA BARONNE. Je ne fais de quelle faute vous voulez me parler.

LE BARON. Votre générosité m'a bien plus humilié que ne l'auroient pu faire les reproches les plus amers. Vous ne savez que trop bien que cette jeune personne n'est pas la fille de mon frere ; mais vous êtes si généreuse , que vous ne voulez pas le savoir.

LA BARONNE. Ne me l'avez-vous pas dit vous-même ?

LE BARON. C'est une seconde faute dont je suis coupable envers vous , parce que j'ai voulu cacher la premiere. (*Avec toute l'expression du sentiment.*) C'est ma fille... Voilà ce qu'ont produit les faux principes d'une imagination exaltée : Le monde est trop étroit pour un jeune homme. Ses desirs bouillans lui font haïr comme une gêne rigoureuse ce que , dans la suite , quand l'âge a mûri sa tête & son cœur , il regarde comme des liens salutaires. Me le pardonnez-vous , ma bonne amie ?

LA BARONNE. Je n'ai point à vous pardonner , mon cher ami , puisque vous ne m'avez point offensée. Nous n'étions pas encore unis. Pauline fera aussi ma fille , puisqu'elle est la fille de mon mari , & toute la récompense que je vous demande , c'est de n'avoir plus de défiance , & de m'aimer toujours.

LE BARON. Vous m'avez appris aujourd'hui qu'il faut beaucoup d'esprit à une femme pour avoir le cœur noble.

Nous ferons peu d'observations sur cette co-

## 202 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

médie , qui a le mérite au moins d'être dans le genre vraiment comique , mais qui est trop longue de moitié : de Sparck , dès le commencement du premier acte , ne devoit pas témoigner si clairement sa jalousie à sa femme. Il n'est pas naturel qu'elle ne comprenne pas les reproches qu'il lui fait sur Torst , tandis qu'elle fait qu'elle a soupé secrètement avec lui ; & il doit s'ensuivre un éclaircissement , & dès-lors la piece est finie. Lorsqu'au second acte , dans une autre scene , avec son mari ; elle dit à part : *Ah ! je te vois maintenant ; c'est de la jalousie* : il faut avouer qu'elle s'en avise un peu tard pour une femme d'esprit. La vieille tante , *madame de Tatter* , & le capitaine *de Feu* , sont ennuyeux pour les personnages de la piece ; mais malheureusement , il le sont pour les spectateurs aussi. Enfin le petit-maître *Torst* est des plus gauches , & l'on ne conçoit pas comment ce peut être là *le seducteur de toutes les femmes*. Malgré ces observations on voit que l'auteur connoît le cœur humain , & son ouvrage prouve un vrai talent pour la comédie.

La dernière piece de ce volume , est de M. Goethe ; elle est intitulée : *STELLA* , *drame pour les ames aimantes*. D'après ce titre , on juge que M. Goethe ne demande à être lu & jugé que par des ames sensibles , & qui ont connu l'amour ; il se flatte de les trouver plus indulgentes que les autres ; cela n'empêchera pas que son ouvrage & son but ne leur paroissent très-singuliers , pour ne rien dire de plus. On en jugera par ce précis.



Fernando , après avoir été pendant trois ans époux de Cécile , femme d'un caractère excellent , l'abandonne avec sa fille Lucie , née peu de tems après leur union. Il n'a pas d'autre motif que le dégoût qu'il a conçu pour l'état du mariage. Il va courir le monde , se livre à toutes sortes de dissipations , & finit par enlever une autre jeune personne , nommée Stella , avec laquelle il se retire dans une terre qu'il a achetée , & y vit heureux pendant quelque tems. Cette seconde union a bientôt le sort de la première. Fernando , las de Stella , rompt le nouveau lien , & s'avise de chercher Cécile , qu'il avoit quittée ; mais il ne la trouve plus où il l'avoit laissée ; il prend des informations inutiles sur le lieu de sa retraite. Il reconnoît alors le désordre de sa vie ; il s'en repent ; pour finir sa carrière avec honneur , il entre au service , & trouve de l'emploi. Son espérance est de trouver la mort , qui se refuse à ses desirs. La guerre finit. Rendu à l'oisiveté , il se ressouvient de Stella , & avec cette idée , renait le desir de se réunir avec elle. Il la retrouve en effet , mais vivant dans la plus austère retraite depuis son absence. Elle vient de prendre à son service une jeune fille-de-chambre : c'étoit Lucie , la fille de Stefano , qui lui avoit été présentée par l'infortunée Cécile , qui a caché son nom , & pris celui de madamer Sommer. L'indigence l'avoit réduite à laisser sa fille en servitude.

Ce roman offre sans doute de grandes invraisemblances ; mais il amène des situations tou-

chantes & pleines d'intérêt , des beautés qui font tout oublier. Quand on se prête une fois au motif d'une scène , on est séduit , entraîné , & l'homme touché se demande rarement raison du plaisir qu'il éprouve. Rien de plus intéressant , par exemple , que la réception que fait Stella à Mme. Sommer ; elle juge par quelques-uns de ses discours qu'elle a aimé ; elle est transportée de trouver enfin qui peut l'entendre , qui la plaindra , & qui ne jettera point un œil froid sur ses douleurs. Elle s'empresse de lui peindre son bonheur passé , qui la ramène sans cesse à sa douleur actuelle , de lui parler de ses efforts pour la calmer.

Pour les ames aimantes & malheureuses , lui dit madame Sommer , le travail & la bienfaisance font un don du ciel , qui les dédommage , qui leur tient lieu de tout. De tout , s'écrie Stella ! dites un adoucissement à leurs maux. C'est quelque chose à la place de ce qui est perdu , mais non pas ce qui est perdu. Un cœur qu'on a perdu peut-il se retrouver ? Oh ! quelquefois , lorsque je tombe de pensées en pensées , que mon ame attendrie se complait à se retracer les songes agréables du passé , que j'ai le pressentiment d'un avenir plein d'espérances , & qu'à la pâle lueur de la lune , j'erre çà & là dans mon jardin ; tout-à-coup je me trouve saisie , saisie d'être seule : c'est en vain que j'étends mes bras aux quatre coins de l'univers. C'est en vain que je prononce le charme , les enchantemens de l'amour , avec une force , un sentiment que je croirois presque assez puissant pour faire descendre la lune du haut des cieux. Et je suis seule dans le silence

de ces bois sombrement éclairés ; pas une voix qui me réponde....

Fernando , en revenant auprès de Stella , trouve Cécile , qu'il ne cherchoit plus ; il se décide d'abord à reprendre ses premiers nœuds. La douleur de Stella l'attendrit ; bientôt il sent que ses deux femmes partagent son cœur , & le déchirent ; embarrassé dans le choix , hors d'état d'en faire un , également attiré par l'une & par l'autre , sentant que toutes deux sont nécessaires à son bonheur , il est prêt à se poignarder. Cécile lui ouvre une consolation , & l'arrache à la mort.

Il y avoit autrefois en Allemagne , lui dit-elle , un chevalier , un brave chevalier : de religieux devoirs l'arrachent du sein de son épouse & loin de sa patrie ; il vole à la Terre-sainte.... C'étoit un homme plein de probité ; il aimoit sa femme ; il prend congé d'elle , lui recommande le soin de sa maison , l'embrasse ; il est parti. Il erre long-tems sur les mers ; des corsaires l'attaquent ; il est pris. La fille de son patron prend pitié de son esclavage : elle brise ses fers ; ils s'enfuient. Elle le conduisit de nouveau à travers les plus affreux dangers , cette généreuse amie. Rassasié de richesses & de gloire , il s'appête à retourner vers son épouse. Et son amante ? Son cœur étoit sensible & généreux ; il crut à la vertu , & il emmene son amante avec lui. Voilà une digne femme qui vole au-devant de son époux : elle va couronner toute sa fidélité , toute sa confiance , toutes ses épreuves. Son époux est dans ses bras. Une foule immense de jeunes écuyers descend avec fierté sur les bords paternels. Tou-

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tes les richesses qu'il apporte sont déposées à ses pieds ; & dans son imagination, cette femme les enferme ; elle embellit sa demeure , & que de présens elle fait à ses amis ! ma généreuse épouse , le plus grand trésor que je possède , tu ne l'as point vu encore. Quelle est donc celle que je vois s'avancer de ce côté , avec une suite aussi brillante ? Comme elle descend avec grace de son cheval ! Le voilà ce trésor , s'écria le brave chevalier , en prenant son amante par la main , & la présentant à sa femme. Le voilà , ce trésor : vois toutes ces richesses , reçois-les de sa main. Reçois ton époux comme un don de ses mains : elle a brisé mes fers ; elle a triomphé de mes tyrans ; je suis son bien. Elle a pris soin de mes jours. Que lui dois-je ? Tu la vois ! C'est à toi de la récompenser. Cette femme , aimante & généreuse , répandit un torrent de larmes ; & se précipitant dans les bras de la jeune étrangère , elle s'écria : Prends tout ce que je puis te donner. Partage avec moi celui qui t'appartient tout entier. Prends-le tout entier ! Qu'il me reste encore tout entier ! Chacune de nous le possède sans ôter rien à l'autre. Elle se jette dans les bras de son époux ; elle tombe à ses pieds ; elle s'écrie : Nous sommes à toi. Toutes deux baignèrent ses mains de larmes , & les couvrirent de baisers , & l'éternel approuva cet amour , & le chef de son église le bénit sur la terre ; leur bonheur & leur amour n'eurent jamais qu'une même demeure , un même lit , un même tombeau.

C'est cet exemple que suivent Cécile & Stella. Fernando garde ses deux femmes , qui vivent heureuses dans la plus étroite union. Nous le répétons , ce roman est assurément singulier ; il

n'est pas dans l'exacte sévérité des mœurs , mais il intéresse.

En général , ce volume offre de la variété ; & on le lira avec plaisir , pourvu que le lecteur ne veuille pas que des piéces allemandes soient faites absolument dans le goût françois.

( *Merçure de France ; Journal encyclopédique.* )

---

A general history of music , &c. *Histoire générale de la musique , depuis les premiers âges jusqu'à présent ; par CHARLES BURNEY.* Vol. II. In-4to. A Londres , 1783 , chez Robson & Robinson.

#### D E U X I E M E E X T R A I T (\*).

**Q**UOIQUE nous ayons déjà parlé , dans notre dernier *journal* , de Guido , ou Gui d'Arezzo , nous rapporterons ici quelques particularités qui le concernent , d'après les autorités de plusieurs écrivains.

On a cru qu'il avoit trouvé les six notes de la musique en chantant l'hymne de St. Jean , de cette maniere :

*Ut queant laxis  
Resonare fibris  
Mira gestorum  
Famuli tuorum*

---

(\*) Voyez *Esprit des journaux* , juin 1783. pag. 176.

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*SOLve polluti  
LABii reatum.*

Dans la suite des tems on a fait ce distique latin , où les sept tons sont marqués :

*Corde Deum Et Fidibus Gemituque Alto Benedicendum ,  
UT RE MI FACiat SOLvere LABra Sibi.*

*Vossius* ( *de musicâ* ) ne croit pas que Guido ait inventé l'usage de ces syllabes , pour l'usage des musiciens. On dit que les Egyptiens avoient fait la même chose avant lui. Cependant il s'en faisoit honneur. » J'espere , dit-il , dans une » lettre à un de ses amis , que ceux qui vien- » dront après nous , prieront dieu pour nous , » quand ils verront qu'ils savent en moins d'un » an ce qu'ils ne savoient pas au bout de dix » ans. « Il composa des *Antiphones*. Le pape en les voyant fut surpris , & pour en faire l'épreuve , il voulut apprendre de lui-même un verset , qu'il n'avoit jamais entendu chanter.

M. Van-Til , savant théologien de Hollande , dans un ouvrage flamand qu'il a composé , & qui est comme une préface d'un commentaire sur les psaumes , dit que Pythagore , qui vivoit du tems de Cyrus , fut le premier qui réduisit la musique en art , & qui en donna des regles ; que ce fut lui qui accorda huit cordes sur l'instrument , & qu'Aristoxene , disciple d'Aristote , en augmenta le nombre jusqu'à dix huit. M. Van-Til en marque les différens sons , & rapporte comme l'on destina certaines lettres pour désigner les divers degrés de tems , & pour

fervir d'échelle, ce qui dura jusqu'au XIe. siècle, où Guido inventa ou renouvella du moins la clef de la musique, *ut, re, mi, fa, sol, la*.

Vander Putten, qui latinisant son nom se fit nommer Erycius Puteanus, ajouta une septieme note, savoir le *fi*. Il faut remarquer que le *fi* a été ajouté aux notes de Guido pour achever l'octave; que dans les vers *Corde Deum*, &c. ci-dessus rapportés, les sept lettres *C, D, E, F, G, A, B*, représentent les grandes touches du clavecin, qui expriment le mode naturel, & répondent aux sept syllabes *Ut, Re, &c.* à la place desquelles même on se sert communément en Allemagne, des lettres *C, D, &c.*

On dit que le mot *Gamme*, si commun dans la musique, est venu de ce que Guido s'étant servi des premieres lettres de l'alphabet pour désigner les notes, y employa la lettre *G*, que les Grecs appellent *Gamma*, & qu'il le fit pour marquer que la musique est venue de la Grece.

Gui écrivit deux livres de musique, qu'il dédia à Théobald son évêque, & qu'il appella le micrologue. Il y a un autre livre qu'il appelle aussi le *Micrologue*, ou le livre des divins offices, en 62 chapitres, dont l'auteur est inconnu. Mais on prétend, sur un passage du XIVe. chapitre, qu'il vivoit du tems de Grégoire VII. C'est le sentiment du pere Pagi, après le cardinal Bona. Oudin, dans le supplément des Ecrivains ecclésiastiques, prétend que l'auteur de ce *Micrologue* écrivoit l'an MDCLXXX. Mais le pere Pagi prétend que le mot de *Micrologue* l'a trompé, & que ce nom est donné

## 210 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à tous les abrégés : qu'ainsi l'auteur du *Micrologue*, dont parle l'auteur de la vie de Charlemagne, ne doit pas être confondu avec l'auteur du *Micrologue* des divins offices, ni avec celui de Guido, comme l'a fait *Possevin*. *Sigebe*, *descript. eccles.* c. 144. & *in chron.* 1028. *Le-mire*, *incatal.* & l. 2. c. 74. *de viris illustribus.* *Vossius de quatuor art. pap.* *Bona card.* l. 2. *rerum liturg.* c. 20. a. 4. Voyez *Hist. de l'égl.* & du monde, &c. par Bénédict Piéter. an. 1022.

Le troisieme chapitre de l'*Histoire de la musique* traite de l'origine & de l'usage de la *Table de tems*. Les définitions, que donne ici l'auteur du tems ou mesure en musique, sont claires & instructives.

Les *divisions*, dans le chant de l'église, sont ; selon notre auteur, de la plus haute antiquité. Ce qu'il dit à ce sujet est très-curieux & très-intéressant.

» Dans le chant, plusieurs sons appliqués à  
 » une syllabe constituent une *division*, *volée*,  
 » *roulade*, *volata*, *passagio* ; & en jouant d'un  
 » instrument, une rapide succession de sons  
 » sans repos, ou note lente, a en général le  
 » même nom. Ceux qui aiment la musique  
 » grave censurent ce genre léger comme ca-  
 » pricieux, n'ayant point de sens & comme très-  
 » commun. Il y en a d'autres cependant qui en  
 » sont épris, lorsqu'il est exécuté avec préci-  
 » sion, & qui le regardent comme une preuve  
 » de l'invention du compositeur, & du talent de  
 » celui qui exécute. C'est peut-être un préjugé  
 » populaire d'imaginer que toutes ces inflexions



» sont absurdes & déplacées , même dans une  
 » mélodie lente & plaintive. Au contraire, lorsqu'  
 » que le cœur est fort ému & fort affecté ,  
 » la voix trouve plus aisément des sons pour  
 » exprimer la passion , que l'esprit ne peut four-  
 » nir des paroles ; & de-là est venu l'usage des  
 » interjections & des exclamations dans toutes  
 » les langues. C'est néanmoins un préjugé de  
 » prétendre qu'une division est toujours pro-  
 » pre sur un mot ou syllabe favorable , sans  
 » considérer la situation du chantre , ou le sen-  
 » timent qu'il doit exprimer. «

» Les divisions , continue M. Burney , fu-  
 » rent inconnues des anciens , qui ne se per-  
 » mirent jamais plus de deux notes sur une  
 » syllabe ; mais par-là , comme on l'a déjà  
 » observé , la musique devint esclave de la lan-  
 » gue , & à présent elle est devenue un agent  
 » libre. Quand les paroles d'un air sont di-  
 » visées , répétées & transposées au gré du  
 » compositeur , quoiqu'elles retardent le récit ,  
 » elles peignent une idée sous différentes cou-  
 » leurs , ou donnent de la force à un senti-  
 » ment sur lequel l'ame desire s'arrêter. Les  
 » différentes phrases d'un air ne sont que les  
 » traits répétés de la passion ; c'est en effet par  
 » ces répétitions & ces efforts redoublés qu'une  
 » expression , qui d'abord se fait entendre avec  
 » tranquillité , trouble , agite & ravit les au-  
 » diteurs. Mais soit que cette raison soit approu-  
 » vée ou non , les divisions furent première-  
 » ment pratiquées dans l'église , même en plain-  
 » chant , où la *periclefis* & le *neuma* avoient

## 212 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» long-tems été admis , & où leur usage s'est  
» toujours conservé.

» Les catholiques Romains autoriserent cette  
» coutume par un passage de Saint-Augustin ,  
» qui dit , que , lorsque nous ne pouvons trou-  
» ver des mots dignes de la divinité , nous  
» faisons bien de lui adresser des sons mêlés  
» de joie & d'action de grâces. *A qui effec-  
» tivement sont dûs ces sons extatiques , sinon à  
» l'Etre Suprême ? Et comment pouvons-nous célé-  
» brer sa bonté ineffable , si nous sommes à la  
» fois incapables de l'adorer en silence & de trou-  
» ver d'autres expressions pour nos transports que  
» des sons inarticulés ?*

» Cette licence prévalut même du tems de  
» Guido , à qui quelques-uns attribuent l'in-  
» vention du *neuma* , pour lequel il donne des  
» règles dans son *Micrologus*. Mais il semble  
» que si la perfection du *contre-point figuratif*  
» & l'invention des fugues , eussent totalement  
» détourné l'attention du compositeur , du mu-  
» sicien & du public , de la poésie , de la pro-  
» priété & loix syllabiques , on peut y ajou-  
» ter l'usage de l'orgue dans l'office de l'église ,  
» lequel , suivant le Dante , rendoit les paroles  
» que l'on chantoit difficiles à entendre. En ef-  
» fet , lorsque l'harmonie fut d'abord cultivée  
» & commença à charmer les oreilles , le vers  
» étoit si rude dans les langues nouvelles &  
» grossières , qu'il avoit besoin du secours de  
» l'harmonie pour se faire goûter. A la renaîs-  
» sances des lettres , lorsque la poésie commença  
» à refleurir , la mélodie étoit si gothique & si

» dépourvue de graces, què les bons poètes dé-  
 » daignoient sa compagnie ou son secours; & nous  
 » voyons que les vers du Dante, de l'Arioste &  
 » du Tasse se soutinrent sans l'aide de la musi-  
 » que, comme les compositions musicales en  
 » contre-point semblent avoir fait sans la poésie.  
 » Ce fut, lorsque l'on cultiva le drame en mu-  
 » sique, que les deux sœurs se réconcilièrent.  
 » Toutefois les nœuds de leur amitié ne fu-  
 » rent que de courte durée & elles furent  
 » comme un couple bizarre, dont les disposi-  
 » tions sympathisent peu. . . . .

» . . . . .  
 » Le service rendu à la musique par l'in-  
 » vention d'une table de tems, qui étendoit  
 » les limites de l'esprit & de l'invention au  
 » dernier degré d'imagination, doit avoir long-  
 » tems resté inconnu aux musiciens & aux au-  
 » teurs, qui ont écrit sur la musique, ou l'on  
 » eût eu soin davantage de rappeler quelques  
 » légères notices concernant son auteur. Mais  
 » lorsque le siècle & les contemporains d'un  
 » homme de lettres, d'un savant ou d'un artiste  
 » sont connus, la curiosité de la plupart des lec-  
 » teurs est satisfaite; car la vie d'un homme  
 » employée à lire ou à composer des livres;  
 » dans le repos & l'obscurité, ne fournit qu'un  
 » petit nombre de circonstances capables d'in-  
 » téresser le nombre des hommes, qui ont des  
 » occupations. Les efforts de l'esprit dans la  
 » retraite, quelque grands que puissent être  
 » les objets auxquels il s'occupe, ne sont point  
 » susceptibles de description; tandis qu'une vie

» active, employée avec éclat au service d'un  
 » état ou d'un ordre de société, fournit au  
 » biographe des matériaux faciles à employer,  
 » qui ne manquent pas de plaire à tous les  
 » lecteurs, s'ils sont bien arrangés & disposés. »

L'invention des *caractères* musicaux pour le *tems* a été long-tems attribuée à Jean de Muris. M. Burney la lui révendique en faveur de M. Franco de Cologne, qui vécut depuis 1047 jusqu'en 1083, époque à laquelle il remplit la charge de maître ou écolâtre de Liege. M. Burney a jeté un grand jour sur cette invention. Il a trouvé dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit composé par Jean de Muris (*Compendium Joannis de Muribus*, N<sup>o</sup>. 1146.) dans lequel l'invention des caractères musicaux pour le *tems* est attribuée à Franco, (*Magister Franco, qui invenit in cantu mensuram figurarum.*) M. Burney a encore trouvé un autre passage dans un manuscrit composé par Marchetto de Padoue, (*Lucidarium in arte musicæ planæ*) en 1274, dans lequel le même Franco est cité comme ayant écrit sur la *mesure*; enfin il a trouvé les ouvrages de Franco sur la musique, dont il donne un extrait. Notre auteur termine cet article de la manière suivante :

» Si l'on compare la manière de noter de  
 » Franco avec celle de Guido, ou autre écri-  
 » vain du onzième ou douzième siècles, on  
 » doit être beaucoup étonné de sa méthode,  
 » de sa clarté & de sa simplicité. Car quoi-  
 » qu'il n'emploie que trois caractères ou for-  
 » mes distinctes de notes, cependant par leurs

» différentes propriétés d'étendue ou de dimi-  
 » nution, ils fournissoient une grande variété  
 » de mesures & de proportions ; & s'il est cer-  
 » tain qu'il a suggéré la *barre* & le *point* d'au-  
 » gmentation, les services qu'il a rendus à la  
 » musique-pratique, lui assigneront avec jus-  
 » tice une place illustre & honorable parmi  
 » les fondateurs & les législateurs de l'art. En  
 » effet je n'ai pu trouver de progrès considé-  
 » rable dans la table de tems, depuis le onzième  
 » jusqu'au quatorzième siècle ; puisque le prin-  
 » cipal mérite de la plupart des auteurs, qui  
 » ont écrit sur le *Cantus mensurabilis*, & dont  
 » les noms & les écrits sont parvenus jusqu'à  
 » nous, étoit de critiquer les découvertes de  
 » Franco & de censurer ses libertés. «

» On s'est donné plus de peine, dit notre  
 » auteur, pour marquer & expliquer le systé-  
 » me musical de Guido & de Franco, que  
 » celui de tout autre écrivain du moyen âge ;  
 » leurs traités étoient regardés comme des pré-  
 » ceptes originaux que les auteurs, qui vin-  
 » rent après eux, firent un peu plus que co-  
 » pier ou commenter. Jean Cotton est le com-  
 » mentateur de Guido, comme Robert de  
 » Handlo l'est de Franco ; & Jean de Muris,  
 » dans son *Speculum musicæ*, est un peu plus  
 » que commentateur. Quoi qu'il en soit, dans  
 » le siècle suivant, Prosdocimus de Beldeman-  
 » dis écrivit une exposition des principes con-  
 » tenus dans la *Practica mensurabilis cantus* de  
 » Jean de Muris ; ainsi nous avançons d'âge  
 » en âge, faisant revivre d'anciennes opinions,

## 216 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» & ajoutant peu à la masse commune & li-  
 » mitée des connoissances humaines. Il est dou-  
 » loureux de voir que les découvertes d'un  
 » âge ne servent qu'à réparer les pertes d'un  
 » autre, & que, tandis que nous nous imagi-  
 » nons avancer vers la perfection, nous sem-  
 » blons ne décrire toujours que le même cercle.»

Nous avons ensuite une notice intéressante sur le célèbre écrivain en musique, Jean de Muris, & sur ses ouvrages, qui sont toujours conservés manuscrits, & que M. Burney semble avoir eu beaucoup de peine à découvrir & à consulter dans la plupart des bibliothèques publiques de l'Europe, particulièrement dans celles de Rome, de Paris & d'Oxford. De *Muris* vivoit vers 1321 jusqu'en 1345. Le principal & le plus étendu de ses ouvrages sur la musique est le *Speculum musicae* (*Miroir de la musique*) dont l'original est dans la bibliothèque du roi à Paris. Voyez ce que M. Burney dit sur cet écrit :

» Malgré toutes les petites divisions & sous-  
 » divisions de ses sept livres en neuf cens dix  
 » sept chapitres, le musicien-pratique ne pro-  
 » fiteroit que peu aujourd'hui de les étudier,  
 » parce que tous les principes contenus dans  
 » les cinq premiers livres sont théoriques, & se  
 » trouvent dans Ptolomée, Boëce & autres an-  
 » ciens auteurs, que presque tous les auteurs  
 » des derniers temps, qui ont écrit sur la mu-  
 » sique, ont copiés en pure pédanterie, sans  
 » entendre eux-mêmes ce qu'ils lisoient, & par  
 » conséquent sans apporter aucune instruction  
 » utile

» utile à leurs lecteurs par ce qu'ils ont écrit.  
 » Ce n'est que dans les deux derniers livres  
 » que de Muris vient à parler de la musique-  
 » pratique de son tems ; dans le sixieme livre  
 » il traite des tons, des notes, & des chants  
 » de l'église, ce que Jean Cotton & Walter  
 » Odington avoient fait avant lui ; dans le sep-  
 » tieme livre il définit le *cantus mensurabilis*,  
 » modes, caracteres de la différente durée  
 » des sons, comme *longue, breve, semi-breve*, &  
 » leur perfection & imperfection. Il y em-  
 » ploie plusieurs chapitres à réfuter ceux qui  
 » ont combattu ses principes, & finit par faire  
 » un parallele entre la musique des anciens &  
 » celle des modernes, afin de fixer leurs dif-  
 » férens degrés de perfection.

» C'est purement en faveur des amateurs des  
 » antiquités en matiere de musique, que je me  
 » suis donné tant de peine pour examiner &  
 » décrire cet ouvrage «.

M. Burney rend ensuite compte d'un autre  
 auteur, qui a écrit sur la musique, *Philippus*  
*de Vitriaco*, qu'il imagine être *Philippe de Vitri*,  
 évêque de Meaux, qui mourut en 1351 (\*).

(\*) Moreri dit que ce prélat traduisit les *Métamor-  
 phoses d'Ovide* en vers françois ; qu'il est cité par Gaces  
 ou Gaston de Vignes, son contemporain, qui écrivit  
 le *Roman des oiseaux* ; & qu'il existe une lettre que  
 Jean de Muris (non Munis) célèbre astrologue du même  
 tems, lui adressa.

L'astrologie judiciaire étoit alors la folie à la mode  
 chez les philosophes & les gens de lettres. Robert, roi  
 Tome VII.

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Cet auteur est un des plus anciens écrivains qui aient traité du contre-point ; il composa des *motets*, qui lui firent beaucoup de réputation. Ici M. Burney donne un précis historique des motets, depuis leur introduction dans l'église jusqu'à présent. Il nous présente ensuite un essai du pitoyable contre-point qui étoit en usage dans les églises, vers l'an 1374 ; ainsi que du *neuma* ou divisions, avec lesquelles les bons moines s'égayoient les jours de fêtes, (*pro festivatum ratione*). Les réflexions de notre historien sur l'harmonie de ces tems, & sur l'état de la musique en général, sont très-vraies, & annoncent beaucoup de recherches de la part de l'auteur.

Le quatrième chapitre a pour titre : De l'origine des langues modernes, auxquelles la mélodie & l'harmonie écrite furent d'abord appliquées ; & de l'état général de la musique jusqu'à l'invention de l'imprimerie, vers l'an 1450.

« Les nations, dit l'auteur, qui veulent remonter à une haute origine, réclameront toujours

de Sicile, si renommé par sa sagesse & sa science, que Boccace l'appelloit le prince le plus sage qui eût régné depuis Salomon, envoya ses *prédications* à son cousin Philippe de Valois, alors en guerre avec Edouard III, roi d'Angleterre. La plupart des auteurs du tems qui écrivirent sur la musique, étudierent l'astrologie, peut-être pour l'amour de la *musique sphérique*. La musique & l'astrologie furent constamment unies en Angleterre. Walter Odington, d'Ewersham ou Worcesterhire, passe pour avoir été *habile dans l'astrologie & la musique*.



» la primauté , quant à la naissance & à la formation de leur langue , & l'antiquité de leurs chansons. Il seroit peut-être aussi difficile de régler leurs prétentions avec équité & à la satisfaction de toutes les parties , que de fixer les droits de puissances ambitieuses & rivales , dans une assemblée générale «.

» Peut-être que les essais des langues galloise & saxone , qu'on pourroit produire en faveur de nos propres prétentions , sont d'une antiquité qui n'a point d'égale en aucun autre pays. Car les poèmes de Taliesin , Lyward , Hên , Aneurin , Gwawdrydd , Myrdin Wyllt , & Avan Veiddig , qui tous florissoient vers l'an 560 , sont conservés , quoique à peine intelligibles pour les plus savans antiquaires de la grande-Bretagne. Le dialecte de notre Alfred , du neuvieme siecle , dans la traduction saxone de Boëce & de Bede , est plus claire & plus facile à comprendre que la langue vulgaire , du même siecle , de toute autre nation de l'Europe. En effet je ne connois aucune langue , qui , comme la nôtre , puisse remonter par une suite régulière & intelligible , du dialecte actuellement en usage , à celui du neuvieme siecle , c'est-à-dire , du pur anglois au pur saxon , tel que le parloit & l'écrivoit le roi Alfred , sans mélange de-latin , de gallois ou de normand. C'est ce qu'on peut voir pendant un espace de neuf cens ans , par le moyen du *Cronicon Saxonicum* de l'évêque Gibson , de l'excellent dictionnaire anglo-saxon du feu révé-

## 220 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» M. Lye, & de cette suite d'essais de notre lan-  
 » gue à différentes époques de sa perfection,  
 » essais que le Dr. Johnson a fait entrer dans  
 » son histoire de notre langue, qui est à la  
 » tête de son dictionnaire. . . . .

» . . . . .  
 » En tous tems & en tous lieux les chan-  
 » sons ont récréé & consolé les hommes. Cha-  
 » que passion du cœur humain a été exprimée  
 » en chanson ; & les peuples sauvages, aussi-bien  
 » que ceux qui sont civilisés, ont aimé ces épan-  
 » chemens. Les naturels de la nouvelle Zélan-  
 » de, qui semblent vivre à-peu-près dans le  
 » même état de nature que les bêtes qui s'at-  
 » troupent, ont leurs chansons & leurs im-  
 » provisatori. . . . .

Après cette introduction, M. Burney traite  
 de l'usage des chansons dans l'Italie & dans la  
 Gaule, en langue latine & romane ou pro-  
 vençale, depuis le tems des anciens Romains  
 jusqu'à celui de Richard premier, roi d'Angle-  
 terre, surnommé Cœur-de-Lion (\*): dans le cours

---

(\*) » Il est étonnant de trouver parmi les Trouba-  
 » dours un roi, dont les historiens ne parlent que  
 » comme d'un guerrier fougueux & d'un tyran avare &  
 » débauché. Son rôle poétique eut sans doute peu d'éclat.  
 » Des talens supérieurs dans un souverain n'échappe-  
 » roient point à l'histoire ; des talens médiocres lui  
 » échappent aisément, lorsqu'ils sont couverts par de  
 » violentes entreprises ou par des actes d'oppression.  
 » Quoique Charles IX en France ait écrit d'assez bon

de ses recherches notre auteur montre beaucoup d'érudition & de sagacité.

---

» vers, on le connoît à peine pour un poëte ; mais le  
» massacre de la S. Barthelemi l'a rendu fameux.

» Richard , fils & successeur de Henri II, roi d'An-  
» gletterre de la maison d'Anjou-Plantagenet, avoit  
» été fait comte de Poitou en 1174. Dans cette pro-  
» vince où florissoit la poésie provençale, il eut le  
» tems de la goûter , de la cultiver même. Protecteur  
» magnifique des Troubadours, il en attira beaucoup  
» auprès de lui. En s'amusant de leurs compositions,  
» il apprit à les imiter. On ne peut dire cependant  
» qu'il ait été inspiré par l'amour : ce fut plutôt par  
» la colere.

» Nous avons de lui deux sirvantes, qu'il composa  
» depuis son avènement à la couronne. Ces pieces ont  
» paru en françois & en provençal ; le françois pro-  
» bablement est une simple traduction. Nos vies manus-  
» crites & Nostradamus mettant Richard au nombre  
» des Troubadours ; nous sommes fondés à croire qu'il  
» écrivit dans leur langue naturelle. Ses deux sirvantes  
» ont un rapport curieux avec l'histoire, & fournissent  
» des particularités intéressantes.

» La troisieme croisade fut pour Richard une source  
» de malheurs. Il y alla, en l'an 1191, avec Philippe  
» Auguste. A son retour, l'année suivante, après des  
» prodiges de bravoure aussi stériles que brillans, il  
» fit naufrage sur les côtes d'Istrie. Il continuoit sa  
» route déguisé en pèlerin, par les états de Léopold  
» duc d'Autriche, lorsque ce prince le fit arrêter. Une  
» querelle qu'ils avoient eue au siege d'Aire les rendoit  
» ennemis implacables. Richard y avoit fait arracher &  
» fouler aux pieds un drapeau de Léopold, que celui-  
» ci avoit arboré sur une tour, dont il s'étoit rendu maî-

## 222 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

L'original de la fameuse chanson , que Richard premier est supposé avoir composée du-

---

» tre. Le duc respiroit encore la vengeance & en fai-  
» fit l'occasion.

» Henri VI, empereur de la maison de Souabe ,  
» n'étoit pas moins irrité contre le roi d'Angleterre ,  
» allié de Tancrede , qui avoit usurpé sur lui la cou-  
» ronne de Sicile. Il obtint de Léopold que cet illustre  
» prisonnier fût remis entre ses mains ; il le traita in-  
» dignement & ne le laissa libre , au bout de dix-huit  
» mois, qu'à condition de payer cent cinquante mille  
» marcs d'argent, dont le tiers seroit pour le duc d'Au-  
» triche.

» Rien n'est plus singulier que la maniere dont on  
» découvrit , avant cet accord , le lieu où Richard étoit  
» emprisonné ; s'il en faut croire ce que Fauchet ra-  
» conte, d'après une ancienne chronique. Un ménétrier,  
» attaché par intérêt à ce prince , le cherchoit par-  
» tour en Allemagne, s'informant de tout ce qui pou-  
» voit le mettre sur les voies. On lui indiqua un châ-  
» teau en Autriche, où étoit un prisonnier de marque.  
» Il y vole. Arrivé au pied de la tour, Blondel (c'é-  
» toit le nom du jongleur) se met à chanter une chan-  
» son françoise, qu'il avoit composée autrefois avec Ri-  
» chard. A peine a-t-il fini le premier couplet, qu'on  
» lui répond de la tour en chantant le second. Il recon-  
» noît le roi à ce signe , & se hâte de donner avis d'une  
» si importante découverte aux grands du royaume. Vrai  
» ou faux, le trait mérite d'avoir place ici parmi tant  
» d'aventures extraordinaires «.

» Pendant la captivité de Richard, son ambitieux ri-  
» val, Philippe Auguste, employoit toutes sortes de  
» moyens pour sa ruine. Il souleva contre lui son frere  
» Jean-sans-Terre ; il s'empara de plusieurs places de Nor-

rant son emprisonnement dans la tour où il fut mis par le duc d'Autriche , a déjà été insérée dans quelques recueils , qui ont paru en Angleterre ; mais , dit l'auteur de l'Histoire de la musique , » comme je n'ai point » vu de traduction angloise de cet essai de » poésie romane , à l'exception d'une seule » stance , que Rymer a traduite dans son *coupe-d'œil sur la tragédie* , je tâcherai de rendre » en notre langue les idées que ce morceau » renferme ».

L'esprit de cette chanson , autant que nous sommes capables de juger du vieux style de l'original , est supérieurement rendu dans la traduction angloise de M. Burney. Ce morceau mérite d'être ici rapporté en faveur de ceux qui entendent la langue angloise. Nous y joindrons ensuite la traduction françoise de la même chanson.

*Song by Richard the first, Cœur-de-Lion.*

No Wretched captive of his prison speaks,  
Unless with pain and bitterness of soul;  
Yet consolation from the muse he seeks,

» mandie , quoique les possessions , comme la personne  
» des croisés , dussent paroître inviolables. En même  
» tems les vassaux du roi prisonnier se montroient fort  
» peu zélés pour la délivrance. Tant de sujets d'indig-  
» nation lui différèrent en Allemagne le firvante ( ou  
» chanson ) ci-dessus mentionné , où l'on trouve de la  
» naïveté & du courage ». *Hist. des Troubadours*, Tom. 1.

## 224 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Whose voice alone misfortune can controul.  
Where now is each ally, each baron, friend,  
Whose face i ne'er beheld without a smile.  
Will none his sov'reign to redeem, expend  
The smallest portion of his treasures vile?

Though none may blush that near two tedious years,  
Without relief, my bondage has endur'd,  
Yet know my English, Norman, Gascon Peers,  
Not one of you should thus remain immur'd:  
The meanest subject of my wide domains,  
Had i been free, a ransom should have found;  
I mean not to reproach you with my chains,  
Yet still i Wear them on a foreign ground!

Too true it is, so selfish humane race!  
*Nor dead, nor captives, friend, or kindred find,*  
Since here i pine in bondage and disgrace,  
For lack of gold, my fetters to unbind.  
Much for myself i feel, yet ah! still more  
That no compassion from my subjects flows;  
What can from infamy their names restore,  
If, while a pris'ner, death my eyes should close?

But small is my surprise, though great my grief,  
To find in spite of all his solemn vows;  
My lands are ravag'd by the gallic chief,  
While none my cause has courage to espouse.  
Though lofty tow'rs obscure the chearful day,  
Yet, through the duangeon's melancholy gloom,  
Kind hope, in gentle whispers, seems to say,  
Perpetual thralldom is not yet thy doom.---

Ye dear companions of my happy days,  
Oh Chail and Pensavin, aloud declare,  
Throughout the earth in everlasting lays,  
My foes against me wage inglorious war.  
Oh tell them too, that ne'er among my crimes  
Did breach of faith, deceit, or fraud appear;  
That infamy will brand to latest times  
The insults i receive while captive here.

Know all ye men of Anjou and Touraine;  
 And ev'ry bach'lo'r knight, robust and brave,  
 That duty now and love alike are vain,  
 From bonds your sov'reign and your friend to save.  
 Remote from consolation here i lie,  
 The wretched captive of a pow'rful foe,  
 Who all your zeal and aidour can defy,  
 Nor leaves you ought but pity to bestow!

Voici la traduction françoise du texte provençal de cette même chanson, telle qu'elle se trouve dans l'*Histoire des Troubadours*.

» Nul prisonnier ne parlera jamais bien de  
 » son sort qu'avec la douleur dans l'ame; mais  
 » pour charmer ses peines, il peut faire une  
 » chanson. Quoiqu'il ait assez d'amis, les pau-  
 » vres dons qu'il en reçoit! Ne doivent-ils pas  
 » rougir de me laisser, faute de rançon, près  
 » de deux ans, dans les fers (\*)? «

» Or qu'ils sachent, mes barons Anglois;  
 » Normands, Gascons & Poitevins, que je n'eus  
 » si misérable compagnon, dont je ne vou-  
 » lusse payer la délivrance. Je ne prétends pas  
 » leur faire un reproche; mais je suis encore  
 » prisonnier. «

» Il est trop vrai, *Homme mort n'a ni amis,*

(\*) Voici le texte provençal de cette première strophe:

Ja nus hom pris nen dira sa raison,  
 Adreitament se com hom dolent non;  
 Ma per conort pot il faire chanson.  
 Pro a d'amis, mas pource son li don,  
 Onta i auron se por ma reeson  
 Soi fait dos yver pris.

» *mi parens*, puisque pour de l'or & de l'ar-  
 » gent on me délaisse. Je souffre de mes mal-  
 » heurs ; je souffre encore plus de la dureté  
 » de mes sujets. Quels reproches à leur faire,  
 » si je meurs dans cette longue captivité ! «

» Mon chagrin ne m'étonne point. Le roi,  
 » mon seigneur, je le fais, porte le ravage  
 » dans mes terres, malgré le serment que nous  
 » fîmes pour la sûreté commune. Mais une  
 » chose me rassure ; non, je ne tarderai pas à  
 » briser mes chaînes. «

» Chanfonniers mes amis, Chail & Pensa-  
 » vin (\*), vous que j'ai aimés & que j'aime  
 » encore, chantez que mes ennemis auront  
 » peu de gloire en m'attaquant ; que je ne leur  
 » ai point montré jusqu'ici un cœur faux &  
 » perfide ; qu'ils se couvriront d'infamie, (*qu'ils*  
 » *agiront en vrais vilains*) s'ils me font la guerre,  
 » tandis que je suis en prison. «

» Comtesse soir, dieu garde votre souverain  
 » mérite, & celle que je réclame, & pour qui  
 » je suis prisonnier ! «

De pareils morceaux seront toujours inté-  
 ressans, avec leur simplicité un peu grossière.  
 Quoique inférieurs aux discours qu'Homere  
 prête à ses héros, ils n'en peignent pas moins  
 naturellement les mœurs d'un siècle compara-  
 ble, en plusieurs points, aux tems héroïques  
 de la Grece. Et d'ailleurs le poëte est ici le  
 personnage même de l'action ; ce qui donne un

---

(\*) Deux poëtes inconnus.



prix tout particulier à cette espece de monumens. Voyez *Hist. des Troubadours*.

M. Burney parle ensuite de Gaucelm ou Anselme Faidit, Troubadour. Cet endroit de son ouvrage est doublement curieux & intéressant, tant pour l'ancienneté de la musique, que pour la poésie.

» Gaucelm Faidit étoit le fils d'un bourgeois  
 » d'Uzerche, bourg du diocèse de Limoges. Il  
 » eut une jeunesse fort libertine & se ruina par  
 » la passion du jeu. Manquant de ressources, il  
 » embrassa le métier d'histrion & de jongleur.  
 » Tout ce qu'il gagnoit, il le dissipoit en bonne  
 » chere, mangeant & buvant beaucoup; ce qui  
 » le rendit gros outre mesure. Il épousa une  
 » fille publique du bourg d'Alest ( sans doute  
 » Alais ) de la seigneurie de Bernard d'Andu-  
 » se, dans la Marche de Provence. Cette fille,  
 » nommée Guillemette Montja, étoit belle,  
 » spirituelle, assez instruite & chantoit les chan-  
 » sons de Gaucelm. Il courut le monde une  
 » vingtaine d'années, sans avoir de réputation,  
 » par conséquent sans trouver beaucoup d'ac-  
 » cueil. Enfin il acquit le nom de Troubadour;  
 » & le succès de ses chansons le fit rechercher  
 » par le comte de Poitou Richard, fils de  
 » Henri II, roi d'Angleterre, & son successeur  
 » en 1189. «

» Gaucelm ou Anselme Faidit, dit M. Bur-  
 » ney, a laissé sur la mort de Richard, son  
 » bienfaiteur, un poëme, que j'ai trouvé à la  
 » bibliotheque du Vatican, parmi les manus-  
 » crits légués par la reine de Suede, N°. 1659,

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» avec la musique originale , par le même Barde ;  
» Il signala sa reconnoissance & sa douleur ,  
» par cette piece en stances de vers de dix  
» syllabes, dont les rimes sont répétées dans  
» chaque stance. Nous en donnerons ici la tra-  
» duction françoise :

[*SUR la mort de Richard Ier.*, par Gaucelm Faidit.  
Traduit du provençal.

» Le cruel événement ! jamais je ne fis une si  
» grande perte , & n'éprouvai une si vive afflic-  
» tion ! j'en dois éternellement pleurer & gémir.  
» J'ai à parler de celui qui fut le chef & le pere  
» de la valeur : le vaillant Richard , roi des  
» Anglois , est mort. Depuis mille ans , on n'a  
» vu aucun homme aussi preux. Jamais il n'aura  
» son pareil en bravoure , en magnificence &  
» en générosité. Non, Alexandre, le vainqueur  
» de Darius , n'eut point une libéralité si no-  
» ble. Charles & Artus ne le valurent point.  
» Il s'est fait redouter d'une partie du monde  
» & admirer de l'autre.

» Je m'étonne que dans ce siècle faux & per-  
» fide , il puisse y avoir un homme sage &  
» courtois. Puisque les actions glorieuses n'y  
» servent de rien , pourquoi faire de grands  
» efforts ? La mort a montré de quoi elle est  
» capable : en frappant Richard , elle a enlevé  
» au monde tout l'honneur , toutes les joies ,  
» tous les biens. Si rien ne peut garantir d'elle ,  
» devrait-on tant craindre de mourir ?

» Ah ! seigneur , roi vaillant , que devien-

» dront désormais les armes , les tournois , les  
 » riches cours , les hauts & magnifiques dons ,  
 » puisque vous n'êtes plus , vous qui en étiez  
 » le chef ? Que deviendront ceux qui étoient  
 » à votre service , qui attendoient récompen-  
 » ses ? Que deviendront ceux que vous éle-  
 » vâtes à la gloire & à la fortune ? il ne leur  
 » reste qu'à se donner la mort.

» De longs chagrins & une vie malheureuse  
 » leur sont préparés , avec un désespoir éter-  
 » nel de leur infortune ; tandis que les Sarra-  
 » sins , Turcs & payens , qui vous redou-  
 » toient plus qu'un homme *né de mere* , verront tel-  
 » lement accroître leur orgueil & leur prof-  
 » périté , que la conquête du saint sépulchre  
 » en deviendra plus difficile. Dieu l'a voulu :  
 » car s'il ne l'avoit pas voulu , si vous aviez  
 » vécu , seigneur , ils auroient bien été forcés  
 » de s'enfuir de la Syrie.

» Je n'ai plus désormais d'espérance qu'il y  
 » aille roi ni prince , qui sache la recouvrer.  
 » Quiconque tiendra votre place doit considé-  
 » rer combien vous aimâtes la gloire ; quels  
 » furent vos deux vaillans freres , le roi Henri  
 » & le courtois comte Geoffroi ; ( le premier  
 » couronné du vivant de Henri II ; l'autre  
 » comte de Bretagne : ) pour vous remplacer  
 » tous trois , il faut se tenir bien prêt à de glo-  
 » rieuses entreprises.

## E N V O I.

» Beau seigneur roi , que dieu miséricor-  
 » dieux , vraie vie & véritable merci , vous

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» accorde tel pardon qui vous est nécessaire ;  
 » qu'il vous fasse grace de vos torts , & se  
 » ressouvienne comment vous saviez bien le  
 » servir ! «

M. Burney a heureusement traduit en anglois cette piece provençale.

» S'il y a dans ce morceau , ( dit l'auteur de  
 » *l'Hist. des Troub.* ) de la poésie & du senti-  
 » ment , il n'y a guere de vérité , excepté sur  
 » l'article de la bravoure. Richard eut tous les  
 » vices , joints à cette fougue martiale , qui  
 » affrontoit tous les dangers. Mais il avoit fa-  
 » vorisé les Troubadours , & Gaucelm Fai-  
 » dit en particulier ; il devoit donc être un  
 » prince accompli. «

Nous finirons cet article par quelques réflexions du même historien sur les Troubadours.

» Les aventures & même les pieces galan-  
 » tes des Troubadours , épurées de tout ce  
 » que la pudeur doit prescrire , peuvent servir ,  
 » sans pédantisme , soit à caractériser l'esprit &  
 » les mœurs des siècles de la chevalerie , soit  
 » à peindre le vice haïssable , quand il trouble  
 » l'harmonie & les devoirs de la société. Sous  
 » la plume de Fénelon , l'isle enchanteresse de  
 » Calypso , les trompeuses délices de l'Amour  
 » fournissent matieres aux leçons de la sagesse.  
 » Ce grand homme ne doutoit pas que , pour  
 » être solidement prémuni contre les défor-  
 » mes , il ne fallût en connoître la nature &  
 » les dangers. Aussi l'histoire & la morale sont-  
 » elles étroitement liées l'une à l'autre. La pre-

» miere offre les faits, la seconde en tire les  
» conséquences.

» Jusqu'aux satyres indécentes de quelques  
» Troubadours contre le clergé, ou contre la  
» cour de Rome, tout devient matiere d'instruc-  
» tion. Elles tiennent aux faits historiques &  
» aux mœurs du tems : elles prouvent que les  
» siècles d'ignorance furent des siècles de dé-  
» sordres ; que les ministres de l'église nuisoient  
» beaucoup à la religion même par des abus &  
» des excès trop capables de soulever les es-  
» prits ; que leur ministere n'auroit point été en  
» butte aux traits de la haine , si les lumieres  
» & les vertus en avoient garanti leur per-  
» sonne. Combien n'ont-ils pas profité depuis  
» cette fatale expérience ? Combien le specta-  
» cle des anciennes erreurs, des anciennes fau-  
» tes, n'est-il pas propre à inspirer la sagesse ?

( *Monthly review ; Critical review* ).

( *La fin dans le journal prochain.* )



DISSERTATIO juris ecclesiastici de eo quod circa decimas novales in Germaniâ ac præcipuè in diœcesi & territorio Colonienſi juſtum eſt. *Differtation de droit eccléſiaſtique ſur les novales , dans laquelle on diſcute ce qui eſt juſte à cet égard , dans le diocèſe & le territoire de Cologne ; par le révérend pere PHILIPPE HEDDERICH , prêtre mineur conventuel , docteur en rhéologie , conſeiller eccléſiaſtique aſſuel du prince électeur & archevêque de Cologne , profeſſeur des SS. canons dans l'univerſité de Bonn , &c. A Bonn , de l'imprimerie de l'univerſité , chez Abshoven , 1782. In-4to. de 170 pag.*

ASSENTATIONES in diſſertatione juris eccleſiaſtici de eo quod , &c. *Les flatteries contenues dans la précédente diſſertation eccléſiaſtique , miſes à découvert par FULGENCE DE VERITA : Iere. partie. A Verceil , 1783. In-4to. de 40 pag.*

F. POLYCHRONI GASSMANN , &c. *Vetus circa jejunium diſciplina diſſertatione hiſtorico-juridicâ à paradoxis F. Philippi Hedderich , &c. commentis vindicata. Diſſertation hiſtorico-juridique du pere GASSMANN , récollet , profeſſeur de la Ste. écriture & des SS. canons , dans laquelle*

il défend l'ancienne discipline de l'église sur le jeûne , contre les paradoxes du P. HEDDERICH : nouvelle édition augmentée d'une préface. A Cologne , chez Gymnik , 1783. In-4to. de 28 pag.

**L**A dissertation du pere Hedderich est dédiée à l'éminentissime & celsissime prince & seigneur Maximilien-Frédéric , archevêque de la sainte église de Cologne , archi-chancelier du St. Empire-Romain en Italie , & prince électeur ; légat né du St. Siege apostolique , évêque & prince de Munster , duc d'Engern & de Westphalie , Burgrave de Stromberg , &c. L'épître dédicatoire commence par ces mots : *Patere eminentissime ac celsissime Archiprinceps !*

Le savant Durr , dans une *Diff. de Parocho à perceptione decimarum novalium in Germaniâ excluso* , impr. à Mayence en 1764 , & que Schmidt a aussi placée au tome VII: N°. I. de son *Thesaurus jur. eccles.* avoit déjà observé que de tous les écrivains qui avoient traité avant lui des dixmes en général & des noales en particulier , aucun n'avoit déduit sa doctrine des vrais principes du droit germanique , la plupart appliquant de travers les canons sur les dixmes épars dans le corps du droit , sans faire attention ni à l'histoire , ni aux considérations particulières qui ont donné lieu aux décisions , ni aux origines des dixmes en Allemagne. Quoiqu'il semble y avoir démontré que les curés sont exclus en Allemagne de la perception des

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

novalles; son sentiment a rencontré des contradicteurs, & toutes les fois qu'on défriche de nouvelles terres, les curés ou les collégiales & les monasteres, à titre de curés primitifs, se réveillent & osent disputer la dixme de ces novalles à leur archevêque & seigneur territorial. Ces contestations provenant pour la plupart de ce que la matiere n'a pas été suffisamment éclaircie, ni en général, ni par rapport à la province de Cologne, le P. Hedderich a été chargé de combattre avec de nouvelles lumieres l'aveuglement des personnes prévenues jusqu'à présent par un respect superstitieux pour les fausses opinions des canonistes & des glossateurs. Pour obéir, dans le premier chapitre il explique l'origine des dixmes; dans le second il réunit les raisons qui assurent les novalles aux évêques d'Allemagne, tant en leur qualité d'évêques qu'en celle de seigneurs du territoire: en sorte qu'il croit avoir non-seulement renversé les prétentions des curés, des collégiales & des monasteres, mais encore que chacun de bonne foi peut maintenant voir clairement à qui les novalles appartiennent; dans le troisieme il fait l'application de sa doctrine aux archevêques de Cologne qui ont aux novalles, comme évêques & comme princes, un double droit duquel ils ont joui anciennement, ainsi que les titres incontestables qui sont rapportés le démontrent, & qui leur appartient encore aujourd'hui.

CHAP. I. Dieu même fit une loi aux Israélites de payer la dixme des fruits & des bestiaux



aux prêtres & aux lévites , en dédommagement de ce qu'ils n'eurent point de part à la distribution de la terre de Canaan entre les autres tribus. C'étoit une loi particuliere à cette nation qui s'est abolie avec elle , & qu'aucun texte de l'évangile n'a ressuscitée : en sorte que pendant les trois premiers siècles , les ministres de l'église vécurent du travail de leurs mains , ou des oblations volontaires des fideles. Si l'ancienne loi à l'égard des dixmes étoit encore en vigueur , le clergé ne pourroit avoir ni immeubles , ni patrimoine , puisqu'il étoit interdit aux lévites d'en posséder. Insensiblement les peres , animés d'un zele pieux , ont travaillé à étendre aux chrétiens par comparaison , le précepte de payer les dixmes imposé aux Israélites , & dans la plupart des lieux les fideles ont déferé à leurs fréquentes exhortations de la payer ; quoiqu'aucune loi civile ou ecclésiastique n'y obligêât encore , ni au quatrième , ni au cinquieme siècle. S'il est permis d'avouer ce qui en est , ce sont les comparaisons allégoriques des saints peres & les argumens tirés de la loi de Moïse , qui ont donné naissance à l'opinion commune , ou plutôt à la persuasion erronnée que le paiement de la dixme ordonné aux Israélites par la loi divine , obligeoit également le peuple chrétien ; d'où il s'ensuivoit que la dixme étoit due au clergé de droit divin. Les canons de plusieurs conciles , suivant les traces des saints peres , ont de même invoqué l'ancienne loi , & de-là l'erreur s'est glissée jusques dans les constitutions des rois &

## 236 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

des empereurs , sur le paiement des dixmes.

Les chrétiens Orientaux n'ont pas été aussi faciles à payer les dixmes que ceux d'Occident. Il paroît qu'au sixieme siecle les évêques d'Orient entreprirent d'y contraindre les laïques par l'excommunication ; mais les empereurs leur défendirent, & aux autres clercs, d'user de cette rigueur, sous peine d'être privés de l'administration de leur église & de dix livres d'amende, l. 39. *Cod. de episcop. & clericis*. Au lieu des dixmes Justinien accorda aux ecclésiastiques d'autres revenus & des pensions, & le paiement des dixmes tomba en désuétude chez les Grecs. Honorius III. cap. 11. *De Transact.* reconnoît que les évêques Grecs n'ont point coutume de percevoir les dixmes. C'en est assez pour convaincre qu'on a été fort éloigné d'adopter en Orient l'opinion que les dixmes étoient dues au clergé de droit divin.

Mais dans l'église latine un grand nombre de conciles particuliers ont porté sur les dixmes des canons ordinairement fondés sur cette supposition. Celui de Francfort de l'an 794, excite à les payer encore par un nouveau motif : c'est que dans une famine les démons avoient dévoré les grains, & qu'on avoit entendu des voix de reproche.

C'eût été peu aux loix ecclésiastiques d'avoir enjoint le paiement de la dixme, si les souverains ne les avoient pas soutenues. Charlemagne en rendit l'obligation générale. Pour donner l'exemple, il voulut qu'elle fût payée à l'église des revenus mêmes de son fisc, & il

enjoignit de citer à son tribunal ceux qui n'y satisferoient pas. Cependant le concile d'Ingelsheim défendit aux séculiers l'exercice de la juridiction en ce cas. Les papes ont mis les dixmes au rang des choses spirituelles & imprescriptibles, que les laïques ne pouvoient posséder sans sacrilege, dont les empereurs ne pouvoient exempter personne, & dont la compétence n'appartenoit qu'au for ecclésiastique.

L'Allemagne d'en deçà du Rhin, ayant reçu la foi chrétienne dès les premiers siècles, & ayant été étroitement liée avec l'église Gallicane dont elle suivoit la discipline, ses dixmes ont la même origine & ont éprouvé les mêmes progrès & les mêmes vicissitudes qu'en France. La Germanie Transrhénane ou la Grande-Germanie, ayant été éclairée plus tard vers le huitième siècle, ne fut pas si docile à porter le joug des dixmes. Les Danois tuèrent leur roi Canut IV, pour avoir entrepris de les y assujettir; les Thuringiens se souleverent contre l'archevêque de Mayence, sous le même prétexte; & les Polonois faillirent de renoncer à la religion: c'est pourquoi les papes désapprouverent la rigueur à faire payer les dixmes aux néophytes, & plusieurs peuples se sont maintenus dans l'usage de n'en point payer, comme les Frisons, au témoignage de Fleury. L'accroissement des dixmes est procédé aux huitième & neuvième siècle de la libéralité des empereurs; des rois & des autres seigneurs qui y ont été puissamment excités par l'opinion régnante du tems, qu'il falloit racheter ses péchés par des

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

aumônes : delà tant de donations aux évêques, aux églises & aux monasteres, témoins les diplômes innombrables de ces époques.

Aucun savant ne doute qu'il n'y ait en Allemagne des dixmes d'une origine profane, c'est-à-dire, qui étoient payées aux souverains & à divers seigneurs à titre de tribut, de cens, ou autrement. Telles étoient la dixme du vin qui se payoit en Sicile, suivant Cicéron; la dixme que payoient, suivant Tacite *de M. G.* certaines terres appellées pour cela *Decumates agri*; la dixme accordée au clergé de sa chapelle, par Charlemagne, qui la nomme *Nostre decima*, & les dixmes dont sur les traces des souverains, les nobles ont aussi doté leurs chapelles domestiques, d'autres églises & des monasteres; mais ces dixmes laïques ou profanes d'origine ont été bien moins nombreuses en Allemagne, que les dixmes d'origine ecclésiastique, ainsi que Durr le prouve solidement contre Boehmer, jurisconsulte d'ailleurs incomparable.

Les dixmes purement laïques constituent un objet profane comme les autres biens patrimoniaux. Les laïques peuvent les acquérir & les posséder, juger des différends élevés à leur sujet, & elles sont exemptes des charges ecclésiastiques, telles que les réparations de l'église, & l'entretien des curés.

Des papes & des évêques, en transférant à des laïques le droit de posséder des dixmes auparavant ecclésiastiques, ont assez reconnu que ce droit n'est pas un droit spirituel dont les laïques soient absolument incapables : & dans les

cas d'une entière aliénation par vente, échange & donation, le P. Hedderich ne sauroit approuver la distinction des décrétalistes en droit direct, qu'ils supposent toujours appartenir à l'église, & en droit utile, ou celui de percevoir les fruits; puisque l'église ne s'est rien du tout réservé, & que la distinction n'est fondée que sur la prétendue spiritualité du droit de dixmes. Plusieurs laïques ont obtenu des dixmes à titre onéreux, pour avoir donné entièrement des valeurs considérables à l'église, ou pour les lui avoir donnés de manière qu'ensuite ils les ont reçus d'elle en fief.

CHAP. II. Comme on appelle anciennes dixmes celles qu'on leve sur les terres cultivées de tems immémorial, on nomme novales celles qu'on perçoit des champs nouvellement cultivés, ou qui n'avoient point produit de fruits sujets à la dixme. Une forêt ou une prairie changée en bled, devient novale dans les lieux où l'on n'avoit pas coutume de payer la dixme du bois ou du foin. Les auteurs ne s'accordent pas sur la question à qui les novales doivent être payées. La plupart, il est vrai, les attribuent aux curés ou titulaires ou primitifs; mais il y en a aussi qui prétendent qu'à moins que la loi ou la coutume n'aient établi le contraire, les novales sont exemptes de dixme, d'autres les adjugent au décimateur général, & d'autres au seigneur, ou à l'évêque dans tout son diocèse.

Dans le moyen-âge, les dixmes ont appartenues aux évêques d'Allemagne, à titre de fon-

dation & de dotation. Quand on n'en auroit pas d'ailleurs des preuves innombrables, on s'en convaincroit, en observant qu'une infinité de dixmes ont été données par les évêques aux monastères, aux chapitres & églises inférieures, ce dont tous les titres font foi sans restriction ni distinction de dixmes anciennes ou nouvelles. Les évêques de la primitive église prêchoient & enseignoient eux-mêmes publiquement & en particulier, comme vrais & propres pasteurs. C'étoit à eux de distribuer tous les sacremens, les prêtres n'ayant alors la permission d'administrer solennellement le baptême qu'en cas de danger. Les évêques imposaient seuls la pénitence, & accorderoient seuls l'absolution. N'ayant pu suffire à tant de soins, lorsque la multitude des fideles s'est accrue, ils se sont associés des coopérateurs, à qui ils ont fourni une subsistance convenable en qualité de chefs, d'inspecteurs ce que signifie le mot évêque, & d'économes généraux de tous les biens de l'église. Telle est l'origine des curés. Il n'y avoit de baptistère que dans l'église cathédrale ou à côté : de quoi il reste encore des vestiges en plusieurs grandes villes.

Les capitulaires des rois Francs, & les canons de plusieurs conciles du moyen-âge, mettent toutes les dixmes dans la puissance des évêques, non-seulement les ordinaires & anciennes, mais aussi les novales. Aux VIIIe. IXe. Xe. & XIe. siècles, les évêques ont librement disposé de toute dixme ecclésiastique, en y comprenant nommément les novales, comme d'un

d'un bien qui leur étoit propre, & dont ils ont fait des largeſſes à diverſes égliſes, & même à des laïques, en les inféodant. Moſer, parmi les documens de ſon Hiſtoire d'Oſnabrück, Hartzheim, Schaten, Gudenus, Lavenſtein, Leuckfeld, Hontheim, &c. en rapportent un grand nombre d'exemples.

Dans des tems plus modernes, les novales ont été revendiquées par différens compétimeurs; premièrement les laïques qui avoient acquis des dixmes ou qui les avoient ufurpées dans les ſiècles précédens; ſecondement, les moines & les chanoines à qui les laïques menacés d'excommunication, s'ils les retenoient, aimèrent mieux les réſigner que de les reſtituer aux évêques, ces laïques recherchant la gloire d'être mis au rang des fondateurs des monaſteres, comptant auſſi ſur l'efficacité des prières des moines pour la rémiſſion des péchés, & étant obſédés d'inſtances & de ſollicitations : enſorte qu'il fut réglé dans pluſieurs conciles que les moines & les clercs ne pourroient plus obtenir de dixmes des laïques, ſans le conſentement de l'évêque; mais s'étant plaints à cet égard des évêques, qu'ils accuſèrent de reſuſer leur conſentement par avarice, les papes admirèrent leur recours, & leur accorderent le privilège de recevoir des dixmes contre le gré des évêques; troiſièmement, les curés appuyés ſur les décrétales d'Alexandre III & d'Alexandre IV, qui décident que les dixmes des novales appartiennent aux curés, ſur le fondement qu'en général les dixmes leur appartiennent de droit com-

mun. Quelque poids que ce motif puisse avoir ailleurs, il ne peut s'appliquer à l'Allemagne, où les évêques ont été les décimateurs généraux pendant tout le moyen âge, soit par eux-mêmes, soit par ceux avec qui ils partageoient les dixmes. De plus, ces décrétales dont les curés font une arme contre leur souverain, n'adjugent les noales aux curés qu'en cas qu'on ne fasse pas voir qu'elles appartiennent à ceux qui perçoivent les autres dixmes.

Mais quand les papes auroient eu dessein d'ôter les noales aux évêques d'Allemagne, pour les donner aux curés, en auroient-ils eu la puissance ? Sont-ils les maîtres de transférer à qui il leur plaît les biens que les évêques tiennent de la munificence des rois & des empereurs ? & si les rois & les empereurs ont eu besoin d'être autorisés par le saint siege dans la distribution des dixmes, n'ont-ils pas obtenu l'autorisation ? Qu'on lise pour exemple la bulle de Jean XII pour l'érection de l'archevêché de Magdebourg, & de l'évêché de Mersebourg en 1162. » Nous accordons à l'empereur (Otton-le-Grand,) au roi son fils, du même nom, » à leurs successeurs, & aux successeurs de » leurs successeurs, le pouvoir de distribuer & » de soumettre au futur siege de Magdebourg, » de Mersebourg, ou a tel autre qu'il leur » plaira, la dixme de toutes les nations qu'ils » ont converties, ou qu'ils convertiront. «

Si l'on pouvoit accorder quelque effet contre les évêques d'Allemagne, aux décrétales dont se prévalent les curés, ce seroit sans doute sui-



vant l'intention des papes , en faveur des curés seulement qui n'auroient pas été pourvus d'un entretien commode. En cela , la sollicitude des évêques d'Allemagne ne se trouve guere en défaut , n'y ayant presque point de cures qui y manquent d'un revenu suffisant.

Un quatrieme & redoutable compétiteur , c'est le seigneur territorial. Il est constant que les domaines royaux ou terres saliques étoient originaiement exempts de payer la dixme ecclésiastique : la dixme imposée sur ces terres , se payoit ou au trésor royal , ou à ceux qui étoient désignés par le roi , pour la recevoir ; par conséquent , les noales de ces sortes de terres augmentoient le trésor royal , ou elles étoient exemptes ; & quoique Charlemagne ait ordonné de payer la dixme des biens du fisc , cette ordonnance n'a point été généralement observée dans la suite , non plus que ce qui regarde l'obligation de payer la dixme du bois des forêts. La dixme des noales dans les biens fiscaux a appartenu aux princes qui l'ont aliénée quand ils l'ont voulu ; les terres entièrement incultes appartenant à la république qui les peut accorder avec tous les droits fiscaux. Les décimateurs ecclésiastiques ou laïques , n'ont aucun droit de prétendre à la perception des dixmes des noales fiscales ou domaniales de leur origine , à moins qu'ils ne prouvent qu'elle leur a été accordée expressément , ou par une conséquence nécessaire : c'est un droit régalien dont la réserve est présumée , à moins que l'investiture n'en soit donnée très-distinctement , comme s'il

étoit écrit : *Investimus de decimis in terris cultis & incultis & adhuc colendis.*

Non seulement les seigneurs territoriaux réclament la dixme des novales d'origine fiscale , mais ils réclament toutes les dixmes des novales sans exception , alléguant que la nécessité de payer la dixme provient de leurs loix ; parce que la puissance ecclésiastique qui , par sa nature , son caractère & son objet , ne s'étend point aux choses temporelles , n'avoit pas le droit d'imposer aux sujets dépendans de leur souverain seul , en matière temporelle , de pareilles charges qui ont l'apparence de tribut , & n'avoit pas la force de contraindre ceux qui auroient refusé le paiement ; ainsi les dispositions des saints canons , & les décrets des papes sur la dixme , n'auroient pas eu leur exécution en vertu de leur autorité législative ; mais parce que les empereurs qui ont dissimulé beaucoup de choses les auroient reçus par piété & par prudence. Si l'autorité des empereurs fut autrefois assez grande pour qu'ils pussent substituer aux dixmes un autre moyen d'entretenir convenablement les ministres de l'église , & que même ils le pourroient encore , dit le célèbre Riegger , en cas que la nécessité ou l'utilité de la république l'exigeât ; pourquoi dans le même cas refuseroit-on de verser un objet aussi modique que la dixme des novales au trésor des princes territoriaux , pour soulager leurs peuples des charges publiques ? Les princes & les peuples n'ont-ils pas assez donné , & les citoyens ne sont-ils pas plus pauvres que le clergé ?

Le droit de percevoir les dixmes accordé autrefois au clergé par les empereurs , n'enveloppe pas nécessairement les noales qui peuvent naître à perpétuité , l'intention des princes n'ayant été que de satisfaire à leur obligation de pourvoir à la subsistance du clergé. Tant d'ordonnances provinciales qui défendent de lever la dixme des noales , & qui ne permettent tantôt au curé , tantôt au décimateur général , de la lever qu'au bout d'un certain nombre d'années , afin qu'un cultivateur industrieux , puisse être promptement remboursé de ses avances , sont autant de preuves que la disposition des décrétales , en faveur des curés , auxquelles ces ordonnances sont contraires , n'a point de force en Allemagne. L'ordonnance de Ferdinand III sur les dixmes pour l'Autriche supérieure en 1641 , exempte les noales du paiement de la dixme ; d'autres ordonnances pour l'Autriche inférieure , & la Bavière , bornent cette exemption à dix ans , huit ans , cinq ans , trois ans. L'ordonnance des dixmes de 1577 pour la Carinthie , attribue celles des noales au décimateur des champs voisins.

Comme aujourd'hui , en vertu de la supériorité territoriale établie par un grand nombre de traités , tous les droits autrefois régaliens & impériaux qui ne sont pas spécialement réservés aux empereurs , & les nouvelles régales avec la suprême puissance , chacun dans son territoire , appartiennent tellement dans toute l'Allemagne aux seigneurs territoriaux , que l'autorité impériale n'entre plus en concurrence avec

eux , ainsi qu'autrefois , mais qu'ils l'exercent privativement ; il s'ensuit , que de même qu'autrefois , il auroit été libre aux rois & aux empereurs , d'adjuger les novales à leur fisc , rien n'empêche pareillement que les états de l'Empire , chacun dans leur territoire , n'ordonnent que le paiement en soit fait à leur trésor , ou à leur chambre des finances. Il ne se trouvera presque pas un jurisconsulte qui ose contester ce droit au prince , s'il s'agit de déserts & de lieux absolument incultes qui lui appartiennent suivant le droit public & les loix d'Allemagne ; pour les forêts changées en terres labourables , la dixme seroit un dédommagement de la perte de la chasse que lui cause ce changement. C'est encore une maxime que le prince ne doit point négliger d'augmenter son trésor , quand il le peut sans injustice.

Il n'est pas sans exemple que les seigneurs territoriaux se soient réservés les dixmes des novales , ou les aient accordées à d'autres. Des ordonnances de Lunebourg , de Brunswick , de Henneberg les réservent au prince. Henri-le-Lion , duc de Saxe , conféra à l'évêque de Ratzbourg la moitié de la dixme des novales dans trois provinces ; Frédéric margrave de Brandebourg , accorda en 1371 , le privilege de percevoir les novales dans tout le territoire de Schwobach. Quant aux diplômes des évêques d'Allemagne qui constatent qu'ils ont accordé des dixmes de novales , ils confirment le droit des seigneurs territoriaux ; puisque c'est plutôt comme princes que comme évêques qu'ils ont exercé

cette faculté. Les sujets ne peuvent opposer la prescription aux princes en ce cas; parce que les princes ne doivent pas souffrir de la négligence de leurs officiers, & de ce qu'on ne leur a pas déclaré les terres nouvellement mises en valeur. La possession ne suffit pas aux sujets sans titre, à moins qu'elle ne soit immémoriale, parce qu'alors il y a lieu de présumer une juste acquisition.

CHAP. III. Il reste à démontrer par des preuves évidentes, que les princes archevêques de Cologne ont disposé des anciennes dixmes, & des dixmes des noales sans interruption pendant plusieurs siècles, tant en vertu de leur supériorité territoriale que de leur droit de lever la dixme dans tout leur diocèse. A l'égard des dixmes anciennes ou ordinaires, les donations faites par les archevêques de Cologne aux églises de St. André, de Ste. Cécile, au monastère de St. Martin, de Cologne, & un grand nombre d'autres l'attestent incontestablement.

Les archevêques de Cologne n'ont pas été moins libéraux des dixmes des noales. Ainsi Héribert a donné au monastère de St. Martin trois églises, avec les dixmes tant anciennes que *noales*: donation confirmée par Sigewin en 1085, pour le tems de son regne seulement. Le P. Hedderich en rapporte les titres en entier avec beaucoup d'autres dont les termes sont précis. Tous ces documens prouvent invinciblement que les archevêques de Cologne ont toujours disposé librement des dixmes tant ordi-

naires que noiales; que par eux-mêmes ou par les autres, ils ont été les décimateurs universels de tout le diocèse, & que presque tous les possesseurs des dixmes les ont reçues d'eux médiatement ou immédiatement. Ainsi aucun décimateur, que ce soit le curé, une collégiale, ou un monastère, ne peut s'arroger les dixmes des noiales au préjudice du prince-archevêque de Cologne, à moins qu'il n'en montre une concession légitime. Car comme il y a sinon une parfaite certitude, au moins une présomption très-forte que toutes les dixmes du diocèse, ce sont les archevêques qui les ont accordées, ceux qui les ont obtenues ne peuvent pas s'arroger plus de droit, que la concession ne leur en attribue expressément : Et quand les archevêques ont accordé les dixmes simplement, leur intention n'a pas toujours été de renoncer aux noiales; puisque quand ils ont eu réellement cette intention, ils l'ont exprimée clairement.

Les archevêques de Cologne ayant été prodigues des dixmes & des biens de leur manse, & ayant appauvri leur église par leur libéralité sans bornes, Conrad III jugea dans l'assemblée des princes que les aliénations qui en avoient été faites par l'archevêque Frédéric étoient invalides, & il permit à l'archevêque Arnold II de les révoquer & de les garder sans trouble. Dans la suite l'archevêque Rupert, n'ayant point de quoi subsister suivant la décence de son état, ses prédécesseurs ayant engagé les revenus de son siège, de l'avis de

son conseil il en récupéra une grande partie par la force des armes avec le secours de ses vassaux, au rapport de Trithème, *Hist. Belli Bavarici ad ann. 1468.*

Quoique la grandeur d'ame des archevêques de Cologne, & leur affection paternelle envers leurs sujets, ne leur aient pas permis de révoquer toutes les aliénations nuisibles de leurs domaines, la gratitude & l'équité doivent faire convenir ceux qui en ont été enrichis, qu'il n'est pas juste de donner aux actes de concession une étendue contraire à l'intention du donateur, mais qu'ils sont soumis à une stricte interprétation : or, soit que vous considériez les dixmes des noales comme une partie de la dotation des évêques avec les dixmes ordinaires, ou que vous adoptiez l'opinion de ceux qui les attribuent au fisc pour le soulagement des besoins de l'état, sous ce double aspect l'aliénation en est souvent préjudiciable ou à l'église ou à la république ; & comme l'avantage de l'église & de la république doit l'emporter sur celui des particuliers, la manse épiscopale & le trésor du prince méritent plus d'égard & de faveur que l'intérêt personnel d'un curé pourvu d'une subsistance convenable, que l'intérêt aussi d'un chapitre, d'un monastere ou autre décimateur : donc ces concessions sont plus à restreindre qu'à étendre, & ce n'est pas à elles que se rapporte la maxime qui veut que les bienfaits des princes soient interprétés dans le sens le plus étendu. On a également tort de tourner contre le prince la

maxime faite contre les particuliers, que les actes doivent s'interpréter contre celui qui a dû s'exprimer plus clairement ; car c'est plutôt au prince à décider lui-même des bornes qu'il a voulu mettre à ses bienfaits : *Principis æstimationem esse quem modum sui beneficii esse velit.*

Si les dixmes ou le droit de dixmer sont accordés simplement & indéfiniment, sans qu'il soit fait mention des novales, elles ne sont pas comprises dans la concession, quand même elle seroit faite à titre onéreux ou lucratif. Ainsi ces paroles des diplômes, *Decimæ cum integritate, jus patronatus cum annexis*, ne sont point assez efficaces : car les grosses & menues dixmes constituent assez les dixmes dans toute leur intégrité, & les annexes du patronage sont la place d'honneur, la sépulture dans les églises, le droit aux alimens, celui de présentation. Il faut des expressions plus fortes, comme seroient celles-ci, ou d'équivalentes : *Omnem decimationem tam excultarum quàm excolendarum tam in terris cultis quam incultis.*

Et cependant dans l'électorat de Cologne, si la question s'élevoit sur la clause, *Decimæ novalinum præsentis & futuræ*, on ne pourroit les étendre aux novales cultivées maintenant ; & elle doit s'expliquer dans le sens que le donateur ne donne que les dixmes des novales qui seront cultivées pendant son regne, & non pas pendant des siècles. Car les motifs de ces donations, ainsi qu'on le lit dans les diplômes, étant la pauvreté des églises & des monastères, il y a long-temps que ces motifs ne sub-



sistent plus, & que par conséquent ils ne doivent point avoir eu d'effet ultérieur.

Dans l'électorat de Cologne, quiconque s'y propose de défricher des terres, est obligé d'en demander la permission, que l'électeur peut accorder ou refuser suivant sa sagesse. Si les concessions des dixmes des noales faites par les archevêques de Cologne, s'étendoient à celles cultivées sous leurs successeurs, il ne tiendrait qu'à ces successeurs d'en rendre les concessions inutiles.

Il est des cas où les évêques d'Allemagne peuvent priver les décimateurs de leur droit. Un de ces cas est spécifié dans la formule de réforme ecclésiastique présentée aux états ecclésiastiques en 1548, par l'empereur Charles V, dans la diète d'Augsbourg, & reçue dans les conciles provinciaux de Mayence, de Cologne, de Trêves, de Salzbourg, &c. On la peut lire dans Hartzheim, tom. VI. *des Conc. d'All.* pag. 472 & suiv. au titre de la *pluralité des bénéfices*. Ceux, y est il dit, qui ont des revenus & des dixmes qu'ils désirent de conserver, doivent n'y préposer que des prêtres capables, & les pourvoir d'une honnête & juste subsistance; car en cas de négligence ou d'avarice en cette partie, il fera du devoir de l'évêque d'éloigner les incapables, & de les remplacer par des capables, auxquels ils assigneront un entretien honnête sur les dixmes & revenus de l'église, ou ils priveront de leur droit les collégiales & les monastères qui s'y refuseront. Ainsi quand les curés sont dépourvus d'une subsistance honnête,

## 252 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ils n'ont qu'à implorer leur évêque, qui ne manquera pas de procéder contre les collégiales & les monastères injustes, en vertu de cette formule de réforme. L'empereur, comme Charles V s'y est offert, leur prêtera au besoin son secours pour son exécution, & les tribunaux suprêmes de l'Empire leur fourniront également la force nécessaire.

M. Brauburger a composé un commentaire sur cette formule. Il est intitulé : *Commentatio juris ecclesiastici de formulâ reformationis ecclesiasticæ ab imperatore Carolo V, in comitiis augustanis ann. 1548, statibus ecclesiasticis oblata ann. 1559 variis supplementis auctâ, adhuc hodiè in materiâ disciplinæ ecclesiasticæ in Germaniâ pro normâ inserviente*, & il l'a soutenu publiquement à Mayence au mois d'août 1782.

Il ne nous appartient ni d'approuver ni de désapprouver les sentimens du pere Hedderich sur les dixmes, qu'il a fait soutenir publiquement à Bonn, dans l'auditoire de droit, le 12 septembre 1782, à la recommandation de ceux pour lesquels il dit devoir être toute sa vie pénétré de vénération; mais nous pouvons dire que nous ne connoissons point de jurisconsulte dans l'Allemagne catholique, qui le surpasse en érudition. Il s'est attendu à ne pas obtenir le suffrage de tout le monde, & il a rencontré un critique rigoureux dans Fulgence de Verita qui ne l'épargne point, & le range dans la classe des jurisconsultes flatteurs des grands; mais ce peut être une consolation pour lui, de voir Démosthene, Cicéron & Grotius placés dans

la même classe ; comme a fait Augustin de Leyfer dans ses *Meditationes de assentionibus jureconsultorum*.

Fulgence de Verita n'a encore attaqué que le premier chapitre du P. Hedderich , auquel il oppose vingt-quatre anti-theses. 1°. Epilogueant jusques sur l'épître dédicatoire , il prétend que le titre d'*archi-prince* , qui est donné à l'électeur de Cologne , est déjà une flatterie , &

2°. Que c'est se flatter soi-même que d'écrire qu'on n'a été poussé à l'ouvrage que par l'amour seul de la vérité.

3°. Si l'on en croit le P. Hedderich , ce sont les allégories des SS. PP. qui ont introduit la persuasion *erronnée* que le précepte de payer les dixmes oblige aussi le peuple chrétien. Mais, Origènes parle-t-il allégoriquement, lorsqu'il dit ? Comment , notre justice sera-t-elle plus abondante que celle des Scribes & des Pharisiens , s'ils n'osent goûter des fruits de leurs terres avant d'en avoir offert les prémices aux prêtres , & d'en avoir mis la dixme à part pour les Lévites , tandis que ne faisant rien de cela , j'usurai & j'abuserai des fruits de la terre sans que le prêtre le sache , & en le laissant ignorer au Lévite ? S. Jérôme parle-t-il allégoriquement quand il dit ? il est ordonné aux chrétiens non-seulement de donner les dixmes & les prémices , mais de vendre tout ce qu'ils ont , de le donner aux pauvres , & de suivre le sauveur. Enfin , S. Augustin parle-t-il allégoriquement lorsqu'il dit ? nos ancêtres étoient dans l'abondance , parce qu'ils donnoient les dixmes à

dieu, & rendoient le tribut à César ; mais depuis que notre dévotion envers dieu a cessé, le fisc nous a poursuivis. Nous n'avons pas voulu partager avec dieu, & on nous enleve tout. Le fisc s'empare de ce que Christ ne reçoit point. 4°. La loi qui défend aux évêques d'Orient du sixieme siecle de forcer à offrir les fruits *ad fructus offerendos*, ne fait point particulièrement mention des dixmes, 5°. ni la bulle d'or d'Isaac Commene.

6°. Quand les rois Francs & les empereurs ont aussi ordonné le paiement des dixmes, elles étoient déjà établies par une ancienne coutume qui a force de loi. Ainsi s'expriment les capitulaires de Charlemagne & de Louis-le-Débonnaire : Nous avertissons & nous enjoignons de ne point du tout négliger, de payer la dixme à dieu & que dieu a lui-même commandé de lui payer ; parce qu'il est à craindre que dieu ne prive du nécessaire celui qui aura méconnu sa dette envers lui, & qu'il ne lui ôte les neuf autres parties pour n'avoir pas voulu lâcher la dixieme.

7°. Il n'est pas juste de dire simplement que Clotaire est le premier des rois Francs qui ait exempté le clergé du paiement des dixmes pour les biens de l'église. Il falloit ajouter que la constitution de Clotaire porte précisément que le clergé avoit mérité cette immunité de son pere & de son aïeul. Mais que s'ensuit-il de-là ? que le clergé ne percevoit pas de dixmes auparavant ; mais est-ce qu'il ne pouvoit payer au fisc les dixmes, & en même-tems percevoir

les siennes? 8°. Pareillement de l'examen des loix de Charlemagne sur les dixmes, il ne paroît nullement résulter qu'il les ait le premier rendues générales.

9°. Quand le P. Hedderich soutient que la nécessité de payer les dixmes à l'église est un pur bienfait des princes envers elle, a-t-il fait réflexion à ce passage d'un sermon de Sr. Augustin : » Détachez une portion de vos revenus. Aimez-vous mieux en donner la dixme, donnez-là, quoique ce soit peu, puisque les Pharisiens la donnoient, & que si votre justice n'est plus abondante, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quand dieu daigne exiger de nous la dixme, c'est pour notre utilité & non pas pour la sienne. Il l'a promis par son prophete : apportez toute la dixme dans mes greniers, afin que ma maison ne manque point d'alimens, & éprouvez si je ne vous ouvrirai pas les cataractes du ciel, & si je ne vous envoie pas des fruits en abondance. Ce n'est pas un prêt gratuit; le capital vous sera promptement rendu avec l'intérêt. Que feriez-vous, si prenant neuf parts, il ne vous laissoit que la dixieme : c'est ce qu'il fait quand le défaut de pluie, la grêle & l'intempérie détruisent vos moissons. Il a coutume de réduire à la dixme ceux qui ne la lui paient pas. Ce que vous refuserez au prêtre, le soldat vous le ravira, &c. » *Aug. Tom. X, pag. 334.*

10°. Le P. Hedderich prétend après Schmidt; 1er. vol. pag. 384 de son *Hist. d'All.* que la libéralité des souverains envers l'église a été

## 256 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

merveilleusement excitée par l'opinion régnante pendant le huitième siècle, le neuvième & les suivans, qu'il falloit racheter ses péchés par des aumônes, suivant ce texte de Daniel : *Peccata tua eleemosynis redime*. Pourquoi ne seroit-ce pas autant les exhortations des proverbes à honorer dieu de sa substance, pour qu'il envoie l'abondance, & celles de Luc, faites l'aumône, & vous serez entièrement purifiés?

11°. De quel droit le P. Hedderich soutient-il encore que la distinction des dixmes purement laïques dans leur origine, & des dixmes ecclésiastiques d'origine, vient des huitième & neuvième siècles. Est-ce que du tems de Samuel ce n'étoit pas le droit du roi, d'avoir la dixme des moissons, des vendanges & des troupeaux? est-ce que les Juifs ne les payoient pas au roi Démétrius? D'ailleurs ces expressions : *origine tenus mere laicales & ex origine sua ecclesiastica*, se rencontrent-elles dans notre droit ecclésiastique, à moins que ce ne soit dans les compilations de Gibert & de Riegger?

12°. Comme le droit commun canonique a attribué les dixmes aux curés, le droit germanique les a attribuées aux évêques, mais ce droit est-il encore en usage? 13°. Et pour les nones c'étoit une redevance de fiefs ecclésiastiques, en sorte que ceux qui en étoient investis les payoient avec la dixme.

14°. On ne voit nulle part que Justinien ait substitué d'autres revenus à la place des dixmes.

15°. Othon-le-Grand a jugé en faveur de

l'évêque d'Osnaabruc, le différend qu'il avoit avec l'abbé de Corbie & l'abbesse d'Hervorden, au sujet des dixmes; mais de quelle maniere! Après avoir fait un voyage à Rome, & y avoir traité l'affaire avec le pape & avec les évêques du concile d'Inglinheim. Voyez Hartzheim, *Concil. Germ.* tom. 2, pag. 655. 16°. Henri IV n'a pas plus jugé celle de l'archevêque de Mayence, avec l'abbé d'Hertzveld, qui ont consenti à un partage des dixmes dont l'acte a été dressé par la médiation du roi. 17°. & 18°. Ce ne sont pas seulement la plupart des jurisconsultes modernes qui sont d'avis, que si un clerc poursuit un laïque au possessoire dans une cause de dixme, ou quand il s'agit d'une pure question de fait, le laïque en peut juger; mais Barbosa, Gonzalez Tellez & Leurenus, citent des anciens de ce sentiment. 19°. Parce que des papes ont consenti que des laïques jouissent de dixmes ecclésiastiques, il n'y a pas lieu de conclure qu'ils ont reconnu que le droit de dixme n'est point spirituel, non plus qu'ils n'ont reconnu le droit de patronage pour temporel depuis plusieurs siècles que les laïques en ont été rendus capables. 20°. La fable de la damnation du pere de Pepin n'a rien de commun avec les dixmes. 21°. La distinction de droit de dixme direct & de droit utile, n'est pas aussi mal imaginée, au jugement de Van Espen, *Jur. eccl.* part. II. tit. 33. cap. 4. n. 42. Les articles suivans n'ont rien de plus intéressant.

Nous sommes autorisés à soupçonner que le

## 253 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nom de l'auteur est supposé , & aussi celui de l'impression. Quoi qu'il en soit , on doit rendre justice aux qualités du cœur du critique qui prenant parti contre les grands , ne peut guere espérer d'être récompensé sur la terre. On nous mande que c'est M. de Buiningh , magistrat de Duffeldorf.

Le P. Hedderich s'est attiré un autre adversaire , en faisant soutenir également à Bonn , sous sa présidence , que *Parmi les premiers fideles , il y avoit fort peu de jours de jeûne d'une coutume universelle , & que le jeûne accoutumé ne consistoit pas à manger du stocfish & d'autres poissons , mais dans une très-rigoureuse abstinence de toute nourriture & boisson , & dans une unique réfection prise dans la journée sur le soir.* Il ajoute ensuite : Quoique la puissance de déterminer les jours de jeûne , quant à l'abstinence de toute nourriture par motif de religion , appartient à l'église ; cependant les seigneurs territoriaux , par motif du bien public , eu égard à la cherté des poissons étrangers , peuvent avec beaucoup de justice défendre d'en manger : auquel cas on peut très-justement faire instance auprès des évêques & du souverain pontife , afin que le jeûne soit réduit au premier esprit de la discipline ecclésiastique , savoir , à une unique réfection par jour , même en viande : c'est pourquoi si après avoir remontré aux prélats ecclésiastiques , les plus justes causes de permettre l'usage de la viande les jours de jeûne , & principalement qu'il passe chez l'étranger des millions d'écus pour l'achat du pois-



son , au grand préjudice de l'Allemagne , ils persisteroient dans le refus , ce ne seroit pas être hérétique ni schismatique de soutenir que le seigneur territorial peut , pour le bien public , permettre à ses sujets de manger de la viande les jours de jeûne , en conformant néanmoins le jeûne à l'usage des premiers fideles par esprit de religion : c'est-à-dire , qu'on ne fît qu'un seul repas.

Ces assertions ont enflammé le zele du pere Gassman , récollet , professeur de théologie au college d'Aix-la-Chapelle , qui n'a vu dans le pere Hedderich , qu'un nouveau réformateur , qui pense avoir le privilege d'infailibilité qu'il refuse avec animosité au vicaire de J. C. qui fait le conseiller des finances , dont la doctrine a causé un scandale général , & lui a attiré l'indignation de tout le monde , & qui est ouvertement schismatique & suspect d'hérésie. Car tel est le portrait qu'il nous fait du pere Hedderich , contre lequel il s'efforce de prouver d'abord que tous les premiers fideles ont été de grands jeûneurs. Pour parvenir à sa preuve , il cite des textes qui démontrent réellement qu'il y a eu des jeûnes régulièrement établis parmi les Hébreux , que les Esseniens s'abstenoient de viande , comme aussi les prêtres Egyptiens ; que les apôtres ont jeûné , & les Thérapeutes , & tant d'anachorettes en Palestine , en Arabie , dans la Thebaïde & la Lybie. Mais comme son dénombrement des hommes & des lieux n'est pas complet , il s'en faut bien qu'il renverse la position de son antagoniste ,

auquel il reproche de s'être appuyé sur le sentiment d'un protestant , Béverégius , en enseignant dans ses élémens du droit canonique , qu'autrefois le jeûne n'étoit que de coutume , & qu'à l'exception de celui de l'anniversaire du jour auquel J. C. a été crucifié , il n'existe point de trace d'un jeûne public & solennel.

Comme pour prouver que les premiers fideles n'ont point mangé de viande les jours de jeûne , le pere Gassman ne remonte pas plus haut que S. Basile qui interdit également le vin , il prouve trop ou ne prouve rien ; car puisqu'on a bien rendu l'usage du vin les jours de jeûne , on peut bien rendre aussi celui de la viande. Mais à quoi bon tout cet étalage de citations de canons & de faits historiques auxquels on peut opposer d'autres faits aussi constants ? Le pere Gassman prétend-il troubler la conscience des catholiques , & leur faire un scrupule d'user de l'indulgence qu'ont pour eux leurs pasteurs , & qui a lieu dans le diocèse même où il vit ; puisqu'il y est permis ordinairement de faire gras quatre jours de la semaine pendant le carême.

Il y a eu un tems qu'il a paru bon au St. Esprit & aux apôtres , de ne point imposer d'autre abstinence aux fideles que celle du sang & des animaux suffoqués. Ces fideles ne sont pas ceux des derniers tems. Au reste , il n'y a point à craindre là de conflit entre le sacerdoce & l'Empire , n'étant pas douteux que tout évêque ne déferât sur le champ à son souverain , qui lui recommanderoit de permettre l'usage de la

viande une fois par jour seulement, dans les tems de jeûne.

Il seroit sans doute à souhaiter, que cette contestation eût été sur le champ étouffée. C'a été le louable dessein des supérieurs claustraux du pere Gassman, qui se sont fait rapporter tous les exemplaires de sa diatribe pour la supprimer, & quoique l'exemplaire d'une troisième édition, que nous avons sous les yeux, soit muni d'une apparence d'approbation de l'ordinaire, nous sommes parfaitement instruits que cette approbation n'a pas été plutôt surprise qu'elle a été révoquée : c'est donc en imposer que de présenter un pareil ouvrage comme avoué de quelque puissance ecclésiastique ; tandis que tous les exemplaires en ont dû être rapportés à la chancellerie électorale par ordre de la cour de Bonn, & ont été confisqués. Nous ne sommes pas du même avis que le pere Hedderich ; mais si nous étions dans le cas de le réfuter, nous ne manquerions pas aux égards dûs à un personnage aussi distingué par son savoir éminent, que par ses emplois de confiance & la protection éclairée de son souverain. C'est bien s'aveugler que de croire qu'on n'offense les bonnes mœurs que par des expressions lascives ou équivoques. Comme si la violation de la charité chrétienne & sacerdotale dans des satyres n'étoit pas aussi contraire aux bonnes mœurs !

---

## M Ê L A N G E S.

---

*RÉFLEXIONS sur quelques hommes célèbres de ce siècle (\*).*

**M**ONTESQUIEU. Sixte-Quint appelloit la reine Elifabeth un véritable cerveau de princesse. On peut appeller Montesquieu un vrai cerveau de législateur. C'est un de ces hommes extraordinaires qui font époque dans les siècles , en formant à eux seuls un vaste foyer de lumières. Le caractère de son génie est l'élévation unie à la profondeur ; il se montre en même tems au sommet & au centre des sujets qu'il traite. C'est dans *l'Esprit des loix* sur-tout qu'il a paru grand. Les vérités y sont détachées par leur masse , & liées par leur base. Rien d'inutile , ni de commun. Telle partie élevée des Alpes est composée en entier de roc vif & de granit ; point de terre à leur cime , point

---

(\*) Ces *Réflexions* font partie des notes jointes à un ouvrage dont nous avons rendu compte dans le journal de mai , pag. 117 , & qui est intitulé : L'AIGLE ET LE HIBOU , fable écrite pour un jeune prince que l'on osoit blâmer de son amour pour les sciences & les lettres.

d'argille à leurs pieds ; les rochers y portent sur d'autres rochers , & forment , par leur ensemble , un vaste coup-d'œil , & par leur suite une immense chaîne. Les uns , coupés à pic , dominant sur les abymes ; les autres , inclinés avec majesté , regnent dans l'étendue. On a contesté les trois divisions de la *vertu* , de l'*honneur* & de la *crainte* ; mais ce qui est incontestable , c'est la distribution des trois puissances , *législative* , *judiciaire* , *exécutrice*. Elles sont pour la constitution d'un état ce que les regles de Képler sont pour les loix du mouvement , & la gravitation newtonienne pour le système du monde. J'ose dire que c'est la découverte moderne la plus importante ; sans elle tout seroit encore obscur , & les législateurs marcheroient éternellement à tâtons ; ils régleroient leurs nations comme un mécanicien qui ne seroit pas horloger , régleroit une montre. Montesquieu leur a dévoilé les trois roues qui conduisent bien ou mal la machine politique , selon qu'elles sont bien ou mal posées. Plus on réfléchira sur cette distribution des trois pouvoirs , plus on trouvera l'idée lumineuse & féconde. Elle méritoit de naître , ou dans le sénat de Rome , ou dans le parlement d'Angleterre , ou dans la tête de Montesquieu.

VOLTAIRE. Les derniers vers épistolaires de ce poète immortel , sans avoir le feu ni l'éclat des vers écrits dans sa jeunesse , ont plus de douceur , de philosophie , plus de ce caractère antique & touchant qui tempere l'imagination par la sensibilité. Est-ce l'effet du sé-

jour de la campagne & du voisinage des Alpes ? Est-ce celui de l'âge mûr & de la vieillesse, qui, arrivée aux bornes de la vie, jette un coup-d'œil attendri sur la carrière humaine ? Est-ce que les talens ressembleroient dans leur sève aux arbres fruitiers, qui, moins féconds dans un âge avancé, produisent cependant alors des fruits plus exquis & d'un suc mieux élaboré ? Quoi qu'il en soit, rien n'égale le charme des vers épistolaires de ce grand homme ; ils réunissent le ton du monde & le langage de la poésie, une peinture vraie & un coloris brillant, le trait léger qui porte sur les circonstances, & le trait solide qui doit frapper en tout tems, l'enthousiasme qui élève aux grandes choses, & la gaieté qui ramène au naturel, le négligé de la grace & la pompe du génie : cette réunion est la pierre philosophale ; Voltaire la possédoit ; tout se changeoit en or au feu de son génie ; cet or étoit le plus ductile du monde ; il le travailloit comme un artiste, & toutes ses idées, ainsi frappées, sont encore dans la circulation publique.

J. J. ROUSSEAU. L'histoire des conspirations intéresse les hommes même les plus pacifiques. C'est un des charmes qui attachent aux écrits de J. J. Rousseau. Il semble avoir conjuré contre les vérités établies, & avoir formé le projet de détrôner la raison publique ; la sienne s'est dérangée en ce combat perpétuel. Les idées exagérées qu'il s'étoit faites des passions, les idées noires qu'il s'étoit formées des hommes de son siècle, ont plus contribué à sa folie que  
ses

ses malheurs mêmes. Il rappelle par l'audace & le délire de ses derniers ouvrages, ce superbe Ajax qui demandoit aux dieux de combattre contre lui en plein-jour, & qui, mécontent des Grecs, perdit la tête, se jeta au milieu d'un troupeau, & l'extermina, dans la pensée que c'étoient les capitaines de la Grece. Les paradoxes & les folies de cet écrivain n'empêchent pas qu'il ne soit un des hommes les plus éloquens. Son éloquence consiste dans ses mouvemens & dans ses descriptions magiques. Il est inventeur d'un genre sauvage, qu'il a trop confondu avec le genre naturel, & dont il abuse quelquefois pour surprendre l'imagination. Enfin, il couvre par les vérités de détail le fond des erreurs sur lequel il a bâti tous ses ouvrages. Ils pourroient être comparés à des pendules détraquées, mais enrichies d'un carillon magnifique & juste. Il ne faut pas écouter l'heure qu'elles sonnent, mais l'air qu'elles jouent.

M. DE BUFFON. L'ouvrage de M. de Buffon est un des phénomènes de l'univers qu'il peint. Avant lui, l'histoire-naturelle n'étoit qu'une laborieuse compilation, une nomenclature superficielle. Il en a fait une science sublime, un art créateur. Par ses grandes idées, il a rendu la langue plus éloquente, & par ses grandes images il l'a rendue plus poétique. Après avoir appris à lire dans le centre du globe, il a voulu nous apprendre à lire dans la nuit des tems. Il a pénétré dans les siècles antérieurs à tout ce qui a existé. Il a parcouru tout ce vaste

espace, inhabité jusqu'ici par la pensée même ; l'a rejoint au domaine de l'homme , & conquis sur le chaos cinquante à soixante mille ans de chronologie physique. Ainsi les *époques de la nature* ont servi, si ce n'est à expliquer le monde , du moins à l'agrandir. L'imagination se plaît à errer dans les déserts de l'infini.

RAYNAL. Il a accoutumé les nations à méditer sur leurs intérêts les plus importants. Un grand prince disoit de lui : *Il m'a servi par les choses mêmes qui m'ont fâché*. On doit regretter qu'il ait mêlé à beaucoup de vérités utiles , des erreurs reprehensivebles , & des déclamations téméraires. Lorsqu'un général Romain vouloit conquérir un pays , il n'insultoit pas les dieux qui en étoient les protecteurs ; il leur offroit des sacrifices , & les prioit de passer dans son armée.

WASHINGTON. C'est l'homme qu'il falloit pour la révolution de l'Amérique. Lorsqu'un peuple se révolte , & se donne des chefs qui ne sont pas animés de son esprit , ils en profitent pour l'opprimer ; il ne fait alors que changer de chaîne. Lorsque des chefs excitent un peuple à la révolte , & que celui-ci n'a pas les mêmes intérêts qu'eux , il se lasse bientôt de troubles , & retourne subitement à son joug naturel ; la révolte alors n'est qu'une émeute. Mais lorsque le peuple & ses chefs sont conduits par le même génie , & enflammés des mêmes passions , la première émeute devient une révolution complète. La nation entière forme alors une masse qui presse dans toute sa densité , & dans toute son étendue : rien ne résiste à son



poids. On dit que le roi de Prusse a envoyé une épée à Washington : l'on auroit pu mettre cette adresse à ce présent : *Le plus grand général de l'ancien monde , au plus grand général du nouveau.*

FRANKLIN. Le lointain est la perspective , & , pour ainsi dire , le ciel des grands hommes. Dans quelques siècles , Franklin sera regardé comme un dieu. L'électricité va changer toute la physique. Les colonies angloises vont changer toute la politique. Franklin se trouve à la tête de ces deux changemens si considérables : c'est , si j'ose me servir de cette expression , l'homme du siècle qui a retenu les deux meilleures places dans la postérité.

ADAMS a été un des premiers auteurs de la liberté américaine : j'ai éprouvé près de lui cette satisfaction si rare , de trouver le caractère de l'acteur , correspondant au rôle qu'il joue : je vis un homme tout entier à son objet , qui ne parloit que pour donner une bonne opinion de sa cause & une grande idée de sa nation. Son extérieur simple sembloit fait pour contraster avec la force & l'étendue de ses pensées ; elles étoient toutes tournées du côté de la république , & ne perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode & précision , comme une armée qui marche à l'ennemi , n'a pas l'air moins audacieux pour observer les loix de la tactique. Parmi plusieurs faits qu'il me cita en l'honneur de son pays , j'en rapporterai un qui mérite de passer à la postérité. Deux jeunes soldats avoient déserté de l'armée , & ils étoient re-

## 268 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

tournés à la maison paternelle. Leur père , indigné de cette action , les ramena lui-même au lord Stirling , leur général , qui leur pardonna en faveur du pere.

LA FAYETTE. Montaigne , parlant des génies qui s'ouvrent une route nouvelle , les appelle *primes-fautiers*. Cette expression convient au jeune héros dont il est question. Il s'est élancé le premier , par-dessus les barrières , dans le plus vaste champ , où la renommée ait appelé le courage. C'est ainsi que le Tasse représente le jeune Renaud , s'échappant du sein de sa famille , pour voler auprès de Godefroi. La jeunesse , la valeur , la modestie sont , pour ainsi dire , les trois graces qui accompagnent la gloire. L'élite de nos jeunes gens brûloit de suivre un si noble exemple. Il n'est point de nation plus susceptible de cette émulation généreuse que la nation Française. Rien de grand qui soit perdu ou demeuré isolé chez elle. Tout ce qui a de l'éclat , tout ce qui en promet , réveille les esprits , & les entraîne par un mouvement irrésistible. C'est par-là que le peuple François , sans avoir changé de caractère , sans avoir éprouvé de révolution , semble s'être transformé d'époque en époque en différens peuples.

( *Journal encyclopédique.* )

---

*NOTICE concernant l'ordre des Druides , institués à Beaumaris , dans l'isle d'Anglesey , l'ancienne demeure des Druides , avec les cérémonies usitées à l'admission des membres de l'ordre & l'élection des officiers.*

CET ordre , composé de soixante membres ; fut formé par environ vingt *gentlemen* , qui augmentèrent leur nombre par ballotte (\*), ce qui a lieu encore à chaque dignité vacante. Le premier , & le principal officier , est l'archidruide , qui à l'assemblée annuelle & solennelle de la société , toujours tenue en août , est placé sur un siege au haut bout de la salle destinée à cet effet : il porte autour du cou , par-dessus son habit , un large ruban pourpre , auquel est attaché le symbole , ou signe distinctif de l'ordre , savoir une médaille dorée de forme ovale , représentant une tête de druide entre deux branches de chêne , & sur le revers un chêne , garni de ses feuilles , & orné avec ces mots : NIS GWYR NAMYN DIWGD DDERWYDDON.

Au bas bout de la table est assis le sous ou député druide , ayant la même médaille attachée à un ruban étroit , couleur pourpre , passant autour du cou , par-dessous l'habit , avec sa verge auprès de lui. Au côté droit de l'archidruide

---

(\*) Petite balle dont on se sert pour donner les suffrages ;

## 270 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

est assis le trésorier , & à gauche le secrétaire ; & au milieu de la salle les quatre *régulateurs* ou officiers assistans , tous avec leurs médailles attachées par un ruban pourpre à la boutonnière de l'habit , & chacun portant une verge d'office. Les membres de l'ordre sont rangés de chaque côté de la salle , ayant la médaille & le cordon attaché à leur veste. Quand on reçoit un nouveau membre , le sous-druide lit son nom , & les quatre *régulateurs* , ayant leur verge à la main , vont le chercher dans une salle voisine où il les attend ; étant ensuite conduit au siége du député , il y prononce la déclaration , & signe les articles ou statuts , & alors il est conduit devant l'archi-druide qui lui passe le cordon avec la médaille ; ayant fait le tour de la salle , & après avoir reçu les complimens de chaque membre , il prend place parmi les sociétaires. Après l'admission & l'investiture des membres , la compagnie procède aux affaires , arrête les comptes du trésorier , & ballotte les nouveaux membres. Cela fait , la société dîne ; les *régulateurs* , leur verge à la main , s'avancent deux de front , vers la salle à dîner , le trésorier & le secrétaire de front pareillement , avec leurs verges , le sous-druide avec sa verge , seul , l'archi-druide ensuite , suivi des membres de l'ordre , rangés deux à deux ; ils prennent tous place à la table , dans le même ordre que ci dessus : après le dîner , l'archi-druide , s'adressant à la compagnie , propose celui qui doit lui succéder ; les membres étant debout , il résigne sa place , & passe le cordon de l'ordre avec la

médaille , au cou du nouveau dignitaire , qui , après que la compagnie a bu à sa santé , nomme son sous-druide , le trésorier , le secrétaire , & les régulateurs , qu'il investit du cordon de l'ordre , & auxquels il remet en main les verges d'office : ainsi finit la cérémonie. Les anciens officiers reprennent leur place , & le reste de la journée se passe en divertissemens.

( *Universal magazine.* )

*SUR la ville de Nole , & de l'invention des cloches ; tiré des voyages dans les Deux-Siciles , par HENRI SWINBURNE , &c.*

**L**A ville de Nole offre très-peu de choses à un observateur , vu que les ruines de ses anciens édifices sont presque entièrement effacées. Il ne reste des deux amphithéâtres que des murailles de brique. Quelques anecdotes cependant rendent son histoire intéressante. Auguste y mourut âgé de 76 ans.

S. Paulin , natif de Bordeaux , mourut évêque de Nole , en 431. Il avoit été consul ; c'étoit un bon poëte : il est regardé comme l'inventeur des cloches par les habitans de Nole , qui s'attribuent le mérite d'avoir donné à la société cet utile instrument ; mais je crois plutôt qu'il a été le premier qui introduisit l'usage des cloches dans l'église , & les fit placer dans les clochers , pour appeller les fideles à l'office. Avant ce tems , les chrétiens se servoient de crécelles

## 272 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de bois , (*sacra ligna*) le gouvernement ne permettant point l'usage des cloches à une secte proscrite. Les anciens avoient des cloches pour le service profane & sacré. Polybe en fait mention , de même que Strabon.

Pline nous apprend , qu'autour du tombeau de Porfenna , roi d'Errurie , il y avoit des cloches ; les *libetes* du temple de Dodone , étoient certainement une espèce de cloches. L'heure du bain à Rome étoit annoncée par le son d'une cloche ; la nuit le guet en portoit une ; elle servoit à appeller les domestiques dans les grandes maisons. On en mettoit au cou des moutons pour faire fuir les loups , ou plutôt par moyen d'amulette. De nos jours cette coutume est devenue une pratique religieuse. Les cloches , sous la protection de St. Antoine , sont bénies , & mises au cou des bestiaux & des moutons , pour les préserver de maladies épidémiques. Les bergers croient aussi que leur son fait plaisir aux animaux , & qu'ils mangent , par ce moyen , avec plus d'appétit.

Lucien nous dit que les prêtres de la déesse de Syrie avoient des cloches , qu'ils faisoient sonner , pour exciter la charité des dévots. J'ai vu de pareilles exemples , dit M. Swinburne , en Italie , dans des hermites & des moines mendiants , qui vous avertissent par une cloche , qu'ils en veulent à votre bourse.

Zonaras rapporte que les criminels allant au supplice , avoient une cloche pour avertir les passans de ne point se trouver sur leur route , afin de ne point se rendre impurs en les tou-

chant. Cette superstition est peut-être la véritable origine de l'usage de sonner , en Angleterre , les cloches de la paroisse , lorsqu'un malfaiteur est conduit au supplice ; quoiqu'en général , on doive regarder cet avertissement comme un signal de prier pour l'ame de celui qui doit périr.

Quintilien est le premier auteur qui emploie le mot *nola* , pour exprimer une cloche , avant lui *tintinnabulum* étoit le mot ordinaire ; ce fut du tems de St. Jérôme que le mot *campana* fut employé pour la même signification.

Giordano Bruni , né à Nole dans le seizième siècle , fit beaucoup de bruit dans le monde théologique , par le moyen d'un petit ouvrage dont il est parlé avec mépris dans le *Spéctateur* , qui en rend compte , dans le 389<sup>e</sup>. numéro. Ce livre , intitulé , *Spaccio della bestia trionfante* , traite toutes les religions comme des inventions purement humaines , tourne en ridicule les miracles & la révélation , comme autant d'impostures rendues pernicieuses par le clergé intéressé ; il prétend que la pure loi de nature est la seule règle de vie que doive suivre un être doué de raison ; ce livre contient encore d'autres opinions que l'église chrétienne a souverainement en horreur , & anathématisé unanimement. Bruni demeura long-tems à la cour de la reine Elisabeth , sous la protection de plusieurs grands hommes ; mais à son retour en Italie , en 1600 , il fut arrêté par l'inquisition , & brûlé à Venise.

Il est impossible de dire positivement quel fut

le premier peuple qui s'établit à Nole ; mais ses monnoies prouvent qu'elle fut un tems habitée par les Grecs : elles ne different que par la légende de celles de Naples.

( *Universal magazine.* )

## L E R A M O N E U R.

**U**NE servante imbécille avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour ; pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, & courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, & toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'homme effrayant, chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée, & sautant par une fenêtre basse, dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, & tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un œil effaré, elle n'osoit qu'à peine



regarder autour d'elle ; tout-à-coup sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces : Au secours, au secours !

Son pere accourut, & lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son pere sourit ; & pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer ; il attendit que le ramoneur, fût descendu, puis il le fit débarbouiller en sa présence, & sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier, qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit ; & son pere profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans ; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais ; sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la premiere à rire de tous les contes bizarres, que des personnes simples & crédules lui faisoient pour l'effrayer.

( *L'Ami des Enfans.* )

---

---

POÉSIES FUGITIVES.

---

---

*LA CHARTREUSE DE PARIS.*

**V**IEUX cloître où de Bruno les disciples cachés,  
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés,  
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!  
Laisse-moi m'égayer dans les jardins rustiques,  
Où venoit Catinat méditer quelquefois (\*),  
Heureux de fuir la cour, & d'oublier les rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées  
Sur ses tableaux divers en courant dispersées,  
Veulent en vain rejoindre & lier tous les jours  
Leur fil demi-formé qui se brise toujours.  
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.  
Fuyez, bruyans remparts, pompeuses Tuileries,  
Dont l'orgueil symétrique, à mes yeux éblouis,  
Vante après cent hivers la grandeur de Louis.  
Je préfère ces lieux où l'ame moins distraite,  
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite.  
La retraite me plaît : elle eut mes premiers vers.  
Ici, dans les détours de ces sentiers couverts,  
Je jouis du soleil, de l'ombre & du silence.  
O doux calme ! ces chars où s'assied l'opulence,  
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,  
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,

---

(\*) On fait que Catinat se promenoit souvent dans le cloître des chartreux.

Des enfans de Bruno ne troublent point l'asyle :  
 Le bruit les environne, & leur ame est tranquille.  
 Hormis l'éternité tout est songe pour eux.  
 Et nous osons pourtant les juger malheureux !  
 Hélas ! dit notre erreur, ces pieux suicides ,  
 Vieillis par l'abstinence, & sillonnés de rides ,  
 Pâles, le front courbé sur le bord des enfers ,  
 Des pleurs du repentir mouillent en vain leurs fers :  
 L'éternel désespoir habite leurs cellules.

Eh bien ! vous qui plaignez ces victimes crédules ,  
 Pénétrez avec moi ces murs religieux.  
 N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?  
 Vos chagrins ne sont plus ; vos passions se taisent ,  
 Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.  
 Combien au cœur ému parlent avec pouvoir  
 Ces troncs d'où par degrés descend l'ombre du soir ,  
 Ces images des morts que la mousse environne ,  
 Et ces cloches d'airain à l'accent monotone ,  
 Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts  
 Sortir d'un long silence , & monter dans les airs ;  
 Ces colonnes, ces tours que le tems a minées ,  
 Et ces tombes sans art de gazons couronnées !  
 Ici l'œil s'accoutume à fixer le trépas :  
 Son aspect attendrit & n'épouvante pas ;  
 Marchons : suis-je trompé ? Sous ces voûtes antiques ,  
 Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques ;  
 Et la religion, le front voilé, descend ;  
 Elle approche : déjà son calme tour-puissant  
 Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue.  
 Entendez-vous un dieu, dont la voix inconnue  
 Dit : au fond du désert, ô mon fils, cherche-moi ,  
 Viens, je t'y parlerai, je serai près de toi (\*) ?  
 Maintenant du milieu de cette paix profonde ,

---

(\*) Voyez le livre de la *Sagesse*.

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde  
La race des humains que travaille sans fruit  
Cet espoir obstiné du bonheur qui la fuit,  
Parcourir , en pleurant de chagrin poursuivie ,  
L'inépuisable erreur qu'on appelle la vie.  
Osez-vous plaindre encor le paisible mortel  
Qui court embrasser l'asyle de l'autel?  
Jamais du dieu qu'il aime il n'éprouve l'absence ;  
Sa priere, du jour précède la naissance ,  
Et d'un cœur d'immortels chaque nuit visité ,  
Il rêve, en sommeillant, son immortalité.  
Rêve heureux ! puisse-t-il se prolonger sans celle !  
Et que des passions la turbulente ivresse  
Jamais n'ose troubler la paix de ce séjour ?

Souvent , au sein des nuits , la plainte de l'amour  
Fit gémir les échos du sombre monastere.  
En vain le repoussant de son regard austere,  
La pénitence veille assise sur le seuil :  
Il entre déguisé sous les voiles du deuil.  
Au dieu consolateur en pleurant il se donne.  
A Comminge, à Rancé, dieu sans doute pardonne ;  
A Comminge , à Rancé qui ne doit quelques pleurs ?  
Qui n'en fait les amours ? qui n'en plaint les malheurs ?  
Et toi , dont le nom seul , à l'ame recueillie ,  
Porte la volupté de la mélancolie ,  
Toi , qui sans te lier de vulgaires sermens ,  
Fis connoître à l'amour de nouveaux sentimens ,  
Toi , que l'homme sensible , abuse par lui-même ,  
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime ,  
Héloïse , à tes maux quel cœur ne s'attendrit ?  
Tel qu'un autre Abailard , tout amant te chérit.  
Ah ! pour mieux t'honorer , quand pourra ma tendresse  
Aux bois du Paraclet conduire ma maîtresse !  
Là baissant , tous les deux , le sacré monument  
Qui réunit ta cendre à celle d'un amant ,  
Nous dirons à genoux : voilà nos seuls modeles !  
Comme eux jurons de vivre & de mourir fideles.

Mais quels vœux imprudens ! Par l'amour égaré,  
 Ai-je oublié déjà que je marche entouré  
 Des ténèbres du cloître, où cherchant le mystère,  
 Tous les tendres desirs sont contraints de se taire.  
 Cloître sombre, où l'amour défendu par le ciel,  
 Ne vit que d'amertume, & s'abreuve de fiel,  
 Ah ! c'en est fait : ton deuil plaît moins à ma pensée,  
 L'imagination sous tes murs élancée  
 Avec charme, il est vrai, les parcourt un moment.  
 Bientôt elle a besoin d'un plus cher sentiment.  
 Je redoute, je fuis ta contrainte sacrée,  
 Je fuis : mais par le tems si mon amie éclairée,  
 Des vaines passions maudissoit les erreurs,  
 Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs ;  
 Quand j'aurai, malgré moi, des larmes à répandre,  
 Dans ces momens plus doux, & si chers au cœur tendre,  
 Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,  
 Et jouir de lui-même, & rêver sans témoins :  
 Alors je reviendrai, solitude tranquille,  
 Oublier, dans ton sein, les ennuis de la ville,  
 Et retrouver encor sous tes lambris déserts  
 Les mêmes sentimens retracés dans ces vers.

*Par M. DE FONTANES.*

## LE RIVAL SERVIALE.

**D**AMIS, dit-on, me diffâme en tous lieux ;  
 C'est de sa part ingratitude pure.  
 --- Je le crois bien. --- Oh ! vous le croirez mieux,  
 Quand vous saurez en bref notre aventure.  
 Damis & moi nous sortions de dîner ;  
 Sur un propos il me cherche querelle ;  
 Elle s'échauffe, & pour la terminer,  
 Damis du doigt me montre une ruelle.

## 280 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Je l'y suivis... Il trembloit!... Son effroi  
Me fit pitié; ménageons ce novice,  
Dis-je en voyant qu'il avoit peur de moi;  
Je me sauvai pour lui rendre service.

*Par M. PONS DE VERDUN.*

---

*A MADAME DE\*\*\*, qui met trop de rouge.*

**E**GLÉ, d'un éclat emprunté  
Vis-tu jamais briller la rose?  
Toutefois le Zéphyr auprès d'elle repose,  
Et renonce à l'attrait de l'infidélité;  
Rien n'est plus attrayant que la simplicité.  
Et toi! comme la fleur nouvellement éclosé,  
Oses-tu bien de l'art emprunter le secours,  
Insulter la Nature, & trahir les Amours?  
Toi, belle comme l'innocence,  
Jolie en même-tems comme la volupté,  
As-tu besoin de parer ta beauté  
Pour t'assurer de la constance?  
Brise ta palette à jamais:  
La pudeur prendra soin de colorer tes traits.  
Tu ne saurois être encor embellie  
Que du doux incarnat qui peint ta modestie.

*Par Mlle. de SAINT-LÉGER.*



---

**LE CYGNE ET LE CORBEAU,****F A B L E.**

**U**N jour, le plus laid des corbeaux ,  
Qui se croyoit un personnage ,  
Abordant fièrement un cygne des plus beaux ,  
Osa lui comparer son lugubre plumage ;  
Mais la beauté du cygne en brilla davantage ,  
Et l'on siffla l'autre animal.

**TEL** un critique , à l'humeur noire ,  
D'un ouvrage excellent relève encor la gloire ,  
Quand il en dit beaucoup de mal.

*Par M. LE BAILLY , avocat.*

---

**F A B L E.**

**A**U bourg où regne la Folie ,  
Un jour la Nouveauté parut ;  
Aussi-tôt chacun accourut ,  
Chacun disoit : qu'elle est jolie !

**AH!** Madame la Nouveauté ,  
Demeurez dans notre patrie ;  
Plus que l'esprit & la beauté  
Vous y fûtes toujours chérie :

**LORS** la déesse à tous ces fous  
Répondit : Messieurs , j'y demeure ;  
Et leur donna le rendez-vous  
Le lendemain à la même heure :

## 282 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Le lendemain elle parut  
Aussi brillante que la veille;  
Le premier qui la reconnut  
S'écria: Dieux! comme elle est vieille!

*Par M. HOFFMAN, de Nancy.*

---

*A\*\*\*, qui m'adressoit ce vers anglois de  
SHENSTONE :*

*Be but my friend ; i ask no dearer name.*

*C'est-à-dire ,*

*Né soyez que mon ami ; je ne desire point de nom plus  
cher.*

**P**OURQUOI, \*\*, par une loi sévère,  
Ne vous borner qu'à la simple amitié ?  
Eh ! sans l'amour l'on n'aime qu'à moitié.  
A mes desirs soyez donc moins contraire :  
Jamais beauté ne fit chose à demi.  
Or, pour finir toute dispute vaine ,  
Soyez facile , & d'une double chaîne  
En moi serrez & l'amant & l'ami.

*Par M. MILON.*

---

## *LE PRINTEM S.*

**S**UIS-MOI, douce mélancolie,  
Viens dans ces bois silencieux  
Nourrir le calme langoureux  
Où mon ame est ensevelie.  
Une innocente volupté,  
Par un charme secret, dans ces jardins m'attire.



Quelle vive fécondité!

C'est le printems qu'avec l'air on respire.

Les plus suaves odeurs,

Du bout des rives fortunées,

Sur les ailes d'Eurus en nos champs ramenées,

Parfument l'air & les fleurs :

Tout s'anime & se renouvelle.

Quel dieu sur l'univers exerce son pouvoir;

Quel dieu donne à la terre une face nouvelle!

Eglé, pour le connoître, il suffit de vous voir.

Plein d'une tendre inquiétude,

Chaque être qui soupire, heureux en ces beaux jours,

D'aimer fait son unique étude.

Tout le cortége des amours

Folâtre dans ma solitude :

Ces petits dieux éparpillés,

Aux rossignols égossillés,

Apprennent à chanter leurs plaisirs & leurs peines;

L'humble saule & le peuplier,

Le long de ces ruisseaux, au bord de ces fontaines,

Se courbent amollis par les douces haleines

Du zéphyr qui vient les plier.

Sous ces arbres déjà le plus riant ombrage

S'épaissit avec leurs rameaux;

Bergere, dont la gloire est encor d'être sage,

N'approchez plus de ces berceaux.

*Par M. le marquis DE V...*



---

*A M. VALADE, imprimeur-libraire à Paris, à l'occasion d'une belle médaille d'or que lui a envoyé le roi de Suede.*

UN prince, ami du genre-humain,  
 Et cher à l'univers autant qu'à sa patrie,  
 Récompense ton industrie  
 Par un don précieux de sa royale main;  
 Il a raison : les traits d'Apelle  
 Ont éprouvé du tems l'implacable fureur;  
 Les miracles de Praxitele  
 Ont senti son pouvoir vainqueur :  
 L'art, par qui des héros la mémoire est transmise,  
 Seul à ses coups doit s'opposer :  
 GUSTAVE l'encourage & ne peut s'abuser.  
 Il est juste qu'il favorise  
 L'art qui doit l'immortaliser.

*Par M P\*\*\*.*

---

## ÉPIGRAMME.

*Comment raisonnent les filles.*

MA chere enfant, va, point de mariage,  
 Disoit à Lise une vieille Alison.  
 Suis mon conseil; car pour un bon ménage,  
 Il en est vingt sans amour ni raison.  
 Gardez pour vous cet avis, dit Lison.  
 D'avoir mari plus n'êtes curieuse.  
 Moi, lorsque vois jeune femme être heureuse,

Plaisirs d'hymen me paroissent bien doux.  
 Et si Guillot rend Alix malheureuse,  
 Je dis : Lucas fera meilleur époux.

*Par M. GAZIL.*

### ÉPIGRAMME.

ON essayoit un drame sanguinaire,  
 Qui du berceau fut droit au cimetière :  
 Tout au milieu d'un bataillon siffleur,  
 Etoit Cléon se faisant grande fête ;  
 On le faisoit. . . Mais lui, d'un ton railleur :  
 » Dieux ! qu'est ceci ? D'où vient que l'on m'arrête ?  
 » Ami soldat, je ne suis pas l'auteur. «



A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE royale des sciences de Paris.*

**M**R. l'abbé Teiffier, docteur régent de la faculté de Paris, & membre de la société royale de médecine, a été nommé par le roi pour remplir une place d'adjoint de l'académie, vacante dans la classe de botanique. M. Desfontaines, docteur-régent de la faculté de Paris, a été nommé aussi par sa majesté, adjoint sur-numéraire de l'académie, dans la même classe de botanique.

Le mercredi 30 avril, l'académie a tenu sa séance publique. Le secrétaire l'a ouverte par la lecture de plusieurs programmes de prix. Il a lu ensuite l'éloge de M. Bernouilli & celui de M. Duhamel. Le reste de la séance a été remplie par la lecture d'un mémoire de M. le

marquis de Chabert , chef d'escadre , sur le succès de l'usage qu'il a fait des horloges marines pour éclairer la navigation & pour rectifier les cartes pendant les deux campagnes de M. le comte d'Estaing & de M. le comte de Grasse , en Amérique ; & par celle d'un mémoire de M. Vicq d'Azyr , sur l'anatomie comparée du cerveau de l'homme & des animaux.

*Programme.*

L'académie avoit proposé , pour le sujet de 1783 d'un des prix fondés par feu M. Rouillé de Meslay , conseiller au parlement de Paris , *La théorie des assurances maritimes*. Aucune des pieces qu'elle a reçues sur cette question ne lui ayant paru mériter le prix , elle propose de nouveau le même sujet pour l'année 1785 , avec un prix double.

Par théorie des assurances on entend particulièrement l'application du calcul des probabilités aux questions relatives aux assurances : ce sujet a déjà été traité par plusieurs géomètres célèbres (\*).

Comme le risque auquel le négociant & l'assureur sont exposés , l'un avant d'avoir fait assurer , l'autre après avoir assuré , ne peut être connu que par les événemens antérieurs d'un commerce semblable , on demande la maniere

---

(\*) Voyez la these de Nicolas Bernoulli , *de arte conjectandi in juri* , à Basle , 1709 , & le tome V des anciens mémoires de Pétersbourg , &c.

de déterminer ce risque d'après les événemens ; soit pour un seul bâtiment, soit pour un nombre déterminé de vaisseaux.

Le risque étant supposé connu, on demande ensuite quelle proportion on doit établir entre le risque & le taux de l'assurance, pour pouvoir remplir l'une & l'autre de ces deux conditions, que le négociant ait intérêt de faire assurer à ce prix, & que l'assureur y trouve son avantage. Cette question doit être résolue dans deux hypothèses différentes, d'abord en supposant que le négociant se détermine à faire assurer avant que ses fonds soient exposés à aucun péril, ensuite en supposant qu'il ne fasse assurer qu'après que ses fonds sont déjà exposés.

Enfin le nombre des vaisseaux qui ont péri, & le nombre de ceux qui ont échappé au danger, étant supposé connu par des registres, ainsi que les différens taux auxquels ils ont été assurés dans différentes circonstances & pour différens degrés de risque, on propose de trouver la loi suivant laquelle les assureurs & les négocians ont réglé le rapport entre le risque & le taux des assurances, c'est-à-dire, comment ils ont résolu, par la pratique, la question dont on a demandé ci-dessus la solution théorique. Par-là on pourra comparer la pratique des négocians & celle des assureurs, avec les résultats que donne la théorie.

L'académie exige seulement que les concurrens établissent & discutent les principes sur lesquels les solutions de ces différentes questions doivent être fondées, & qu'ils donnent les formules

niules qui renferment ces solutions, de maniere qu'elles puissent être immédiatement applicables à la pratique.

Le prix sera double, c'est-à-dire, de 4000 livres.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier septembre 1784, exclusivement.

Un citoyen qui a désiré de rester inconnu, ayant fondé en 1782 un nouveau prix annuel, consistant en une médaille de la valeur de 1080 liv. en faveur *d'un mémoire ou d'une expérience qui rendroit les opérations des arts mécaniques moins mal saines ou moins dangereuses*, l'académie avoit annoncé, que le sujet du premier prix de ce genre qu'elle donneroit cette année, dans l'assemblée publique d'après Pâques, seroit : *De déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés les doreurs au feu ou sur métaux, & la meilleure maniere de les préserver de ces maladies, soit par des moyens physiques, soit par des moyens mécaniques.*

L'académie a adjugé le prix à la piece N<sup>o</sup>. VII, dont l'auteur est M. Henri-Albert Goffe ; de Geneve.

Cette piece lui a paru répondre le mieux ; de toutes celles qui ont été envoyées au concours, au sujet qu'elle a proposé. Elle contient des observations & des expériences intéressantes, un exposé bien fait des maladies des doreurs, & un moyen d'en préserver ceux qui dorent de petites pieces, lequel, d'après l'expérience, semble avoir bien réussi. Mais en couronnant ce mémoire, l'académie auroit de-

finé qu'il eût renfermé aussi des moyens de mettre à l'abri de ces maladies les doreurs de grosses pieces. L'auteur paroît avoir profité, jusqu'à un certain point, des idées ingénieuses que contient sur ce sujet un écrit de M. Tingri, inséré dans la premiere partie des mémoires de la société de Geneve, & il semble s'être restreint comme lui, à ce qui concerne les doreurs qui travaillent pour les horlogers. Cependant, comme il est à présumer qu'en donnant plus d'étendue à son *Fourneau preservateur*, il seroit possible de le rendre également propre aux doreurs de grosses pieces, l'académie engage M. Goffe à tourner ses vues de ce côté important, & à tirer de ce fourneau une utilité aussi générale qu'elle semble devoir résulter des expériences particulieres qu'il en a faites.

L'académie a cru, à cette occasion, devoir faire une mention honorable de la piece N°. III, ayant pour devise : (*Ars datur optima cui recta physica juvat*), dont l'auteur s'est fort étendu sur les moyens de préserver des effets du mercure les doreurs de grosses pieces. Mais le fourneau qu'il propose pour y parvenir, ne paroît point, par sa disposition, propre à bien remplir l'effet qu'il attend, & il ne rapporte aucune expérience qui constata cet effet. Cependant, comme il y a dans ce mémoire des vues très-intéressantes, & un exposé bien circonstancié des effets plus ou moins fâcheux que produit le travail de la dorure sur ceux qui s'en occupent, l'académie exhorte l'auteur



à le rendre public , & en même temps à se faire connoître.

Le sujet du second prix de ce genre qui sera donné l'année prochaine , est *de déterminer la nature & les causes des maladies des ouvriers employés dans la fabrique des chapeaux , particulièrement de ceux qui SECRETTENT ; & la meilleure maniere de les préserver de ces maladies , soit par des moyens physiques ou mécaniques , soit par des changemens avantageux dans les différentes opérations de leur travail.* Les mémoires sur ce sujet ne seront reçus que jusqu'au premier janvier 1784.

L'académie propose pour sujet de celui qu'elle donnera en 1785 , consistant toujours en une médaille de 1080 liv. , *de déterminer la nature & les causes des maladies auxquelles sont exposés les ouvriers qui mettent les glaces au tain , & la meilleure maniere de les en préserver , soit par des moyens physiques , soit par des moyens mécaniques.*

L'académie ne se dissimule pas la difficulté de ce nouveau sujet , par la nature des opérations des ouvriers qui mettent les glaces au tain ; mais elle a cru devoir le proposer , par le rapport qu'il a avec celui des doreurs qu'elle vient de donner ; & dans l'espérance de pouvoir recueillir ainsi une suite de moyens de garantir ces différens ouvriers des fâcheux effets du mercure , dans les diverses manieres dont ils l'emploient , & de rassembler assez de détails sur ces effets , pour pouvoir en former ensuite une histoire bien circonstanciée des maladies qui en résultent.

L'académie regarde le sujet dont il s'agit ici ; comme d'autant plus digne d'occuper les savans & les artistes , & d'exciter leur zele , que les ouvriers qui mettent les glaces au min éprouvent en grande partie les mêmes maladies que ceux qui dorent au feu , quoiqu'ils n'emploient le mercure qu'à froid : car la maniere dont ils en sont affectés , semble fournir une nouvelle preuve de la volatilité de ce métal , & montrer en même-tems avec quelle facilité il pénètre dans les pores de la peau , puisque le travail principal de ces ouvriers ne consiste qu'à employer du mercure , pour l'étendre sur les feuilles du métal qui doivent servir à étamer les glaces. Les mémoires ne seront reçus que jusqu'au 1er janvier 1785.

Les personnes qui composeront pour ces différens prix , adresseront leurs ouvrages à Paris , au secrétaire-perpétuel de l'académie.

*EXTRAITS des Mémoires lus dans la Séance de l'Académie.*

19. *Mémoire sur l'usage des horloges marines.*

M. le marquis de Chabert, chef d'escadre , expose dans ce mémoire , qu'il est constaté , par les expériences des horloges marines , qu'on parvient à en construire qui surpassent l'exactitude exigée pour la solution du problème de la longitude ; que l'avantage résultant de cette solution consiste , comme on fait , à trouver la longitude en mer avec une telle précision qu'il n'y ait au plus qu'un demi-degré d'erreur sur 42 jours de route.

Qu'outre ce premier avantage relatif à la navigation proprement dite, on peut, par le secours des horloges marines, porter, avec autant de célérité que d'exactitude, les détails de la géographie à un degré de précision très-supérieur à celui qu'on obtenoit des moyens astronomiques & géodésiques, toujours lents & souvent impraticables.

Frappé de la double utilité de ces horloges, dont il avoit fait usage dans toutes les campagnes depuis leur découverte, M. le marquis de Chabert, au commencement de la guerre, se chargea d'en embarquer sur le vaisseau le *Vaillant*, sous les ordres de M. le comte d'Estaing, & depuis sur le *S. Esprit*, sous ceux de M. le comte de Grasse; par-là, il a été assez heureux pour mettre ces généraux à portée de profiter, pour la direction de leurs routes, des avantages qui résultent de l'emploi de ces horloges; & de son côté, il a saisi, au milieu des opérations de guerre, les occasions de s'en servir aussi utilement pour déterminer les positions respectives de plusieurs points essentiels des Antilles & des côtes de l'Amérique septentrionale, dont on trouvera les résultats dans les mémoires de l'académie.

29. *Mémoire contenant de nouvelles observations sur le cerveau de l'homme, & sur sa comparaison avec celui des animaux.*

Le cerveau, le cervelet, la moëlle allongée; la moëlle épiniere & les nerfs, sont les organes du sentiment & des sympathies, & les instrumens dont la volonté se sert pour mouvoir

## 294 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les muscles. Il est curieux & intéressant de rechercher s'il existe entre ces parties considérées dans les différentes classes d'être animés des rapports qui aient entr'eux des proportions analogues aux divers degrés de leur intelligence. Tel est le but que l'auteur de ce mémoire, M. Vicq-d'Azyr, s'est proposé de remplir. Pour le faire, il a examiné avec le plus grand soin le cerveau de l'homme ; & il a mis sous les yeux du public & de l'académie le résultat de ses observations, consigné dans plusieurs planches dessinées en grandeur & en couleur naturelles par M. Briceau, artiste très-habile. Le système nerveux des quadrupedes, des oiseaux, des poissons, des amphibiens, des reptiles & des insectes, a été successivement décrit & comparé avec celui de l'homme. Il résulte de ces travaux, que dans toute l'étendue de la chaîne qui a été parcourue, les organes nerveux vont toujours en décroissant, soit par le volume, soit par le nombre, soit par l'élégance des formes. Le nerf intercostal ne se trouve point dans les animaux moins parfaits ; les grands hémisphères du cerveau, le corps calleux & les parties latérales du cervelet sont rétrécis, ou manquent tout-à-fait. Les différentes paires de nerfs répondent à des tubercules qui, dans plusieurs classes d'animaux, composent tout le cerveau, & qui, dans l'homme, en forment seulement la base, que l'auteur regarde comme la partie automatique de cet organe. Elle répond en effet à celle dont plusieurs classes d'animaux sont seulement pourvues, &

qui suffit en eux pour opérer la réaction nécessaire aux fonctions virales de leur économie. L'auteur a porté l'exactitude jusqu'à déterminer quels changemens il faudroit faire dans le cerveau de l'homme , pour rendre son système nerveux , semblable à celui de divers animaux.

Nous publierons incessamment l'extrait des deux éloges lus dans la même séance par le secrétaire-perpétuel.

( *Journal de Paris , Journal encyclopédique.* )

## I I.

*ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.*

L'académie tint son assemblée publique d'après Pâques , le 29 avril. M. Dacier , secrétaire-perpétuel , ouvrit la séance par l'annonce suivante.

L'académie avoit proposé pour sujet du prix qu'elle devoit distribuer à Pâques de cette année 1783 , de déterminer quelle étoit l'étendue des domaines de la couronne lors de l'avènement de *Hugues Capet* au trône , quelles possessions ce prince y ajouta , comment & par quels moyens ces domaines s'accrurent jusqu'au règne de *Philippe-Auguste* exclusivement. Les mémoires envoyés n'ayant pas satisfait pleinement aux vues de l'académie , elle propose de nouveau le même sujet pour Pâques 1785 , & invite les auteurs à se renfermer dans les bornes de la question , sans se livrer à des discussions qui ne tendent pas directement à l'éclaircir.

## 296 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le prix sera de deux médailles d'or, de la valeur de 400 liv. chacune. Les mémoires seront remis avant le 1<sup>er</sup>. décembre 1784.

La même académie propose pour l'an St. Martin 1784, d'examiner *quel fut l'état du commerce chez les Romains, depuis la guerre punique jusqu'à l'avènement de Constantin à l'empire.* Le prix sera une médaille d'or, de la valeur de 500 livres. Les mémoires seront délivrés avant le premier juillet 1784.

(*Journal encyclopédique.*)

### III.

#### *ACADÉMIE royale de chirurgie de Paris.*

L'académie a tenu sa séance publique le premier mai. M. Louis, secrétaire-perpétuel, a lu l'analyse de deux mémoires, retenus au concours, sur *l'influence des passions de l'ame dans les maladies chirurgicales, & sur les moyens d'en corriger les mauvais effets.* Le prix a été accordé à M. Bonnefoy, chirurgien gradué, nouvellement agrégé au college royal de chirurgie, à Lyon, sa patrie. L'*accessit* a été donné à M. Tiffot, chirurgien-major du 4<sup>e</sup>. régiment des chevaux-légers.

Le prix d'émulation a été obtenu par M. Viguerie, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Toulouse.

Les cinq petites médailles ont été données à M. Percy, chirurgien-major du régiment de Berry, cavalerie; à M. Segretier, chirurgien

J U I L L E T, 1783. 297

gradué à Laval au Maine ; à M. Espiaud , maître chirurgien à Soissons ; à M. Petit , maître en chirurgie , & chirurgien de l'hôpital à Corbeil , & à M. Dolignon , chirurgien à Crecy ; près de Laon.

Après la distribution des prix , M. Louis a lu un discours sur l'utilité du choix de la matiere instrumentale , pour sujets successifs du prix annuel. M. Andouillé , conseiller-d'état ; premier chirurgien du roi en survivance , a lu le précis d'un mémoire sur les fractures des extrémités inférieures ; M. Sabatier , des observations sur des morsures d'animaux enragés , traitées avec succès ; M. Brasdor , un mémoire sur la ligature des polypes de la gorge ; M. Pelletan , des observations sur l'anévrisme de l'artere poplite , opéré avec succès dans deux cas ; & , faute de tems , M. Baudeloque n'a pu lire un mémoire très-intéressant sur la rupture de la matrice.

( *Journal encyclopédique.* )

#### I V.

*ACADÉMIE royale des belles-lettres d'Afrique*

*SEANCE publique de l'académie tenue le 29 avril  
1783.*

Cette séance commença par la lecture du programme que nous avons inséré dans le journal de mai , pag. 288.

Après cette lecture , M. de la Comté , an:

## 298 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

cien capitaine d'infanterie , chevalier de l'ordre de St. Louis , directeur actuel de l'académie , lut un discours dont l'objet étoit de faire voir combien les cours d'humanités sont utiles aux jeunes gens destinés à la profession des armes.

M. de la Haye , substitut de l'avocat-général du conseil d'Artois , chancelier de l'académie , lut un mémoire sur l'origine des anciens comtes de cette province.

M. le comte de Galametz , nouvel académicien , prononça ensuite son discours de réception , dans lequel il détailla les avantages que procure l'étude de l'histoire , & le directeur lui répondit.

M. Harduin , avocat , secrétaire-perpétuel , récita des imitations en vers françois , de trois odes d'Horace : *Sic te diva potens , cypri ; Solvitur acris hiems ; & Nullus argento color est.*

M. Buissart , avocat , assesseur de la maréchaussée , lut une dissertation sur le flux & reflux perpétuel de la matiere électrique , & sur les phénomènes qui en résultent. Les causes de ce flux & reflux sont , suivant lui , la chaleur , l'humidité , & le poids de l'air , dont la variabilité est continuelle. Il prétend qu'au moindre changement qui survient dans l'une de ces trois choses , chacun des corps sublunaires gagne ou perd une quantité plus ou moins grande d'électricité , & que cette variation , en rompant plus ou moins l'équilibre électrique , produit la plupart des divers météores que l'on observe dans le ciel & dans la terre.

M. Goffe , chanoine régulier , & prieur de



l'abbaye d'Arrouaise , lut une épître en grand vers à M. le comte Léopold de Longueval-Bucquoi , chambellan actuel de l'empereur , colonel de cavalerie , &c.

M. de Fosseux , ancien écuyer du roi , fit la lecture d'un discours intitulé : *Des femmes & de l'éducation* , où il entreprit de prouver , contre l'avis de certaines gens , que les femmes , en général , sont très-capables de diriger l'éducation de leurs enfans , par la patience , l'adresse , la douceur & la fermeté dont elles sont pourvues ; que s'il est vrai qu'elles n'aient pas autant de génie que les hommes , elles peuvent s'en passer à cet égard , & qu'un grand génie n'est même pas bien propre à se charger d'une éducation ; que , par rapport à la religion , les femmes sont en état de donner à leurs enfans des connoissances suffisantes ; qu'enfin l'extrême tendresse des meres est pour elles un moyen de plus de réussir dans l'importante occupation dont il s'agit.

M. Harduin termina la séance par un mémoire servant de suite à quatre autres qu'il avoit lus précédemment sur le langage artésien ; c'est-à-dire , sur les mots très-françois employés improprement , & les tours de phrase singuliers & défectueux dont on fait usage en Artois , indépendamment du patois proprement dit.

## V.

*ACADÉMIE du college des prêtres de l'oratoire  
d'Arras.*

Le 10 mai dernier , l'académie tint sa séance publique d'usage après les exercices classiques du premier semestre. MM. les magistrats de la ville & cité d'Arras , toujours prêts à encourager tout ce qui peut perfectionner l'éducation , s'y rendirent en corps , suivis de tout leur cortège. M. Vasse , écolier de rhétorique , & secrétaire de l'académie , ouvrit la séance , suivant l'usage , par la lecture d'un relevé détaillé des délibérations de l'académie , & des séances particulières qu'elle a tenues dans le cours du premier semestre. M. le Ducq , écolier de logique & président de l'académie , lut ensuite une ode latine en vers alcaïques sur la paix , qui vient de combler les vœux de la France : M. Vasse , une ode françoise sur la conversion de St. Augustin , envoyée par M. Bois-Gérard , écolier de physique au college des prêtres de l'Oratoire de Nantes , & associé correspondant de l'académie : M. Caron , écolier de rhétorique , l'examen raisonné de l'épisode de Ninus & d'Euryale : M. Hibon , écolier de seconde , la traduction en vers latins de la description de la grotte de Calypso : M. Le-Febvre , écolier de seconde , une imitation en vers françois d'une pièce du P. le Jay sur la vanité des tombeaux : M. Berrier , écolier de rhétorique ,

quelques synonymes françois à l'imitation de ceux de l'abbé Girard : M. Anfard , écolier de rhétorique , la traduction en vers latins d'une petite piece du P. Sanadon : M. le Ducq , le discours en vers françois de Camille sortant de Rome : M. d'Aix de Remy , pensionnaire , écolier de logique , l'analyse raisonnée du discours du P. André sur le beau dans les mœurs : M. Anfard , une ode latine en vers alcaïques sur la rédemption : M. Vasse , le récit en vers françois de la mort de Cicéron.

La séance fut terminée par la distribution solennelle des prix que l'académie adjuge tous les ans après Pâques dans chaque classe d'humanités.

## V I.

*SOCIÉTÉ des arts de Londres.*

*Exposition d'une suite de tableaux, dans la grande salle de la société des arts, &c.*

La société des arts fit en 1772 , des propositions à dix des plus habiles peintres du pays ; pour les engager à faire une suite de tableaux historiques ou allégoriques , destinés à orner la grande salle. Les propositions n'ayant point été acceptées , M. Barry se chargea seul de toute l'exécution. Les tableaux de sa composition , qui sont finis , sont au nombre de six. La vérité , qu'il s'efforce d'inculquer par ces tableaux , est que l'acquisition du bonheur particulier & général dépend de l'exercice de nos facultés. Il

### 302 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

commence par l'homme dans l'état sauvage, & accablé de misère; il le mène ensuite à travers les différens degrés de culture & de travail, au bonheur ou malheur final en l'autre monde. Les sujets de ces six tableaux sont, I. Orphée civilisant les hommes; II. une moisson grecque; III. les jeux olympiques; IV. la navigation ou le triomphe de la Tamise; V. la distribution des prix de la société des arts; VI. l'Elysée & le Tartare. Voici une explication détaillée de ces tableaux.

Le premier est l'histoire d'Orphée. Il est représenté non simplement comme musicien, mais comme le fondateur de la théologie grecque, réunissant dans le même caractère le législateur, le théologien, le philosophe, & le poète aussi bien que le musicien.

Le deuxième tableau est une moisson grecque, avec un sacrifice à Cérès & à Bacchus. On voit Pan & Sylvain avec leurs emblèmes & leurs attributs; dans l'éloignement est une ferme; les occupations de la vie champêtre y sont représentées; on voit du bled, des abeilles, &c. &c.

Le troisième tableau représente le couronnement des vainqueurs aux jeux olympiques; on y voit les héros de l'antiquité qui s'y sont distingués.

Le quatrième tableau est le triomphe de la Tamise, dont le génie est accompagné de F. Drake, W. Raleigh, S. Cabot & Cooke, sous la forme de Tritons. On voit les Néréides avec les manufacturiers de Manchester, Bir-

mingham , &c. derriere Raleigh est le docteur Burney , &c.

Le cinquieme tableau est la distribution des prix de la société des arts , &c. On y voit M. Shipley , le lord Romney , Arthur Young , M. More , M. Marsham , le prince de Galles , Salisbury Brezeton , Mistrifs Montague , le duc & la duchesse de Northumberland , Josué Steele , G. Saville , l'évêque Hard , S. Jennings , Jacques Harris , &c. Derriere sont M. Burke , le duc de Richmond , M. Locke , le docteur Hunter , le docteur Hales , &c. &c. &c.

Le sixieme tableau est l'Elysée , ou l'état de la retribution finale. On y voit Roger Bacon , Archimedes , Descartes , Thalès , F. Bacon , Copernic , Isaac Newton , Colomb , Shuftesbury , Locke , Platon , Harvey , Boyle , Guillaume Penn , Henri IV , roi de France , André Doria , Laurent de Médicis , Louis XIV , Alexandre , Charles I , François I , Léon X & le lord Arundel , Pascal , l'évêque Rutler , Grotius , Fra-Paolo , Pope , Adrien , Homere , Milton , Shakespeare , Spenser , Chaucer , Offician avec la harpe irlandaise , &c. Menandre , Congreve , Moliere , Fénelon , Virgile , le Tasse , l'Arioste , le Dante , Swift , Erasme , Cervantes , Dryden , Richardson , Sterne , Gray , Mason , Goldsmith , Thomson , H. Fielding , Inigo Jones , Wren , Vandyke & du Fresnoy.

( *Universal Magazine.* )

## S P E C T A C L E S.

P A R I S.

COMÉDIE FRANÇOISE.

**L**E samedi 10 mai, on a donné la première représentation de *Venise sauvée*, tragédie de M. de la Place, remise au théâtre.

Cette tragédie fut jouée, pour la première fois en 1746. Elle eut alors un succès décidé, si l'on peut s'en rapporter aux traditions qui nous en ont été transmises. La pièce est imitée d'Otway, tragique Anglois, & le sujet a beaucoup de rapport avec le *Manlius* de la Fosse. Quoique cette tragédie n'ait pas eu autant de succès que dans sa nouveauté, on a cependant rendu justice à quelques situations touchantes & à plusieurs vers heureux. Le son d'une cloche qui annonce à un conjuré le supplice de ses amis, a produit un mauvais effet. Il auroit fallu sans doute que dans les scènes précédentes les spectateurs fussent prévenus de l'importance de ce signal, & que d'ailleurs la cloche que l'on a entendue eût un son plus funebre.

Le lundi, 19 du même mois, on a donné

une représentation de *Jeanne de Naples*, tragédie en cinq actes, par M. de la Harpe, qui avoit été représentée pour la première fois le 22 décembre 1781 (\*). Le dénouement est changé, & semble avoir été généralement préféré à l'ancien. Il faut se rappeler que dans cette pièce *Louis de Hongrie* vient venger la mort du roi de Naples son frère, dont le prince de Tarente est coupable. Ce prince a même fait consentir la reine à cet attentat. Dans l'ancien cinquième acte, comme il étoit sur le point d'être proclamé roi, & la reine d'être déposée, celle-ci avouoit le crime auquel ce scélérat l'avoit entraînée, & se tuoit devant le tombeau de son époux. Le roi de Hongrie furieux, mettoit l'épée à la main contre *Tarente*; qui tomboit à ses pieds percé d'un coup mortel. Dans le nouveau dénouement, *Tarente* va être aussi déclaré roi, & la reine déposée dans l'assemblée des états : mais elle demande à être écoutée auparavant, & monte sur son trône; là elle dévoile les forfaits de *Tarente*, qui veut se tuer aussi-tôt. Le chancelier dit :

Qu'on désarme ce traître, enchaînez-le soldat.

Et le roi de Hongrie :

Qu'au tombeau de mon frère on entraîne ses pas;  
C'est-là qu'il doit périr.

La reine se punit elle-même par un coup

---

(\*) Voyez le journal de février 1782, pag. 303.

## 306 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de poignard ; toute l'assemblée l'admire & la plaint, & Louis de Hongrie laisse aux Napolitains la liberté de se choisir un roi.

On a applaudi comme dans la nouveauté, le caractère de ce roi de Hongrie, celui du chef de la justice, plusieurs scènes, sur-tout dans le quatrième acte, & différens détails qui ont de grandes beautés.

(*Journal de Paris.*)

## COMÉDIE ITALIENNE.

Le lundi 28 avril, on a fait l'ouverture du nouveau théâtre italien, situé sur le terrain anciennement occupé par les jardins de M. le duc de Choiseul, du côté du boulevard de la rue de Richelieu.

La pièce que l'on a donnée pour l'inauguration de ce théâtre, qui avoit attiré un concours extraordinaire de monde, est intitulée : *Thalie au nouveau théâtre.*

Ce petit ouvrage est un mélange de vers de prose, de vaudevilles & de musique. Les personnages qui y figurent sont : un machiniste, Arlequin, Thalie, le Vaudeville, la Musique, l'Ariette, la Parodie, Melpomène & la foule des suivans de Thalie. La scène s'ouvre aux cris d'un machiniste qui ordonne d'enlever le rideau. Après quelques *lazzi* relatifs à l'état du personnage, Arlequin entre en portant une valise ; il vient pour se présenter à Thalie. Cette muse paroît suivie de ses disciples, auxquels elle donne des conseils sur les moyens



d'acquérir des talens & des suffrages. Elle accueille Arlequin avec bonté. Melpomene, guidée par la curiosité, vient ensuite examiner le nouveau temple élevé à sa sœur. Elle s'indigne de sa magnificence, éclate en discours dédaigneux : de-là, une scène fort longue qui a été trouvée très-ennuyeuse, & qu'on a fort maltraitée. Enfin, le Vaudeville, la Parodie, la Musique viennent tour-à-tour se présenter à Thalie. Le Vaudeville se plaint de ce qu'on le néglige ; on convient de ce qu'il a d'agrémens, mais on l'engage à être plus réservé dans ses prétentions ; on va même jusqu'à le traiter de *Bonhomme*. Un parodiste fait l'éloge de la parodie, & adresse cet éloge à Melpomene. Les gens d'un goût délicat savent ce qu'on doit penser de ce genre. Malgré les efforts de ses partisans, il est à présumer qu'il sera constamment regardé comme très-facile & même comme dangereux. Enfin, les suivans de Thalie se réunissent pour implorer l'indulgence du public. Melpomene quitte son ton d'humeur, ajoute quelques avis à ceux que sa sœur a donnés aux sujets qui composent le théâtre italien, & se retire.

Cette bagatelle n'a point eu de succès. On a seulement goûté quelques détails heureux sur l'art du comédien. C'est moins à la justesse des idées sur la parodie qu'on a donné des applaudissemens, qu'au talent avec lequel M. Granger, chargé de représenter le parodiste, a développé ces idées. La musique est délicieuse. On y retrouve M. Grétry tout entier : sa finesse

### 308 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

piquante, son esprit, ses graces, sa facilité. Le chœur où les suivans de *Thalie* implorent l'indulgence publique, est du plus bel effet; l'expression en est très-intéressante, & l'harmonie enchanteresse. Le petit chœur adressé au Vaudeville est léger, vif & plein de gaieté. On a distingué un air chanté par Mde. Trial. Cet air, très-agréable en lui même, a été rendu par cette actrice avec un goût, une pureté & une précision qui ne pouvoient qu'ajouter au mérite de la composition musicale.

Le jeudi, 6 mai, on a joué, pour la première fois, le *Réveil de Thalie*, comédie en trois actes & en vers, mêlée de vaudevilles.

*Thalie*, la Parodie, Moliere, La Fontaine; Pannard, un auteur, une descendante de la servante de Moliere, un gascon, des acteurs, des actrices : tels étoient les personnages qui figuroient dans cette piece le jour qu'elle a été représentée pour la première fois. Depuis, on en a retranché le fabuliste, & réduit la piece en deux actes. Il seroit assez difficile de trouver une raison satisfaisante pour introduire La Fontaine sur la scene françoise : il sera plus difficile encore d'en rencontrer une qui l'amene naturellement sur la scene italienne. Le bon, le naïf La Fontaine a fait des contes qui sont très-justement célèbres, malgré la licence qu'on est forcé d'y remarquer, & qui ont fourni la fable de quelques opéras-comiques. Ce n'est pourtant pas un titre suffisant pour entrer & pour avoir des droits dans le sanctuaire de *Thalie*;

Nous croyons d'ailleurs qu'il y a toujours une grande imprudence à porter au théâtre des écrivains qui jouissent d'une réputation fondée sur un mérite généralement reconnu, & que c'est s'imposer une rude tâche que celle de faire parler des hommes tels que *Moliere* & *La Fontaine*. C'est annoncer une prétention qui éveille la sévérité & détourne de l'indulgence. Un objet qui ne nous paroît pas moins délicat, est le rapprochement de certains personnages. Dans le *Réveil de Thalie*, par exemple, on rapproche Moliere de Pannard. Quelle distance énorme entre ces deux écrivains ! Comment a-t-on pu penser qu'il y eût quelque point de comparaison entre un philosophe tel que l'auteur du *Tartuffe*, & un homme qui doit toute sa réputation à quelques jolis vaudevilles ? Il faut convenir que Moliere a une modestie bien étrange ; quand il appelle Pannard, *mon aimable confrere* (\*). Ces raisons, & d'autres que l'on pourroit citer encore, ont causé la rigueur que le public a fait éclater à la premiere représentation du *Réveil de Thalie*. L'ouvrage d'ailleurs a paru long, & chargé de détails inutiles. On a jugé que les scenes étoient souvent très-peu motivées, & que la piece ne répondoit point assez à son titre. Le personnage qui a été le plus goûté est le *Chevalier de Ventillac*. Il ressemble beaucoup au M. Clacque, de *Moliere à la Nouvelle salle*. Celui-ci se plaignoit de la destruction du par-

---

(\*) Voyez la scene troisieme du second acte.

### 310 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

terre françois , le chevalier vient se féliciter de la conservation du parterre italien. Voici une tirade qui a été fort applaudie , & qui est en effet très-plaisante. *Je hais* , dit le Chevalier ,

Je hais les culébuttes ,  
J'ésècre lé *cri* des sifflets ,  
Et j'ai plus empêché de chûtes  
Que vous n'avez eu de succès.

Au moindre bruit , jé mé lance & mé porte  
Du centré dans lé coin , du coin dans lé milieu ;  
Et d'un coup dé ma main qu'on entend dé la porte ,  
Jé rends à votre a'teur la parole & lé jeu.

Lé bacchanal doublé , jé mé réporte

Dans lé plus fort du tourbillon.

Lé petit collet mé dit non ?

Jé passe. Lé marchand mé donné la gourmade ?

Jé pousse. Lé soldat m'adresse la bourade ?

Jé réçois : mais j'arrive , & malgré tout lé train ,

Impercéti'blement jé mets la piece à fin.

On a vu , avec quelque plaisir , le tableau qui offre à la fin la réunion des bustes des meilleurs auteurs qui ont travaillé pour le théâtre italien , & des acteurs qui s'y sont distingués. Ils environnent le trône de Thalie , & reçoivent tour-à-tour un hommage dû à leurs talents. Au total , cet ouvrage annonce beaucoup d'esprit & de facilité. Mais il n'y a ni plan , ni ordonnance ; & malgré les changemens auxquels l'auteur s'est soumis , les scènes qu'il a retranchées , & les coupures qu'il a faites à quelques autres , il n'a obtenu qu'un très-petit succès. Tel sera le sort de tous les ouvrages de cir-

constance auxquels on négligera de donner une marche , de l'action , & une portion d'intérêt ; ne fût-ce que de curiosité.

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher.

Le mardi , 20 mai , on a donné pour la première fois , *les Voyages de Rosine* , fragmens en vaudeville , & en trois actes.

Le conte de Piron qui a fourni l'idée de ces *fragmens* , est intitulé *Rosine* , ou *tout vient à point , à qui peut attendre*. Quoique les trois actes qui les composent soient liés par une espece d'intrigue , ils pourroient , à l'exception du dernier , être joués séparément. En voici la substance ?

ACTE I. *Rosine* se trouve dans le ferrail d'un janissaire. Elle ouvre son cœur à une de ses compagnes , & , après avoir détaillé les événemens qui l'ont conduite en ce lieu , lui confie qu'ayant été élevée par des parens sévères , elle n'a jamais pu témoigner du retour à un jeune homme qui paroïssoit l'aimer , qu'en lui jetant une tresse de ses cheveux. Mais ce qui la chagrine réellement , est l'indifférence du janissaire , qui depuis trois mois qu'elle est en son pouvoir , ne lui a pas encore parlé. L'eunuque vient annoncer son arrivée aux femmes , qu'il a rassemblées. Le janissaire paroît , distingue *Rosine* , & lui jette le mouchoir : mais un moment après , on vient annoncer qu'une indisposition subite l'oblige à s'absenter du ferrail pendant huit jours. *Rosine* , que cet accident contrarie , fuit d'un séjour où elle ne trouve pas le bonheur.

ACTE II. Les passagers d'un vaisseau qui a fait naufrage , habitent une île auparavant déserte , où , se voyant totalement privés de femmes , ils cherchent à se distraire par différens exercices ; quand Rosine , seule dans une barque , y aborde. Tous volent au-devant d'elle ; & la rassurent : tous , excepté deux jeunes gens , dont l'un est une fille nommée *Lucile* , qui , pour vivre tranquillement avec celui qu'elle aime , a caché son sexe sous un habit d'homme ; la pressent de prendre un époux. Elle cede à leurs instances , & choisit justement *Lucile*. Celle-ci , après que tout le monde est retiré , se fait connoître. Rosine , irritée de cette nouvelle contrariété , veut faire un autre choix ; mais , vaincue par les prières des deux amans , qui craignent d'être découverts , & redoutant pour elle-même la jalousie qu'elle ne manqueroit pas d'inspirer aux habitans de l'île , elle se rembarque de nouveau , avec ce couple fidèle.

ACTE III. Rosine est en France , dans la maison de *Lucile* , qui , rendue aux vœux de sa famille , épouse son amant. Au milieu des bals & des fêtes , par lesquels on célèbre cet hyménée , Rosine remarque un masque qui ne la quitte pas. Curieuse de le connoître , elle questionne *Lucile*. Celle-ci lui apprend que c'est son cousin , & ajoute qu'il est amoureux d'une jeune personne à qui il n'a jamais parlé , mais dont il a reçu un gage de tendresse. Le cousin , de son côté , a pris également des informations sur Rosine ; & se trouvant tête-à-tête avec elle , il lui fait une déclaration. Elle ne veut y répondre

tre qu'après qu'il lui aura sacrifié ce qu'il tient de sa première maîtresse. Il y consent, & lui remet une tresse de cheveux, qui est précisément celle qu'elle a jetée anciennement à un inconnu. Reconnoissance, reproches, raccommodement, & ensuite double mariage, par lequel la pièce est terminée.

Telle est la suite *des Voyages de Rosine*, où l'on a aisément reconnu la plume de deux écrivains qui ont enrichi ce théâtre d'un grand nombre d'ouvrages en vaudevilles. Cette comédie a reçu beaucoup d'applaudissemens. Les deux premiers actes sur-tout ont été fort goûtés; mais le troisième a paru embrouillé & languissant. Celui qui a le plus généralement réussi, est le deuxième: on l'a trouvé rempli de mouvement, & semé de traits d'esprit & de gaieté, qui ont le mérite d'être en situation.

À la seconde représentation on a supprimé entièrement le troisième acte. L'amant de Rosine, d'*Olban*, qui a jeté la boucle de cheveux, aborde à la fin de la pièce dans l'isle qui n'est peuplée que d'hommes. En errant sur les montagnes, il fait répéter aux échos le nom de celle qu'il aime. Dans ce moment, Rosine est embarquée dans la nacelle, & prête à partir avec la femme déguisée & son amant. Elle est étonnée d'entendre son nom: elle reconnoît d'*Olban*, le fait aussi embarquer, & tous les quatre quittent cette isle en même tems. Les habitans se consolent par l'idée qu'ils ne pourront être jaloux les uns des autres.

Ce dénouement a été accueilli, & le succès

*Tome VII,*



### 314 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

de la piece parut plus décidé : on s'y permet assez souvent des gaietés un peu fortes ; mais elles font rire, & quand les spectateurs s'amusent, ils sont rarement sévères.

( *Journal de Paris ; Journal général de France ; Mercure de France.* )

## L O N D R E S.

### C O V E N T - G A R D E N.

*LA LADY CAPRICIEUSE*, comédie représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 17 janvier 1783.

Cette piece n'est autre chose que la *Lady dédaigneuse* de Beaumont & Fletcher, avec des changemens. Dans l'original il y a plusieurs beautés, que le nouvel auteur a retranchées, sans doute comme n'étant plus de mode ; il a quelquefois ajouté au dialogue ; le caractère de sir Roger, est entièrement omis & le dénouement est perfectionné.

Le caractère de Morécraft, usurier, est considérablement changé. Dans la *Lady dédaigneuse*, il devient tout autre au dernier acte. Dans la nouvelle piece il conserve toujours le même caractère. Le dialogue a cette délicatesse & cette facilité, à laquelle les auteurs du tems de Fletcher s'attachoient beaucoup. Les caractères sont bien dessinés & bien soutenus. Cette piece, qui a été bien reçue, a le mérite de la bonne plaisanterie. Les situations sont très-comiques ; l'intrigue, quoiqu'un peu décousue, est conduite avec art.



De toutes les pieces représentées depuis peu, tant anciennes que modernes, celle-ci est une de celles qui ont eu le plus d'applaudissemens.

( *Gentleman's magazine.* )

*LE MARI MYSTÉRIEUX*, tragédie nouvelle, représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 28 janvier 1783.

Cette piece est de M. Cumberland, auteur des comédies intitulées, *les Freres*, *l'Indien-Oriental*, *l'Amoureux à la mode*, *l'Homme-colere*.

Les caracteres sont : le lord Davenant : Charles Davenant : Dormer : sir Harry Harlowe : Pagnet : sir Edmond Travers : lady Davenant : mistress Davenant : une suivante.

Le sujet de cette tragédie est purement d'invention. Le lord Davenant, dans un âge avancé, épouse Louise, niece d'un vieux baronet, sous la tutelle duquel elle est, & qui fou de titres brillans la donne à un gentilhomme dissipé, assez vieux pour être le pere de la jeune fille. Pour aggraver la circonstance d'un mariage si disproportionné, le lord Davenant & l'oncle de Louise, imaginent de forger une lettre, comme si elle venoit du capitaine Dormer, amant de Louise, pour rompre tout commerce entre le jeune couple. Cet artifice, joint à ce que le lord Davenant procure un vaisseau au capitaine Dormer, engagea Louise à épouser le lord. Comme elle a du goût pour les plaisirs de la vie à la mode, & qu'elle est d'un âge où une

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

jeune femme, quoique vertueuse, allume de la jalousie dans le cœur d'un mari avancé en âge, le lord charge quelqu'un d'épier la conduite de son épouse. Cette personne est un homme de loi sous l'habit d'un domestique, mais l'œil pénétrant du surveillant ne peut rien découvrir de blâmable dans la conduite de la dame. Il en rend ensuite un compte fidele au lord.

Le jeune Davenant est représenté comme un capitaine, qui est à la veille d'acheter une charge de major. Mais sa fortune est si basse, que par générosité d'ame lady Davenant est portée à rendre service au capitaine en l'aidant de sa bourse & en mettant en gage ses bijoux. Ce généreux dessein est découvert par le lord Davenant, qui fait beaucoup de questions sur cet article à son épouse ; on voit sa duplicité en obtenant la main de lady Davenant, qu'il savoit être destinée, par une mutuelle promesse, à être l'épouse du capitaine Dormer. Les affaires en sont-là, lorsque le jeune Davenant apprend à lady Davenant qu'il est marié à Mariamne, sœur de Dormer, & veuve d'un gentilhomme mort en France. Aussi-tôt après arrive le capitaine Dormer ; il est introduit dans la maison du lord Davenant, où la premiere chose qu'il apprend est le mariage de sa maîtresse. Il se passe ensuite une scene entre lady Davenant & un domestique ; celui-ci ayant présenté à la dame une carte du capitaine, elle montre le plus grand trouble. Le lord Davenant entre en ce moment ; irrité &

piqué contre sa femme, il lui reproche les égards qu'elle a pour Dormer. Plusieurs entrevues suivent, dans lesquelles une passion extraordinaire emporte le lord Davenant, & son épouse paroît véritablement malheureuse. L'intrigue roule sur cet article pendant un peu de tems, & vient ensuite le dénouement. Le lord Davenant avoit épousé la sœur de Dormer, qu'il vint à bout de séduire en se prétendant garçon. Il l'abandonna ensuite, faisant courir le bruit qu'il étoit mort; ce qu'il fit après son mariage avec lady Davenant.

La veuve Mariamne, après son mariage avec le jeune Davenant, apperçoit son mari, supposé mort, en voiture dans la rue. Elle rapporte cette circonstance au jeune Davenant, & après quelques informations ils apprennent que c'est la voiture de sir Harry Harlowe, qui l'avoit ce jour-là prêtée au lord Davenant; ce qu'ils ignorent tous deux.

En conséquence de cette méprise sir Harry reçoit un cartel, & dans une rencontre il est blessé. Il est nécessaire de faire attention ici que sir Harry étoit pris d'amour pour lady Davenant & que Dormer le trouva à genoux auprès d'elle. Cette circonstance, jointe à la supposition que c'étoit le suborneur de sa sœur, étoit la cause du défi.

Aussi-tot après, le lord Davenant découvre à sa femme, le véritable sujet de sa conduite frénétique & cruelle; sa raison s'égare, & sachant que son fils avoit épousé Mariamne, il prend du poison: mais comme l'effet n'en étoit

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pas assez prompt, il se poignarde, & là finit la pièce.

( *Universal magazine.* )

*Le trait hardi pour un mari*, comédie nouvelle, représentée pour la première fois sur le théâtre de Covent-Garden, le 25 février 1783.

Cette comédie est de mistriff Cowley, auteur du *Stratagème de la belle*, de *quel est l'homme?* & autres pièces qui ont eu du succès.

Le lieu de la scène est en Espagne : les incidens proviennent d'une double intrigue ou plutôt de deux sujets adroitement liés ensemble. Dans l'un se trouve un intérêt moral ; dans l'autre, quoique moins sérieux, l'esprit est attaché par la vivacité du caractère, la gaieté de la situation & la force du comique.

Les caractères sont : Carlos : Julia : don César : Garcia : Vincentio : Gasper : don Diego : Pedro : Olivia : Victoria : Laura : Marcella : Minette.

Carlos, jeune homme dissipé, mais d'un bon cœur, a laissé son épouse dans son château ; il est attaché à Donna Laura, femme d'intrigue. Celle-ci a eu assez d'empire sur Carlos pour l'engager à lui résigner les restes d'une fortune délabrée, provenant du bien que son épouse lui avoit apporté en mariage.

Victoria cependant, ne pouvant supporter l'absence de son époux, l'avoit suivi à Madrid, où cachée dans la maison de son oncle don César, elle prit connoissance elle-même de l'at-

tachement de Carlos pour Laura. Aimant passionnément son mari , elle projette de rendre visite à son heureuse rivale , afin d'en apprendre l'art de captiver Carlos. Mais la délicatesse de Victoria ne trouve point ce moyen praticable ; elle se détermine donc à se déguiser en homme , & sous cet habit à aller rendre visite à Laura , afin d'étudier son caractère. Mais il survient ici un événement imprévu. L'inconstante Laura , frappée de la beauté de Florio ( nom qu'a pris Victoria ) en devient amoureuse , & renonce à Carlos. Elle veut persuader à Florio de quitter l'Espagne & d'aller avec elle dans son pays , qui est le Portugal ; pour plus de séduction , elle lui apprend qu'elle possédoit la fortune , apportée en mariage à Carlos , & qu'elle avoit envie de la vendre , parce que l'or pouvoit se transporter par-tout. Victoria se trouve dans une cruelle situation : elle se voit elle & ses enfans réduits à la mendicité ; elle pense au moyen de retirer le contrat fatal.

Carlos souffre tout ce qu'il est possible d'endurer dans une pareille situation : il se reproche d'avoir causé la ruine de sa femme & de ses enfans ; il est au désespoir de ce que Laura l'a de'aissé , & se résout à se défaire de son rival. Les diverses passions de Carlos , de Laura & de Victoria intéressent vivement. Les époux se rencontrent. Victoria est voilée , & en se découvrant , loin de se concilier Carlos , elle l'indispose davantage , en ce qu'il n'ose lui révéler sa situation , qu'il voit lui être incon-

nue. Ils se rencontrent ensuite chez Laura, où il l'a voit déguisée en homme ; croyant que c'est le rival qu'il déteste , il va pour la poignarder , au moment où par le moyen de Victoria , Laura venoit de déchirer le contrat qui les ruinoit.

L'autre partie de l'action roule sur les incidens suivans : don César , riche Espagnol , pere d'Olivia , est dans l'impatience de la marier , pour avoir des enfans mâles héritiers qui transfèrent son nom & ses dignités à la postérité. Ses vifs souhaits sont toutefois frustrés par le caractère de la jeune demoiselle , dont l'humeur est intraitable. Elle a eu déjà beaucoup d'amans ; tous l'ont abandonnée , les uns pour une raison , les autres pour une autre. Car , comme l'observe son pere , quoiqu'elle les accueille quelquefois avec bonne humeur & complaisance , cependant il arrive que malgré sa beauté & sa fortune , tous la délaissent. Rebuté & furieux de ces désagrémens répétés , il se résout à la fin de la mettre dans un couvent , & de se marier à la jeune Marcella. Il veut encore toutefois lui donner la liberté de faire un choix sur deux personnes : don Garcia & don Vincentio sont les derniers qui doivent se présenter ; mais elle est encore délaissée.

Il y avoit deux ans qu'elle avoit vu don Julio , pour lequel elle étoit éprise d'amour. Celui-ci étant parti pour la France , elle ne pouvoit lui inspirer les sentimens qu'elle éprouvoit , ni savoir ce qu'il pensoit d'elle. Résolue de ne point donner sa main à tout autre qu'à lui ,

rant que dura son absence, elle rebuta tout homme que lui présenta son pere, & l'amour ingénieux ne manqua pas de lui en fournir les moyens.

Julio est enfin de retour : viennent ensuite plusieurs situations intéressantes, & leur union est cimentée.

Cette comédie est amusante : si elle n'a pas rang entre les ouvrages dramatiques de la premiere classe, elle tient du moins une place honorable entre les pieces de la seconde classe. Le sujet a paru bien imaginé; la conduite en est bien ménagée, & le dénouement est naturel. Les caracteres sont en général bien dessinés & bien distingués. En un mot, cette comédie a été bien accueillie.

(*Universal magazine*.)

*TRISTAM SHANDY*, comédie nouvelle, représentée pour la premiere fois le 28 avril 1783, sur le théâtre de Covent Garden.

Cette piece est de M. Mac Nally. Les caracteres sont : M. Shandy : Tobie Trim : le docteur Slop : Obadiah : Susanne : Wadman, veuve.

Le sujet est clair & simple : le vieux Shandy voyant que son frere Tobie, en conséquence de la paix & de la maladie du lieutenant le Fevre étoit tombé en mélancolie, imagine, de concert avec Trim, Susanne & le docteur Slop, de le marier avec Wadman, qui est veuve, & qui a montré un goût décidé pour Tobie.

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Les principaux incidens roulent sur la conduite de ce projet, & la piece finit par le mariage proposé.

( *Universal magazine.* )

#### D R U R Y - L A N E.

*LES AVENTURES d'une nuit, comédie nouvelle ;  
représentée pour la premiere fois sur le théâtre de  
Drury-Lane, le 24 mars 1783.*

Les caracteres sont : Hastings : Sprightly :  
Diaper : Fairlove, capitaine : Morecraft : Crab :  
Henriette Diaper : mistress Morecraft : Lucie :  
mistress Crab.

*La scene est à Londres.*

Henriette Diaper, attachée au capitaine Fairlove, lui donne un rendez-vous pour convenir d'aller se marier ensemble en Ecoffe. Dans la rue elle est attaquée par Sprightly ; Hastings, jeune Indien-Oriental, la délivre. Ce bruit attire le guet, qui mene Henriette & Hastings devant le juge Morecraft, qui est un simple commerçant. En conséquence de cette aventure, le juge devient amoureux de Henriette, & sa femme de Hastings ; chacun se donne rendez-vous.

Sur ces entrefaites on en vient à une explication, où Henriette recouvre son amant, reconnoît son frere Hastings, qui l'a délivrée, & se réconcilie avec son pere. Ils imaginent tous de se venger du juge & de sa femme,



lorsque par l'adresse de Sprightly, ils se rencontrent dans les ténèbres ; le juge prend sa femme pour Henriette, & sa femme prend de même son mari pour Hastings. Ils se reconnoissent au moyen de la lumière qu'on apporte ; & se raccommodent. La piece finit par la promesse que fait ce vieux couple de se corriger, & de donner une fortune honnête à leur neveu Sphrigtly,

( *Universal Magazine* ).



---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

## C H Y M I E. B O T A N I Q U E.

---

II.

*OBSERVATIONS sur les insectes polypiers qui forment le tartre des dents, par M. MAGELLAN, de Londres.*

**J'**AI observé plusieurs fois au microscope, non sans étonnement, les figures baroques & singulieres des petits vers qui forment cette matiere blanchâtre qui croît entre les dents humaines. Je délayois pour cet effet de cette matiere dans l'eau tiède, & je ne manquois pas alors de voir distinctement, par le microscope, les petits vers qui forment cette matiere, presque chacun d'une forme différente des autres : il y en avoit d'oblongs, quarrés, ronds, triangulaires, &c. &c. J'ai soupçonné que cette matiere, appelée le tartre ou la pierre des dents, qui croît en forme concrete autour & vers la racine des dents, étoit produite par ces mêmes vers : mais ce n'est que depuis une ou deux années que je crois en

avoir la démonstration prise sur moi-même ; car ayant perdu une des dents inférieures du devant, j'ai observé, qu'au bout de quelque tems, cet intervalle a été presque rempli de cette matière qui s'accroît petit-à-petit, & s'y endurecit, malgré le soin que j'ai de la nettoyer & de la frotter chaque matin avec une petite brosse ordinaire, en nettoyant le peu de dents qui me restent. Au bout de quelques mois, cette matière endurcie est tombée, par quelque effort qu'elle a souffert, en introduisant dans la bouche des comestibles durs ; mais au bout de trois mois ou environ, cette quantité de pierre s'est rétablie à-peu près comme auparavant. En l'observant à la loupe, elle a une surface raboteuse, ressemblante aux *mérépores*, & semble s'accroître de bas en haut par de petits amas, &c. Il semble donc que nous portons sur nous-mêmes dans la bouche un amas de polypiers ou petits insectes, comme ceux qui forment les *coraux*, les *mérépores*, &c. &c. Toute singulière & extraordinaire que cette idée puisse paroître aux yeux du vulgaire, le philosophe se gardera bien de la regarder avec mépris ; respectant avec admiration les merveilleuses opérations de la nature, dont il ne nous est point permis de deviner les ressorts, ni de comprendre les causes finales, c'est à-dire, le but & le pourquoi elles sont opérées.

» Si cette observation intéresse l'histoire naturelle, elle nous paroît jeter du jour sur la conservation des instrumens de la mastication, & prouver combien le défaut de soins

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» & de propreté peut hâter la dégradation des  
» dents & des gencives. En se rinçant la bou-  
» che le matin & le soir , & à la suite des re-  
» pas , on s'oppose à la génération de ces in-  
» sectes : on s'y opposera plus sûrement encore ,  
» en usant de tems à autre d'un acide doux ,  
» tel que le vinaigre , de l'eau-de-vie , ou de  
» toute autre liqueur spiritueuse. «

( *Journal de physique , &c. Journal de Paris.* )

#### I I.

*DESCRIPTION de la montagne Encise , adressée à  
M. le comte DE BUFFON , dans le mois de Sep-  
tembre 1780 , & récemment communiquée aux  
auteurs du Journal encyclopédique.*

MONSIEUR LE COMTE ,

J'arrive depuis peu du Bas-Languedoc , où  
j'ai séjourné quelque tems. J'y ai relu avec toute  
l'attention dont je suis capable , votre *Théorie de  
la terre , & vos Epoques de la nature*. J'ai été  
frappé , comme tous les hommes qui pensent ,  
des vérités physiques & philosophiques qu'elles  
contiennent , de la profondeur des idées qui y  
regne , de la marche imposante & naturelle , des  
vues générales , de la noblesse du style , & de  
tout ce qui caractérise votre immortel ouvrage.  
Mais comment vous exprimer tout ce que l'ad-  
miration & l'enthousiasme m'inspirent ? Il fau-  
droit avoir le génie d'Aristote ou de Pline pour  
parler de vous dignement.

Je vais vous faire part , monsieur le comte , des choses singulieres que j'ai remarquées sur une montagne qui est située entre Uzez & Avignon. Je me bornerai , en vous en faisant la description , à parler des effets ; il n'appartient qu'à vous de parler des causes. Cette montagne , qu'on appelle *Encise* (\*), n'est composée que d'un sable vitrescible singulièrement blanc ; celui que les vents & la pluie ont amoncelé dans la plaine , est très-roux & plus gros ; il est semé de pierres plates & unies d'un côté & relevées en bosse de l'autre par de petites éminences , pour ainsi dire , tuberculeuses. Ces pierres sont extrêmement dures & pesantes , & d'une couleur rougeâtre , tirant sur le bleu. Quand on les casse , on apperçoit des parties métalliques très-brillantes. Il y a beaucoup aussi de ces pierres sur la montagne coupée par un chemin qui conduit aux villages circonvoisins. Le sommet de la partie gauche de l'*Encise* (elle a Avignon à l'orient) est couvert de châtaigniers assez beaux , & d'une quantité prodigieuse de pierres rondes , de couleur grise , pesantes , dont les enfans se servent pour jouer aux boules. Il n'y a que quelques chênes sur le sommet de la partie droite , & l'on n'y trouve point de ces mêmes pierres arrondies que je viens de décrire. On recueille de la garance sur la pente de la montagne ; la lavande & le gènet y croissent abondamment. Les habitans des environs ont

---

(\*) Du mot latin *ENCISA* ; montagne coupée.

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

planté des vignes au pied de l'*Encise*, & dans la plaine ; mais les vins sont meilleurs à mesure que les vignes sont plus éloignées de la montagne. Ce terrain y est trop aride pour que le bled puisse y venir.

Le sable, dont cette montagne est formée, n'est point placé par couches horizontales & parallèles ; il est impossible du moins de s'en apercevoir : il semble que c'est par ras qu'on l'a élevé de la sorte. On y trouve cependant beaucoup de coquilles, toutes presque de la même espèce ; elles sont petites, blanches & turbinées. Quand il a plu, les enfans, qui s'imaginent qu'elles sont tombées du ciel, vont en ramasser dans la plaine, où il y en a prodigieusement. Cette montagne mouvante est assise sur l'argile & la craie : on y en trouve de toutes les couleurs, mais placées par lits horizontaux & réguliers. Ces couches sont aussi bien marquées qu'elles le sont peu dans le sable, où l'on ne distingue rien. On trouve dans la partie gauche de la craie blanche & noire très-fine, qu'on peut pétrir aisément, parce que l'eau qui filtre à travers, l'amollit à ce point. Les craies de la partie droite sont fort seches, & moins fines. Dans quelque endroit que l'on creuse au pied de la montagne jusqu'à six pouces de profondeur, l'eau remplit aussi-tôt le trou qu'on a fait.

Derrière la partie droite de l'*Encise*, il y a une source minérale, dont l'eau, quand elle y a séjourné quelque tems, se couvre d'une espèce de crêpe rouge-bleu très-luisant ; elle est

apéritive, laxative, & sur-tout anti-vénérienne, mais d'un fort mauvais goût. Toutes les années, au printems, beaucoup de personnes des environs & même des villes éloignées, viennent prendre ces eaux avec du sel d'Epsom; & il s'en trouve peu qui ne soient satisfaites d'en avoir fait usage. Il y a une petite source non loin de celle-là, qui a d'autres propriétés; & qui est moins minérale, puisqu'on n'aperçoit rien à la surface de ses eaux. L'on s'en sert efficacement pour les ulcères & les autres plaies de cette nature. Je trouvai un jour dans cette fontaine un morceau d'acier de la longueur & de la largeur de deux doigts : quelle fut ma surprise, quand, avec peu d'effort, je le cassai, & que je vis que son intérieur étoit une écorce d'arbre ! Cette *ferrification*, si j'ose parler ainsi, me surprit beaucoup (\*). On voit au-dessus de cette même fontaine les vestiges de deux grands bassins où l'on venoit autrefois prendre la douche.

La rivière de Cese, qui baigne le côté droit de l'*Encise*, charge ses eaux de paillettes d'or qu'elle roule jusqu'au Rhône, qui est à une lieue & demie de la montagne. Un homme peut y ramasser jusqu'à 100 sous d'or dans sa journée, & très-souvent il arrive qu'on n'en ramasse pas pour 20 s. : les paysans aiment mieux tra-

---

(\*) Mon ayeul apporta de la Lombardie, où il étoit né, un morceau de marbre qui étoit pareillement encroûté d'une lame de cuivre.

vailler la terre, qui est en effet une mine plus riche & moins inépuisable.

La montagne *Encise* s'abaisse à mesure que la plaine s'élève du côté du midi. La bise, qui s'engouffre entre les montagnes du Vivarais & celles du Dauphiné, glisse sur le Rhône, souffle avec une impétuosité qui n'a pas d'exemple; & détache des nuées de sable qu'elle transporte à de grandes distances. On prétend qu'Annibal sacrifia à Jupiter au pied de l'*Encise*, pour apaiser le courroux de ce vent furieux, qui désoloit son armée. Je n'ai pas remarqué qu'il formât des tourbillons comme les vents en forment en Egypte, en Arabie, à la Vera-Cruz; mais il n'est pas possible de marcher dans la plaine de l'*Encise* quand la bise souffle; sa violence est si excessive qu'elle arrache les arbres & disperse les animaux :

. . . . . Onde , a gran pena ,  
Ritrava il peregrin riparo o scampo ,  
Nè le tempeste de l'instabil campo.

( LE TASSE. )

J'ai trouvé dans ce sable des chardonnerets, des linots, desséchés d'une façon merveilleuse, & qui n'avoient rien perdu de leurs couleurs. Cette plaine de l'*Encise* est un diminutif en tout de celles de l'Arabie, où l'on trouve des pèlerins desséchés & noircis.

J'ose croire, monsieur le comte, que vous voudrez bien avoir la bonté de fixer mes idées sur les causes qui rendent cette montagne si



curieuse , & si différente de celles qui l'environnent. J'ai l'honneur d'être , &c.

Le chevalier de RIVAROL.

RÉPONSE de M. le comte DE BUFFON.

Je vous dois des remerciemens , monsieur le chevalier , des sentimens que vous avez la bonté de me témoigner , & j'ai lu avec plaisir la description de la montagne *Encise*. Vous voyez très-bien , & décrivez encore mieux. Cette montagne n'est , comme vous le dites , qu'un amas de sable , de coquilles & de pierres roulées & arrondies. C'est un tas de décombres accumulés par les flots de la mer ; & il paroît que ce vent de bise qui se fait sentir avec tant de violence dans cette contrée , est la première cause qui a déterminé le transport de ces matières dans cet endroit , lorsque la mer couvrait encore nos continens. Nous avons plusieurs autres exemples de ces amas informes de sable & de pierres arrondies , qui tous surmontent les couches horizontales des dépôts plus anciens. Comme je serai de retour à Paris dans le commencement du mois prochain , je serai très-flatté de vous voir & de vous assurer de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être , &c.

Montbard , le 28 septembre 1780.

*P H É N O M È N E d'électricité.*

Il y a eu, le 18 du mois d'avril dernier, un phénomène d'électricité assez extraordinaire dans la maison de M. Angrand, marchand épiciier, rue du Four-S.-Germain, au coin de celle Guillemain. La journée avoit été belle, lorsque sur les onze heures du soir, il parut un globe de feu dont la clarté & le volume effrayèrent tous les locataires; il s'élança vers le soupirail d'une cave fermée de barreaux de fer, & le bruit ne fut que celui résultant du choc de deux corps durs; mais on vit rejaillir des étincelles jusqu'au premier étage; il se porta vers deux des trapes de la cave, couvertes l'une de cloux, l'autre de ferraille; dispersa les cloux qui étoient sur la première, souleva l'autre & s'échappa. Ce tonnerre, sans autre explosion, s'étoit porté sur la clef de la fosse d'aisance, avoit arraché la totalité des pavés qui la recouvroient, & soulevé la pierre. Les locataires hésiterent à descendre dans la cave; l'odeur du soufre & la fumée qui s'exhaloient par le soupirail, leur fit croire que le feu y étoit: cependant ils s'enhardirent, & ne trouverent d'autre dégradation que celle de la surface de la fosse.

On voit assez que le tonnerre, dans cette circonstance, s'est porté vers les conducteurs métalliques, & que, sans leur concours, il au-

roit pu faire beaucoup de ravages ; mais une partie de cette maison est occupée par un poëlier-tolier , & la matiere électrique a été dispersée & en partie absorbée par les débris de fer dont cette maison est pleine , c'est ce qui l'a dirigée vers les trapes ; il s'est porté avec tant de force vers celle couverte de ferraille , qu'il l'a descellée & soulevée dans toute sa circonférence. Ce phénomène prouve en faveur des conducteurs électriques.

(*Journal de Paris.*)



---

---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

---

### I.

*OBSERVATIONS sur le danger de conserver le  
tabac dans le plomb.*

**J**E ne prétends pas m'élever ici contre l'usage abusif & ridicule du tabac : en vain je ferois reparoître sur la scène la diatribe d'un roi d'Angleterre ; inutilement j'invoquerois les arrêts foudroyans d'un czar, d'un sophi, d'Amurat II & d'Abdoul-Hamet régnant ; je manquerois mon but : mais puisque le tabac est devenu d'un usage général & presque indispensable , je dois en bon citoyen prévenir du danger que courent les personnes qui conservent leur tabac dans des vases de plomb.

Je parcourois l'Alsace ; le tabac y est assez bon & à bon compte ; il est encore à plus bas prix à Montbeillard, principauté limitrophe : j'en achetai quelques livres pour mon usage ; on l'enferma dans des boîtes quarrées, composées de plomb laminé, mince ; l'on y entasse le tabac avec un mandrin de bois coupé

sur les proportions & la forme de la boîte ; on la scelle par une lame de plomb sur laquelle on en replie les bords supérieurs : cet usage a encore lieu dans l'Allemagne & sur-tout en Hollande , d'où on le transporte ainsi dans presque toute l'Europe.

Je fus obligé de partir précipitamment des rives du Rhin pour me rendre aux frontieres d'Espagne , & sur les bords de la Méditerranée ; je laissai mes boîtes dans une malle , ne voulant pas , pour une prise de tabac , éprouver l'humeur & les tracasseries des employés des fermes , qui sont en vedette sur toutes les lignes qui séparent nos provinces.

L'objet de mon voyage me retint 4 mois dans les provinces méridionales : à mon retour , je voulus faire usage du tabac que j'avois laissé dans les boîtes de plomb , persuadé que pendant mon absence il se feroit un peu amélioré , qu'il auroit pris de la seve , ce piquant , ce savoureux qui réveille l'organe & souvent le blase , seve qui ne vient que d'une décomposition opérée par une fermentation lente & facile , laquelle développe de l'alkali volatil , une odeur de tan , quelquefois même une autre plus désagréable , & à laquelle sont sujets les tabacs de St. Vincent. L'on apperçoit rarement cette odeur rebutante dans les excellens tabacs du Limousin ; mais ces derniers sont pros crits par le même motif qui détermineroit à faire arracher les vignes de Champagne & de Bourgogne , parce que les vins de ces provinces sont meilleurs que ceux de l'étranger.

En ouvrant une boîte, j'en déchirai le contour ; je trouvai le tabac en masse & couvert d'une croûte grise adhérente ; elle étoit d'une assez forte épaisseur : je m'empressai de développer les autres boîtes ; elles avoient éprouvé le même accident ; j'en connus dans l'instant la cause. J'examinai avec une loupe, & la surface du tabac & celle du plomb auquel il avoit touché ; je vis exactement que le plomb avoit été corrodé par la transpiration du tabac, & que la croûte grise étoit une véritable chaux de plomb assez considérable pour provoquer des accidens graves dans l'économie animale.

On fait que le tabac pris par le nez n'en est pas totalement expulsé ; qu'il en descend dans l'estomac ; que ceux qui font usage de la pipe, avalent de la fumée, & à plus forte raison ceux qui, comme les chevaux dont on garnit le mors d'*assa fœtida*, mâchent du tabac pour leur donner de l'appétit : l'exercice seroit plus utile, plus salutaire & moins dégoûtant.

L'on ne peut douter qu'une partie du tabac dont on fait usage, ne parvienne dans l'estomac ; il y forme un levain âcre, lequel se mêlant aux fluides, irrite les solides ; en effet il cause des spasmes, des vertiges, le hoquet, des coliques, des diarrhées & trouble la digestion : or, si le tabac passe dans la circulation des humeurs, il est bien dangereux qu'il soit accompagné de plomb ; ce métal produit des maladies graves & des accidens très-funestes aux ouvriers qui le travaillent sous toutes les modifications

difications dont il est susceptible, soit en nature, en chaux, poudre, sel, liqueur, fleur, vapeur, ou tout autrement, soit qu'ils le reçoivent par la respiration, par la déglutition, ou par la transpiration du dehors au dedans. Je pense même que l'on devroit proscrire des emplâtres de la vieille pharmacie les chaux de plomb qui en font la base, & leur donnent de la consistance : je suis persuadé qu'il en est résulté bien des accidens que l'on a faussement attribués à d'autres causes.

Puisque le tabac humide est susceptible d'une fermentation par laquelle se développe un principe corrosif qui attaque le plomb, le dissout, & incorpore avec lui la chaux qu'il forme, il est très-dangereux de conserver du tabac dans toutes especes de vaisseaux composés de plomb en métal, ou enduits d'un vernis formé avec des produits de plomb, même de cuivre, ainsi, qu'il est d'usage dans les fabriques de poteries vernies.

Les vases de fayance ne sont pas à l'abri de reproches : car la fritte qui en compose l'émail, est le produit des chaux de plomb, d'étain & de sable vitrescible. Souvent cet émail est si peu vitrifié, qu'il est dissoluble : j'ai écrit avec de l'encre ordinaire, c'est-à-dire, vitriolique, sur des assiettes de fayance qui ont conservé l'écriture tout le tems de leur durée, quoiqu'elles aient fait un long service.

La porcelaine, la poterie cuite, en grès, sans vernis, & le verre sont les matieres les plus propres à conserver le tabac avec sécurité. C'est

une erreur de prétendre que le tabac se tienne plus frais dans le plomb que dans toute autre substance.

Il est donc prudent de proscrire les tabatières doublées de plomb & les boîtes de ce métal, tant pour l'usage que pour le débit du tabac, afin de prévenir les accidens funestes dont j'ai manqué d'être la victime.

(*Journal encyclopédique.*)

## I I.

### *OBSERVATIONS sur l'usage du feu en médecine.*

Nous nous sommes empressés d'annoncer l'excellent ouvrage de M. Pouteau (\*), sujet sur lequel nous revenons, pour développer un des points importans de la doctrine de ce savant. M. Alphonse le Roi, docteur en médecine, &c. prouve, dans la lettre dont nous allons donner l'extrait, tout le parti que la médecine moderne pourroit en tirer dans plusieurs maladies regardées comme incurables.

Nous supprimons de la lettre la partie théorique qui a pour objet d'établir cette proposition, que la plupart des savans modernes, moins méditatifs que les anciens, ne se sont pas élevés à la connoissance des agens invisibles dont l'application conduiroit en médecine, à des cures qui paroîtroient au vulgaire autant de miracles.

---

(\*) Journal de mai, page 71.



» Tels furent, dit M. le Roy, autrefois les  
 » médecins pneumatistes : on retrouve des tra-  
 » ces de leur doctrine chez les Caldéens, les  
 » Egyptiens, les Juifs & les Grecs, chez Hy-  
 » pocrate & dans nos bons alchymistes. Ils vi-  
 » rent l'art de guérir d'un autre œil que ceux  
 » qui ne remontoient pas aux causes premie-  
 » res. Ils modifioient l'économie par des élé-  
 » mens, & le feu fut un de leurs principaux  
 » moyens. Les Chinois, les Japonois & les  
 » Egyptiens conservent encore l'usage de ce  
 » remede; ils brûlent du coton, ou le duver  
 » desséché de l'armoïse, qu'ils appellent *moxa*,  
 » sur divers endroits du corps. M. Pouteau,  
 » par la méditation profonde, s'est élevé aux  
 » sentimens de ces grandes vérités; aussi a-t-il  
 » fait, avec des agens simples, l'eau, le fer,  
 » le feu, des cures très-brillantes. Ce remede,  
 » comme le prouve M. Pouteau, n'est pas aussi  
 » violent qu'on le croit. Pour en revenir aux  
 » Chinois & Japonois, souvent ils appliquent  
 » le feu loin du mal; ainsi ils prescrivent de  
 » le porter sur l'aîne droite, pour remédier à  
 » des maux d'estomac; c'est ce que fait l'élec-  
 » tricité, dont je pourrois déterminer les rap-  
 » ports avec le *moxa*. Il y a donc, pour l'ap-  
 » plication du feu, des lieux d'élection, ce sont  
 » ceux de sympathie, de correspondance. Hyp-  
 » pocrate en indique un grand nombre, & la  
 » connoissance de ces lieux constitue, chez les  
 » Japonois, une science qui reste secreta,  
 » parce qu'elle exige étude & méditation. J'ai  
 » rassemblé quelques chaînons de cette science,

### 340 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» & l'ouvrage de M. Pouteau m'en fournit un  
 » grand nombre ; ainsi cet auteur , à la p. 230  
 » du premier volume , pour des douleurs vi-  
 » ves aux cuisses & à la poitrine , applique le  
 » feu dans l'intermédiaire , & guérit. Cet ha-  
 » bile homme a étendu ce remède avec suc-  
 » cès , à un grand nombre de cas désespérés ;  
 » aux hernies , par exemple , contre lesquelles  
 » l'art n'avoit offert qu'une opération aussi  
 » cruelle qu'inutile. Avec le feu M. Pouteau  
 » a triomphé toujours du rhumatisme , de la  
 » phthisie , & quelquefois du cancer ; & par ce  
 » moyen , que ses succès m'ont fait tenter , je  
 » viens de faire marcher une femme qui , de-  
 » puis trois ans , avoit perdu l'usage d'une de  
 » ses jambes à la suite d'une couche. Nous ne  
 » connoissons pas encore ce que nous pouvons  
 » faire pour subjuguier , ou plutôt pour diri-  
 » ger la nature. Il est étonnant combien des  
 » points d'irritation ou d'évacuation ont d'em-  
 » pire pour faire lâcher prise à la nature dans  
 » sa tendance à concrétion ou dissolution vers  
 » certains lieux ; c'est ce que prouve l'ouvrage  
 » intéressant de M. Pouteau. Pourquoi , tandis  
 » que la physique analyse aujourd'hui les élé-  
 » mens , la médecine ne fait-elle pas des pro-  
 » grès ultérieurs ? &c. &c. «

( *Journal de Paris.* )

## I I I.

*Avis au public, sur un spécifique contre l'apoplexie.*

Tournay, ce 26 avril 1783.

» L'apoplexie a été jusqu'ici l'écueil de la  
 » médecine & le fléau de l'humanité. De tant  
 » de personnes qui sont frappées de cette ter-  
 » rible maladie, le peu qui en échappent, ou-  
 » tre les maux dont elles sont accablées, de-  
 » meurent sujettes à des rechûtes plus redou-  
 » tables encore que la chute. Un remède qui  
 » sans danger & sans gêne, prévient les atta-  
 » ques d'apoplexie, même celles pronostiquées  
 » par les symptômes les moins équivoques; un  
 » remède qui guérit radicalement, en peu de  
 » jours ou de semaines, les différentes espe-  
 » ces d'apoplexies encore toutes récentes, du  
 » moins celles qui ne tranchent pas d'abord le  
 » fil de la vie; un remède enfin, qui arrêât  
 » aussi-tôt les progrès des apoplexies déjà in-  
 » vétérées, & en supprimât les effets, du tout  
 » ou en grande partie, quoique plus à la lon-  
 » gue; tel remède seroit sans doute un trésor  
 » bien précieux à l'humanité, & infiniment au-  
 » dessus de tant d'autres dans le genre médi-  
 » cal, dont les peuples sont redevables aux  
 » soins & à la munificence de quelques sou-  
 » verains.

» L'abbé Criquillon a l'honneur & la plus  
 » vive satisfaction d'annoncer au public, que

### 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» ce grand secret est connu depuis peu d'années.

» Obligé, par office, de traiter avec une infinité de personnes, j'appris l'année dernière que le médecin d'un village de la Flandre Autrichienne, peu éloigné de Menin, de Courtray & de Rouffelart, opéroit dans les lieux circonvoisins à celui de son domicile & de sa naissance, des guérisons merveilleuses sur routes sortes de sujets apoplectiques. Une nouvelle de cette importance fixa mon attention & piqua ma curiosité ; aussi ne tardai-je pas à m'assurer de la réalité d'une telle découverte.

» Un digne magistrat de Courtray, M. Dufort, eut le malheur de voir son épouse fondroyée d'une apoplexie ; malgré tous les secours accoutumés, l'état de la malade étoit devenu tout-à-fait désespéré : par un heureux hasard on fait connoître au mari, l'auteur presque inconnu du remède apoplectique. La moribonde presque à l'instant est sauvée, peu après, considérablement soulagée, & ensuite guérie. M. Dufort, à ma prière, me procura l'occasion de recevoir chez moi, le sauveur de son épouse, & de me convaincre par moi-même, autant que je le pus, de la justesse du système qui dirige la pratique du médecin villageois. Apoplexie *séreuse* ou *sanguine*, le germe & le siege du mal, sont dans le cerveau, & le spécifique en question, a la propriété de débarrasser, de désopiler & de fortifier cet organe de nos

» pensées, ce premier mobile de nos membres.  
 » Voilà, si j'ai bien retenu, le précis de ce  
 » système.

» Cette première visite de notre médecin,  
 » valut un assez prompt soulagement, & peu  
 » de mois après, la guérison à une de nos  
 » concitoyennes, au grand étonnement de la  
 » ville, & des excellens médecins qui y rési-  
 » dent. Une apoplexie des plus violentes avoit  
 » réduit la malade à languir sur son lit ou dans  
 » un fauteuil. Le mal peu à peu empira, parce  
 » que le principe n'en étoit point détruit : de  
 » nouvelles attaques, quoique légères, venoient  
 » de causer de nouveaux ravages, augure fa-  
 » tal d'un coup meurtrier. J'engageai le méde-  
 » cin étranger à traiter cette bonne mere d'une  
 » fort nombreuse famille. La même année,  
 » ( 1782 ) cette apoplectique, héritière, n'as-  
 » sura-t-elle, du vice physique de ses parens,  
 » a recouvré le libre usage de la parole, la  
 » vue de l'œil droit, & de ce même côté le  
 » mouvement du bras & de la jambe : bientôt  
 » après elle se promena à la campagne, & vers  
 » la fin de décembre, j'eus l'agréable surprise  
 » de la rencontrer, qui se promenoit gaiement  
 » à un bout de la ville. La reconnoissance  
 » l'emporta sur la promesse du silence exigée  
 » par le médecin Flamand : cette espèce de mi-  
 » racle s'ébruita un peu : hé ! au vrai, devoit-  
 » on en taire l'auteur ? Quelques autres per-  
 » sonnes de la ville, à qui je procurai de la  
 » divine liqueur, éprouverent toutes, & con-  
 » tinuent à éprouver de plus en plus de ces

### 344 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» amendemens, dans les fonctions de l'ame &  
 » du corps, qui caractérisent le véritable & le  
 » souverain remède apoplectique. Une fois que  
 » les malades en ont pris quelques doses, ils  
 » brûlent d'en répéter l'usage ; ils tremblent  
 » d'en voir tarir la source. La raison en est,  
 » que cette liqueur les ranime. Ce qui en dé-  
 » montre encore toute l'efficacité, c'est qu'elle  
 » annonce elle-même ses progrès par la dou-  
 » leur, supportable cependant, qu'elle excite aux  
 » extrémités des membres paralysés.

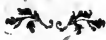
» Un autre jour, j'eus le bonheur d'exercer  
 » l'hospitalité envers ce même médecin : ce fut  
 » sur-tout alors que dans ces doux momens  
 » de confiance mutuelle, j'exhortai mon hôte  
 » par les motifs les plus pressans, sinon à di-  
 » vulguer son secret, du moins à se faire con-  
 » noître lui-même. Il y a 7 mois que cela fut.

» Depuis ce tems-là, soit modestie, soit timi-  
 » dité, soit mépris d'une meilleure fortune,  
 » soit crainte d'être arraché à sa famille &  
 » à ses compatriotes, soit, je ne sais quelle fa-  
 » talité, M. le médecin a fait dans l'obscurité  
 » du vulgaire, nombre d'autres prodiges, tou-  
 » jours dans le même genre. Expérience qui  
 » confondra victorieusement tous les doutes,  
 » toutes les intrigues que le démon de l'envie  
 » pourroit suggérer là-dessus ; expérience, dis-  
 » je, soutenue par des exemples, dont je  
 » m'offre très-volontiers, à mes frais, de faire  
 » un détail circonstancié, & d'y joindre l'au-  
 » thenticité, si le public le requiert de son  
 » tout dévoué serviteur. De nouvelles instan-

» ces n'ont encore pu déterminer cet homme  
 » extraordinaire à s'acquérir la célébrité qu'il  
 » mérite à un aussi beau titre.

» Entre-tems, nous avons le chagrin d'ap-  
 » prendre, & de voir de nos propres yeux,  
 » que des têtes essentielles à la religion, à l'é-  
 » tat, à d'illustres familles, des têtes chères à  
 » la société; des hommes, c'en est assez dire,  
 » deviennent des victimes journalières, que de  
 » mauvais traitemens immolent à l'insuffisance  
 » de l'art.

» A la fin, impatient de ne jamais entendre,  
 » de ne jamais lire, que M. GHEKIER est cet  
 » homme si précieux à tous les hommes; que  
 » le village d'Ouckene est cette piscine salu-  
 » taire, à laquelle les apoplectique doivent re-  
 » courir; je croirois manquer aux devoirs les  
 » plus sacrés de l'ecclésiastique, du citoyen &  
 » de l'homme, si je gardois plus long-tems le  
 » silence à cet égard. «



---

# AGRICULTURE.

## ÉCONOMIE.

### INDUSTRIE. COMMERCE.

---

#### I.

*LETTRE sur la culture des arbres fruitiers , & les  
insectes qui les attaquent.*

MONSIEUR,

**T**OUT ce qui peut tendre au succès ou à la perfection de quelque partie de l'agriculture , est bien digne de votre attention ; & le public voit sans doute avec beaucoup de satisfaction votre empressement à lui faire part des observations ou des découvertes utiles qui peuvent y être relatives , & qui parviennent à votre connoissance.

J'ai lu , dans une de vos feuilles , un moyen pour éloigner la fourmi de nos arbres fruitiers , & particulièrement du pêcher que cet insecte semble affectionner davantage. Le secret consiste à employer avec le pinceau le long de la tige de l'arbre , de la suie de four infusée dans l'huile de chenevis.



Je crois devoir , à cette occasion , vous faire part des observations que j'ai faites sur les prétendus dégâts de la fourmi parmi les pêchers , ou autres arbres fruitiers , sur leur cause , & les moyens d'y apporter remède. Il est certain que tous les huileux , tous les graisseux sont en général des poisons contre les insectes. Mais à supposer que la fourmi fût aussi dangereuse pour nos arbres qu'on le prétend , l'effet des moyens qu'on indique , ne pourroit être que momentané , & ne feroit que détourner le mal sans le détruire. Les fourmis , qu'une odeur antipathique éloigneroit pour un tems , iroient chercher fortune chez le voisin , qui ne seroit pas flatté de l'invention , & pourroient revenir à leur premier gîte , dès que l'air & le soleil auroient atténué les principes de ces odeurs malfaisantes ( celle de l'huile d'aspic est la plus redoutable pour ces insectes. ) Ce seroit donc toujours à recommencer. Et comment enduire tous les arbres d'un canton ? Si la chose pouvoit être pratiquée , ne seroit-ce pas s'en rendre à soi-même l'habitation insupportable ? Il faut d'abord faire attention que la tige & les branches des arbres transpirent & aspirent continuellement ; un enduit en huile sur quelques-unes de leurs parties , les priveroit de cette fonction , & dérangeroit d'autant leur économie végétale. Tous les auteurs qui ont écrit jusqu'à présent sur la culture des arbres fruitiers , ont prévenu les amateurs du grand nombre d'ennemis en tout genre , dont ils auroient à défendre leurs arbres & leurs fruits ; tous ont donné des moyens qui

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ne peuvent être exécutés en grand , si ce n'est du moins qu'avec beaucoup de peine & de frais , ou des moyens dont l'effet est absolument nul ; mais personne n'avoit pris la peine d'examiner avec assez d'attention , la cause qui attiroit la fourmi sur les arbres ; & aucune n'a indiqué la maniere de prévenir le mal.

J'ai examiné avec attention , & j'ai remarqué que c'étoit une grande erreur que d'attribuer aux fourmis le mauvais état des arbres sur lesquels on les voit roder en si grand nombre ; loin d'y faire du mal , elles contribuent au contraire , dans un sens , à la guérison de ceux qu'on les accuse de mettre quelquefois en danger de périr. La fourmi n'est attirée sur les arbres , que par l'odeur du puceron , & pour y sucir une liqueur douce & mielleuse qui transpire continuellement du corps de ce petit insecte , qui finit toujours par être détruit lui-même par la fourmi , qui lui enleve sa propre substance , & ne laisse de lui qu'un résidu , qui demeure collé aux feuilles dont il faisoit sa pâture. La feuille du pêcher est extrêmement âcre & amere , & par conséquent ne peut être un appât à la friandise de la fourmi ; les sucreries , les fruits doux & succulens lui plaisent bien davantage ; & je ne crois pas que personne parvienne jamais à prendre les fourmis , ainsi que les mouches , avec des amers & des acerbes. J'ai toujours remarqué que le puceron étoit plus communément répandu sur les pêchers languissans & plantés en mauvais fonds ; & que ceux qui pouffoient plus vigoureusement en étoient rarement attaqués , à

moins que quelques pluies longues & froides, ou des vents du nord, extrêmement contraires à cet arbre étranger dans nos climats (*ex perfide adveſtus*,) n'en ait altéré la ſeve tout-à-coup, broui les extrémités des branches, & occasionné cette maladie appelée *la cloque*. Il y a quelques années que, laſſé de voir languir un pêcher de groſſe mignone, & bien perſuadé que les pucerons qui l'infestoient, n'étoient pas la cauſe première du mal, j'en fis découvrir les racines en automne, & je remarquai que quelques-unes d'entre elles étoient chancées à leur extrémité; & que d'autres étoient rongées par le chancre. Je coupai juſqu'au viſ ces racines défectueuſes, j'enlevai dans la circonſérence de l'arbre, & juſqu'à une certaine diſtance, la terre uſée que je fis remplacer par d'autres bien meubles & bien ſubſtantielles; je déchargeai beaucoup mon arbre à la taille, afin de proportionner la dépenſe & la diſtribution de la ſeve dans les branches, avec le retranchement que j'avois fait aux racines. Par ce moyen, je parvins à rendre de la vigueur à mon pêcher, qui ne fut plus attaqué par le puceron, & où la fourmi, qui n'avoit plus rien à chercher, ne revint plus. C'eſt donc du puceron qu'il faut ſe garer. Au ſurplus, un pêcher peut bien languir, ſans pour cela que ſes racines ſoient gâtées : une terre épuisée, un fond de craie, de marne, une mauvaſe taille, des accidens étrangers peuvent le faire ſouffrir, & le mettre en danger de périr. Le remède, dans ces trois premiers cas, conſiſte uniquement à changer les terres, ou à en

### 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

relever la qualité par des engrais convenables ; puis à le charger très-peu à fruit lors de la taille , jusqu'à ce qu'il ait repris vigueur. Mais comme les soins & le traitement des pêcheurs , dans les autres cas dont je viens de parler , exigent des détails dans lesquels la forme d'une lettre trop circonscrite , ne me permet pas d'entrer , je ne puis que renvoyer au *Traité de la culture du pêcher* , de M. de Combe , par préférence à tous autres , sa méthode étant également sûre & facile.

Le puceron préfère un arbre malade & languissant , parce que la sève viciée qu'il contient , & l'humeur glutineuse qui transpire de ses feuilles , ont une qualité qui flatte davantage son goût. Toutes les fois qu'on entretiendra les arbres sains & vigoureux , on sera à l'abri des ravages occasionnés par cette engeance , à moins que , comme je l'ai dit plus haut , ces arbres ne soient inopinément attaqués par la cloque ; auquel cas on se contente de couper , avec la serpette , les extrémités de tous les bourgeons qui en sont affectés , & on les brûle , ou on les foule exactement au pied ; & alors on ne craindra plus la fourmi qui , dans cette occasion , paroît être un moyen , un agent que la nature emploie pour débarrasser plus promptement les arbres de ce premier insecte.

J'ai aussi observé que l'espèce de puceron qui habite sur les arbres dans notre climat , n'y arrive guère que vers le 15 de mai , & que son séjour & sa vie finissent ordinairement avec l'action de la première sève ; semblable en cela

aux chenilles qui se métamorphosent , quand les feuilles trop dures ne leur offrent plus une nourriture délicate & facile à prendre.

Au surplus , Monsieur , voici un moyen de détruire les pucerons , publié il y a quelques années dans les affiches de Marseille ; j'en ai fait l'épreuve avec succès. On se sert d'une seringue d'étain ou de fer blanc double , coiffée en arrosoir , c'est-à-dire , d'une pomme à mille trous ; on la remplit d'une eau de chaux bien éteinte , & dans laquelle on a fait macérer environ un quart d'once de mauvais tabac en poudre , & on en arrose les arbres atteints de ces insectes : la vermine périt : les arbres poussent du bois , & leurs fruits grossissent. Quatre à cinq jours après l'aspersion on arrose les mêmes arbres avec la seringue remplie d'eau claire. Si l'on ne vouloit pas faire la dépense d'une seringue , on pourroit se servir d'un goupillon , ou d'un petit balai de bouleau ; mais l'opération ne seroit ni aussi expéditive ni aussi sûre , parce qu'il est beaucoup plus facile de diriger l'eau avec la seringue sur les parties malades de l'arbre , qu'avec tout autre instrument.

Je ne puis cependant disconvenir que la fourmi ne soit fort incommode dans nos jardins , & ne nous gâte ou dévore beaucoup de fruits précieux ; mais comme ce seroit une folie de croire éloigner entièrement cet insecte des moyens de subsistance que la nature , en bonne mere , a dû lui préparer , & que nos vergers & nos espaliers lui offrent en abondance , je crois qu'il faut uniquement se borner à en di-

### 352 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

minuer le nombre, en détruisant les fourmillières : les moyens les plus sûrs de ceux qu'on connoît, sont ceux indiqués par M. Bourgeois. Je ne ferai que transcrire ici les recettes de cet habile physicien.

On bouleverse la fourmillière, & on y jette une chaudière d'eau bouillante, après le soleil couché, moment où elle est peuplée de ses pillards & de ses œufs. Si l'on y jette, au lieu d'eau bouillante, de l'urine, dans laquelle on a fait tremper de la suie de cheminée, & une poignée de gros tabac à fumer, on les fera périr aussi tôt. Un autre moyen, & avec lequel on ne craint point de brûler les plantes, comme avec l'urine, sur-tout dans les terrains chauds & secs, consiste en une forte décoction de feuilles de noyers hachées dans un grand chauderon ; lorsque la décoction est froide, on arrose la fourmillière, comme avec l'urine, après l'avoir renversée ; & on réitère de même cette manœuvre deux ou trois fois, s'il est nécessaire. On auroit beau renverser seulement la fourmillière, même en tems de pluie ou de gelée, dans peu de jours on la trouveroit rétablie.

Lorsqu'on ne peut découvrir les retraites des fourmis, ou qu'on les voit établies dans des gros de murs qu'il seroit fâcheux de détériorer, on doit faire en sorte d'y insinuer, par injections, des mélanges ci-dessus. Et en cas d'impossibilité, à cause des sinuosités qui pourroient se trouver dans les voies de ces fourmillières, voici un expédient qui remplit à peu-près l'objet. On place au pied de chaque arbre où l'on

voit voyager les fourmis, & sur leur passage, un pied de bœuf fraîchement rué, dont on leve la peau à moitié sans la retirer. Ce pied, par l'exhalaison qu'il répand, attire de toutes parts les fourmis, de manière qu'en peu de tems il en est tout couvert; alors on le leve habilement, & on le jette dans un baquet d'eau chaude qu'on a eu soin de préparer, & où tous ces insectes se noient ou se brûlent. On retire ce pied tout de suite, & on le remet à sa première place, où le même effet s'ensuit quelques heures après; de sorte qu'on peut recommencer l'opération cinq à six fois par jour; ce qui en détruit beaucoup; & on change ce pied au bout de quelques jours, quand on le voit desséché par le soleil, & qu'il n'a plus de vertu. J'observerai cependant que cet expédient ne fait son effet que lorsqu'il fait un peu chaud. Ce dernier secret est de l'auteur de l'excellent *Traité de la culture du pêcher* (M. de Combe;) & comme j'ai mis en usage avec un égal succès, les différens moyens que je rapporte ici, j'invite avec confiance à les mettre en pratique.

On a été jusqu'ici trop généralement trompé sur les causes qui attirent la fourmi sur les arbres avant la maturité des fruits, & leur effet; & comme je m'apperçois que tout concourt, les plus habiles cultivateurs eux-mêmes, à prolonger l'erreur, je crois devoir faire part aux amateurs, de mes remarques à cet égard; je m'y détermine d'autant plus volontiers, qu'il leur sera facile de vérifier ce que j'avance, quand ils voudront en prendre la peine, & que

### 354 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

les résultats ne peuvent en être que très-avantageux pour l'économie de leurs arbres , & le progrès de l'agriculture en cette partie.

Je me flatte d'après cela , Monsieur , que vous voudrez bien donner à mes observations , une place dans vos feuilles. J'aurois désiré pouvoir me resserrer davantage , mais le sujet exigeoit que je m'expliquasse avec quelques détails. J'ai l'honneur d'être , &c. BIZOT , *secrétaire de l'intendance , à Besançon.*

( *Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.* )

#### I I.

*SOUPAPE hydraulique propre à faire fermenter , sans danger , le raisin & le moût , dans des vaisseaux parfaitement clos ; par D. CASEOIS.*

On conçoit que moins le vin en fermentation communique avec l'air extérieur , moins il doit perdre de cette partie volatile qui fait sa force , & que l'on nomme esprit. Donc , pour avoir le vin le plus généreux , il faut le faire fermenter dans des vaisseaux parfaitement clos.

Mais la fermentation du produit du gas , & ce gas élastique romproit les vaisseaux , ou produiroit du vin enragé , s'il ne trouvoit pas d'issue. Il faut donc , en fermant les vaisseaux , faire en sorte que le gas puisse y entrer. Il n'y a qu'une soupape qui puisse faire cet office : voici ce que je propose.

C'est un tuyau de fer-blanc d'environ un



pouce & demi de diametre, courbé en forme de syphon, & communiquant par la branche la plus courte, à un vase qui lui est attaché. La branche montante peut avoir neuf pouces de longueur, & la branche descendante 7 pouces & demi. Celle-ci communique de haut en bas à un vase montant, qui doit être d'un pouce & demi moins haut que le syphon : il peut avoir 3 ou 4 pouces de diametre.

Ces dimensions ne sont point essentielles; on peut les changer en d'autres quelconques, pourvu que la premiere branche descende au-dessous du vase, pour être introduite dans le tonneau, sans toucher le vin, & que la partie droite du syphon s'éleve assez au-dessus, pour que l'eau dont on doit remplir le vase ne puisse descendre dans le tonneau.

Voici comment cette machine s'applique aux tonneaux. Je les suppose remplis de moût, à trois ou quatre pouces près du bondon, comme il se pratique lorsqu'on ne veut pas que le vin fermentant jette sa mousse en dehors. On enveloppe de chanvre ou de roseaux la partie supérieure de la premiere branche, de maniere qu'elle puisse être ajustée au trou du bondon, on l'y fait entrer avec force, & pour ne laisser au gas d'autre issue que celle du tuyau, on lutte cette partie avec du mastic, ou simplement avec de la terre glaise : puis on emplit d'eau le vase dont il s'agit.

Pendant la fermentation, le gas est forcé de monter par la branche supérieure, de descendre par l'autre branche, & de remonter en

### 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

traversant l'eau par le vase , d'où il s'échappe & se dissipe dans l'air. L'eau qui lui laisse un passage libre , le refuse à l'air extérieur , de sorte que le vin ne peut rien perdre de son esprit.

Cette soupape hydraulique s'applique aux cuves avec le même avantage : mais il faut , 1°. que le raisin soit bien foulé ; 2°. que la cuve n'en soit remplie qu'à un pied , au plus près du bord ; 3°. qu'elle soit fermée d'un couvercle assemblé & joint comme le fond d'un tonneau ; 4°. que les joints de ce couvercle soient empâtés & recouverts de terre glaise , ou du meilleur lût , comme si l'on vouloit conserver du vin ; 5°. qu'il soit assujetti par le moyen de plusieurs étais , de manière qu'il résiste à l'effort que fait le marc pour s'élever pendant la fermentation ; 6°. enfin qu'il soit percé d'un trou convenable auquel puisse être adaptée la soupape hydraulique , comme sur les tonneaux. On jugera de la fermentation du vin , par le bouillonnement de l'eau contenue dans le vase. La cessation de ce bouillonnement fera connoître que la fermentation est complète.

Un moyen simple & sûr de connoître le progrès de la fermentation & le degré où il convient de faire le vin , c'est l'aréometre. Tirez de tems en tems du vin de votre cuve par l'anche , plongez-y l'aréometre : lorsque le vin se trouvera à-peu-près à dix degrés , vous pourrez faire votre vin , sans craindre les suites d'une fermentation excessive. Des expé-

riences répétées depuis trois ans , m'ont prouvé que ce degré convenoit le mieux à nos vins.

( *Journal de littérature , des sciences & des arts.* )

## I I I.

*PROCÉDÉ pour sceller le fer dans la pierre sans y employer le plomb fondu.*

A la ROCHELLE , ce 28 avril 1783.

M E S S I E U R S ,

J'ai cru devoir vous faire part d'un procédé en usage dans le pays que j'habite pour sceller le fer dans la pierre ; procédé qui peut devenir très-économique , & qu'il est facile de substituer à celui qu'on emploie à Paris , & qui consiste à couler du plomb fondu dans le trou du scellement. Ici l'on emploie le soufre fondu , substance qui joint au mérite du bon marché celui de la solidité. J'ai vu des grilles de 18 pieds de haut scellées avec du soufre , ainsi que des ancrs , & le tout de la plus grande solidité.

Voici la maniere d'opérer : le trou fait , & la barre de fer posée , on coule du soufre fondu dans une cuiller , & lorsque le trou est plein , on y jette une poignée de sable , de terre ou de cendre pour l'éteindre ; deux à trois minutes ensuite , la barre est prise de façon qu'il faudroit casser la pierre pour en retirer le fer. Quand le trou se trouve trop grand , ce qui

consommeroit trop de soufre , il faut y mettre du tuileau ou quelque morceau de brique. On m'a dit que c'étoit un habitant de la ville qui avoit introduit cette pratique , & que , depuis quinze ans , elle étoit en usage.

J'ai l'honneur d'être , &c.

LIONTOUS , *sculpteur.*

*Note des Rédacteurs.*

Nous nous empressons de publier ce procédé ; convaincus de l'avantage & de l'économie qu'il y auroit à l'adopter. Le soufre fondu a la propriété d'attaquer le fer , d'en minéraliser une partie & de le rapprocher de l'état pyriteux , ce qui ne peut que contribuer à la solidité du scellement.

( *Journal de Paris.* )



---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

## I.

*LETTRE de M. Pelletier, intendant de Soissons,  
à la société d'agriculture de cette ville.*

J'AI appris, MM., avec plaisir, que vous  
» cherchiez à vous occuper à améliorer l'exis-  
» tence physique des prisonniers de ma géné-  
» ralité; c'est seconder mes vues de bienfai-  
» sance que d'étendre vos soins sur la classe  
» la plus malheureuse de la société. J'ai cher-  
» ché, autant que j'ai pu, à porter la vie dans  
» les différentes parties de l'administration qui  
» m'est confiée : j'ai cru m'honorer moi-même  
» en honorant l'agriculture dans une province  
» agricole, comme j'ai cru devoir honorer le  
» commerce dans une ville maritime. Dans tous  
» les lieux j'ai protégé l'indigent, mais c'est  
» dans mon cœur, autant que dans les droits  
» de ma place, que j'ai trouvé les ressources  
» nécessaires pour opérer des changemens avan-  
» tageux. Sous un maître dont tous les pas

» sont dirigés par la justice & l'ordre, les mo-  
 » numens de bienfaisance sont les seuls que  
 » l'on doit déposer au pied du trône, pour  
 » former la base de la félicité publique. Il y  
 » a long-tems que l'état des prisons de la ville  
 » de Soissons m'affligeoit particulièrement, mais  
 » il falloit attendre que l'œil du monarque se  
 » fût abaissé sur ces lieux de douleurs, pour  
 » former des projets. Heureusement, la révo-  
 » lution est arrivée, & j'ai profité de la cir-  
 » constance pour obtenir des fonds. Le minis-  
 » tre des finances a adopté les plans que je  
 » lui ai présentés, & la ville aura incessamment  
 » un édifice qui attestera que, sous le regne  
 » de Louis XVI, tous les hommes sont éga-  
 » lement inscrits dans le cœur paternel du mo-  
 » narque. On m'a mis sous les yeux le projet  
 » d'un bureau pour les prisonniers; j'en adopte  
 » la forme & les moyens. Cet établissement,  
 » le premier qui se fera formé dans le royau-  
 » me, ne peut être confié, MM., en de meil-  
 » leurs mains que les vôtres; j'ai toujours  
 » pensé que les corps sont faits pour inspirer  
 » la confiance, & je ne doute pas que votre  
 » souscription ne réussisse. Rangez moi, je vous  
 » prie, au nombre des bienfaiteurs. J'approuve  
 » infiniment le soin que vous avez eu d'ad-  
 » mettre à vos assemblées MM. les curés &  
 » les dames de charité. Ces ames vertueuses  
 » sont faites, par état, pour attacher sans cesse  
 » quelques heures de consolation à des jours  
 » affreux qui s'écoulent dans les angoisses &  
 » le malheur; on ne sauroit trop honorer leur  
 » tendre

» tendre sollicitude & leur bienfaisante activi-  
 » té. Il est bien important, MM., que vous  
 » vous occupiez de constater les revenus fixes  
 » des prisonniers. Je me chargerai volontiers  
 » de présenter votre travail au ministre. Je ne  
 » saurois trop vous engager à borner vos soins  
 » à ne fournir aux prisonniers que des secours  
 » charitables, & à respecter les loix. Je sais  
 » que parmi les membres du bureau d'agri-  
 » culture, se trouvent M. le lieutenant-géné-  
 » ral, M. le lieutenant-criminel & M. le pro-  
 » cureur du roi; ces officiers chercheront à  
 » vous éclairer sur les bornes que votre zele  
 » doit respecter, & ils se feront un devoir  
 » de concourir avec vous au plus grand bien.  
 » J'ai chargé M. de Montlinot de me rendre  
 » compte directement de vos vues & de vos  
 » progrès; il a des droits à ma confiance, par  
 » la manière avec laquelle il dirige, dans la  
 » maison de travail, une classe de malheureux  
 » qui avoient besoin d'un zele actif & éclairé.  
 » Ne perdez pas de vue, Messieurs, que ces  
 » deux qualités réunies peuvent seules opérer  
 » le bien, & que les loix & les formes sont  
 » & doivent être la base de toute administra-  
 » tion ».

La société d'agriculture a fait à cette lettre la réponse suivante.

» En approuvant nos vues de bienfaisance,  
 » c'est nous donner une preuve nouvelle de  
 » protection & un degré d'utilité que nous  
 » chercherons à conserver dans tous les tems.  
 » Jaloux d'obtenir la bienveillance publique &

» votre confiance, nous apporterons, dans les  
 » fonctions dont nous allons être chargés, tous  
 » les tempéramens qui peuvent en assurer l'exé-  
 » cution. Nous savons que vous avez toujours  
 » donné une attention particulière à concilier  
 » le bien de la province avec les loix & les  
 » formes : c'est d'après ce principe que nous  
 » dirigerons nos démarches. Comme nous vous  
 » rendrons compte de nos opérations, nous  
 » espérons que vous voudrez bien nous aider  
 » de vos lumières ; l'art d'un administrateur  
 » tel que vous, n'est pas d'employer l'autorité,  
 » mais de se servir des corps pour apprendre  
 » aux hommes à faire le bien & à respecter  
 » les loix. Nous nous sommes flattés que vous  
 » trouveriez bon que ce nouvel acte de bien-  
 » faisance, ainsi que celui de notre reconnois-  
 » sance, devinssent publics pour notre ville &  
 » la province, qui doivent tout à votre zèle  
 » éclairé & patriotique ».

( *Mercur de France.* )

# I I.

On écrit de Saint-Flour, que le 14 d'avril  
 dernier, le feu, qui avoit éclaté chez un me-  
 nuisier, réduisit en cendres cinq maisons consi-  
 dérables de la ville, endommagea celles qui les  
 avoisinoient, & mit à la mendicité douze fa-  
 milles qui les habitoient. L'évêque de cette ville,  
 qui y étoit arrivé la veille, se montra par-  
 tout où son zèle, son activité, sa tendresse pas-  
 torale pouvoient lui faire saisir l'occasion d'être  
 utile & secourable. A ces premiers soins il



joignit la libéralité en ouvrant sa bourse & ses greniers aux plus indigens ; mais son intrépide charité faillit à lui être bien funeste, par la chute d'un seau de bois échappé des mains d'un ouvrier , & qui lui tomba sur la tête : heureusement la contusion n'a point eu de suites fâcheuses.

### III.

M. Maury , bailli de Châteaudun & du comté de Dunois , apprit qu'une de ses terres venoit d'être brûlée. Son fermier vint confirmer cette triste nouvelle. A peine restoit-il à ce malheureux laboureur assez de force pour donner quelque détail de son désastre. Tout est perdu , Monsieur , le feu n'a rien épargné , il s'est étendu sur tous vos bâtimens , malgré les plus prompts secours. Je viens vous offrir le peu qui me reste ; ce sont les débris de ma fortune. Je voudrois réparer vos pertes ; mais je ne puis faire d'autres sacrifices. Non , mon ami , lui répondit le magistrat respectable ; non , je ne t'arracherai point ce qui fait ton unique ressource. Garde ton argent pour ta famille ; il t'est plus nécessaire qu'à moi. Je te tiens quitte de ce que tu me dois ; reprends courage ; je serai ton appui ; je te ferai oublier tes malheurs. M. Maury s'est transporté à sa terre ; il a vu les ravages qu'avoit faits l'incendie : il a donné à son fermiers tous les secours que sa générosité lui a suggérés. Il a réuni à sa table les voisins charitables qui ont secouru son fermier , & les a comblés de caresses. Ce magistrat , dont l'inté-

rieur & plus encore les vertus impriment le respect, quoique dans un âge avancé, jouit encore d'une santé très-solide. Il a cette gaieté inséparable d'une vie sans reproche, qui fait espérer que les vœux que ses concitoyens font pour sa prospérité, seront long-tems exaucés.

## I V.

Le lundi 10 mars, entre 4 & 5 heures du soir, un bateau fut renversé par les flots près du Pont de Treilles (dans la ville d'Angers.) Il contenoit plusieurs personnes, au nombre desquelles étoit une femme enceinte, qui avoit auprès d'elle un de ses enfans encore tout jeune. Un batelier, nommé *Boisard*, voyant le danger que couroient les passagers qui étoient dans ce bateau, sauta par sa fenêtre, & malgré les flots & le vent, sauva la mere, l'enfant & cinq des personnes qui étoient tombées dans l'eau : deux seulement ont péri. On regrette sur-tout un jeune homme qui, pendant tout le tems du débordement des eaux, s'étoit distingué par son activité & par son zele pour secourir ceux qui ne pouvoient sortir de leurs maisons. Les officiers municipaux, aussi attentifs à récompenser les bons citoyens, qu'à soulager ceux qui sont dans la peine, s'occupent de faire constater l'acte d'humanité & de courage de *Boisard*. On ne doute point que M. l'Intendant ne seconde leurs vues, & ne fasse accorder une récompense à ce brave homme. Quelque considérable qu'elle soit, elle ne vau-

dra pas celle qu'il a déjà reçue ; car quiconque est capable d'une semblable action , trouve la meilleure récompense dans la douce satisfaction du succès.

Il en est de même de la bienfaisance. Celui qui l'exerce par sentiment , la dégage de cette ostentation qui en altere souvent le mérite. Cette ville nous en fournit un exemple. Un particulier se transporta , samedi 15 de ce mois , à l'hôtel de-ville , demanda à parler à M. le maire ; & pendant qu'on étoit allé l'annoncer , il déposa un sac de vingt-cinq louis & un billet anonyme , par lequel il prioit M. le maire de faire de cette somme l'emploi qu'il jugeroit le plus convenable pour le soulagement des malheureux citoyens que les eaux réduisoient dans le plus affreux état , & il disparut. C'est assez faire l'éloge de son ame que de dire qu'on a fait inutilement tous les efforts possibles pour parvenir à le découvrir.

( *Journal de littérature , des sciences & des arts.* )



---

## ANECDOTES.

### SINGULARITÉS.

---

I.

**C**HRISTINE, reine de Suede, étant en France, alla voir l'abbaye du Lys, entre Melun & Fontainebleau; comme elle vouloit surprendre les religieuses, elle entra dans le parloir. Elle jeta d'abord les yeux sur une grosse & grande grille, toute hérissée de longues pointes de fer. L'abbesse vint au parloir accompagnée d'une nombreuse communauté pour faire compliment à la reine sur l'honneur, que sa majesté faisoit au couvent, de venir voir de pauvres religieuses, qui n'avoient pour tout mérite que de s'être un peu étudiées à observer la regle de leur pere Saint Bernard. La reine prit ainsi la parole, en s'adressant à l'abbesse : *Votre pere ordonne-t-il dans sa regle de mettre dans vos parloirs des grilles meurtrieres & homicides, comme celles que je vois? &, comme pour mon malheur, j'ai toujours été schismatique, dieu ne m'ayant ouvert les yeux que depuis peu, pour me tirer de mon erreur, je vous avoue qu'il est tout-à-fait nouveau pour moi de voir des recluses, comme vous.*

êtes ; je crois que vous avez fait des vœux de clôture. Sa majesté fit aussitôt un éclat de rire en disant : *Quelle folie, Mesdames ! Car si vous avez fait des vœux , pourquoi des grilles ? & si vous avez des grilles , pourquoi des vœux ?*

## I I.

Un des plus grands rois de l'Europe ( c'étoit un roi de Pologne ) s'étant dérobé aux siens , à la chasse , ses courtisans le retrouvèrent au bout de trois ou quatre jours dans un marché , habillé en porte-faix , en louant ses épaules pour une réale ; de quoi ils furent si surpris , qu'ils eurent de la peine à croire ce qu'ils voyoient , & que lui ayant fait des plaintes de s'être abaissé à un si vil emploi , il leur répondit en ces termes : » par ma foi , la charge que j'ai laissée est plus pesante qu'aucune de toutes celles que vous voyez porter ici. La plus forte ne me paroît qu'une paille en comparaison d'un monde que j'avois à porter sur moi. J'ai plus dormi en quatre nuits , que je n'avois fait en toute ma vie. Je commence de vivre & d'être roi de moi-même. Retournez - vous - en ; car ayant goûté de cette vie-ci , ce seroit grande folie à moi de retourner à celle que je menois auparavant. «

## I I I.

Dom Lopez de Acuna , s'armant à la hâte pour aller à une mêlée , il dit à deux valets qui l'aidoient à s'habiller , de lui mettre mieux

### 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sa bourguignote qui lui faisoit douleur à une oreille : mais ceux-ci lui ayant soutenu plusieurs fois qu'elle étoit mise comme il falloit, & d'ailleurs étant pressé de partir, il s'en alla au lieu destiné, où le combat fut sanglant. A son retour, ôtant son casque & son oreille avec, il leur dit avec douceur : » Ne vous disois-je pas » que vous l'aviez mal mis ? « Dom Juan de Gusman, ayant dit en présence de Dom Juan d'Autriche, que s'il eût été Dom Lopez, il eût fait un hachis des oreilles de ces deux coquins : C'eût été, repliqua-t-il, vendre la sienne à vil prix, au lieu d'acheter, comme fit Dom Lopez, toutes les langues de la renommée, qui célébreront à jamais sa douceur & sa modération.

#### I V.

Un homme a été assez fou, pour présenter sérieusement un projet pour anéantir en un an la nation angloise, en débarquant en Angleterre une armée de loups. La base du projet étoit appuyée sur l'histoire ; il rappelloit au ministre avec érudition les ravages affreux que ces animaux avoient fait autrefois dans la Grande-Bretagne, & combien ils s'étoient toujours montrés friands de la chair des Anglois. Il calculoit ensuite qu'un loup d'un appétit médiocre, peut bien manger un homme en deux jours, & concluoit qu'en faisant débarquer en Angleterre environ dix mille loups, dans la révolution de l'année, il ne devoit plus y rester

un seul des sept millions d'habitans qui forment la population de ce royaume.

## V.

Deux écoliers de l'université, ayant été condamnés à mort par Tignonville, prévôt de Paris, comme coupables d'assassinat, ils furent exécutés & attachés, selon la coutume de ce tems-là, au gibet de Montfaucon. L'université, dont le crédit étoit extrême alors, crut ses droits lésés, & appella de cette sentence. Le jugement du prévôt fut cassé, & il fut ordonné qu'il iroit en personne détacher les deux pendus, qu'ensuite il les baiseroit à la bouche, & qu'il remettrait leurs cadavres à l'évêque de Paris & à l'université assemblés au parvis Notre-Dame, pour être de-là conduits en grande pompe & enterrés aux Mathurins, où l'on voit encore leur tombeau. Cette scène fort singulière s'est passée le 16 mai 1408, sous le regne de Charles VI.

---

## BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

---

### ITALIE.

*DISSERTATIO phytologica summatim exposita apud Antonium Fulgonium. Rome, 1783, 89.*

CETTE dissertation phytologique a pour but d'exposer & d'expliquer, avec clarté, les principaux phénomènes de l'économie végétale; & de démontrer en même-tems leur grande analogie avec les phénomènes correspondans de l'économie animale.

(*Efemenidi letterarie.*)

*ELEMENTA philosophiæ in adolescentium usum ex probatis auctoribus adornata à F. Laurentio Altieri, min. conv. in patrio Ferrariensi lycæo sacra theologiæ publico professore. Tom. I, II & III, &c. Editio quarta, Veneta, ab auctore recognita novisque additionibus illustrata. Venise, 1783, chez Thomas Battinelli, in-8<sup>o</sup>.*

Les professeurs de l'université de Ferrare ont raison de dédier leurs ouvrages scientifiques & autres, au très-digne prélat monsig. Riminaldi, non-seulement parce qu'il est leur président, mais encore parce qu'il est leur bienfaiteur & leur Me-



ene : c'est à lui que le P. Laurent Altieri dédie aujourd'hui cette quatrième édition de ses *Institutions philosophiques*.

Le tome premier contient les prolégomenes de la philosophie & les élémens de la logique ; le deuxième, les élémens de la métaphysique & de la physique en général ; & le troisième, les élémens de la physique en particulier. Cet ouvrage est un des bons livres élémentaires dans son genre.

( *Efemeridi letterarie.* )

GUIDA del maniscalco, &c. *Le guide du Maréchal : ouvrage de M. de la Fosse, traduit par un Turinois, augmenté de différentes notes & remarques, & enrichi de plusieurs planches de l'imprimerie de Peyras & Scotto. A Pignerol, 1782, in-4to, se vend chez Grégoire Settari, Libraire, à l'enseigne d'Homere.*

L'art vétérinaire a fait dans ces derniers tems beaucoup de progrès, & a reçu pareillement de grands encouragemens en France. Après la conservation de l'homme, on doit naturellement tourner nos soins vers la conservation des animaux, qui sont les compagnons de ses travaux, & qui lui fournissent abondamment de quoi pourvoir aux besoins & aux plaisirs de la vie. Les terribles ravages, qu'ont fait récemment en plusieurs endroits de l'Europe les maladies épizootiques de toute espece, ont excité l'attention des physiciens à expliquer les causes, & à empêcher les progrès de ces cruels fléaux. Les Italiens profitent des découvertes faites par d'autres dans ces circonstances critiques, pour en faire usage dans le besoin, & obvier, par leur moyen, à de semblables ravages. *Le Guide du Maréchal*

### 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

est dans son genre un des meilleurs ouvrages que nous connoissons : le cheval , animal autant utile qu'agréable , ne mérite que trop d'être secouru dans ces maladies , où il ne tombe que par notre faute. L'ouvrage que nous annonçons peut servir beaucoup dans ces sortes d'occasions : il est divisé en cinq parties.

La premiere , présente un cours d'anatomie du cheval , ou pour mieux dire , d'hyppotonie.

Dans la seconde partie , l'auteur dénombre & réfute quelques-unes des principales erreurs de l'art du Maréchal , produites & perpétuées par l'ignorance.

La troisieme partie traite de l'objet fondamental de l'ouvrage , savoir de la description des maladies , tant externes qu'internes , auxquelles un cheval peut être sujet ; elle indique exactement les symptomes auxquels on peut connoître ces maladies , & donne en même tems la méthode de les guérir. Le savant traducteur , dans le dessein de rendre son travail plus utile aux gens de l'art , y a joint des éclaircissemens & des observations.

(*Efemeridi letterarie.*)

MEMORIE di matematica e fisica , &c. *Mémoires de mathématiques & de physique de la société Italienne.* Tome I. A Vérone , 1781 , chez Denis Ramaurini , grand in-4to. de 853 pag. sans 16 pag. de la préface & de la table des Mémoires , avec figures.

La *société Italienne* est un nouveau nom dans les fastes de la littérature de l'Italie ; il désigne la plus grande tentative qu'aient fait les savans de ce pays , dans ce siècle , pour maintenir dans les sciences , la réputation qui leur a été transmise

par leurs ancêtres. L'Italie depuis ce tems divisée en contrées différentes par le génie & le caractère , se trouve encore dans la circonstance défavorable de voir séparés les savans & les beaux-esprits nationaux : en outre , disent les rédacteurs de ce grand ouvrage , » il n'est point rare que » dans une partie d'Italie , on ignore les productions d'un autre endroit , les progrès , les richesses littéraires , ou qu'on ne leur accorde point l'estime & l'honneur que leur accordent les étrangers ; ce qui provient du défaut de moyens pour faire passer d'un peuple à l'autre les connoissances : c'est ce qui donna lieu au célèbre Muratori d'imaginer une république littéraire d'Italie , consistant dans la correspondance réciproque d'étude entre les savans de cette nation ; tout le monde connoît cette maxime de Salluste : *Concordiâ res parvæ crescunt*. Mais comment produire cette union dans la matiere dont il s'agit ici ? il n'y a qu'un agent général qui puisse la procurer , l'amour de la patrie. Ce projet est effectué aujourd'hui par les personnes les plus célèbres de l'Italie dans les mathématiques & la physique. Le volume que nous annonçons est le premier essai des travaux de cette société , qui par la suite fera paroître régulièrement ses mémoires , comme ont coutume de faire les autres académies de l'Europe : sans entrer dans une analyse particulière , nous nous bornerons à donner ici la liste des mémoires italiens contenus dans le premier volume.

*Introduction aux nouveaux principes de la théorie électrique , déduits de l'analyse des phénomènes des effets électriques : par le P. Charles Barletti des Ecoles-pies.*

*Théorie du nouvel astre , observé pour la première fois en Angleterre : par M. l'abbé Boscovichi.*

### 374 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*Résultats d'expériences sur l'électricité des fluides aériformes permanens sur le mercure : par M. Felix Fontana.*

*Principes généraux de la solidité & de la fluidité des corps : par le même.*

*Article de lettre écrite par le même, à son frère, professeur de mathématique dans l'université de Pavie, sur la lumière, la flamme, la chaleur, &c.*

*Sur l'étendue de la lumière en général, & sur l'illumination des divers segmens du disque solaire formés par l'horizon dans le tems du lever & du coucher du soleil : par le P. Grégoire Fontana, des Ecoles-pies.*

*Sur la descente des corps graves, par la convexité des canaux curvilignes : par le même.*

*Sur les logarithmes des quantités négatives, & sur les imaginaires : par le même.*

*Description d'une machine météorologique, par le moyen de laquelle on détermine d'heure en heure la durée & quantité de la pluie : par M. Landriani.*

*Recherches & observations sociales faites pour perfectionner le barometre : par MM. Moscati & Landriani.*

*Nouvelle recherche de la somme générale des séries : par M. Antoine-Marius Lorgna.*

*Recherches sur le calcul intégral des équations différentielles-finies. MÉMOIRE I; par le même.*

*Expérience sur le précipité pourpre : par M. le comte Morozzo.*

*Des vibrations sonores des cylindres : par M. le comte Riccati.*

*Observations & expériences sur la décomposition du sel ammoniac, par le moyen de la chaux de terre : par M. le comte Saluzzo.*

*Résultats d'expériences sur la reproduction de la :*

*Vie des limaçons de terre* : par M. l'abbé Lazare Spallanzani.

*Mémoire sur la plus grande perfection de la grue* : par M. l'abbé Léonard Ximénès.

*Lettre de M. Felix Fontana, à M. Adolphe Murray, Suédois.*

*De l'irréductibilité de la formule Cardanique à la forme finie, algébrique, & libre d'aspect imaginaire* : par M. Antoine-Marius Lorgna.

*Exposition anatomique des parties relatives à l'encéphale des oiseaux* : par M. Vincent Malacarne.

*Examen critique d'un problème de probabilité de M. Daniel Bernoulli; & solution d'un autre problème analogue à celui de Bernoulli* : par M. Jean-François Malfatti.

*Nouvel usage du quinquina dans la petite-vérole* : par M. Zeyiani.

(*Novelle letterarie.*)

**DISCORSO filosofico-politico sopra la carcere dei debitori, &c.** *Discours philosophico-politique sur l'emprisonnement des débiteurs. Nouvelle édition, avec des additions.* A Florence, 1783, in-8vo. de 70 pages, sans la préface.

Il est rare qu'on écrive avec autant de bon sens & sur des sujets aussi utiles, que le fait M. le Dr. Cosme Amédée. L'anonyme, qu'il a gardé dans les deux éditions, démontre suffisamment que ce n'est point l'amour-propre qui l'a fait écrire & penser. « Ma sensibilité, dit-il, est ce qui m'a fait desirer des réformes dans le gouvernement. » Et cette sensibilité est toujours une source de sincère éloquence. L'auteur proposait il y a quelques années, une réforme concernant le règlement, & même l'abolition

### 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de l'emprisonnement des débiteurs : projet qui a eu en Toscane une heureuse réussite. L'auteur y a fait quelques additions, & a formé un autre projet analogue au premier, concernant la réforme des fidéi-commis.

( *Novelle letterarie* )

**CORSO completo di agricoltura teorica, pratica ed economica, &c.** *Cours complet d'agriculture théorique, pratique & économique. Ouvrage publié à Paris, par M. l'abbé Rozier, en forme de dictionnaire, amélioré & réduit dans la traduction italienne, en traités, par la société littéraire de Naples. PREMIERE PARTIE. De la culture des plantes. Tome premier.* A Naples, 1783, de l'imprimerie de la société littéraire & typographique, in-8vo. de 283 pages. Se trouve à Florence, chez Bonaiuti, libraire.

Nous nous dispenserons de parler de cet ouvrage, traduit en italien. L'original est suffisamment connu.

( *Novelle letterarie.* )

**INSTITUTA collegii Germanici Hungarici.** A Milan, 1783, in-4to. de 15 pages.

Par un édit impérial, en date du 23 octobre 1782, Joseph II a remis en vigueur le droit qu'ont les souverains d'avoir inspection sur les séminaires épiscopaux, & sur les autres maisons d'institution ecclésiastique, non-seulement quant à la discipline, mais encore quant à la doctrine qu'on y professe. En conséquence de ce droit, ayant transféré de Rome à Pavie le college Allemand-Hongrois, sa majesté impériale a pourvu

à tout ce qui pouvoit convenir à l'éducation de ceux qui y feroient élevés.

Cet ouvrage, divisé en six chapitres, marque une époque mémorable dans les annales de l'Empire & de l'église.

(*Novelle letterarie.*)

DISCORSO sulla simfisebtomia, &c. *Discours sur la symphise, précédé d'un léger essai sur le méchanisme de l'accouchement ; par Jean-Baptiste Pratolongo, &c. A Gênes, 1783, in-8vo. de 84 pages.*

Le but de l'auteur est de démontrer les avantages qui peuvent résulter de l'usage de la symphise, au-lieu de l'opération césarienne. Ayant examiné ce point d'un œil anatomique, il passe à la recherche de celui qui en fait le premier la découverte, qu'il dit être Pineau, éclairé par Hypocrate, Avicenne, Ætius, qui disent que les os du pubis se trouvent éloignés dans les cadavres des femmes accouchées. De-là Pineau prit occasion de proposer la découverte de la symphise, qui fut regardée comme téméraire & oubliée, jusqu'à ce que M. Sigault en renouvella l'idée en 1779, en la proposant à la faculté de médecine de Paris.

(*Novelle letterarie.*)

FRANCISCI CICERII *epistolarum libri XII, & orationes quatuor ; M. Maphæi, filii, epistolarum liber singularis, & aliorum varia. Quæ omnia ex mss. codicibus nunc primùm in lucem prodeunt, adjectis illustrationibus & Francisci vita, curâ & studio, D. Pompeii Casati, abbatis Cisterciens. & diplomatices professoris. Mediolani,*

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

ex typographæo imperialis monasterii S. Ambrosii majoris, 1783, in-4to. 2 vol.

Les lettres familières sont toujours une mine féconde de notices sûres & curieuses. C'est dans ces sortes d'écrits que les hommes découvrent leurs secrets à leurs amis, & exposent leur façon de penser. Ceux qui font part de ces sortes de productions à la république des lettres rendent de grands services à l'histoire, à la biographie & à la philologie. Les savans doivent donc avoir beaucoup d'obligations au P. Calati, pour avoir recueilli, parmi les manuscrits de son couvent, de la bibliothèque Ambrosienne & de celle de M. le prince Belgiojoso d'Este, les lettres écrites par François Cicerejo ou Ciceri.

L'auteur de ces lettres, professeur d'éloquence à Milan, dans le seizième siècle, écrivain très-élégant, étoit ami des savans les plus célèbres de son tems, tels que Paul Manuce, Pierre Vettori, Jérôme Cardan, Charles Sigonius, Palearius, Octavius Ferrari & autres. Ce recueil ne peut que fixer l'attention de ceux qui aiment la littérature agréable & amusante. Les lettres de Ciceri sont pour la plupart adressées à Moraggius son maître, & à Oporinus. On voit par le titre, que ces lettres ne sont pas seulement ce qui rend précieux cet ouvrage. Il y a encore quatre discours, dont le plus intéressant est celui qui est à la louange de Paul Manuce. L'éditeur a fait entrer dans ce recueil quelques lettres de Marc Maffei, fils de François Ciceri, de même que quelques-unes de différens autres auteurs. Cet ouvrage ne peut manquer d'être accueilli des savans.

(*Efemeridi letterarie.*)



SAGGIO sulla necessita di conferire gl' impieghi secondo i talenti, &c. *Essai sur la nécessité de conférer les emplois selon les talens.* 1782. A Milan. In-8vo.

L'auteur se fait d'abord cette demande de Perse, *Quis leget hæc?* Il prévoit en même tems l'objection qu'on lui fera naturellement, savoir, que personne n'a jamais mis en doute la vérité qu'il veut prouver dans son livre. Son but est d'alléguer les vraies causes de la disparité des caracteres & des talens chez les hommes, les motifs, qui démontrent la nécessité de conférer les emplois selon les talens, & enfin les diverses conséquences qui résultent nécessairement d'un bon, ou d'un mauvais choix. De là cet essai se divise naturellement en trois parties.

Dans la première, l'auteur démontre, contre Hélvétius, l'existence de cette disparité & diversité intrinseques des caracteres & des talens chez les hommes, par lesquelles *non omnia possumus omnes.*

Comme il est vrai que *Natura facitabilem, ars facilem, ususque potentem*, qui ne voit la nécessité d'adapter les divers emplois aux divers talens? la démonstration de cette vérité forme l'objet de la seconde partie de cet essai.

Qui ne voit encore les heureuses & tristes suites, le bonheur & le malheur tant de l'état que de ceux qui exercent les emplois, selon la proportion ou la disproportion qu'il y aura entre les emplois & les talens de ceux qui les occupent? Tel est le sujet de la troisième partie.

(*Esfemeridi letterarie*)

a°. DEI MEZZI piu facili per accrescere i fien

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

ed i foraggi, &c. *Des moyens plus faciles d'augmenter les foin & les fourrages ; mémoire de Pierre Caronelli, académicien aspirant, &c. lu dans la séance de l'académie publique des aspirans de Conegliano, &c. A Venise, 1783, in-8vo. de 223 pag.*

- 2°. ISTRUZIONE pratica sopra la buona cultura del formento, &c. *Instruccion sur la bonne culture du froment, publiée par l'académie publique des aspirans de Conegliano, à l'usage principalement du territoire de la même ville. ( sans la date, qui est la même que celle du livre précédent ) in-8vo. de 15 pag.*

Ces deux ouvrages regardent le territoire de Conegliano, petite ville de la Marche-Trévísane, dans les Etats de Vénise.

( *Novelle letterarie* )

MEMORIA mineralogica sulla montagna e suoi contorni di S. Gottardo, &c. *Mémoire minéralogique sur la montagne de S. Godard & ses environs ; par Hermenegil de Pini, &c. A Milan, 1783, chez Joseph Marelli, in-8vo. de 128 pag. avec fig.*

L'auteur de ce mémoire, célèbre minéralogiste Italien, est allé deux fois observer la montagne de S. Godard, sur les confins de l'Italie & de la Suisse, la première fois en 1781, & la seconde dans le mois de juillet 1782. Les observations qu'il a faites à ces deux époques se trouvent dans ce mémoire.

( *Novelle letterarie.* )

1°. VERSI sciotti in lode della santità di nostro

signore papa Pio Sisto, &c. *Vers libres à la louange de sa sainteté le pape Pie VI, heureusement régnant, par le comte Ansidei, lûs par le même dans la séance publique & solennelle tenue par les arcades Della Colonia Augusta de Perouse, le 25 juillet 1782. A Modene, 1782, chez la société typographique. In-8vo. de 15 pag.*

DISSERTATIONE apologetica del comte Reginaldo Ansidei, &c. *Dissertation apologétique du comte Ansidei, dans laquelle il réfute quelques objections faites au poëme, dont il a fait lecture à la louange du pape Pie VI, heureusement régnant, dans la séance publique & solennelle tenue à Perouse par les Arcades della Colonia Augusta, le 25 juillet 1782. A Modene, 1782, chez la société typographique, in-8vo. de 29 pages.*

C'est une question, si dans un sujet aussi sérieux, que celui dans lequel on traite du voyage du souverain pontife à Vienne, on peut y introduire une *belle Nicé*, comme a fait M. le comte Ansidei. Dans son poëme, il feint de montrer à cette jolie bergere, qui n'étoit jamais venue à Rome, les vestiges de l'antiquité & les monumens les plus respectables de l'art, dans cette métropole; enfin il la conduit à S. Pierre, au moment du départ du pape, en lui adressant ces paroles :

Scorgi, mia Nice, in maestoso aspetto  
Fra colonna a colonna inceder grave  
Il gran pastor di sostener sì degno  
Del celeste potere il grave podedo,  
E in su la bianca sua serena fronte

### 332 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Se ben' offervi lampeggiar vedrai  
 Raggi del zelo, che racchiude in petto;  
 Odi le voci d'infinito e folto  
 Popol sospeso fra timore e speme,  
 Che l'aria fanno al par dolente e lieta.  
 Quello a sinistra del pastor supremo  
 E il regio figlio dell' invitta e forte  
 Dei nostri di magnanima eroina,  
 Che dal piu freddo al piu cocente polo  
 S'ammira, e teme, si rispetta e s'ama:  
 Vé come al seno lo stringe, a'l gaudio interno  
 Fra'l pianto ed i paterni amplessi! &c.

( *C'est-à-dire* ).

» Vois, ma Nicé, d'un air majestueux s'avancer  
 » gravement le souverain pasteur, si digne de  
 » soutenir le poids du pouvoir céleste. Sur son  
 » front blanc & serein, vois reluire les rayons  
 » du feu qui enflamme son cœur. Vois ce con-  
 » cours de peuple innombrable, suspendu entre  
 » la crainte & l'espérance; il jette des cris que  
 » l'on diroit mêlés de tristesse & de joie. Celui  
 » qui est à la gauche du pasteur suprême, c'est  
 » l'auguste fils d'une invincible & courageuse  
 » héroïne, qui du nord au midi se fait admi-  
 » rer & craindre, respecter & aimer. Vois comme  
 » le pontife le presse contre son sein, & quelle  
 » joie intérieure se manifeste au milieu des lar-  
 » mes & des embrassemens paternels! &c....

( *Novelle letterarie.* )

LA SCIENZA de' suoni e dell' armonia &c. *La science des sons & de l'harmonie, dirigée spécialement à rendre raison des phénomènes, & à connoître la nature & les loix de cette même science, & à servir à la pratique du contre-point; par*

M. l'abbé Joseph Pizzati. *Ouvrage divisé en cinq parties.* A Venise 1782, chez Jean Gatti.

C'est une chose étonnante que M. l'abbé Pizzati, qui n'a jamais connu de notes ni d'instrumens de musique, écrive sur la musique & y fasse des découvertes. Il a le premier prétendu & méthodiquement démontré, ce que d'autres habiles gens ont vu d'une manière confuse, savoir, que la musique ne doit point être rangée parmi les arts, mais être regardée comme une science véritable & très-certaine. A l'aide seul de la physique, de la métaphysique & des mathématiques, il a pu mettre en système cette même science.

( *Novelle letterarie* ).

LEZIONI di storia scritte ad uso della R. academia di marina, &c. *Leçons d'histoire composées pour l'usage de l'académie royale de marine, par le P. Berthola, de la congrégation des Olivétains, professeur de géographie & d'histoire dans ladite académie, &c.* Tome premier. A Naples, 1782, de l'imprimerie royale, in-vo. de 212 pages, sans comprendre l'avertissement.

Ecrire l'histoire en leçons; sans se répéter; sans être obscur, & sans ennuyer, de plus l'enrichir de tout ce qui a rapport à la marine, c'est ce qu'a fait le P. Berthola. La difficulté heureusement vaincue fait voir qu'il est aussi élégant écrivain en prose, qu'il s'est montré en plusieurs occasions facile & brillant en poésie. Un cours d'histoire générale à l'usage de ceux qui se destinent à la marine militaire, n'avoit point d'exemple jusqu'ici. L'auteur devoit en marquer les pre-

mieres traces. Qu'a-t-il fait pour cela ? Il a pris le parti de renfermer en un certain nombre de chapitres divers les objets qui appartiennent au commerce & à la navigation; de maniere toutefois que chacun de ces chapitres soit lié avec l'histoire de chaque nation, & que tous forment ensemble une telle connexion, qu'on en puisse extraire une histoire à part & continuée de la marine. L'exécution de l'ouvrage répond au plan de l'auteur, qui s'explique ainsi : » l'histoire de  
 „ la marine ancienne pourroit être appelée l'histoire de l'intrépidité des hommes. Nous verrons les premieres navigations du monde influer non tant sur l'industrie que sur les coutumes & la législation, & ainsi alternativement : nous expliquerons les progrès des arts & des sciences, qui ont rapport à ces mêmes navigations, ainsi que leur union réciproque; les dépendances de cette union, & les changemens tant accidentels que préparés : nous considérerons le plus ou le moins d'inclination ou d'habileté de chaque peuple pour la navigation & le commerce; nous examinerons jusqu'à quel degré chez chaque peuple l'une & l'autre ont été favorisés du gouvernement; nous exposerons l'état du peuple devenu commerçant, & son état, (s'il est connu) avant qu'il s'appliquât au commerce. Nous jetterons un coup-d'œil sur l'origine des objets les plus importans tant en physique qu'en politique; nous observerons les premieres époques du monde, de maniere qu'en avançant vers l'histoire particuliere des nations, nous puissions toujours nous retourner pour contempler les premiers anneaux de la grande chaîne des révolutions du monde, & par le moyen de la connoissance des premiers germes, enten-

» dre

„ dre mieux les distinctions & l'état florissant  
 „ des ouvrages plus utiles , sortis de l'esprit &  
 „ des mains des hommes “. Passons actuellement  
 à l'ordre des matieres.

Les annales des Egyptiens sont les premieres  
 qui se présentent , à cause de leur antiquité &  
 de leur habileté dans les arts , les sciences & la  
 navigation , qui prirent naissance chez eux. Les  
 autres nations anciennes se succedent plutôt par  
 la connexion des choses , quē par l'ordre chro-  
 nologique. Il sera fait mention des Chinois ,  
 dans le tems que cette nation fut , pour ainsi dire ,  
 découverte par les Européens. Il sera question  
 des Indiens , dans l'histoire d'Alexandre.

L'objet principal de cet ouvrage est l'instruc-  
 tion ; les frivoles questions & les systēmes alam-  
 biqués n'y trouveront point place. Quant à l'his-  
 toire moderne , elle sera traitée sur un plan tout-  
 à-fait différent de l'histoire ancienne. Le premier  
 volume , qui paroît aujourd'hui , donne une idée  
 générale des premiers tems du monde ; delà suit  
 par ordre l'histoire des Egyptiens , des Assy-  
 riens & Babyloniens , des Hébreux , des Medes  
 & Persans , & des Phéniciens.

( *Novelle letterarie.* )

DELLA ARCHITETTURA , della pittura , &c. *De*  
*l'architecture , de la peinture & de la sculpture ,*  
*de Leon Baptiste Alberti. Traduction de Cosme*  
*Bartoli, gentilhomme & académicien de Florence.*  
 Bologne , 1782 , de l'imprimerie de l'institut  
 des sciences , *in-fol.* avec 60 planches gravées.

„ Leon Baptiste Alberti , architecte célèbre  
 „ de l'illustre famille d'Alberti de Florence , ne-  
 „ veu du cardinal Alberti , naquit en 1390. Il  
 „ fut d'abord chanoine de la cathédrale ; il fut

*Tome VII.*

R

### 386 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ grand littérateur , mathématicien , poète , fa-  
 „ vant dans les antiquités , possédant les prin-  
 „ cipes de tous les arts. Il ne passa pas un seul  
 „ jour de sa vie sans donner quelques heures à  
 „ l'étude ; la peinture & la sculpture étoient ses  
 „ delassemens ; l'examen des monumens antiques  
 „ lui donna le goût de l'architecture. Il fit plu-  
 „ sieurs voyages dans différens endroits de l'Ita-  
 „ lie , & composa un très-bon traité *De re edi-*  
 „ *ficatoriâ*. Paul V le chargea de réparer l'aque-  
 „ duc de *Aquâ virgine* , & à construire la fon-  
 „ taine de Trevi , rebâtie depuis : la porte de  
 „ Ste Marie - Nouvelle à Florence est de lui ;  
 „ ainsi que les galeries de marbre & la façade  
 „ dorique du palais de Ruccelai , le chœur de  
 „ l'église de l'Annonciade en forme de rotonde.  
 „ Il a fait à Mantoue différens édifices pour le  
 „ duc Gonzague , & sur-tout la belle église de  
 „ S. André , qui a été gâtée par les additions  
 „ qu'on a faites dans l'intérieur ; l'église de S.  
 „ François à Rimini , l'une des plus remarqua-  
 „ bles d'Italie. Léon Alberti joignoit à ses vastes  
 „ connoissances une grande douceur de carac-  
 „ tere , de politesse , de générosité. Il étoit l'ami  
 „ de tous les artistes ; il a laissé un grand nom-  
 „ bre d'ouvrages sur différens sujets. Il mourut  
 „ dans un âge avancé.

( *Novelle letterarie.* )

DISSERTATIONE del dot. Anton. Maria Fineschi di Siena , &c. *Dissertation du docteur Antoine-Marie Fineschi de Sienne , sur la maniere de cultiver les mûriers.* A Sienne , 1783 , de la nouvelle imprimerie d'Alexandre Mucci. *In-8vo.* de 68 pag. & se vend à Florence , chez Bonaiuti.



Cet ouvrage est un excellent recueil d'observations & d'expériences.

( *Novelle lettérarie.* )

MEMORIA sui testaceci di Taranto , &c. *Mémoires sur les Testacées , classés selon le système de Linné. ( Sans la date. ) In-fol. de 44 pag. sans comprendre l'Epître dédicatoire à S. A. R. Gabriel de Bourbon , fils de S. M. Catholique le roi d'Espagne.*

Une académie d'*Histoire-naturelle* , fondée par un prélat , est une chose remarquable : *Rara avis in terris.* Mons. Capece-Latro , archevêque de Tarente , encourage dans son diocèse l'étude de la nature , sans rien négliger de ses devoirs de pasteur. » J'aurois désiré , dit cet archevê- » que , de m'appliquer entièrement à la con- » noissance des objets agréables & intéressans , » que présente la situation délicieuse de ce coin » de la terre : mais les devoirs d'un pasteur » sacré sont tels & en si grand nombre , qu'ils » ôtent à l'esprit cette tranquillité si nécessaire » pour étudier philosophiquement les secrets de » la nature. J'ai voulu toutefois , à quelque prix » que ce fût , établir à Tarente une académie , » dont le simple but fût de connoître les pro- » ductions du territoire & de la mer de Ta- » rente , espérant que les observations réitérées » pourroient être un jour de quelque avantage » essentiel pour les arts & les sciences. «

La mer de Tarente est effectivement une des plus célèbres pour la richesse des coquillages. Il n'y manque aucune des productions de ce genre , & dans chacune on y voit une variété singulière.

Le P. Minasi , directeur de la nouvelle aca-

### 388 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

démie, est l'auteur du mémoire que nous annonçons. Les testacées sont classées selon le système de Linné, éclairci & corrigé en quelques endroits.

( *Novelle letterarie.* )

IL RE EDGAR , dramma tragico , &c. *Le roi Edgar , drame tragique , avec musique & danses.* Gênes , 1783 , in-8vo. de 32 pag.

Nous avons désiré cent fois de voir un drame à-peu-près semblable au style, au genre & à la simplicité des poésies d'Osian. M. Charles Zanatta est le seul, autant que nous le sachions, qui ait donné le premier essai de ce genre, peut-être même sans en avoir le dessein. Le mérite intrinsèque de ce drame est le naturel, accompagné de certains coups de théâtre aussi intéressans que simples & inattendus. L'histoire des révolutions d'Angleterre du P. d'Orléans, écrivain célèbre pour la facilité du style, & pour l'énergie des tableaux, a fourni le sujet de ce drame. L'action remonte aux tems barbare de l'Angleterre, avant le dixieme siècle de l'ère chrétienne. Tout le drame ne consiste qu'en huit scènes, dont voici le contenu.

Edgar, roi d'Angleterre, un des meilleurs souverains qu'ait eu ce royaume, se dispose à une entreprise contre les Danois, & Edvold, son ami, se joint à lui pour le suivre. L'ordre ou plutôt l'invitation lui en vient du roi. Elfride, fille du comte de Devon, à la tête d'une troupe de bergers & de bergeres se présente à Edgar, en chantant ses glorieux exploits, avec un accompagnement d'instrumens pastoraux. Le roi est épris d'une si rare beauté. Elle est l'épouse secrète d'Edvold. Le roi fait marcher à sa pour-

suite ; l'époux la défend , mais en vain. Alors , ayant perdu ce qu'il aime , il s'ôte la vie. Elfride conduite devant le roi veut pareillement se donner la mort ; mais Edgar l'en empêche , & la fait transporter évanouie dans le char royal. „ Il auroit été le plus heureux roi ( dit „ le pere d'Orléans ) qui eût jamais porté la „ couronne d'Angleterre , s'il eût pu se dé- „ fendre de la passion , qui rendit David cri- „ minel. “

L'action est accompagnée de décorations analogues aux situations des personnages , tellement que la poésie , la musique & la danse concourent également dans ce drame.

( *Novelle letterarie.* )

LA VEGLIA bacchanale , &c. *La veillée bacchanale ou le bal du théâtre : vers libres de François Bonafide.*

*Difficile est proprie communia dicere.*

HORAT. *art. poet.*

A Turin , 1783 , in-12. chez Charles-Marie Toscanelli.

Voici une production littéraire du carnaval dernier , production bien digne d'avoir place dans les fastes du Parnasse italien. Les véritables poètes , plus frappés que les autres hommes , de certains objets majestueux , extraordinaires & nouveaux , en reçoivent une plus vive impression ; tel est le cas où s'est trouvé M. Bonafide , à la vue d'un bal de nuit dans le carnaval dernier ; il s'est senti comme forcé à en faire un tableau poétique.

( *Efemeridi letterarie.* )

## 390 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

SAGGIO di prose e versi Toscani, &c. *Essai de prose & de vers Toscans*, d'Averardo de Médicis, *patricien de Florence*, 1782, in-4to.

L'estimable auteur de cet essai mêlé de prose & de vers, s'est déjà fait connoître depuis plusieurs années sur le Parnasse italien, par ses productions délicates. L'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui, & qui contient un essai de prose sérieuse & amusante, & un choix d'épigrammes grecques & latines, traduites en vers toscans, fut publié à Livourne, en 1772 : il reparoit aujourd'hui avec des additions. On ne peut faire un plus grand éloge de l'auteur, que de rapporter la lettre que Marie-Thérèse lui écrit, après avoir lu le discours sur la naissance de l'archiduc François, grand prince de Toscane. Cette lettre se trouve imprimée à la tête de cette nouvelle édition : la voici :

„ *Laßemburgo*, 10 agosto 1773. “

„ Averardo de' Medicis. Mi ha communicato  
 „ il P. Grandi la vestra composizione sulla na-  
 „ scita del nipote mio l'arciduca Francesco  
 „ egualmente bella pell l'eleganza dello stile,  
 „ e per i sentimenti che vi spiegate. Ve ne con-  
 „ fermo il gradimento, e vi assicuro della mia  
 „ grazia. “

„ Maria Teresa. “

( *c'est-à-dire.* )

„ *Laxembourg*, 10 août 1773. “

„ Averard des Médicis. Le P. Grandi m'a  
 „ remis votre discours sur la naissance de mon  
 „ neveu l'archiduc François, discours également

„ remarquable par l'élégance du style, & par  
 „ les sentimens que vous y montrez. Je vous  
 „ en témoigne ma reconnoissance, & vous as-  
 „ sure de ma faveur. “

„ Marie Thérèse. “

( *Efemeridi letterarie.* )

*TORBERNI BERGMAN chemiæ prof. Upsal. &  
 equitis Aur. Regii ordinis de Wafa, &c. scia-  
 graphia regni mineralis secundum principia proxi-  
 ma digesti. Editio prima Italica. A Florence,  
 1783, in-8vo. de 160 pag.*

M. Bergman, savant astronome, profond phy-  
 sicien & habile chymiste, s'est acquis une ré-  
 putation dans les hautes sciences. L'ordre & la  
 lumière caractérisent ses ouvrages.

( *Novelle letterarie.* )

*DELLA grande CELLA SOLEARE, &c. De la  
 grande CELLA SOLEARE dans les thermes  
 d'Antoine Caracalla; discours de Joseph An-  
 tonis Guattani, Romain. A Rome, de l'im-  
 primerie de Pagliarini, 1783, in-8vo.*

L'antiquité est certainement le pays des con-  
 jectures. Mais entre conjectures & conjectures  
 il peut y avoir & il y a effectivement une grande  
 différence. Il s'en trouve, & c'est malheureu-  
 sement le plus grand nombre, qui sont vètil-  
 leuses, pédantesques, & qui ne présentent au-  
 tre chose qu'un fatras d'érudition sans goût &  
 sans ordre. Il y en a d'autres au contraire, qui  
 se distinguent *in gurgite vasto* par la précision &  
 la simplicité, avec lesquelles elles sont exposées,  
 & par les éclaircissmens qu'elles procurent sur  
 les passages obscurs des anciens écrivains, sur

### 392 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

les usages & coutumés de l'antiquité, & sur les principes & les productions de l'art. On doit mettre de ce nombre le discours de M. Joseph Antonin Guattani sur la grande *CELLA SOLEARE* dans les thermes d'Antoine Caracalla. Ce qui a donné lieu à ce discours est le passage suivant de Spartian, où il est dit qu'Antonin Caracalla *reliquit thermas nominis sui eximias, quarum CELLAM SOLEAREM architecti negant posse ulla imitatione, quâ facta est, fieri. Nam & ex ære vel cupro cancelli superpositi esse dicuntur, quibus cameratio tota concedita est; & tantum est spatii ut idipsum fieri negent potuisse docti mechanici.* (Cælius Spartianus in vitâ Antonini Caracallæ.) Nous voyons dans Festus une explication du mot *solea*: *Solea*, dit-il, *ut ait Verrius, est non solum ea quæ solo pedis subjicitur, sed etiam materia Robustea super quam paries craticius exstruitur.*

(*Efemeridi letterarie.*)

RACCONTO storico della penuria de' grani accaduta in Italia, &c. *Relation historique de la disette de bled, arrivée en Italie & dans plusieurs provinces du domaine temporel du St. Siege, en 1763 & 1764. A Rome, 1783, in-4to. de l'imprimerie de Salomoni.*

Cet ouvrage annonce de bonnes vues de la part de l'auteur.

(*Efemeridi letterarie.*)

Nous insérerons ici le prospectus de deux ouvrages périodiques, qui paroissent à Bologne.

## MEMORIE

## MEMOIRES

ENCYCLOPEDICHE. ENCYCLOPÉDIQUES.

BOLOGNA.

BOLOGNE.

Lungi da questi fogli lo sguardo accigliato dei pendanti Grammatici, degli ignoranti indiscreti, e dei dotti impostori.

Anime sensibili, che prestare un facile orecchio al filosofo, amico degli uomini: Ingegnj felici, che scuoteste il giogo dell'opinione: che rintracciaste le regole del bello, e del giusto nelle loro sorgenti, non già negli scritti tenebrofi di un uomo idolatrato dal pregiudizio: Ecco il vostro Giornale. Non desideriamo una moltitudine di Associati; Bramiamo un numero ristretto di amici, che esaminino senza i prestigi della prevenzione la novità delle nostre idee, che non ami, che la nuda verità, che rida con noi sopra le altrui follie, e qualche volta ancora sopra le nostre; Soprattutto, che sappia intenerirsi sopra i mali, che affliggono la misera umanità.

Dodici fogli per anno saranno impiegati per questo ultimo oggetto. Noi tesseremo la Storia attuale delle Nazioni, prendendo di mira

Loin de ces feuilles le regard farouche des pédans grammairiens, des ignorans indiscrets, & des doctes imposteurs.

Ames sensibles, qui prêtez une oreille facile au philosophe, ami des hommes: génies heureux, qui avez secoué le joug de l'opinion; qui cherchez les règles du beau & du goût, à leurs sources, & non dans les écrits ténébreux de l'homme esclave du préjugé; voici votre Journal. Nous désirons avoir un grand nombre de souscripteurs; nous voulons un petit nombre d'amis, qui examinent sans les illusions de la prévention, la nouveauté de nos idées; qui n'aiment que la vérité nue, qui rient avec nous des folies d'autrui, & quelquefois aussi des nôtres; sur-tout qui sachent s'attendrir sur les maux, qui affligent l'humanité.

Douze feuilles, par an, seront employées pour ce dernier objet. Nous exposerons l'Histoire actuelle des nations, traitant de leurs

révolutions , de leur gouvernement , de leur commerce , de leurs disgraces , & de leurs folies.

Quarante autres feuilles , qui avec les précédentes , égaleront le nombre des semaines de l'année , seront destinées à contenir les *extraits raisonnés des livres nouveaux* , les *nouvelles découvertes* en tout genre de sciences & arts ; nous remplirons quelquefois le blanc des dernières pages , de quelques jolies productions en prose ou en vers. Nous éviterons l'affectation du style scientifique : nous dégagerons les pensées d'autrui du jargon barbare de l'hellénisme , du latinisme , &c. & des embarras si souvent importuns des *chiffres* & des *sections*. Tout sera exposé avec l'expression de la clarté & de la simplicité : nous nous rendrons intelligibles aux *Messieurs* & aux *Dames* , & en général à toutes les personnes bien élevées , & nous ne serons ni *puristes ridicules* , ni *pédans*.

Il est ensuite important de savoir que la souscription pour nos *Mémoires* est de dix-huit paoli Romains par an , que l'on paie d'avance. Le port est à la charge des souscripteurs.

Messieurs les souscripteurs étrangers , obligés de payer à la poste l'envoi des feuil-

le loro rivoluzioni , il loro governo , il loro commercio , le loro disgrazie , le loro follie.

*Altri quaranta fogli , con i quali verremo ad eguagliare il numero delle settimane , saranno destinati a contenere gli estratti ragionati dei libri annuovi , le nuove Scoperte in ogni genere di Scienze , e di arti , e qualche volta riempiremo il bianco delle ultime pagine con qualche produzione brillante in prosa , o in versi. Eviteremo l'affettazione dello stile scientifico : Svilupperemo gli altrui pensieri dal gergo barbaro dei Grecismi , dei Latinismi , &c. e dalle spine tante volte inopportune , del calcolo , e delle sezioni. Tutto sarà prodotto , con l'espressione della chiarezza , e della semplicità. Noi ci renderemo intelligibili al Cavaliere , alla Dama , ed a tutto il ceto delle persone colte ; e non saremo ne Cruschevoli , ne Pedanti.*

*Quello poi che è più importante di far sapere è , che l'Associazione alle nostre Memorie è di Paoli Romani diciotto per anno anticipati ; rimanendo il porto a carico dei Signori Soscrittori.*

*I Signori Associati esteri , per i quali fa d'uopo pagare alla Posta la con-*



*Regna dei fogli settimanali, dovranno aggiungere quattro paoli per anno al prezzo dell' Associazione.*

*Il Sign. D. Antonio Farina, Ufficiale Maggiore della Posta estera di Napoli, è stato da noi incaricato per ricevere le opportune commissioni in tutto il Regno delle due Sicilie.*

*Quelli che bramerranno ricevere per la Posta i nostri fogli, dovranno rimettere medesimamente per la Posta i paoli diciotto anticipati, alla direzione del Dottore Giovanni Ristori, Giudice Consultore del Podestà, e Direttore della Società Letteraria, facendo scrivere nel gruppetto il nome di chi gli spedisce, per evitare tutti gli abbagli.*

*les hebdomadaires, joindront quatre paoli au prix de la souscription.*

*M. D. Antoine Farina, officier en chef de la poste étrangere de Naples, est chargé de notre part de recevoir les commissions relatives à notre objet, dans tout le royaume des Deux-Siciles.*

*Ceux qui désireront recevoir par la poste nos feuilles, enverront pareillement par la poste les dix-huit paoli à l'adresse du Dottore Giovanni Ristori, giudice Consultore del Podestà, e Direttore della Società letteraria; on aura soin de faire écrire son nom, pour éviter toute méprise.*

II.

PARNASO

ITALIANO.

BOLOGNO.

*Tutti i dilettanti di poesia, sono invitati a mandare alla nostra società quelle produzioni poetiche, tanto proprie, quanto di altri, che stimassero degne di avere un luogo nel Parnaso italiano. Queste poesie, dovranno essere spedite al Direttore della società*

II.

LE PARNASSE

ITALIEN.

BOLOGNE.

*Tous les amateurs de la poésie sont invités à envoyer à notre société leurs productions poétiques & celles des autres, qu'ils jugeront dignes d'avoir une place dans le Parnasse italien. Ces poésies seront envoyées, franchises de port, au directeur de la Société encyclopédi-*

## 396 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*que de BOLOGNE* ; autrement elles resteront à la poste. Elles ne seront point accompagnées de lettres de recommandation , parce qu'elles ne seroient point lues ; elles doivent toutefois être signées du nom de l'auteur. Toute démarche sera inutile , attendu que pour la publication d'une de toute piece de vers , il faut le consentement unanime des dix de la société. On n'admettra point les longs poëmes , qui auront environ plus de trois cens vers , vu qu'il faudroit pour eux un livre à part. Quiconque voudra faire insérer des pieces de vers les enverra à notre société avant le mois de décembre.

Le *Parnasse italien* paroîtra chaque année au mois de mai. Le premier volume a paru au commencement de l'année 1782.

On le trouvera chez ceux qui distribuent les mémoires encyclopédiques , chez les directeurs des postes royales , & chez ceux qui distribuent le présent prospectus , au prix de trois paoli & demi , broché & franc de port pour toute les villes capitales d'Italie. Il est d'un format à pouvoir entrer dans la collection des poëtes classiques , qui s'imprime à Livourne , à laquelle il pourra servir de suite , ainsi qu'aux ouvrages de Metastase , de la

enciclopedia di BOLOGNA , *franche di porto* , altrimenti resteranno alla posta. Non dovranno essere accompagnate da lettere commendatizie , poichè neppure saranno lette ; dovranno bensì essere segnate con il nome dell' autore. Inutili saranno tutti gli impegni , atteso che per la pubblicazione di qualunque poesia si richiede l' unanime approvazione dei dieci della nostra società. Non saranno ammesse neppure quelle poesie , che fossero molto lunghe , e che oltrepassassero incirca i trecento versi , essendo necessario per queste un libro a parte. Chiunque desidererà , che venga inserita una poesia dovrà farla avere alla nostra società prima del mese di dicembre.

Il Parnaso italiano verrà alla luce ogni anno nel mese di maggio. Il primo tomo ha principio dall' anno 1782.

Si troverà presso i dispensatori delle Memorie enciclopediche ; presso i Direttori delle Regie poste , e presso dispensatori del presente Manifesto , al prezzo di tre paoli , e mezzo , legato alla rustica , e franco di porto per tutte le Città capitali d'Italia. Il sesto è tale , che potrà adattarsi alla grandezza di quello della Collezione dei poeti classici , che si stampa in Livorno , a cui potrà servire come di continuazione ,

*e a quello delle Opere del Metastasio, del ultima edizione Veneta.*

*Sembra che la natura abbia concesso in particolare agli Italiani il dono di fare dei versi. La fluidità, ed armonia della lingua li detta loro, come spontanei. Ma questa facilità ha moltiplicati i poeti cattivi, e questi anno screditata la poesia italiana presso le altre nazioni, i Francesi affermano, che i nostri versi sono vuoti di cose, e gli chiamano*

*Versus inopes rerum, nunquam canoræ.*

*Bisognerebbe, che molti italiani si persuadessero, che la poesia non consiste nelle immagini fuori del naturale, nell'espressione ampollosa, nelle parole sesquipedali, o nel suono gonfio dei versi. I precetti non apportano d'ordinario quel vantaggio, di cui si vantano gli accigliati maestri. Se questi bastassero noi saremmo i migliori poeti di tutte le età. Noi siamo persuasi, che un bel pezzo di poesia sia più efficace ad ispirare il buon gusto, che tutte le Arti poetiche. Una società di persone amanti della loro nazione si è addossato l'incarico di scegliere fra le infinite produzioni poetiche, che compariscono alla giornata, quelle, che sono degne di essere con-*

*derniere édition, faite à Venise.*

*Il semble que la nature ait accordé en particulier aux Italiens le talent de faire des vers. La fluidité & l'harmonie de la langue les rend naturellement poètes; mais cette facilité a multiplié les mauvais poëtes, & ceux-ci ont mis en discrédit la poésie italienne chez les autres nations. Les François prétendent que nos vers sont vuides de choses, & les appellent*

*Versus inopes rerum, nunquam canoræ.*

*Beaucoup d'Italiens devroient se persuader que la poésie ne consiste point dans les images surnaturelles, dans l'expression ampoulée, dans les mots extrêmement longs, ou dans l'enslure des vers. Les préceptes n'apportent pas d'ordinaire cet avantage dont se vantent les pédans. Si ceux-ci n'existeroient pas, nous serions les meilleurs poëtes de tous les âges. Nous sommes persuadés qu'une belle piece de vers peut davantage inspirer le bon goût, que tous les arts poétiques. Une société de personnes, amies de leur nation, s'est chargée de choisir, parmi le nombre infini des ouvrages en vers, qui paroissent journalièrement, les productions qui méritent d'être conservés,*

### 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

& de les réunir ensemble, à la fin de chaque année, en un petit volume, intitulé PARNASSE ITALIEN. L'unique récompense qu'auront nos poètes, sera peut-être de se voir placés dans notre *Parnasse*.

*servato ; e di riunirle insieme alla fine di ogni anno in un tometto , che verra intitolato , PARNASO ITALIANO. Ecco forse l' unico premio che resterà per i nostri poeti ; quello di vederfi assegnare un posto nel nostro Parnaso.*

### E S P A G N E.

DECADE epistolare sobre el estado, &c. *Décade épistolaire sur l'état de la littérature françoise, en date de Paris en 1780 ; par D. François Marie de Silva. A Madrid, 1781, de l'imprimerie d'Antoine de Sancha.*

M. le duc d'Almodovar, sous le nom de D. François Marie de Silva, est l'auteur de ces dix lettres sur l'état actuel de la littérature françoise. M. le duc d'Almodovar est connu avantageusement de l'Europe politique par les charges brillantes qu'il a remplies, de ministre plénipotentiaire du roi catholique à la cour de Pétersbourg, & d'ambassadeur aux cours de Lisbonne & de Londres. Aujourd'hui il se présente comme l'ami de Minerve. Il observe succinctement dans la préface les différentes époques des arts & des sciences. Il considère Paris comme leur domicile.

Dans la première lettre, qui sert comme d'introduction, il nous parle en général des trois classes qui distinguent les gens de lettres de ces derniers tems. Dans la seconde & troisième lettre, il est question de Voltaire & de Rousseau.

La quatrième lettre traite du caractère & des ouvrages de Mrs. d'Alembert, Condorcet, Beau-riou, Marmontel, Thomas, la Harpe, Eidoux, Robinet, Yvon, Diderot, &c.

La cinquieme lettre nous donne une idée des écrivains du parti novateur, & qui ont composé des ouvrages polémiques. Il seroit trop long d'analyser cette lettre, ainsi que la sixieme & la septieme, où il est parlé de Mrs de Buffon, de la Lande, de Jaucourt, Briffon, Filassier, Robert, Portal, Valmont de Bomare, de la Blancherie, &c.

Dans la huitieme & neuvieme lettres sont des éclaircissemens sur la poésie françoise, le théâtre de l'opéra & les autres spectacles de Paris.

Dans la dixieme & dernière lettres, l'auteur fait connoître les dames françoises, qui s'appliquent aux belles-lettres & cultivent la poésie, telles que mesdames de Genlis, Benoit, du Bocage, de Puisieux, Ricoboni, la marquise de S. Chamont, de Chaumont, d'Eon, le Prince de Beaumont, de Beauharnois, &c.

**HISTORIA** de Gibraltar, &c. *Histoire de Gibraltar, par D. Ignace Lopez d'Ajala, de l'Académie royale de l'histoire, &c. Madrid, 1782, de l'imprimerie d'Antoine Sancha, in-4to.*

Une histoire écrite avec exactitude, goût, bon sens & impartialité, est un ouvrage qui mérite l'attention publique. Celle de Gibraltar que vient de donner M. Ajala, nous semble réunir toutes ces qualités.

(*Efemeridi letterarie.*)

**SS. PP. Toletanorum**, quotquot extant, opera; nunc primum simul edita, ad codices mss. recognita, nonnullis notis illustrata, atque in duos Tomos distributa. Tomus I. Montani S. Eugenii III. & S. Ildefonsi Toletanæ ecclesiæ præsulum opuscula epistolas fragmentaque complectens, opera, auctoritate & expensis excellentif-

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*fimi Domini Francisci de Larenzana, Archiepiscopi Toletani, Hispaniarum primatiff. Madrid, 1782, in fol. chez Joachim Ibarra.*

Rien ne contribue peut-être autant à l'avantage des sciences sacrées que la connoissance de l'antiquité. Cet ouvrage peut entrer dans la collection des savans théologiens que nous avons.  
(*Efemeridi letterarie.*)

BIBLIOTHECA espagnola. Tom. I. que contiene la notizia, &c. *Bibliothèque espagnole, qui contient la notice des écrivains Rabbins-Espagnols, depuis l'époque connue de leur littérature jusqu'à présent; par D. Joseph Rodriguez de Castro. A Madrid, 1781, in-fol.*

Il manquoit une bibliothèque complete espagnole. M. Rodriguez de Castro, a eu le courage d'entreprendre cet ouvrage; l'auteur commence sa bibliothèque des écrivains nationaux vers le siècle d'Auguste, & la conduit jusqu'à nos jours.

(*Novelle letterarie.*)

## A N G L E T E R R E.

POETICAL parts of the old Testament, &c. *Morceaux poétiques du vieux testament nouvellement traduits de l'hebreu; avec des notes critiques & des éclaircissemens; par Guillaume Green, maître-ès-arts, recteur d'Hardingham en Suffolk, &c. Londres, 1781. Chez Dodley, in-4°.*

Les sujets que le savant M. Green a traités, sont curieux & intéressans; il est aisé d'en juger par l'énumération que nous allons en donner.

Le discours de Lamech à ses deux femmes.  
 -- Les dernières paroles prophétiques de Noé à ses trois fils. -- Les dernières paroles prophétiques d'Isaac à ses deux fils. -- Les dernières paroles prophétiques de Jacob à ses douze enfans.  
 -- Le cantique de Moÿse sur la destruction de l'armée égyptienne dans la mer Rouge. -- Cantique des Israélites, lorsque Jehovah leur donne de l'eau dans le désert. -- (Nomb. xxi. 17. 18).  
 Le cantique sur la conquête de Hesbon (même chapitre). -- Les paraboles prophétiques de Balaam. -- Cantique de Moÿse aux Israélites (Deut. xxxii). -- Les dernières paroles prophétiques de Moÿse aux douze tribus. (Chap. xxxiii). -- Le cantique de Debora. -- Action de grâces de Hannah sur la naissance de Samuel.  
 -- Les lamentations de David sur Saül & Jonathan. -- Les lamentations de David sur Abner.  
 -- Les dernières paroles prophétiques de David. -- Le cantique de Salomon. -- Le cantique d'Isaïe adressé aux Israélites. (Isaïe v). -- Action de grâces (Isaïe xiii. 1-6). -- Parabole ou cantique de victoire des Juifs, sur la ruine du roi de Babylone leur oppresseur. (Isa. xiv. 3-20).  
 -- Cantique de louange (Isaïe xxv. 1-6).  
 -- Action de grâces des Juifs au retour de leur captivité (Isaïe xxvi. 1-20). -- Parabole représentant Israël sous l'image d'une vigne. (Isaïe xxvii. 2-6). -- Cantique d'Ezechias. -- Les lamentations de Jérémie. -- L'action de grâces de Jonas. (Ch. ii). -- Parabole qu'est censée prononcer contre le roi de Babylone la nation qu'il avoit pillée & mise en servitude. (Hab. ii. 5).  
 -- La prière d'Habakkuk. (Chap. iii).

(*Monthly review.*)

PHILOSOPHICAL dissertations , &c. *Dissertations*

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

*philosophiques* par Jacques Balfour, *écuyer de Pilrig*, 1782. Londres, in-8vo, chez Cadell.

Voici les sujets de ces dissertations : I. Matière & mouvement. II. De la liberté & de la nécessité. III. Du fondement de l'obligation morale. IV. De l'immatérialité & de l'immortalité de l'âme. V. De l'évidence de la vérité d'une religion révélée par sa connexion avec la providence.

Le style de l'auteur est uniforme & soutenu, & s'élève quelquefois, sans s'abaisser. Il est en même tems simple, clair & facile à entendre. (*Montlby review.*)

A VIEW of the last judgement, &c. *Tableau du jugement dernier*; par Jean Smith, in-8vo. Londres, 1783, chez Robinson.

L'auteur veut présenter à l'imagination du lecteur la dissolution du monde, la surrection, & le jugement dernier, avec toute la variété des circonstances, qui sont supposées accompagner cet événement terrible; les convulsions de la nature, la présence du juge suprême, les bienheureux, les patriarches, les prophètes, les martyrs, & les autres saints, les réprouvés & la destination finale des uns & des autres.

Comme il est impossible à l'imagination de l'homme de se former une juste idée de cet événement épouvantable, l'auteur s'adresse ainsi à l'esprit saint : —

» O Esprit infini & éternel ! devant qui toutes choses, le passé, l'avenir sont à découvert  
» & sans voile, daigne éclairer nos cœurs d'un  
» rayon de ta lumière, &c. &c.

Un poète épique invoque sa muse, & lui de-



mande qu'elle lui révele la cause surnaturelle des événemens, dont il veut parler ; & par ce moyen il donne un air de probabilité à sa narration , lorsqu'il introduit une divinité , ou qu'il fait mention de faits , qu'il est supposé ne pouvoir connoître sans inspiration. Mais c'est une fiction qui n'est permise qu'en poésie.

Quand un auteur se hasarde à décrire les circonstances du dernier jugement , & qu'il ne se repose que sur son imagination , il y a toujours à craindre qu'il ne dégrade le sujet qu'il traite par des images chimériques , des expressions impropres & des tableaux contraires à la raison. Le passage suivant en est une preuve :

„ Moment terrible ! le tems finit ; l'éternité ,  
 „ l'éternité , la date de Dieu , commence ! le  
 „ soleil interrompu dans sa course par la voix  
 „ de l'ange , s'arrête pour toujours , comme  
 „ autrefois au-dessus de Gibeon , & s'obscur-  
 „ cit , comme autrefois au-dessus du calvaire.  
 „ La nature étonnée est à l'instant saisie des  
 „ coups de la mort , & sentant des convulsions  
 „ dans ses entrailles , elle éprouve ces crises ,  
 „ qui doivent préparer sa ruine immédiate. “

„ Mais qui peut concevoir , qui peut décrire  
 „ les horreurs de cette scene ? Sinaï , avec tous  
 „ ses tremblemens , ses foudres , ses éclairs ,  
 „ son obscurité & ses tempêtes , pourroit à peine  
 „ en donner une foible idée. Des rivières de  
 „ soufre coulent dans les lits , que les rivières  
 „ ont abandonnés. Les courans d'eau sont char-  
 „ gés en bitume , & la poussière en matière  
 „ sulfureuse. Des torrens de feu , auxquels on  
 „ ne peut résister , s'échappent de chaque émi-  
 „ nence. Des cataractes brûlantes ruissellent des  
 „ rochers. Des milliers de montagnes enflam-  
 „ mées , en comparaison desquelles toutes les

„ terreurs de l'Etna ne sont qu'une ombre ima-  
 „ ginaire , se perdent en flots rapides & dévastent  
 „ le monde. Les isles & les montagnes dispa-  
 „ roissent ; la mer en courroux bouillonne com-  
 „ me dans une fournaise. L'Océan n'est plus  
 „ qu'un feu liquide. Les bornes , qui lui furent  
 „ prescrites en ces termes , *jusqu'ici tu viendras* ,  
 „ & *non au-delà* , sont franchies , & les flots  
 „ orgueilleux ne sont plus contenus par les  
 „ bancs de sable ou par l'éminence des riva-  
 „ ges. Ils s'élèvent en vagues écumeuses &  
 „ menacent de détruire non-seulement la terre ,  
 „ mais encore les cieux , &c. &c. &c.

Ce morceau suffit pour donner une idée du style de l'auteur , qui est par-tout le même.

( *Critical review.* )

THE prophecies and other textes cited in new testament , &c. *Les prophéties & autres textes cités dans le nouveau testament , comparés avec l'hébreu & la version de Septantes , avec des notes ; par Thomas Randolph , docteur en théologie , &c. &c. &c. 1782. A Londres , in-4to. chez Rivington.*

Cet ouvrage doit avoir coûté beaucoup de peine à son auteur , qui y a mis beaucoup de clarté & d'exactitude. D'un coup-d'œil on y voit le texte original en hébreu , la citation qui en est faite dans le nouveau-testament , & la traduction du même dans la version , appelée des Septantes. L'hébreu est sans points & d'un beau caractère. Les caractères grecs sont accentués ; en général la partie typographique est très-bien exécutée.

M. Randolph adopte l'édition des Septantes , du Vatican. En comparant les citations dans le

nouveau testament avec l'hébreu ; il y a une correspondance très-exacte & très-littérale dans les textes suivans : savoir, Os. xi. 1. & Math. ii. 15. --- Deut. viii. 3. & Math. 4. --- Deut. vi. 16. & Math. 4. 7. Os. vi. 6. & Math. ix. 13. & xii. 7. --- Lev. xix. 18. & Math. xix. 19. & xxii. 39. --- Ps. cxviii. 22. 23. & Math. xxi. 42. Marc. xii. 10. Luc. xx. 17. Actes iv. 11. --- Ps. cx. 1. & Math. xxii. 44. Marc xii. 36. Luc xx. 42. --- Ps. xxii. 19. & Math. xxvii. 35. --- Ps. xxii. 11. & Math. xxvii. 46. Isa. liii. 12. & Marc xv. 28. Luc xxii. 37. --- Lev. xii. 8. & Luc 11. 24. --- Ps. lxix. 10. & Jean 11. 17. --- Ps. lxxxii. 6. & Jean x. 34. --- Isa. liii. 1. & Jean xii. 38. ( V. Rom. x. 16. ) --- Ps. xxii. 19. & Jean xix. 24. --- Ps. cix. 8. & Actes i. 20. --- Gen. xxii. 18. & Actes iii. 25. Ps. 11. 2. & Actes iv. 25. 26. --- Ps. 11. 7. Et Actes. xiii. 22. --- Ps. 11. 7. & Actes xiii. 33. --- Isa. lv. 3. & actes xiii. 34. --- Exod. xxii. 27. & Actes xxiii. 5. --- Ps. v. 10. & Rom. iii. 13. --- Ps. cxl. 4. & Rom. iii. 13. --- Ps. xxxvi. 2. & Rom. iii. 18. --- Ps. xxxii. 1, 2. & Rom. iv. 718. --- Gen. xvii. 5. & Rom. iv. 17. --- Gen. xv. 5. & Rom. iv. 18. --- Ps. xliv. 22. & Rom. viii. 36. --- Gen. xxi. 12. & Rom. 9. 7. --- Gen. xxv. 23. & Rom. ix. 12. --- Mat. 1. 2. 3. & Rom. ix. 13. --- Exod. xxxiii. 19. & Rom. ix. 15. --- Exod. ix. 16. & Rom. ix. 17. --- Lev. xviii. 5. & Rom. x. 5. --- Ps. cxvii. 1. & Rom. xv. 11. --- Isa. lii. 15. & Rom. xv. 21. --- Job. v. 13. & 1. Cor. iii. 19. --- Deut. xxv. 4. & 1. Cor. ix. 9. --- Exod. xxxvi. 6. & 1. Cor. x. 7. --- Ps. xxiv. 1. & 1. Cor. x. 26. --- Ps. viii. 6 & 1. Cor. xv. 27. --- Isa. xxii. 13. & 1. Cor. xv. 32.

## 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

--- Isa. xxv. 8 & 1. Cor. xv. 54. Ps. cxvi. 10. & 2. Cor. iv. 13. --- Isa. xlix. 8. & 2. Cor. vi. 2. --- Exod. xvi. 18. & 2. Cor. viii. 15. --- Ps. cxii. 9. & 2. Cor. ix. 9. --- Isa. liv. 1. & Gal. iv. 27. --- 2. Sam. vii. 14. & Hébr. i. 5. --- Ps. civ. & Hébr. i. 7. --- Ps. xlv. 7. 8. & Hébr. i. 8. 9. --- Ps. viii. 5, &c. & Hébr. ii. 6. --- Ps. xxii. 23. & Heb. ii. 12. --- Isa. viii. 17. 48. & Heb. ii. 13. --- Gen. ii. 3. & Hébr. iv. 4. Gen. xxii. 16. 17. & Hébr. vi. 13. 14. --- Deut. xxxii. 35. & Hébr. x. 30. --- Gen. xlvii. 31. & Hébr. xi. 21. --- Jos. i. 5. ( V. Deut. xxxi. 8. ) & Hébr. xiii. 5. --- Lev. xi. 44. & 1. Pier. i. 16.

( *Monthly review.* )

SONNETS to eminent men., &c. *Sonnets à des hommes célèbres, & une ode au comte d'Effingham.* Londres, in-4to. 1783, chez Murray.

Ces sonnets sont adressés à Guillaume Ajonnes, écuyer; à M. Hayley, célèbre poète; à M. T. Warton; au docteur Watson, évêque de Landaff; au docteur Tharlow, évêque de Lincoln; & au duc de Richmond. De tels personnages méritent certainement le nom de célèbres, par leurs talens distingués & leur caractère élevé.

( *Monthly review.* )

PARMENIDES, *sive de stabiliendis per adplicationem principiorum dunatospicorum ad res, sensu, & experientia cognoscendas scientiæ cosmologiæ fundamentis. Quo omnis eorum philosophiæ evertetur, qui mundi materiam, aut ipsam, substantiam divinam, aut à Deo nume-ricè diversam esse sentiunt, ostenditurque, in*

*universum omnia unum esse , quæ vero plura videntur , ea relativa esse omnia , absoluti nihil. Auctore Joanni Theodoro Van der Kemp. In 8vo. Edimbourg, chez Neill ; Londres, chez Dilly, 1781.*

Le savant auteur de cet ouvrage s'explique ainsi dans sa préface, quant au dessein de son ouvrage : » *Hæc igitur ultima mihi cura fuit ,*  
 » *ut ostenderent in universum omnia esse unum,*  
 » *non idem , omnium vero unam esse , ean-*  
 » *demque ideam , unamque rationem sufficien-*  
 » *tem , si vero plura reperiantur , ea esse plura*  
 » *non uno ; non plura uno : quum autem hæc*  
 » *propositio non uno modo in ea , quæ sensus*  
 » *continuo nobis obtrudunt , incurrere videren-*  
 » *tur , id efficere studui , ut omnes intelligen-*  
 » *rent , ipsum hoc universum omnium omnino*  
 » *rerum systema , cujus partem creatam sensu*  
 » *percipimus , artificiosâ resolutione in deum*  
 » *secedere & nihilum , adeoque in mundo creato*  
 » *omnia esse relativa , absoluti nihil , & ens*  
 » *finitum , etiam simplicissimum , ex nonentibus*  
 » *esse compositum. « (Monthly review.)*

TRAVELS into the two Sicilies , &c. *Voyages dans les Deux-Sicules ; par Henri Swinburne, écuyer, pendant les années 1777, 1778, 1779, & 1780. 2 vol. in-4to. 1783. Londres, chez Elmsley.*

Cet ouvrage commence par une table chronologique des souverains des Deux-Sicules , par une liste des monnoies, poids & mesures, par une description géographique du royaume de Naples, & un léger essai de son histoire.  
 (Critical review.)

PART the first of an introduction to the writing of Greek, &c. *Premiere partie d'une introduction aux écrits des Grecs, dans le genre de l'introduction de Clarke à la langue latine, à l'usage du college de Winchester ; par G. Y. Huntingford, maitre-ès-arts, associé du nouveau college à Oxford.* Troisième édition, avec des augmentations considérables. A Oxford, & se vend à Londres, chez Doddsley. *In-8vo.* 1781.

PART the second of an introduction to the writing of Greek, &c. *Deuxieme partie d'une introduction aux écrits des Grecs, composée de maximes choisies de la Cyropédie de Xénophon, à l'usage du college de Winchester ; par G. Y. Huntingford, associé du nouveau college, à Oxford.* Troisième édition, avec des augmentations considérables. A Oxford, & se vend à Londres, chez Doddsley. *In-8vo.* 1783.

Cet ouvrage est écrit en faveur de ceux qui étudient la langue grecque, aujourd'hui si négligée.

( *Monthly review.* )

ESSAYS moral and literary, &c. *Essais moraux & littéraires ; par Vicesimus Knox.* 2 vol. *in-12.* nouvelle édition. Londres, 1782, chez Dilly.

En comparant cette édition avec la précédente, on trouvera les nouveaux sujets qui suivent :

Sur l'entrée dans le monde & sur la conduite de la jeunesse. --- Sur la sagesse de viser à la perfection. -- Sur la crainte de paroître singulier.

gulier. -- Sur la maniere de former le goût aux plaisirs simples. -- Sur la maniere de soutenir la dignité d'un caractère commerçable. -- Idée d'un patriote. -- Respect dû au clergé. -- Sur la disposition du libertinage des mœurs à détruire la liberté civile. -- Sur cette espece de sagesse qui consiste dans l'accord, fondé seulement sur l'intérêt propre. -- Sur l'empire du scepticisme religieux. Malheur de famille la cause fréquente d'une conduite déréglée. -- Avis aux jeunes gens destinés à entrer dans quelque ordre. -- Avis à ceux qui sont destinés au service militaire ou à la marine. -- Style de l'histoire. -- De la maniere d'écrire les voyages. -- Sur la folie de nous inquiéter de ce qu'on dit de nous pendant notre absence. -- Force de l'instruction morale. -- Critique moderne. -- Essais périodiques. -- L'esprit cultivé, seul propre à la retraite. -- Avis aux jeunes gens qui ne sont destinés à aucune profession. -- Défaut de beauté personnellé souvent la cause de vertus. -- Effets moraux de la peinture & de l'imprimerie. -- Improprété d'adopter publiquement une nouvelle version de la bible. -- La multiplication des livres. --- Les lettres, source de consolation. --- Choix d'un état. -- Vanité d'être auteur & orateur sans les qualités requises. -- Vie commerçante. -- Amour-propre des gens du monde. -- La folie de prétendre qu'Homere est sans fautes. -- Sur l'historien de Thou. -- Sur Owen, épigrammatiste latin. -- Politien-Muret. -- Vida. -- Sannazare. -- Le vénérable Bede. --- Scholastiques. --- Sur le mérite d'un honnête homme. --- Extension des études classiques à la philosophie. --- Effets du mauvais exemple des grands sur leurs domestiques & sur ceux qui sont à leur service. -- Maniere d'exciter l'émulation littéraire dans les enfans. --

## 410 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

des antiquités. -- Objections contre l'étude des antiquités, mal fondées. -- De quelques parties d'éducation de l'université. -- Sur l'occasion d'exciter une vertu mâle dans un temps de calamité publique. -- Sur les moyens de lire avec le plus de fruit. -- négligence d'une famille pour de frivoles plaisirs. -- Sur la manière de former des liaisons. -- Avis à un jeune étudiant sur l'éducation honnête. -- Défaut de religion provenant du défaut de sensibilité. -- Principes de religion & de morale, contribuant au progrès de la véritable politesse. -- Sur Pétrarque. -- Guerre. -- Etude immodérée. -- Etat actuel de la conversation. -- Bonté de cœur. -- Caractères de Théophraste. --- Passages d'Epictète. -- Délicatesse de style. --- De la médecine. --- Plaintes sur la littérature moderne mal fondées. -- Dissentions dans les pays voisins les uns des autres. -- Profession de l'homme de loi. -- Inconvéniens attachés aux écrivains vivans. -- Littérature nécessaire au christianisme. -- Excès en sottises, & parcimonie en matières d'importance. -- Goût pour les fleurs & les arbrisseaux. -- Décence comme le seul motif de vertu & de religion. -- Effets moraux d'une bonne tragédie. -- Politiques. -- Bouffonnerie dans la conversation. --- Style de Xénophon & de Platon. --- Adversité nationale. --- Faux prétextes d'art & d'avarice. -- Goût nécessaire en poésie. --- Indolence dans une vie littéraire. --- Mœurs d'une métropole. --- Sur Philelphe & Théodore Gaza, du 15<sup>me</sup>. siècle. -- Erasme. -- Education d'un prince. -- Poèmes de Rowley. -- Ecrits de Sterne. -- Exemple des grands. -- Dérèglement de ceux qui aiment. -- Rhétorique d'Aristote. -- Franchise. -- Remède contre le mécontentement. -- Cérémonies religieuses. -- Eloquence



parlementaire. -- Lecture comme amusement. -- Méthode d'étude par Ringelberg. -- Henri V. -- Bon cœur nécessaire pour jouir des beautés de la nature. --- Bassesse du vice dans la noblesse. --- Affectation de sensibilité. --- Sur les écrivains sermonnaires. --- &c. &c.

(*Monthly review.*)

THE history of the life of William Pitt, &c.  
*L'histoire de la vie de Guillaume Pitt, comte de Chatham.* Londres, 1783, in-8vo. chez Kearsley.

Cette vie du comte de Chatham, comme le porte le titre de cet ouvrage, n'est qu'une relation diffuse de son existence politique. On y cherche en vain quelques anecdotes qui lui soient relatives comme époux, père ou ami. Cet ouvrage est divisé en neuf chapitres. Nous en désignerons les sujets, afin que le lecteur puisse se former une idée de cette histoire.

Guillaume Pitt naquit le 15 novembre 1708. Son grand-père étoit Thomas Pitt, gouverneur de Madras, communément Diamant Pitt, à cause du diamant extraordinaire qu'il vendit au roi de France. Sa famille étoit de Bocconnoc en Cornouailles. Il fut dans le principe destiné aux armes. Il prit place dans la chambre des communes pour s'opposer à l'administration de Walpole. Il se distingua par la hardiesse & la chaleur de ses discours.

Le *Chapitre I.* traite de l'administration du lord Carteret.

*Chap. II.* -- Administration de M. Pelham : M. Pitt est nommé payeur-général : son génie souple : origine de la guerre de 1755 : mort de M. Pelham. Instabilité de ses successeurs, le duc

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

de Newcastle, & M. Fox ( feu lord Holland ) : M. Pitt nommé secrétaire d'état : sa démission.

*Chap. III. --* Coalition des partis : administration de M. Pitt : progrès de la guerre : campagne de 1759 : négociations infructueuses de la paix.

*Chap. IV. --* Origine de la guerre avec l'Espagne : mort du roi George II : cabale du lord Bute : résignation de M. Pitt : critique de son administration.

*Chap. V. --* Histoire de la chambre des communes : administration du lord Bute : campagne de 1762 : paix de Paris : administration de M. Grenville : le lord Rockingham : affaire du général Warrants : de l'acte du timbre.

*Chap. VI. --* M. Pitt, garde du petit-sceau & comte de Chatham : ses coadjuteurs dans l'administration : mesures du gouvernement : le lord C. se retire : taxes Américaines renouvelées : élection de Middlesex : Shelburne & Chatham, résignent : faits qui suivirent immédiatement.

*Chap. VII. --* Le lord C. prend le parti de l'opposition : le lord North : emprisonnement du lord-Maire : usurpation de la compagnie des Indes-Orientales : émeute à Boston : arrêts du parlement concernant les peines.

*Chap. VIII. --* Assemblée du congrès général : plan conciliatoire du comte C. : moyens coercitifs poursuivis : commencement de la guerre d'Amérique : déclaration de l'indépendance : campagne de 1776 : expédition du Canada.

*Chap. IX. --* Quatrième séance du troisième parlement de George III : adresse au trône : recherche sur l'état de la nation : affaire avec le lord Bute : bills conciliatoires du lord North : traité entre la France & l'Amérique publié :

débat touchant l'indépendance de l'Amérique : mort & caractère du lord C.

On voit par ce léger exposé que l'auteur ne fait aucunement mention de la vie privée de Guillaume Pitt.

(*Monthly review.*)

*NUMMORUM veterum populorum & urbium, qui in Museo Gulielmi Hunter observantur, descriptio figuris illustrata. Opera & studio Caroli Combe. S. R. & S. A. Soc. Lond. In-4to. 1783. A Londres, chez G. Nicol, Strand.*

Cet ouvrage contient une description des médailles grecques & romaines du cabinet du Dr. Hunter, classées suivant les différentes villes où elles furent frappées. C'est l'ordre le plus juste & le plus convenable.

(*Critical review.*)

*THE general prevalence of the worship, &c. Empire général du culte religieux des esprits humains, chez les anciens peuples du paganisme, démontré & prouvé ; par Hugues Farmer.*

Il n'y a point de sujet sur lequel les anciens philosophes aient raisonné avec plus d'absurdité que sur la nature des dieux. Nous avons une preuve suffisante de leurs opinions chimériques dans Diogenes Laerce & Cicéron. Laerce nous donne les sentimens des philosophes sur cet article ; mais nous sommes embarrassés de découvrir le véritable sentiment de Cicéron sur le même objet. Celui-ci introduit un épicurien, un stoïcien, & un platonicien, qui s'entretiennent sur la nature des Dieux. Chacun des deux premiers a son système particulier, & se croit fondé dans

ses principes. Mais le platonicien , qui ne veut céder qu'à l'évidence , combat leurs opinions , & leur découvre l'erreur de leurs préjugés.

Si nous avons recours aux poètes , nous trouverons leurs idées des dieux beaucoup plus erronnées & bizarres. Dans Hésiode , par exemple , qui a écrit sur ce sujet , nous voyons une théogonie grossière & monstrueuse , un mélange d'histoire , de traditions & de fables , de générations naturelles & allégoriques , de personnages réels & métaphoriques.

Dans le dessein de jeter quelque jour sur cette matière , l'auteur de cet ouvrage se propose ; 1<sup>o</sup>. de montrer l'empire général du culte religieux des esprits humains , dans l'ancien monde païen ; 2<sup>o</sup>. de rechercher les causes de cette idolâtrie & de toute autre , & les principes sur lesquels tout le système du polythéisme a été bâti ; 3<sup>o</sup>. d'examiner la haute antiquité de l'idolâtrie , & plus particulièrement celle du culte religieux des divinités humaines ; 4<sup>o</sup>. de considérer combien la représentation des dieux païens , dans l'écriture , s'accorde avec celle qui en est faite dans les écrits des païens.

Le premier de ces articles fait le sujet de l'ouvrage que nous annonçons ; les autres sont sur le point d'être publiés. L'auteur tire ses preuves de deux sources ; 1<sup>o</sup>. des témoignages des poètes philosophes , & historiens païens , & des pères de l'église ; 2<sup>o</sup>. des faits suivans :

1. A tous les tombeaux des païens on rendoit des honneurs divins aux morts suivant les différens rangs & caractères qu'ils avoient eu , pendant leur vie.

2. Les temples païens étoient des lieux de sépulture , destinés pour la demeure de ces dieux , qui avoient été hommes.

3. Les *pyramides* étoient des monumens de sépulture & des autels.

4. Les *autres places*, consacrées ordinairement aux dieux dans les anciens tems, étoient les lieux de sépulture, où l'on rendoit des honneurs divins aux morts. Ces endroits étoient les caveaux, les bocages, les montagnes, où les dieux étoient adorés.

5. Les *statues* & les *images* des dieux, sous la forme humaine, étoient des représentations d'hommes & de femmes déifiés.

6. Le *culte religieux* des nations païennes correspondoit à l'idée qu'ils avoient des esprits humains, & étoit fondé là-dessus. Les principaux rites de l'ancienne idolâtrie étoient des sacrifices, des libations, des victimes humaines, des banquets, des jeux, &c. &c.

7. Les *prédications* & les *oracles* du paganisme étoient censés provenir des démons ou mânes des morts.

[ Ainsi nous voyons Darius, Tirésias, Anchises & Samuel, invoqués ou consultés après leur mort. Ammon, Apollon, Thémis, Trophonius, Amphiaraus, Branchides, Geryon, & autres divinités qui rendoient des oracles, n'étoient autre chose que des hommes & des femmes déifiés. ]

8. Le culte des esprits humains aujourd'hui ; chez la plupart des chrétiens, donne de la probabilité à son existence dans les premiers tems ; chez les païens. Il est certain que le culte des morts prévaut toujours, & a toujours prévalu chez les derniers.

Avant M. Farmer, plusieurs auteurs, comme MM. Jurieu, Banier, &c. ont écrit sur les dieux du paganisme. Mais l'ouvrage anglois est ce qui a paru de meilleur jusqu'ici sur cet objet.

[ *Critical review.* ]

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

A CATALOGUE of the manuscripts, &c. *Catalogue des manuscrits conservés dans le Museum Britannique, non décrits jusqu'ici ; par Samuel Ayscough, ecclésiastique.* 2 vol. in-4to. Londres, 1783, chez Rivington.

C'est le catalogue de plus de cinq mille volumes, comprenant les recueils de sir Hans Sloane, en 4100 volumes ; du docteur Birch en 378 volumes ; de Thomas Madox, historiographe royal sous la reine Anne & George Ier., en 94 volumes, & près de 400 volumes légués par testament, donnés en présent ou achetés en différens tems.

Ces articles sont disposés avec ordre & distinction dans ce catalogue, sous les titres suivans : Théologie --- Histoire ecclésiastique --- Histoire --- Commerce --- Arts --- Mathématiques --- Astronomie --- Philosophie --- Chymie --- Médecine --- Histoire naturelle --- Voyages --- Grammaires --- Histoire littéraire --- Biographie --- Belles-lettres --- Poésie --- Astrologie judiciaire --- Magie --- Mélanges --- Manuscrits, en langues orientales, &c. &c.

[ *Critical review.* ]

## P O L O G N E.

*ANECDOTES du ministère de Sébastien-Joseph Carvalho, comte d'Oyeras, marquis de Pom-bal, sous le regne de Joseph I, roi de Portugal.*

*Quo magis socordiam eorum irridere libet,  
qui præsentî potentiâ credunt extingui  
posse etiam sequentis ævi memoriam.*

TACITUS, Annal. lib. 4, n. 35.

A Varsovie, chez Janosrovicki, 1783, vol.

J U I L L E T , 1783. 417

in-12. de plus de 500 pages. On en trouve des exemplaires à Liege, à la société typographique. Prix, 36 sols de France.

## A L L E M A G N E.

P A R E R G A historica. *Ornemens historiques*, 1782 ;  
in-4to. de trois alphabets neuf feuilles.

Ce n'est qu'une petite partie d'un ouvrage de vingt ans de travail, employés à éclaircir l'histoire, suivant le témoignage de l'anonyme dans sa préface. Comme la chronologie de la sainte écriture est l'unique guide qui soit sûr, jusqu'au tems des olympiades, il tâche de l'accorder avec les auteurs profanes dans une premiere dissertation qu'il a intitulée : *Salomo; sive memorabilium chronologie sacrae epocharum à condito hoc mundo ad captivitatem Babylonicam constituendarum periculum*. Il suit le texte hébreu, admet l'universalité du déluge, fixe la division des peuples à l'an 1826 de la création, la naissance d'Abraham en 2008, la sortie d'Egypte en 2728, la fin de la captivité de Babylone en 3843, & donne quatre-vingt ans de durée au regne de Salomon. Cette premiere dissertation est suivie d'une seconde intitulée : *Zoroaster, sive originum variarum chronologicè geographicè & genealogicè illustratarum specimen primus*; & d'une troisieme intitulée, *Odinus sive originum variarum specimen posterius*, dans laquelle on voit que l'auteur est de Dantzig; & c'est la raison qui l'engage à des recherches particulieres sur les peuples qui se sont établis dans cette contrée. Sa prédilection pour sa patrie se fait d'ailleurs appercevoir.

P O M M E R S C H E sammlungen, &c. *Mémoires tou-*

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*chant la Poméranie , recueillis par M. Gadebusch , professeur à Greifswald. Seconde & troisieme parties. A Greifswald , 1782 , petit in-4to. d'un alphabet.*

Cette collection de diplômes , de sceaux , de matiere féodale & de finance , est quelquefois fermée de relations moins seches ; telle est celle qui regarde un ancien monastere de l'ordre de sainte Brigitte , nommé *Marienkron* , situé au fauxbourg de Stralsund , fondé en 1421. Ce monastere étoit double ; la demeure des moines étoit séparée de l'aile que les religieuses habitoient par un mur , qui s'étendant aussi dans le jardin , le partageoit en deux. Il n'y avoit qu'une cuisine qui étoit du côté des moines pour les deux communautés , & les alimens préparés étoient passés aux nonnains au moyen d'un tour si grand & si large , dit *Sastrow* , qui fait cette description , qu'un homme eût pu y passer commodément ; mais , avec sa permission , ce qu'il ajoute que cela est peut-être arrivé , passe raillerie. Lors de l'insurrection du peuple de Stralsund contre les images , en 1523 , le couvent fut escaladé , & les images furent brûlées dans l'église ; deux ans après les religieuses furent obligées de se retirer dans la ville au couvent de Ste. Catherine ; & dans la suite , celui de *Marienkron* est devenu une espece de chapitre de demoiselles de bonne famille qui ne sont point mariées.

*GESCHICHTE des getraidepresses in der K. Freyen Reichstadt Nordhausen. Histoire du prix du bled dans la ville libre impériale de Nordhausen , depuis l'an 1676 jusqu'après 1775 , avec une addition , contenant le prix du brandevin , depuis 1750 jusqu'en 1760 ; par M. Rosenthal.*



A Dessau, de l'imprimerie des savans, 1783, in-8vo. de 79 pag.

Une table du prix des grains à Nordhausen; que M. le grand-bailli de Wullen a insérée en 1771 au Magasin d'Hannovre, sert de base à cet ouvrage. La progression a été telle qu'il faudroit maintenant 1524 florins de rente à une famille, pour vivre aussi commodément qu'elle vivoit du tems de Luther avec deux cents. Luther n'avoit que deux cents florins d'appointemens. C'étoit trop-peu dans ses circonstances, & il fut obligé de conserver l'honoraire de la confession, inconnu aujourd'hui dans l'église romaine, dont le désintéressement sur ce point mérite des éloges.

MINERALOGISCHER Briefwechsel, &c. *Correspondance minéralogique & autres mémoires pour les amateurs de la minéralogie, publiés par M. Klipstein. Troisième cahier du second vol. 1783, in-8vo. à Francfort.*

Dans la première lettre, M. Becher donne la description & l'histoire des mines du territoire de Dillenbourg appartenant au prince, & dans la seconde celles des fonderies & forges de Rommerlshaußer. M. Habel propose dans la 3e. lettre ses conjectures sur l'ancienne existence d'un volcan aux environs de Wisbaden; & dans la quatrième sur les débris volcaniques qu'on rencontre aux environs de Francfort, vers Hombourg. Dans la 5e. lettre M. Lindenthal décrit les salines de Nortwich, qui donnent du sel blanc & rouge. Les autres lettres continuent l'histoire des mines de Darmstadt, &c.

ANWEISUNGEN verschiedenen Speisen gebackenes  
§ 6

## 400 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

und cingemachtes auf eine gute und schmackhafte art zuzubereiten. *Instructions sur la maniere de faire diverses pâtisseries & confitures de bon goût.* A Stettin, 1782, in-8vo. d'un alphabet & demi en deux parties.

Ces instructions viennent d'une femme. Il y en a plus de six cents. Ce n'est pas seulement pour les grandes tables, mais aussi pour diversifier celles des bourgeois qu'elle publie son talent. Plusieurs de ses méthodes ne se rencontrent point dans les livres ordinaires de cuisine.

ABHANDLUNG von den vahren kennzeichen der hornvieh seuche. *Traité des véritables caractères de la maladie des bêtes à cornes & de leur guérison*, par M. le Noble de Sagar, médecin de sa majesté impériale & royale au cercle d'Iglau en Moravie. A Vienne 1782, in-8vo. de 72 pag. [3 gr].

L'auteur donne son livre comme la quintessence de ce qui a été écrit sur le même sujet. Il est d'avis que la maladie a beaucoup de ressemblance avec la morve ou le capelet des chevaux, & il recommande contre elle le suc du *fedi minoris acris*, espece de joubarbe : qu'un vomitif seroit le remède le plus convenable, si les bêtes pouvoient vomir : que personne n'a encore découvert la cause cachée du mal qui provient d'une espece de nielle, contre lequel on propose dix recettes laxatives, une entr'autres composée d'une demi-once de poudre de racine vomitive, & d'une once & demie de sel commun dissoutes dans une demi-mesure d'eau de son chaude, qu'on fait avaler tiede à un animal. On conseille encore de les isoler, de jet-

ter dans leur boisson des cendres de hêtre, du sel commun , & de leur mettre un séton. L'inoculation semble trop difficile à pratiquer par les payfans.

BRIEFUE ueber die galanterien von Berlin. *Lettre sur les galanteries de Berlin, par un officier Autrichien, 1782, in-8vo. d'un alphabet.*

C'est une chronique scandaleuse qui ne fait aucun honneur à celui qui l'a rédigée, au mépris de l'honnêteté & de la vérité.

La société économique des Grisons a publié à Coire, la troisième & la quatrième année de ses mémoires en allemand. Sur la marmote on prétend que M. de Buffon a répété des contes populaires. L'*Astragus Uliginosus* qui peut servir de fourrage, est recommandé pour les marais. Le *Rumex Alpinus* se multiplie par les racines, & est employé à engraisser les cochons. Presque toutes les étoffes s'achètent encore hors du pays; quoiqu'en 1465, il soit fait mention de tondeurs de draps parmi les corps de métiers & dans les tarifs des taxes: c'est pourquoi la société avoit proposé un prix pour l'établissement d'une manufacture de drap, chez les Grisons.

M. Boehm vient de donner le huitième volume in-8vo. de son *Magazin für Ingenieur und artilleristen*: A Gießen, chez Krieger.

Les vérités hebdomadaires pour les prédicateurs de Vienne, *Wochentliche warheiten für und ueber die prediger*, ont déjà été portées jusqu'au quatrième vol. de 376 pag. in 8vo. à Vienne, chez le noble de Schvenfeld. Le cinquième se distribue également par cahiers. Le titre indique maintenant que c'est l'ouvrage d'une société de

## 422 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

savans , & que M. Hoffmann en est l'éditeur. Ils se proposent pour but de réformer l'éloquence de la chaire qui s'éloigne quelquefois de la pureté de la doctrine catholique. Tels sont les sermons sur les indulgences & sur la fête de la portioncule , dont les auteurs sont nommés dans la censure qui en est faite. Rien n'importe plus que l'exactitude de l'instruction dans les écoles & dans les églises. La plupart des hommes ne lisant point , ordinairement l'influence d'un livre est fort bornée en comparaison de celle d'un sermon. On doit dire à la louange du consistoire de Vienne , que soit de son propre mouvement , soit excité par ces feuilles hebdomadaires , il a adressé deux lettres circulaires au clergé , pour l'engager à remédier aux abus dont on se plaint.

Les observations de droit public , *Rechtliche Staatsbetrachtungen* , répandues à l'occasion de la suppression de trois monasteres par l'électeur de Mayence , ont donné lieu à trois écrits de M. Koch , conseiller-privé & chancelier à Gießen. Le premier est intitulé , *Kurze revision der rechtlichen staatsbetrachtungen* ; courte revision des observations de droit public sur la question , &c. Nous y voyons que M. Roth , professeur à Mayence , est l'auteur de ces observations. La réfutation de M. Koch est fondée sur les principes , que dans le premier membre de l'article allégué de la paix de Westphalie , il ne s'agit que des protestans , & que c'est une supposition de prétendre que les mots *A. C. Statibus* s'y soient glissés par l'inattention du rédacteur : qu'à l'égard du second membre , il ne peut s'appliquer aux fondations encore possédées par les catholiques au tems de l'accommodement , parce qu'en cas d'abolition d'un ordre qui les avoit

possédées, elles devoient être données à d'autres religieux, en vertu du 26 : qu'un seigneur protestant ne pouvant abolir un monastere catholique dans son territoire, il s'ensuit que par le droit d'égalité un catholique ne le peut pas davantage dans le sien. Pendant les négociations de la paix de Westphalie, on ne pensa pas au cas de suppression de fondations ecclésiastiques de la part des catholiques. Si cela arrive maintenant par un changement de maximes, les revenus de ces fondations, situés hors du territoire du seigneur qui les supprime, doivent être considérés comme n'ayant plus de propriétaires. Les seigneurs laïques du côté des catholiques ne possédoient point de biens ecclésiastiques du tems de la paix de Westphalie; comment donc pouvoir entendre d'eux le paragraphe en question ? Dans une lettre jointe à cet écrit, on annonce que l'agent envoyé à Rome pour en obtenir la permission de supprimer les trois cloîtres, a compté 16000 florins pour la dépense de son voyage, & que l'université de Mayence n'a encore reçu que le diplôme qui lui accorde les biens de ces cloîtres. Mais ces bruits populaires ne font rien à la contestation.

Le second écrit intitulé, *Neuer aufschluß*, &c. in-8vo. de 208 pag. est un nouveau commentaire des points de la paix de Westphalie qui ont rapport au sujet : notamment des paragraphes 1, 2, 25, 26, 31, 45, 46, 47 de l'article V.

Le troisieme écrit est intitulé : *Erstes postscript*, in-8vo. de 3 feuilles, &c. Premier postscriptum au précédent commentaire : ce qui annonce une suite.

On lit dans des feuilles publiques que la *révision* ayant été supprimée à Mayence, il en a été fait une seconde édition augmentée.

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'histoire ecclésiastique de Mosheim a été abrégée en latin par M. Pierre Miller, & cet abrégé a eu assez de succès pour qu'on en ait déjà la troisième édition sous ce titre : *Joan. Laur. Mosheimii institutiones historiae christianae in compendium redactae à Joanne Petro Miller : editio tertia & emendatior*. A Leipzig, chez Weigand, 1783, in-8vo. de 525 pag.

On lit dans le tableau de la situation physique des états d'Autriche, par M. Hermann, *Abriss der physikalischen beschaffenheit der oesterreichischen staaten*, &c. à St. Pétersbourg, chez Logan, 1782, in-8vo. de 374 p. un exemple frappant du profit qu'on peut faire en augmentant par le travail la valeur des métaux ou autres matières brutes & simples. A Weidhofen, il se fabrique des hameçons dont 6310 ne pèsent qu'une demi-once qui se vend 26 florins : par conséquent le quintal en vaut 83200, tandis que le fer en barre ne vaut que 7 à 8 florins, le florin d'Empire à 50 sols de France.

M. Meusel rapporte sur la foi d'une lettre de Coblenz, dans son *Historische litteratur* à Erlang, chez Palm, 1783, que la lettre de l'électeur de Trèves à l'empereur est l'ouvrage de l'abbé Beck, confesseur de l'électeur, qui l'a depuis renvoyé de son service.

## P A Y S - B A S.

*JOANNIS DES ROCHES epitomes historiae Belgicae libri septem, in usum scholarum Belgicae*. Bruxellis, typis regiae academiae, 1782. Cum Caesar. ac regiae majest. privilegio, 2 vol. in-12. le 1er. de 252 pag. le 2e. de 372.

Cet abrégé a été fait par ordre du gouverne-

ment, & proprement à l'usage des étudians en poésie & en rhétorique, dans les colleges; le gouvernement ayant voulu que les jeunes gens eussent une connoissance distincte de ce qui s'est passé dans leur patrie; mais l'auteur a tâché, en même tems de répondre à l'attente du public, qui désiroit depuis long-tems un ouvrage de cette nature. Dans cette vue, il a consulté les auteurs contemporains des événemens, & c'est sur leur autorité qu'il a fondé sa relation. C'est aussi ce qui l'a engagé dans plusieurs discussions critiques, qu'il auroit pu passer, s'il n'avoit écrit que pour les jeunes gens; mais dans ces matieres même, il a tâché de les mettre à leur portée, & de ne rien dire qu'ils ne pussent comprendre avec un peu d'application. Jusqu'à l'époque de la maison de Bourgogne, & même jusqu'à celle de la maison d'Autriche, l'auteur a pu donner à son abrégé une étendue raisonnable. Mais comme il étoit borné à deux volumes, & qu'à cette dernière époque le second étoit déjà plus gros que le premier, il a été obligé de se resserrer beaucoup dans ce qu'il avoit à dire de ces derniers tems; défaut qui sera réparé dans un nouvel ouvrage, qu'il prépare en François, dans lequel le tout sera développé & présenté dans une juste étendue; mais quelque court que soit l'abrégé latin, le public y verra avec plaisir plusieurs faits que les historiens Belghes n'ont point connus ou qu'ils ont mal présentés, ainsi que les causes de plusieurs événemens qui n'avoient pas été bien développées jusqu'à présent. Au reste le nom de l'auteur tient lieu de tous les éloges que nous pourrions donner à l'ouvrage; on connoît les talens de M. des Roches pour les livres élémentaires; & les mémoires de l'académie de

## 426 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Bruxelles ont prouvé sa vaste érudition, & son zèle vraiment estimable pour le progrès des lettres.

*DE l'éducation Belgique, ou réflexions sur le plan d'études, adopté par S. M. pour les colleges des Pays-Bas Autrichiens, suivies du développement du même plan, dont ces réflexions forment l'apologie.*

Que d'un art délicat les pieces assorties  
Ne forment qu'un seul tout de diverses parties.

BOILEAU, *Art poétique.*

A Bruxelles, chez Lemaire, imprimeur-libraire, rue de la Magdelaine, 1783. Avec approbation & privilege. in-12. de près de 300 pages.

L'ouvrage que nous annonçons a le mérite de présenter aux lecteurs les avantages qui résultent du plan adopté dans les études des Pays-Bas, & celui de répondre victorieusement aux objections que l'on a faites contre la nouvelle méthode. L'auteur, M. Lesbroussart, appuie ses assertions du sentiment des écrivains les plus célèbres, & ses citations ajoutent encore à l'intérêt qui regne dans tout l'ouvrage, par la manière piquante dont elles sont présentées. Nous croyons faire en deux mots l'éloge de l'auteur, en disant que son livre est bien écrit, bien raisonné, & que par l'agrément qu'il a su y répandre, il sera dans la petite classe des ouvrages dont la lecture convient aux personnes qui veulent s'instruire, & à celles qui ne cherchent que l'amusement.



# TABLE

## DES

### MATIERES

Contenues dans ce Volume.

- A**CTES du synode tenu à Toulouse au mois de novembre 1782. Pag. 3
- Voyage au nord de l'Europe , principalement à Copenhague, Stockholm & Pétersbourg ; par M. Wraxall jun. 22
- Le guide du fermier , ou instructions pour élever , nourrir , acheter & vendre les bêtes à cornes , les brebis , les moutons , les agneaux & les cochons ; contenant quantité de particularités nécessaires à un fermier , & à toutes les personnes qui font valoir des biens de campagne , traduit de l'anglois , &c. 28
- Lettres contenant le journal d'un voyage fait à Rome en 1773. 40
- Traité des maladies des grains ; ouvrage dans lequel on expose la maniere dont elles se forment , leurs progrès , les particularités qu'elles offrent , les différens produits qu'on en obtient par l'analyse chymique , comparée avec celle des grains sains ; leurs causes , l'influence qu'elles peuvent avoir sur la santé des hommes & sur

- celle des bestiaux ; le tort qu'elles font aux cultivateurs, & les moyens d'en préserver ; par M. l'abbé Teflier.* 61
- Annales poétiques, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XXIII & XXIV.* 71
- Traité de la structure du cœur, de son action & de ses maladies ; par M. de Sénac.* 81
- Relation des voyages de M. Bjoernstaohl, dans les pays étrangers, traduite du suédois en allemand, par M. Groskurd. Tome V. Contenant le journal d'une partie des voyages en Suisse, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre, qui n'ont point encore été décrits.* 90
- Lettre adressée à l'abbé Raynal, sur les affaires de l'Amérique septentrionale, où l'on relève les erreurs dans lesquelles cet auteur est tombé en rendant compte de la révolution de l'Amérique ; traduite de l'anglois de M. Thomas Payne.* 133
- Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois. Lettre K k. Livres d'histoire & de géographie, imprimés en françois au XV<sup>e</sup>le. siècle.* 150
- Histoire du regne de Philippe III, roi d'Espagne ; par Robert Watson.* 170
- Nouveau Théâtre allemand, ou Recueil des pièces qui ont paru avec succès sur les théâtres des capitales de l'Allemagne ; par M. Frièdel. Tome III.* 187
- Histoire générale de la musique, depuis les premiers âges jusqu'à présent ; par Charles Burney. Vol. II. Deuxieme extrait.* 207
- Dissertation de droit ecclésiastique sur les novales, dans laquelle on discute ce qui est juste à cet*

## DES MATIERES. 429

*égard, dans le diocèse & le territoire de Cologne; par le révérend pere Philippe Hedderich.*

232

*Les flatteries contenues dans la précédente dissertation ecclésiastique, mises à découvert par Fulgence de Verita.* ibid.

*Dissertation historico-juridique du pere Gassman, &c. dans laquelle il defend l'ancienne discipline de l'église sur le jeûne, contre les paradoxes du P. Hedderich.* ibid.

## MÊLANGES.

*Réflexions sur quelques hommes célèbres de ce siècle.*

262

*Notice concernant l'ordre des Druides, institués à Beaumaris, dans l'isle d'Anglesey, l'ancienne demeure des Druides, avec les cérémonies usitées à l'admission des membres de l'ordre & l'élection des officiers.* 269.

*Sur la ville de Nole, & de l'invention des cloches, tiré des voyages dans les Deux-Siciles, par Henri Swinburne.* 271

*Le ramoneur.* 274.

## POÉSIES FUGITIVES.

*La chartreuse de Paris; par M. de Fontanes.* 276

*Le rival serviable; par M. Pons de-Verdun.* 279

*A Mde. de \*\*\*, qui met trop de rouge; par Mlle. de Saint-Leger.* 280

*Le Cygne & le Corbeau, fable; par M. le Bailly, avocat.* 281

<i>Fable ; par M. Hoffman.</i>	281
<i>A*** par M. Milon.</i>	282
<i>Le printems ; par M. le marquis de V.....</i>	283
<i>A M. Valade , imprimeur - libraire à Paris , à l'occasion d'une belle médaille d'or que lui a envoyé le roi de Suede ; par M. P***.</i>	284
<i>Epigramme. Comment raisonnent les filles ; par M. Gazil.</i>	ibid.
<i>Epigramme.</i>	285

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie royale des sciences de Paris.</i>	286
II. <i>Académie royale des inscriptions &amp; belles-lettres de Paris.</i>	295
III. <i>Académie royale de chirurgie de Paris.</i>	296
IV. <i>Académie royale des belles-lettres d'Arras.</i>	297
V. <i>Académie du college des prêtres de l'Oratoire d'Arras.</i>	300
VI. <i>Société des arts de Londres.</i>	301

## S P E C T A C L E S.

PARIS.	<i>Comédie françoise.</i>	304
	<i>Comédie italienne.</i>	306
LONDRES.	<i>Covent-Garden.</i>	314
	<i>Drury-Lane.</i>	322

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. <i>Observations sur les insectes polypiers qui for-</i>
--

## DES MATIERES. 431

*ment le tartre des dents ; par M. Magellan.*

324

- II. *Description de la montagne Encise , adressée à M. le comte de Buffon ; par M. de Rivarol.*

326

- III. *Phénomene d'électricité.*

332

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Observations sur le danger de conserver le tabac dans le plomb.*

334

- II. *Observations sur l'usage du feu en médecine.*

338

- III. *Avis au public, sur un spécifique contre l'apoplexie.*

341

## AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE: COMMERCE.

- I. *Lettre sur la culture des arbres fruitiers , & les insectes qui les attaquent ; par M. Bizot.*

346

- II. *Soupape hydraulique propre à faire fermenter , sans danger , le raisin & le moût , dans des vaisseaux parfaitement clos ; par D. Casbois.*

354

- III. *Procédé pour sceller le fer dans la pierre sans y employer le plomb fondu ; par M. Liontous.*

357

## TRAITS DE BIENFAISANCE ; DE PATRIOTISME , DE COURAGE , DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 359

432	T A B L E, &c.	
	ANECDOTES. SINGULARITÉS.	366
	BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.	370
	ITALIE.	ibid.
	ESPAGNE.	398
	ANGLETERRE.	400
	PÔLOGNE.	416
	ALLEMAGNE.	417
	PAYS-BAS.	424

---

## E R R A T A

*Pour le volume de juin.*

Page 186, lig. 15, Welches, lisez Gallois.  
 Idem, lig. 17, welche, lisez gallois.  
 Page 187, lig. 1, welche, lisez gallois.



